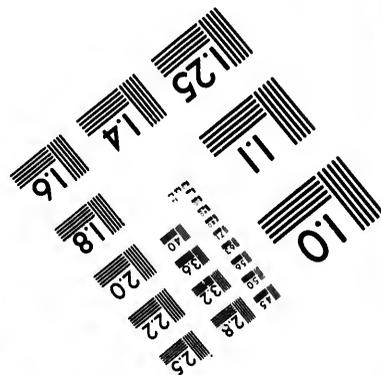
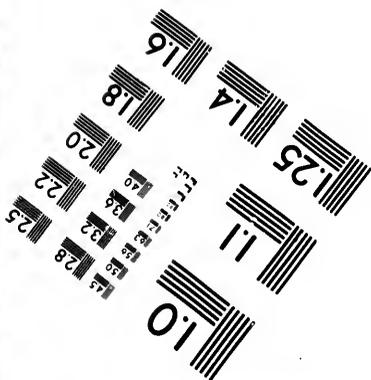
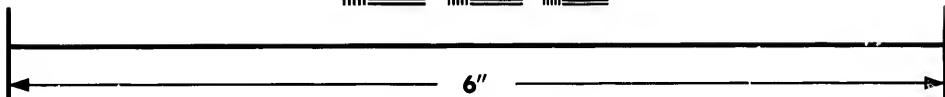
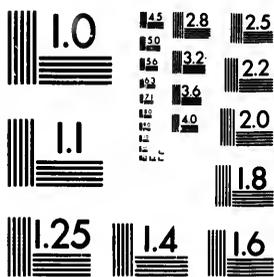


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 2.8  
1.8 2.2  
2.0 2.5  
2.8 3.2  
3.6 4.0

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10  
01

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

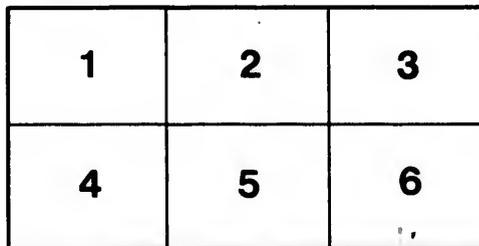
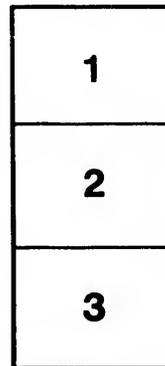
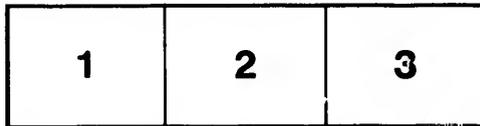
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
difier  
une  
page

rata  
o  
elure,  
à

CHI

D

7

**ABRÉGÉ**  
DE  
**L'HISTOIRE GÉNÉRALE**  
**DES VOYAGES.**

---

*TOME DIXIÈME.*

---

L'H  
D

Ce qu'i  
de m  
ont p  
les U  
Manu  
& de

---

*Par M*

---

HÔTEL

4

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES,  
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

---

*Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.*

---

TOME DIXIÈME.



A PARIS,  
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

---

M. DCC. LXXX.  
*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



A

L'HI

D

TRO

L I

*Premieres*

*des E*

CHA

EST

gloire

Tom

67531



ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

---

TROISIÈME PARTIE.  
AMÉRIQUE.

---

---

LIVRE PREMIER.  
*Premières Découvertes & premiers Etablissémens  
des Espagnols dans le Nouveau Monde.*

---

---

CHAPITRE PREMIER:  
CHRISTOPHE COLOMB.

IL EST REMARQUABLE, sans doute, pour  
la gloire de l'esprit humain, que les deux plus Colomb.  
Tome X. A

## 2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Colomb.

belles entreprises qu'il ait formées aient éclaté à la même époque ; & que , tandis que les Portugais, conduits par Gama, allaient chercher de nouvelles terres au-delà des mers de l'Inde & de l'Afrique , les Espagnols , sur la foi de Colomb , aient osé croire à un monde nouveau , & suivi ce Chef intrépide au-delà de l'Océan Occidental , jusqu'à cet hémisphère inconnu qu'il leur avait annoncé. Qu'ils sont grands dans l'histoire de l'Homme , les noms de Colomb & de Gama ! Jamais sans doute on n'a rien imaginé ni rien tenté de plus mémorable. Jamais le génie , en aucun genre , n'a si puissamment influé sur les destinées de l'Univers & sur les générations futures !

Ainsi donc l'humanité audacieuse s'est portée en même temps du pas le plus hardi qu'elle ait jamais fait , vers les deux extrémités opposées du globe qui lui a été donné pour demeure !

En la suivant dans le nouvel hémisphère , les mêmes prodiges de courage & de cruauté , qui nous ont frappé dans la découverte des Indes nous conduiront encore de l'admiration à l'horreur , & en rencontrant d'autres hommes , nous retrouverons les mêmes crimes.

N'allons point trop-tôt au-devant de ce spectacle épouvantable dont nous aurons à frémir. Ne songeons encore qu'à ce fameux Génois , qui nous

a fray  
le ver  
gateur  
miere  
n'était  
l'honne  
trouvé  
d'être  
Ancien  
d'un m  
trop co  
porte  
merveil  
monde  
le déco  
on que  
l'Améric  
osé d  
votre  
l'imme  
gueron  
que c  
m'enga  
Il le  
la destin  
a pas  
cette re  
qu'un Fl

LE  
 aient éclaté  
 lis que les  
 nt chercher  
 rs de l'Inde  
 r la foi de  
 de nouveau,  
 de l'Océan  
 re inconnu  
 grands dans  
 Colomb &  
 rien imaginé  
 mais le génie,  
 at influé sur  
 génération

est portée en  
 u'elle ait ja-  
 opposées de  
 heure !  
 nisphere, le  
 cruauté, qu  
 des Indes  
 tion à l'hor  
 ommes, nou

de ce spec  
 à frémir. Ne  
 ois, qui nou

a frayé le passage de ces mers ignorées. Nous ne le verrons pas mieux traité que le premier Navigateur qui ait pénétré l'Océan Indien. La première injustice qu'on lui fit, & qui peut-être n'était pas la moins sensible, fut de lui refuser l'honneur de sa découverte. La gloire d'avoir trouvé un nouveau monde valait bien la peine d'être contestée. On rappella quelques passages des Anciens, qui semblaient faire soupçonner l'existence d'un monde Antipode; passages cités cent fois & trop connus pour les rapporter ici : & qu'importe ? Colomb en est-il moins admirable ? Le merveilleux ne consistait pas à imaginer qu'un tel monde pouvait exister, mais à entreprendre de le découvrir. Qu'importe qu'on trouve dans Platon quelques lignes, qui semblent caractériser l'Amérique ? Le grand homme, est celui qui a osé dire : « Venez, suivez-moi. Je serai votre guide dans une mer inconnue, & dans l'immensité de l'Océan. Venez, & nous voguerons sans autre but, sans autre espérance que ce monde, que nul n'a vu, & que je m'engage à vous faire voir. »

Il le dit, & il en vint à bout ; & cependant la destinée, qui se joue de toutes les grandeurs, n'a pas même permis qu'il donnât son nom à cette terre qu'il nous avait donnée. Il fallait qu'un Florentin, qui l'avait aperçue par hasard,

## 4 HISTOIRE GÉNÉRALE

**Colomb.** nommât l'Amérique, que Colomb seul a réellement découverte, & qu'on trouvât par-tout, sur les monumens du génie : *Feci ; tulit alter honores.*

*Christophe Colomb* était si peu connu, qu'on ne s'est jamais accordé sur son extraction, ni même sur le lieu de sa naissance, & que ses propres enfans n'ont pu lever ce doute. Les ennemis de sa gloire publièrent qu'il avait hérité du Journal d'un Pilote, qui portant des vins d'Espagne en Angleterre, avait été contraint par les vents de courir d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, où il avait trouvé des terres & des hommes nuds, & qui, ayant perdu presque tous ses gens dans cette course, était revenu chez Colomb, son ancien ami, auquel il avait laissé, en mourant, ses papiers & ses cartes. Mais ce bruit, que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs Historiens Espagnols, paraît détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pensa point à tourner au Sud, & par toutes les circonstances de sa conduite. Il n'avait donc que l'opinion des Anciens, soutenue par quelques expériences récentes, & sa hardiesse naturelle à braver les difficultés & les périls.

L'état de sa fortune, dans un établissement médiocre que le hasard lui avait offert à Lisbonne, le forçait de communiquer des vues, qu'il ne

pouv  
crut  
Géno  
le tor  
à leu  
comm  
ni les  
ensui  
gal. C  
à la  
Colom  
bliques  
On f  
l'étude  
de la  
avait  
fances  
parfai  
houte  
sonne  
quoiqu  
écoles  
lui en  
réputa  
qu'il  
n'avait  
écouté  
d'abor

pouvait exécuter qu'avec de puissans secours. Il crut devoir la préférence à sa Patrie : mais les Génois refroidis pour les Voyages de mer, par le tort que les découvertes des Portugais causaient à leur commerce, rejeterent ses propositions comme des fables. On ne trouve ni l'année, ni les circonstances de cette négociation. Il offrit ensuite ses services à Don Juan, Roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la Cour de Lisbonne, que le mérite de Colomb y était plus connu que dans la République de Gênes, d'où il était sorti dès l'enfance. On savait qu'il s'était appliqué constamment à l'étude de la Cosmographie, de l'Astronomie, de la Géométrie & de la Navigation, & qu'il avait joint une longue pratique à ses connaissances. On remarque en particulier qu'il savait parfaitement l'art d'observer la latitude, ou la hauteur du Pole, par l'astrolabe; ce que personne avant lui n'avait exercé en haute mer, quoiqu'on en fit des leçons publiques dans les écoles; & son frere, qui s'était retiré comme lui en Portugal, s'y était acquis beaucoup de réputation pour les Carres Marines & les Sphères, qu'il exécutait dans une perfection dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Aussi fut-il écouté si favorablement, que la Cour nomma d'abord des Commissaires pour examiner ses

Colomb,

## 6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Colomb.

offres. Mais il devint la dupe de leur mauvaise foi. Lorsqu'ils eurent reçu ses explications, ils persuaderent au Roi de faire partir secrètement une caravelle, avec ordre de suivre exactement ses mémoires, qu'ils avaient recueillis dans leurs conférences. A la vérité, leur artifice ne tourna qu'à leur honte. Le Pilote Portugais, qui n'avait ni la tête, ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin sans être effrayé par les difficultés de l'entreprise, & revint publier à Lisbonne que les nouveaux projets étaient autant de chimeres. Colomb, dans l'indignation de se voir trompé, prit aussi-tôt la résolution de quitter le Portugal, il n'y était plus attaché par sa femme, que la mort lui avait enlevée depuis peu; & craignant même d'y être arrêté, parce que le Roi n'attribuait le mauvais succès de la caravelle qu'au défaut d'expérience & d'habileté du Pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Espagne avec son frere & son fils. Il arriva sans obstacle à Palos, Port d'Andalousie. La Cour d'Espagne était alors à Cordoue. Comme les dégoûts, qu'il venait d'essuyer, lui faisaient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y présenter qu'après avoir engagé son frere à se rendre en Angleterre, pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vues qu'il allait proposer lui-même aux Espagnols; résolu apparemment de vendre

ses se  
prix.

Il  
1484  
prude  
ques  
crut d  
ques  
réussit  
lenteu  
& Co  
une a  
avec l  
gne;  
ture  
ouver  
qu'ap  
battre  
il obt  
Gren  
perm  
ses, r  
ferai  
pouv  
Co  
le ch  
faire  
dont

ses services à ceux qui les mettraient à plus haut prix.

---

Colomb.

Il parut à Cordoue, vers la fin de l'année 1484; &, prenant toutes les mesures de la prudence, il commença par se lier avec quelques personnes de distinction & de mérite, qu'il crut capables de disposer leurs Majestés Catholiques à goûter ses propositions. Par cette voie, il réussit à les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, Prieur de Prado, & Confesseur de la Reine, reçut ordre de former une assemblée de Cosmographes, pour conférer avec lui. Les Savans étoient rares alors en Espagne; & Colomb, porté à la défiance par son aventure de Lisbonne, craignait de s'exposer trop ouvertement. Le résultat lui fut si peu favorable, qu'après avoir employé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés & les objections, il obtint pour unique réponse, que la guerre de Grenade, où le Roi se trouvoit engagé, ne lui permettait pas de se jeter dans de nouvelles dépenses, mais qu'aussi-tôt qu'elle serait terminée, il se ferait éclaircir des difficultés qu'il souhaitait de pouvoir surmonter.

Colomb perdit l'espérance. Il prit tristement le chemin de Séville, d'où il ne laissa pas de faire de nouvelles ouvertures à divers Seigneurs, dont on vantait le crédit. Enfin, rebuté de trouver

## 8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Colomb.

la même indifférence dans tous les Ordres de l'Espagne, il écrivit au Roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire; mais les Français étaient alors occupés de leurs guerres d'Italie. Cette obstination de la fortune, à lui fermer toutes sortes de voies, ne parut point l'avoir abattu; il revint aux anciennes vues qu'il avait formées du côté de l'Angleterre; mais, avant de quitter l'Espagne, il alla voir à Cordoue, un fils qu'il avait d'un second mariage, & qui s'était mis dans un Couvent de Franciscains. Le Supérieur de ce Couvent, qui se nommait Jean Perez de Marchena, homme d'un grand mérite, ne put l'entendre parler de la résolution où il était de porter ses lumières aux Etrangers, sans en regretter la perte pour l'Espagne. Il le pressa de suspendre son départ. Il assembla quelques habiles gens, qu'il mit en conférence avec lui; &, leur voyant approuver son projet avec beaucoup d'éloges, il se flatta qu'ayant l'honneur d'être estimé de la Reine, qui l'avait employé quelquefois dans ses exercices de piété, il obtiendrait d'elle, en faveur de son ami, ce qui avait été refusé aux instances des principaux Courtisans. Il écrivit à cette Princesse, qui était alors à *Santa-Fé*, pendant le siège de Grenade. Il fut aussi-tôt appelé à la Cour. Le fruit de ce voyage fut de procurer une audience à Colomb.

La Re  
son et  
portai  
d'être  
rédita  
qu'il  
saisait  
positio  
craigni  
avoir p  
étrange  
Ce n  
moigna  
ment q  
Santang  
rés de v  
ance. I  
Archevé  
le Reine  
précieux  
de l'ente  
du Car  
& de fo  
siveur.  
On d  
surpris e  
tion d'u  
qui dev

dres de l'Es-  
 , qu'il crut  
 motif de la  
 s occupés  
 ation de la  
 è voies, ne  
 x anciennes  
 Angleterre;  
 alla voir à  
 d mariage,  
 de Francis-  
 qui se nom-  
 mme d'un  
 rler de la  
 mieres aux  
 pour l'Espa-  
 épart. Il af-  
 it en con-  
 rouver son  
 ta qu'ayant  
 qui l'avait  
 s de piété,  
 n ami, ce  
 rincipaux  
 qui était  
 Grenade.  
 uit de ce  
 Colomb.

La Reine ferma la bouche à ses ennemis en louant  
 son esprit & ses projets; mais elle jugea qu'il  
 portait trop haut ses prétentions. Il demandait  
 d'être nommé Amiral, & Viceroi perpétuel & hé-  
 réditaire de tous les pays, & de toutes les mers  
 qu'il pourrait découvrir. Cette récompense pa-  
 raissait excessive, dans les plus heureuses sup-  
 positions; &, s'il manquait de succès, la Reine  
 craignit quelque reproche de légèreté, pour  
 avoir pris trop de confiance aux promesses d'un  
 étranger.

Colomb.

Ce nouveau refus, quoiqu'adouci par des té-  
 moignages d'estime, le détermina plus absolu-  
 ment que jamais à quitter l'Espagne. Quintanille,  
 Santangel & le P. Marchena, étaient désespé-  
 rés de voir négliger une affaire de cette impor-  
 tance. Ils engagèrent le Cardinal de Mendosa,  
 Archevêque de Tolède & Chef du Conseil de  
 la Reine, à ne pas laisser partir un homme si  
 précieux pour l'Etat, sans lui avoir fait l'honneur  
 de l'entendre. Colomb eut une longue audience  
 du Cardinal, qui parut fort satisfait de son esprit  
 & de son caractère, mais qui n'entreprit rien en sa  
 faveur.

On disait hautement qu'il ne fallait pas être  
 surpris qu'un étranger, sans bien, présât l'exécu-  
 tion d'une entreprise où il mettait si peu du sien,  
 qui devait lui assurer un poste honorable, & où

Colomb.

le pis-aller, pour lui, était de se retrouver ce qu'il était. Colomb, qui ne pût ignorer ce langage, allait faire les derniers préparatifs de son départ, lorsque Grenade ouvrit ses portes aux Espagnols. Santangel prit cette heureuse conjoncture, pour représenter à la Reine le tort qu'elle faisait à sa propre gloire, en refusant d'augmenter la puissance & l'éclat de sa Couronne, sans compter que les avantages qu'elle paraissait négliger, pouvaient tomber entre les mains de quelque autre Prince & devenir pernicieux à l'Espagne. Il mit tant de force dans son discours que cette Princesse déjà ébranlée par les sollicitations de Quintanille, se rendit à leur conseil, & pour ménager les finances que la guerre avait épuisées, elle déclara que son dessein était d'engager, pour la nouvelle expédition, une partie de ses pierres. Santangel, dans le mouvement de sa joie, répondit que cette ressource n'était pas nécessaire, & qu'il fournirait la somme de son propre fond. La Reine fit rappeler aussi-tôt Colomb, qui était déjà au port de Pinos, à deux lieues de Grenade. Son ressentiment ne l'empêcha point de retourner sur ses pas, & l'accueil qu'il reçut à la Cour eût fait le souvenir des chagrins qu'il y avait essuyés pendant plus de huit ans. Don Juan de Colonna Secrétaire d'Etat, reçut ordre de traiter avec lui, & de lui expédier un Brevet & des Lettres

latentes  
virement  
Ces f  
agne l  
sirent si  
dans le  
sient d  
éminati  
un Histor  
nientra p  
tout paru  
de la Re  
les frais,  
enquisq  
belle, la  
fut guère  
l'empêch  
ours de  
y joindre  
passe qu  
Colomb  
des Lettre  
de tou  
ne point  
des Portug  
semble n'ê  
est fort l  
ols & l

retrouver ce  
 orer ce lan-  
 ratifs de son  
 portes aux  
 use conjonc-  
 tort qu'elle  
 t d'augmen-  
 uronne, sans  
 rraissait négli-  
 ains de quel-  
 k à l'Espagne  
 rs que cette  
 licitations de  
 eil, & pour  
 vait épuisées  
 ngager, pour  
 de ses pierre-  
 nt de sa joie,  
 as nécessaire,  
 propre fond  
 omb, qui était  
 de Grenade  
 de retourne  
 à la Cour et  
 avait essuyés  
 de Colonna  
 aiter avec lui  
 des Lettres

patentes, par lesquelles on lui accorda volon-  
 tairement plus d'honneurs qu'il n'en avait désiré.  
 Ces fameux actes, qui devaient acquérir à l'Es-  
 pagne la Souveraineté d'un nouveau Monde,  
 furent signés, l'un à Santa-Fé, & l'autre à Grenade,  
 dans le temps que leurs Majestés Catholiques ven-  
 aient d'achever la ruine des Maures, après une  
 domination de huit cens ans. Mais observons, avec  
 un Historien moderne, que la Couronne d'Aragon  
 n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique  
 tout parut se faire également au nom du Roi &  
 de la Reine. Comme la Castille seule en fit tous  
 les frais, le nouveau Monde ne fut découvert &  
 conquis que pour elle; & pendant toute la vie d'Isa-  
 belle, la permission d'y passer & de s'y établir ne  
 fut guères accordée qu'à des Castillans; ce qui  
 n'empêcha point que le Roi ne prît tous les hon-  
 neurs de la Souveraineté & quelquefois même sans  
 y joindre le nom de la Reine de Castille au sien,  
 parce qu'il représentait son épouse.  
 Colomb reçut, avant son départ de Grenade,  
 des Lettres-Patentes qui devaient le faire respec-  
 ter de tous les Princes du Monde, & l'ordre de  
 ne point approcher de cent lieues des conquêtes  
 du Portugal; ordre fort extraordinaire, & qui  
 semble n'être qu'une formule politique, puisqu'on  
 était fort loin de soupçonner alors que les Espa-  
 gnols & les Portugais pussent jamais se rencon-

---

 Colomb.



nirs opposés  
 oue, pour ré  
 ut plus d'autre  
 Palos, où les  
 pour son arme  
 t, parce qu'on  
 l'Espagne. Le  
 vir avec zèle  
 qu'il y avait de  
 rticulieremen  
 s freres, qui  
 abitans & le  
 s, & qui n  
 urs personne  
 nouvelle et

igée de mettr  
 née, deux o  
 es habitans et  
 ophe Colomb  
 a lui-même  
 a premiere de  
 nelle il donna  
 nçon, & pou  
 le plus jeune  
 on command  
 a. L'équipage  
 posé que d

quatre-vingt-dix hommes, mariniere & volon-  
 taires, les uns amis de l'Amiral, d'autres qui  
 avaient servi avec honneur dans la Maison du  
 Roi. On embarqua des provisions pour un an, &  
 l'on mit à la voile un Vendredi, troisieme d'Avr  
 1492. On arriva le onze à la vue de la grande  
 Canarie, dont on partit le premier de Septembre,  
 et quatre jours après, on jeta l'ancre à la Gomera,  
 où l'on prit des rafraichissemens, de l'eau & du  
 bois. Sur l'avis que Colomb eut, dans cette isle,  
 que le Roi de Portugal, indigné de son ac-  
 commodement avec l'Espagne, avait armé trois  
 caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre  
 à la voile.

---

 Colomb.

Ce fut le Jeudi, sept du même mois, qu'il  
 perdit de vue la terre des Canaries, en gouver-  
 nant vers l'Occident, où il se promettait de faire  
 des découvertes. Quelques-uns de ses gens, effrayés  
 de se voir dans une mer inconnue, sentirent di-  
 minuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux  
 soupirs & aux larmes. Il leur fit honte de leur  
 faiblesse, & tous ses soins furent employés à les  
 soutenir par de magnifiques espérances. On fit  
 dix-huit lieues avant la nuit; mais Colomb eut  
 l'adresse de cacher chaque jour une partie du  
 chemin, pour rassurer ceux qui craignaient de  
 s'éloigner trop des côtes d'Espagne. Le onze, à  
 cent cinquante lieues de l'Isle de Fer, on ren-

██████████ Colomb. contra un mâ de navire , qui devait avoir été entraîné par les courans : bientôt Colomb s'aperçut que les courans portaient au Nord avec beaucoup de force , & le quatorze au soir , cinquante lieues plus loin , à l'Occident , il observa que l'aiguille déclinait d'un degré vers le Nord-Ouest : le lendemain , cette déclinaison était augmentée d'un demi-degré ; mais elle varia beaucoup les jours suivans , & l'Amiral fut surpris lui-même d'un phénomène qui n'avait point encore été remarqué. Le quinze , à trois cens lieues de l'Isle de Fer , on vit tomber dans les flots , pendant la nuit , & dans un temps fort calme , une grande flamme au Sud-Est , à la distance de quatre ou cinq lieues des vaisseaux. L'équipage de la Nina vit , avant le jour , un oiseau qui fut nommé *rabo de jonco* , c'est-à-dire , queue de jonc , parce qu'il avait la queue longue & fort menue ; le lendemain , on fut beaucoup plus effrayé d'apercevoir , sur la surface de l'eau , des herbes dont la couleur était mêlée de verd & de jaune , & qui paraissaient nouvellement détachées de quelque Isle ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après , & la vue d'une petite langouste vive , qu'on remarqua dans ces herbes , fit juger que la terre ne pouvait être éloignée ; d'autres s'imaginèrent qu'on était proche de quelques rochers dange-

reux ,  
 idée f  
 observ  
 moitié  
 quanti  
 ravelle  
 l'air é  
 ferent  
 à trois  
 de Fer  
 Mardi  
 qui s'é  
 l'Amira  
 ceux q  
 euait q  
 quinze  
 dans ce  
 le trom  
 était  
 et , le  
 on av  
 l'étonne  
 la vue  
 tous r  
 tant d'o  
 l'astrolab  
 dix-neuf  
 Portugai

avait avoir été  
 Colomb s'ap-  
 au Nord avec  
 au soir, cin-  
 nt, il observa  
 vers le Nord.  
 son était aug-  
 le varia beau-  
 fut surpris lui-  
 point encore  
 cens lieues de  
 les fûts, pen-  
 rt calme, une  
 distance de  
 x. L'équipage  
 oiseau qui fut  
 re, queue de  
 longue & fon-  
 beaucoup plus  
 de l'eau, de  
 de verd & de  
 ent détachée  
 ne. On en dé-  
 r d'après, &  
 e, qu'on re-  
 que la terre  
 s'imaginèrent  
 chers dange-

reux, ou sur quelques terres submergées : cette  
 idée fit renâître la frayeur & les murmures ; on  
 observa d'ailleurs que l'eau de la mer était la  
 moitié moins salée. Pendant la nuit suivante,  
 quantité de thons s'approcherent si près des ca-  
 ravelles, que l'équipage de la Nina en prit un.  
 L'air était si tempéré, qu'il ne paraissait pas dif-  
 férent de celui d'Andalousie au mois d'Avril.  
 A trois cens soixante- & - dix lieues Ouest de l'Isle  
 de Fer, on vit encore un rabo de junco. Le  
 Mardi dix-huit de Septembre, Alphonse Pinçon,  
 qui s'était avancé avec la caravelle, attendit  
 l'Amiral pour lui dire qu'il avait vu quantité d'oi-  
 seaux qui tiraient vers l'Occident, d'où il con-  
 cluait que la terre ne pouvait pas être à plus de  
 quinze lieues, il s'imagina même l'avoir apperçue  
 dans cet éloignement ; mais Colomb l'assura qu'il  
 se trompait, & que ce qu'il prenait pour la terre,  
 n'était qu'un gros nuage, qui ne fut pas, en  
 effet, long-temps à se dissiper. Le vent était frais ;  
 on avançait depuis dix jours à pleines voiles ;  
 l'étonnement de n'avoir depuis si long-temps que  
 la vue du ciel & de l'eau, faisait renouvellet  
 tous momens les plaintes. L'Amiral se contén-  
 ant d'observer tous les signes, avait toujours  
 l'astrolabe devant lui & la sonde à la main ; le  
 dix-neuf, on vit un de ces oiseaux, que les  
 Portugais ont nommés alcatras ; &, vers le soir,

Colomb.

Colomb.

plusieurs autres vinrent voltiger autour des caravelles. On fut consolé par un si bon signe, & dans l'opinion que la terre ne pouvait être fort loin, on jeta la sonde, avec toute la joie d'une vive espérance; mais deux cens brasses de cordes ne firent pas trouver de fond; on reconnut que les courans allaient au Sud-Est; le vingt, deux alcatras s'approcherent de la caravelle de l'Amiral; on prit, vers la nuit, un oiseau noir, qui avait la tête marquée d'une tache blanche, & les pieds d'un canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais, après les avoir passées sans aucun danger, les plus timides commencerent à se rassurer contre cette crainte; le lendemain trois petits oiseaux firent entendre leur ramage autour des vaisseaux, & ne cessèrent point de chanter jusqu'au soir. Quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol! on fut porté à se persuader qu'ils ne pouvaient être partis de bien loin; l'herbe devenait plus épaisse, & se trouvait mêlée de limon; si c'était un sujet d'inquiétude pour la sûreté des caravelles, qui en étaient quelquefois arrêtées, on concluait du moins qu'on approchait de la terre; le vingt-un, on vit une baleine, & le jour suivant quelques oiseaux; pendant trois autres jours, un vent de Sud-Est causa beaucoup de chagrin à l'Amiral; il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du ciel; ces

petits

petits a  
pour ca  
diminu  
vingt  
mit d  
tina d  
espèces  
de l'Oc  
Cepen  
maines  
on ne f  
jour. C  
vent qu  
l'Ouel  
pigne,  
surprena  
on consi  
sans fon  
poutir:  
force, q  
pages, c  
tot la r  
plus mo  
voir pé  
ait avan  
plutôt q  
servir la  
avait ri  
Ton

petits artifices étaient continuellement nécessaires pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuai t tous les jours ; heureusement il s'éleva, le vingt-trois, un vent d'Est-Nord-Est, qui le remit dans la route qu'il voulait suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes espèces, & même des tourterelles, qui venaient de l'Occident.

Pendant la navigation avait duré trois semaines, & les apparences n'étant pas changées ; on ne se croyait pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, jointe à la crainte qu'un vent qui avait toujours été favorable pour aller à l'Ouest, ne rendit le retour impossible en Espagne, produisit tout-d'un-coup une révolution surprenante ; la plupart furent pénétrés de frayeur, en considérant qu'ils étaient au milieu d'un abîme sans fond & sans bornes, toujours prêt à les engloutir : une idée si terrible, agit avec tant de force, que s'étant répandue dans les trois équipages, on ne parla plus que de reprendre aussitôt la route de l'Europe. La Cour, disaient les plus modérés, ne pourrait s'offenser qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avait jamais fait avant eux, l'espérance leur eût manqué plutôt que le courage, & qu'ils eussent refusé de servir la folle ambition d'un aventurier qui n'avait rien à perdre ; d'autres s'emportèrent jus-

Colomb.

qu'à proposer hautement de jeter cet étranger dans les flots, & de dire en Espagne qu'il y était tombé par malheur en observant les astres. L'Amiral comprit la grandeur du péril ; mais, loin d'en être abattu, il rappella toute sa grandeur d'ame pour conserver un visage tranquille, & feignant de ne rien entendre, il employait tantôt les caresses & les exhortations, tantôt des raisonnemens spécieux & des espérances séduisantes tantôt la menace & l'autorité du Roi dont il était revêtu. Le Mardi, 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria, terre, terre, & fit remarquer cet effet, à plus de vingt lieues au Sud-Est, une épaisseur, qui avait l'apparence d'une Isle. Cet avis, qui n'était qu'une invention concertée avec l'Amiral, eut la force de calmer les mutins. leur joie devint si vive, qu'ils rendirent à Dieu des grâces solennelles ; & pour les soutenir dans cette disposition, Colomb fit gouverner du même côté, pendant toute la nuit ; ils furent détrompés le lendemain, en reconnoissant qu'on n'avait vu que des nuages ; mais les signes, qui reparurent heureusement à l'Ouest, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiseaux & les poissons ne cessaient plus de se présenter en grand nombre ; on vit des poissons d'Inde, tels que le Portugais en rencontroit souvent dans leur route aux Indes Orientales, des Dorades,

des  
des  
rifai  
tait p  
serva  
plus  
meur  
nom  
pend  
à par  
il ex  
qui e  
neme  
de le  
Le  
était à  
naries  
quatre  
moins  
d'en a  
gner  
il assu  
en av  
jour c  
7, au  
la per  
autres  
marq

r cet étrange  
ne qu'il y était  
es autres. L'A  
l ; mais, loin  
e sa grande  
tranquille , &  
employait tant  
tôt des raison  
es séduisantes  
Roi dont  
a fin du jour,  
remarquer e  
Sud-Est , une  
d'une Ile  
tion concerté  
er les mutins  
dirent à Die  
s soutenir dan  
rner du même  
ent détrompé  
on n'avait v  
ui reparurer  
ent reprendre  
e. Les oiseau  
e se présente  
ons a<sup>14</sup>, tel  
souvent dans  
les Dorades,

des Empereurs , & l'on reconnut que la violence des courans était fort diminuée. Colomb se fortifiait lui-même par tous ces signes , & n'apportait pas moins d'attention à ceux du ciel : il observa que , pendant la nuit , l'aiguille variait de plus d'un quart de cercle , & que le jour elle demeurait fixe au Nord. Les deux étoiles , qu'on nomme *les gardes* , étaient ensemble à l'Occident pendant la nuit , & lorsque le jour commençait à paraître , elles se rencontraient au Nord-Est : il expliquait toutes ces apparences aux Pilotes , qui en marquaient autant de crainte que d'étonnement , & la confiance , qu'il trouvait le moyen de leur inspirer , se communiquait aux équipages :

Le premier d'Octobre , un Pilote jugea qu'on était à cinq cens quatre-vingt-huit lieues des Canaries ; un autre , qu'il y en avait six cens trente-quatre ; & le troisième , qu'on n'en avait pas fait moins de six cens cinquante. Colomb était sûr d'en avoir fait sept cens sept : mais , pour éloigner tout ce qui était capable de causer de l'effroi , il assura froidement que , suivant son calcul , il y en avait cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes. Le 7 , au lever du Soleil , on crut voir une terre ; & la petite caravelle , qui s'était plus avancée que les autres , tira un coup de canon avec d'autres marques de joie. Mais on reconnut encore que

Colomb.



es nuages.  
 mencerent.  
 mais par le  
 d'une mort  
 able par la  
 les loix de  
 es Pinçons  
 clarer pour  
 nérale que,  
 de la dou-  
 ux plus fu-  
 ssi-tôt leurs  
 dans trois  
 reconnaîttrait  
 andonnerait  
 te déclara-  
 ssi que s'ils  
 trois jours,  
 On a tou-  
 eu de risque  
 is quelque  
 nde; & la  
 it lui faire  
 la terre:  
 eût décou-  
 vers lequel  
 naient leur  
 e nouvelles

troupes, dont le ramage se faisait entendre. On  
 distinguoit leur couleur. Les thons étaient en plus  
 grands nombre. Mais les deux jours suivans offri-  
 rent des signes d'une autre nature, qui ne pu-  
 rent manquer de rendre le courage aux plus ti-  
 mides. Les Matelots de l'Amiral virent passer un  
 gros poisson verd de l'espèce de ceux qui ne s'é-  
 loignent jamais des rochers. Ceux de la Pinta vi-  
 rent flotter une canne fraîchement coupée, &  
 prirent un morceau de bois travaillé, avec un  
 tas d'herbes, qui paraissaient attachées depuis peu  
 de tems, du bord de quelque riviere. Ceux de  
 la Mina virent une branche d'épine, avec son  
 fruit. On respirait un air plus frais; & ce qui fit  
 encore plus d'impression sur un Navigateur tel  
 que Colomb, les vents étaient inégaux, & chan-  
 geaient souvent pendant la nuit; ce qui devait lui  
 faire juger qu'ils commençaient à venir de terre.  
 Aussi n'attendit-il pas que le troisième jour fut  
 passé pour déclarer que cette nuit même il compt-  
 ait voir la terre. Il ordonna des prieres publiques,  
 après avoir recommandé aux Pilotes d'être sur  
 leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent  
 carguées, à l'exception d'une trinquette basse;  
 &, dans la crainte que les caravelles ne fussent sé-  
 parées par un coup de vent, il donna des signaux  
 pour se réunir. Enfin il promit qu'à la récom-  
 pense ordonnée par leurs Majestés Catholiques,

---

 Colomb.

pour celui qui verrait le premier la terre, il joint  
Colomb. dra une mante de velours.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui-même dans le château-de-poupe, il découvrit une lumière. Aussi-tôt il fit appeler secrettement Pierre Gutierrez, ancien Valer-de-Garde-robe de la Reine, qui crut la voir comme lui. Ils appelèrent ensemble Rodrigue Salcedo, Contrôleur militaire de la flotte, qui ne distingua pas tout-d'un-coup; mais bientôt, ils virent tous trois que cette lumière changeait de place avec ceux qui la portaient, apparemment d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit, les Matelots de la Pinta, qui avait pris le devant, crièrent terre, terre, & donnerent d'autres signes. Ils avaient découvert en effet la côte, dont ils n'étaient qu'à deux lieues. Le premier qui l'aperçut, nommé *Rodrigue Triana*, crut sa fortune assurée; mais sur le témoignage de Gutierrez & de Salcedo, les dix mille maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés pendant toute sa vie, sur les boucheries de Séville.

Les premiers rayons du jour firent reconnaître une Isle, longue d'environ vingt lieues, plate & remplie d'herbes. La Pinta, qui avait continué d'avancer la première, attendit les deux autres caravelles; & , tous les équipages se

ettant  
par d  
les cha  
qu'ils  
à leur  
& les  
l'admi  
il d  
San -  
contin  
bordé  
marqu  
suite,  
des ar  
dans  
l'éten  
carave  
Enseig  
Croix  
FF co  
les é  
baïser  
grace  
renou  
gnage  
en lu  
ritre d  
planté

Jetant à genoux devant Colomb, réparèrent, par des transports d'admiration & de respect, les chagrins qu'ils lui avaient causé. Cet étranger, qu'ils avaient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, & les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'admiration.

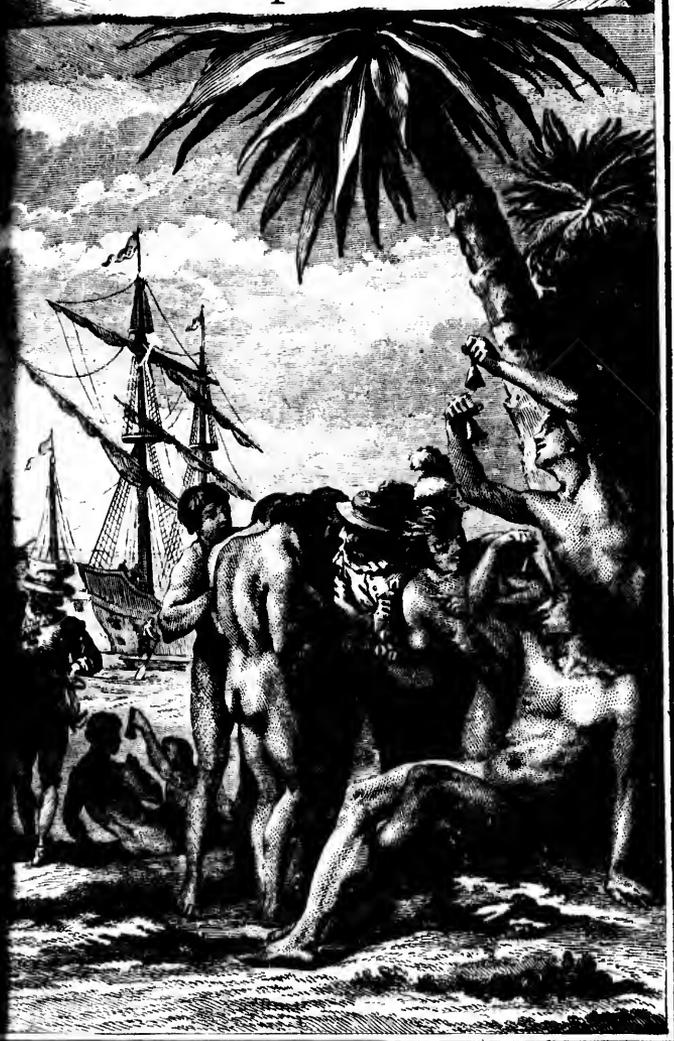
Il donna sur-le-champ, à l'Isle, le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher, on vit bientôt le rivage bordé d'hommes nus, qui donnerent de grandes marques d'étonnement. On fut informé dans la suite, qu'ils avaient pris les trois caravelles pour des animaux. L'Amiral se fit conduire à terre dans une barque armée, l'épée à la main & l'étendard déployé. Les Commandans des deux caravelles suivirent son exemple, avec leurs Enseignes, sur lesquelles on voyait, d'un côté, une Croix verte avec une F, & de l'autre plusieurs FF couronnées, à l'honneur de Ferdinand. Tous les équipages, s'étant empressés de débarquer, baisèrent humblement la terre, & rendirent grâces au Ciel du succès de leur Voyage. Chacun renouvela, aux pieds de Colomb, les témoignages de sa reconnaissance & de sa soumission, en lui prêtant serment de fidélité, sous le double titre de Viceroy & d'Amiral. Ensuite, après avoir planté une Croix sur le rivage, il prit possession.

---

 Colomb.

de l'Isle pour la Castille , au nom de leurs Majestés Catholiques. Si l'on avait pu expliquer aux Naturels du pays , ce que c'était que cette prise de possession , il est probable qu'ils en auraient été encore plus étonnés que de tout ce qu'ils voyaient. Les Insulaires observant qu'on écrivait dans cette cérémonie , s'imaginèrent qu'on jetait quelque sort sur eux & sur leur Isle. Ils prirent la fuite avec une vive frayeur. L'Amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns , qui furent comblés de caresses & de présens , & qui eurent aussi-tôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils s'approchèrent des caravelles , les uns à la nage , d'autres dans leurs barques , auxquels ils donnaient le nom de canots. Leurs cheveux étaient noirs & épais , liés autour de la tête en maniere de tresse , avec un cordon. Quelques-uns les portaient flottans sur leurs épaules ; la plupart avaient la taille dégagée , les traits du visage assez agréables , le front large & le teint couleur d'olive. Ils étaient peints d'une maniere bizarre , les uns au visage , d'autres aux yeux & au nez seulement , & quelques-uns par-tout le corps. Tandis que les Castillans admiraient leur figure , ces barbares n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus , avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer , que , voyant

Premiers Indiens qui s'offrent à  
Christophe Colomb.



Benard Doreil.

ALE  
de leurs Ma-  
expliquer aux  
ue cette prise  
en auraient  
out ce qu'ils  
u'on écrivait  
qu'on jettait  
e. Ils prirent  
miral les fit  
, qui furent  
& qui eurent  
compagnons.  
ent familiers.  
les uns à la  
, auxquels  
urs cheveux  
le la tête en  
Quelques-  
épauls; la  
traits du vi-  
& le teint  
ne maniere  
ux yeux &  
par-tout le  
traient leur  
ins étonnés  
ne longue  
ue, voyant

pour le  
ils pre  
faisaier  
Leurs j  
avec u  
d'une c  
canots,  
dont le  
Et d'au  
les con  
de pell  
que lor  
dans un  
du bord  
agilité,  
cune m  
moindre  
l'Isle av  
mais on  
des per

Dès l

les gen  
bord. E  
qu'ils en  
leur Is  
environ  
insulaire

pour la première fois des armes de ce métal, ils prenaient un sabre par le tranchant, & se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aigue, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques, ou leurs canots, n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvaient porter qu'un homme, & d'autres en contenaient près de cinquante. Ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle; & les plus grandes étaient si légères, que lorsqu'elles se renversaient, ils les redressaient dans un instant, ils les vidaient en nageant près du bord; &, s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençaient à voguer, sans aucune marque d'embaras ou de crainte. Les moindres présens leur paraissaient précieux. Enfin l'Isle avait de l'eau, des arbres & des plantes; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

---

 Colomb.

Dès le même jour l'Amiral fit rembarquer tous les gens, & quantité de Sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur Isle se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, & que tous les insulaires dont elles étaient habitées, prenaient le



Columb.

nom de *Lucayos* (a). Le lendemain, on les vit revenir en plus grand nombre, avec des perroquets & du coton, qu'ils donnerent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes & au cou, & pour des fragmens de vases de terre ou de faïance. Vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes, qu'ils portaient comme collées au bout du nez, & qu'on ne fut pas long-temps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement. Ils montrèrent le côté du Sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes Isles. L'Amiral ne balança point à prendre cette route ; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'Isle. En rangeant la côte au Nord-Ouest, il trouva une espèce de port, dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les Insulaires continuaient de le suivre par terre & dans leurs canots. Ils appellaient leurs compa-

---

(a) De-là le nom de *Lucayes*, qu'on a donné à toutes les Isles, qui sont au Nord & à l'Ouest des grandes Antilles, & qui se terminent au canal de Bahama.

n, on les vit  
 ec des perro-  
 t en échange  
 attachait aux  
 mens de vases  
 q livres de  
 prix excessif  
 aient aucune  
 lques feuilles  
 es au bout du  
 à reconnaître  
 où ils tiraien  
 é du Sud, en  
 ieurs grandes  
 prendre cette  
 paravant le  
 te au Nord-  
 , dont l'accès  
 ailleaux. Les  
 par terre &  
 eurs compa-

on a donné à  
 à l'Ouest des  
 au canal de

ons pour admirer avec eux une race d'hommes  
 extraordinaires, & levant les mains, ils mon-  
 raient qu'ils les croyaient descendus du ciel.  
 Dans le même lieu, les trois caravelles décou-  
 vrirent une presqu'Isle, qu'on pouvait environner  
 d'eau avec un peu de travail, & dont on aurait  
 pu faire une place très-forte. On y voyait six  
 saisons & quantité d'arbres, qui semblaient servir  
 d'ornement à quelques jardins. Mais l'Amiral pen-  
 sant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer  
 des rafraîchissemens, renvoya les Sauvages qui  
 l'avaient suivi, à l'exception de sept, qu'il em-  
 mena pour leur apprendre la langue castillane ;  
 le 15, après avoir apperçu quantité d'Isles,  
 vertes & peuplées, il s'approcha d'une autre,  
 qu'il nomma la *Conception*, à sept lieues de la  
 première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres,  
 qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à  
 l'ancre ; mais le 17, il alla faire de l'eau dans  
 une troisième, dont les habitans avaient l'air plus  
 civilisé. Les femmes y étaient couvertes depuis  
 la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pièces  
 de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle  
 eut le nom de *Fernandine*. Les Castillans virent  
 plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de  
 ceux d'Europe ; des poissons de couleurs diffé-  
 rentes & fort vives ; des lézards d'une grosseur  
 inestimable, qui leur causerent beaucoup d'épou-

---

 Colomb.

---



---

 Colomb.

vante , mais qu'ils regretterent de n'avoir pas mieux connus, lorsque le temps leur eut appris que la chair de cette espèce de serpens est une excellente nourriture ; des lapins de la grosseur des rats , & quantité de perroquets ; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'Isle offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vu. Elles étaient en forme de tentes , avec une sorte de portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie & des vents , & plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers & quelques pièces de coton. Les lits , qui servaient au repos de la nuit , étaient une sorte de rets , que les Indiens nommaient hamacs , suspendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les Insulaires , on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or , marquée de quelques caractères , que l'Amiral prit d'abord pour des lettres ; mais il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces Isles.

Il passa de-là dans une quatrième Isle , que les habitans appellaient *Saamoto* , & qu'il nomma *Isabelle* ; mais se reprochant le temps qu'il perdait , il prit la route à l'Est-Sud-Est. Les deux jours suivans lui firent appercevoir du Nord au Sud , huit nouvelles Isles , qui furent nommées

les d'Ar  
 erent pe  
 découv  
 ait donn  
 accompa  
 rand fleu  
 bres d'u  
 fférens d  
 ombre : e  
 visiter,  
 ers un au  
 una; &  
 t nomm  
 euplées ;  
 rendre au  
 Amiral av  
 ouverait  
 parences  
 ne perm  
 crainte d  
 oisi deux  
 é Juif, &  
 avoya dan  
 our visiter  
 ette expé  
 ouber so  
 is qui fu

ALE  
 n'avoir par  
 ur eut appri  
 oens est une  
 e la grosseur  
 s; mais nu  
 nourrir avec  
 s de maifon  
 s étaient en  
 portail cou  
 nt de la pluie  
 ur le passage  
 tres meubles  
 es pièces de  
 s de la nuit  
 ndiens nom  
 oteaux. On  
 . Entre les  
 portait au  
 de quelque  
 d pour des  
 age de l'écri  
 .  
 lle, que les  
 qu'il nomma  
 ps qu'il per  
 t. Les deux  
 du Nord au  
 nt nommées

les d'Arena, parce que les caravelles y trou  
 erent peu de fond. Le vingt-sept, avant la nuit,  
 découvrit une grande terre, à laquelle il enten  
 ait donner le nom de *Cuba*, par les Indiens qui  
 accompagnaient. Le vingt-huit, il entra dans un  
 rand fleuve. Les bois y étaient fort épais, les  
 bres d'une hauteur extraordinaire, les fruits  
 fférens des nôtres, & les oiseaux en fort grand  
 ombre : deux maisons qu'on y apperçut, & qu'il  
 visiter, se trouverent sans habitans; il s'avança  
 ers un autre fleuve, auquel il donna le nom de  
 una; & plus loin, il entra dans un autre, qui  
 t nommé *Mares*. Les rives en parurent fort  
 euplées; mais la vue des trois caravelles fit  
 rendre aussi-tôt la fuite aux Indiens; ceux que  
 Amiral avait à bord, lui firent entendre qu'il  
 ouverait de l'or dans certe isle, & plusieurs  
 parences semblaient confirmer leur témoignage;  
 ne permit point à ses gens de descendre, dans  
 crainte d'alarmer trop les Insulaires; mais ayant  
 choisi deux hommes intelligens, dont l'un avait  
 é Juif, & savait les Langues anciennes, il les  
 avoya dans un canot, avec deux de ces Indiens,  
 ur visiter le pays; il leur donna six jours pour  
 ette expédition, & dans l'intervalle, il fit ra  
 puber son navire. On remarqua que tout le  
 bois qui fut brûlé, rendait une sorte de gomme

---

 Colomb.

ou de mastic , & que les feuilles ressembloient  
 Colomb. à celles du lentisque.

Au retour des deux Castillans, qui amenaient  
 trois Indiens de l'Isle , on apprit d'eux qu'ayant  
 fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient  
 arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante  
 maisons, qui contenaient environ mille habitans  
 nuds, hommes & femmes, mais d'un caractère  
 si doux, qu'ils s'étaient empressés de venir au  
 devant d'eux, de leur baiser les pieds, & de  
 les porter sur leurs bras, qu'on les avait fait  
 asseoir sur des sièges d'une forme bizarre, & garnis  
 d'or, que pour alimens, on leur avait donné des  
 racines cuites, dont le goût ressemblait à celui  
 des châtaignes, qu'on les avait pressés de passer  
 quelques jours dans l'habitation, pour se reposer  
 & que, n'ayant pu les arrêter par leurs prières  
 & leurs câresses, ces bons Insulaires avaient per-  
 mis à trois d'entr'eux de les accompagner jusqu'  
 qu'au rivage; ils ajouterent que, dans le voyage  
 ils avaient rencontré plusieurs hameaux, dont les  
 habitans leur avaient fait le même accueil; que  
 le long du chemin, ils avaient vu quantité  
 d'autres Indiens, la plupart avec un tison à  
 main, pour faire cuire leurs racines, ou certaines  
 herbes dont ils se parfumaient, & que leur man-  
 thode pour allumer du feu, était de frotter

morcea  
 facilem  
 une inf  
 voyait  
 entre l  
 dix &  
 apperçu  
 sieurs d  
 terres d  
 qu'ils a  
 ils avai  
 demand  
 avait fai  
 coup de  
 l'Est, &  
 nacan.  
 L'Am  
 une Pro  
 qu'il ne  
 nacan,  
 milieu;  
 significat  
 d'un lieu  
 où les  
 nombre  
 région d  
 verait be  
 plusieurs

ressembloient

qui amenaient

l'eux qu'ayant

res, ils étoient

é de cinquante

mille habitans

d'un caractère

de venir au

pieds, & de

les avait fait

carre, & garni

avait donné de

resembloit à cel

ressés de passer

ur se reposer

t leurs prières

es avaient per

compagner jus

ans le voyage

eaux, dont le

accueil ; qu

t vu quantité

un tison à

s, ou certains

que leur ma

de frotter v

morceau de bois avec un autre, ce qui servait  
facilement à l'enflammer ; qu'ils avaient remarqué  
une infinité d'arbres, fort différens de ceux qu'on  
voyait sur la côte, & diverses espèces d'oiseaux,  
entre lesquels ils n'avaient reconnu que des per-  
drix & des rossignols ; mais qu'ils n'avaient pas  
aperçu d'autres animaux terrestres, que plu-  
sieurs de ces chiens qui ne japent point, que les  
terres étaient couvertes d'une sorte de grains,  
qu'ils avaient entendu nommer maïs, & dont  
ils avaient trouvé le goût fort agréable ; qu'ayant  
demandé s'il y avait de l'or dans l'Isle, on leur  
avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beau-  
coup dans *Bohio*, qu'on leur avait montré à  
l'Est, & dans un pays qui se nommait *Cubannacan*.

L'Amiral fut bientôt que *Cubannacan* était  
une Province située au milieu de l'Isle, parce  
qu'il ne fut pas long-temps à reconnoître que  
*nacan*, dans la langue du pays, signifiait le  
milieu ; mais il n'apprit que dans la suite la  
signification de *bohio*, qui était moins le nom  
d'un lieu particulier, que celui de toute terre  
où les maisons & les habitans sont en grand  
nombre ; cependant l'espérance de découvrir une  
région dans laquelle on lui promettait qu'il trou-  
verait beaucoup d'or, l'obligea de partir, avec  
plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui

---



---

Colomb.

Colomb.

servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres que, dans la multitude de ceux qui consentaient à le suivre, il pouvait s'en trouver un qui apprît la Langue Castillane avec plus de facilité que les autres, & chaque instant lui faisait sentir l'importance de ce secours; sans compter que, dans le dessein qu'il avait d'en transporter plusieurs en Espagne, il voulait qu'ils fussent de divers pays, pour rendre un témoignage plus certain du nombre & de la variété de ses découvertes. Cette mer reçut le nom de *Nuestra Señora*. Tous les canaux qu'elle forme entre les Isles, se trouvaient fort profonds, & les rivages étaient couverts d'une verdure charmante, qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites Isles ne fussent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs. Les matelots des caravelles y passerent dans leurs barques, & leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri, & des poissons à demi-cuits, dont ils avalaient les yeux crus; mais, ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des créatures de leur espèce, fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des Sauvages, & personne ne s'en trouva plus mal: les nacres de perle s'offraient de toutes parts.

parts.  
minua  
tribua  
difficil  
était d  
Jugea  
partie  
Le  
ver un  
del Pri  
vir l'Il  
Bohio;  
fortune  
rif, qui  
était se  
Alphonse  
la passion  
ages de  
voile, pe  
riche,  
lement  
la soun  
sseins;  
es conje  
urs à l  
Caba, ég  
Sainte-Ca  
Tome

plus volon-  
 tude de ceux  
 it s'en trou-  
 ne avec plus  
 e instant lui  
 secours ; sans  
 it d'en trans-  
 oulait qu'ils  
 n témoignage  
 ariété de ses  
 n de *Nuestra*  
 me entre les  
 & les rivages  
 rmante , qui  
 les *Castillans*  
 pas peuplées,  
 de pêcheurs  
 ent dans leur  
 bord extrême  
 de grandes  
 ans du bois  
 uits, dont ils  
 uvant se per-  
 a goût à des  
 e pour d'au-  
 vre l'exemple  
 a trouva plus  
 at de toutes  
 parts.

parts. L'Amiral observa que l'eau croissait & di-  
 minuait beaucoup dans cette mer , ce qu'il at-  
 tribuait à la quantité d'Isles ; mais il lui parut plus  
 difficile d'expliquer le cours de la marée , qui  
 était directement contraire à celle de Castille ; il  
 jugea que la mer devait être basse dans cette  
 partie du monde.

---

 Colomb.

Le dix-neuf Novembre , après avoir fait éle-  
 ver une fort grande croix à l'entrée du Port  
 del Principe , il remit à la voile , pour décou-  
 vrir l'Isle qu'il cherchait encore sous le nom de  
*Bohio* ; mais il eut les vents à combattre , & la  
 fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus  
 fâcheux , qui fut d'apprendre le 21 , que la *Pinta*  
 était séparée volontairement de lui. *Martin-*  
*Alphonse Pinçon* , qui la commandait , excité par  
 la passion de l'or , avait voulu profiter des avan-  
 tages de sa caravelle , qui était très-légère à la  
 voile , pour arriver le premier dans cette Isle  
 si riche , que l'on avait annoncée. On fit inu-  
 tilement quantité de signes , pour le rappeler  
 à la soumission. L'Amiral pénétra le fond de ses  
 desseins ; mais , pour ne rien donner au hasard  
 de ses conjectures , il résolut de passer quelques  
 jours à l'attendre dans un troisième Port de  
*Cuba* , également sûr & spacieux , qu'il nomma  
*Sainte-Catherine* , parce qu'on était à la veille

---



---

 Colomb.

de cette Fête. En faisant de l'eau & du bois , il vit , à peu de distance du rivage , des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce Port , & qui furent témoins de ses observations , lui apprirent que l'Isle qu'il cherchait , sous le nom de *Bohio* , était leur Patrie ; & qu'elle se nommait *Hayti*. Ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal , sur-tout dans une contrée qu'ils appellerent *Cibao*. Il se hâta de remonter vers le Sud-Est de Cuba , où il ne cessa point de trouver de bons Ports. Continuant de ranger la Côte de Cuba , il se trouva , le 3 de Décembre , à la pointe Orientale de cette Isle. Il prit à l'Est vers l'Isle de Hayti , qui n'en est qu'à dix-huit lieues ; mais les courans ne lui permirent d'aborder que le jour d'après. Il entra dans un Port , auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas* dont on célébrait la Fête. Le mouillage y était sûr & commode. Une riviere , qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour la *Pinta* , & le conseil des Américains , qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de *Cibao* , firent remettre à la voile vers le Nord , jusqu'à un petit Port , qu'il nomma

La C  
gnée  
Tort  
L'I  
terrai  
blanc  
nom  
Les  
positio  
les av  
fuite ,  
dans t  
étaient  
la nage  
& , de  
des can  
pénétre  
troupe  
femmes  
rassemb  
à l'Ami  
Elle fut  
troupe  
vages d  
Le lend  
neuf aut  
dans un  
Sud-Est

*La Conception*, au Sud d'une petite Isle éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la Colcaab.  
*Tortue*.

L'Isle de *Hayti* parut si grande à l'Amiral, le terrain & les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom d'Isle *Espagnole*.

Les Insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, & leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'Isle. Ceux mêmes qui étaient venus avec l'Amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance; & de toutes parts, on ne voyait que des côtes & des campagnes désertes. Quelques Matelots qui pénétrèrent dans un bois, y découvrirent une troupe de ces Américains, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une femme qu'ils menerent à l'Amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement & reconduite à sa troupe par les mêmes Matelots, avec trois Sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain, l'Amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouverent cette femme dans une Bourgade, éloignée de quatre lieues au Sud-Est, & composée d'environ mille maisons.

Colomb.

Leur vue mit tous les habitans en fuite ; mais un Insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étaient fait conduire , inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux Etrangers, que les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, & revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels ; & les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain, on vit un grand nombre d'Insulaires, qui prenaient volontairement le chemin du port. Quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, & son mari l'accompagnait pour en faire ses remerciemens à l'Amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres Isles, de taille moins haute & moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux & traitable. Ils avaient la tête toujours découverte, & le crâne si dur que dans un temps moins paisible, les Castillans le trouverent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un Seigneur du canton, accompagné d'environ deux cens personnes, qui le portaient sur leurs épaules, & qui lui donnaient le titre de *Cacique*. Il était fort jeune, & la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'Amiral

alla a  
gers  
grave  
pau  
signe  
L'Ami  
dont i  
toucha  
cher  
dor, q  
dit que  
telle &  
monde  
sur le t  
étaient  
revint a  
même r  
chargé  
prit un  
retirer,  
ils obéir  
tion; les  
tant tou  
pour des  
elle de  
ille.  
Le 21  
tion du R

LE

ite ; mais  
uel ils s'é-  
sentimens  
un témoi-  
e les ayant  
ntres furent  
ant la nuit.  
s Castillans  
it dans l'ha-  
  
mbre d'Insu-  
e chemin du  
rs épaula la  
& son mari  
emerciemens  
ue ceux des  
e & moins  
, mais d'un  
aient la tête  
si dur que  
Castillans le  
u sabre.  
er au rivage  
né d'environ  
ent sur leurs  
de Cacique.  
ait pour voir  
de l'Amiral

DES VOYAGES. 37

alla au-devant de lui, & lui déclara que les Etran-  
gers étaient descendus du ciel. Il monta d'un air  
grave dans la caravelle suivi de ses deux princi-  
aux Officiers ; & lorsqu'il fut sur le pont, il fit  
signe au reste de ses gens de demeurer à terre.  
L'Amiral lui présenta quelques rafraîchissimens,  
dont il ne fit pas difficulté de goûter ; mais il ne  
toucha point aux liqueurs, & ne fit que les appro-  
cher de sa bouche. Un habitant de San-Salva-  
dor, qui commençait à servir d'interprète, lui  
dit que l'Amiral était Capitaine des Rois de Cas-  
tille & de Léon, les plus grands Monarques du  
monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé,  
sur le témoignage du premier, que les Etrangers  
étaient des habitans du ciel. Le lendemain, il  
revint avec la même suite ; & l'on vit paraître en  
même temps un canot, qui venait de la Tortue,  
chargé d'environ quarante hommes. Le Cacique  
prit un ton menaçant pour leur ordonner de se  
retirer, & leur jeta même de l'eau & des pierres.  
Ils obéirent avec de grandes marques de soumis-  
sion ; les Castillans s'employèrent librement, pen-  
sant tout le jour, à troquer des grains de verre  
pour des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt  
celle de l'Amiral, était de porter de l'or en Cas-  
tille.

Le 21 Décembre, l'Amiral reçut une députa-  
tion du Roi Guacanagari, qui le faisait prier de

Colomb.

Colomb.

se rendre à sa Cour, & qui lui envoyait un présent assez riche ; c'était un masque dont les oreilles, la langue & le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus, & travaillés en forme de perle. L'Amiral promit aux Députés d'aller voir incessamment leur Maître ; mais il se crut obligé, par la prudence, d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses Officiers. Ceux qu'il chargea de cette commission revinrent si satisfaits de l'accueil & des présens du Roi, qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce, qui parut établir la confiance. On vit aussi-tôt un concours surprenant d'hommes de tout âge & de tout sexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton & les perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visiterent les Bourgades y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des Insulaires. Ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, & tous les biens de l'Isle étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours ; mais au retour du beau temps, l'Amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé

Punt  
Com  
la né  
son li  
ne pa  
moins  
leur c  
qui fu  
fable  
par le  
péril ;  
se hâ  
n'ayan  
gens,  
vie, i  
à ses y  
çon,  
prendre  
& ne  
vaisse  
& ceu  
Gua  
heur d  
le plus  
fortes  
recu  
plusieu  
jurait,

*Punta-Santa*. Il fut secondé par un petit vent. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jeter sur son lit, après avoir recommandé aux Pilotes de ne pas quitter le gouvernail ; mais, n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur office à un jeune - homme sans expérience, qui fut entraîné par les courans sur un banc de sable où le navire échoua. L'Amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jeter au milieu du péril ; mais il était trop tard, & les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens, qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. La Nina, commandée par Yanes Pignon, étoit éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avaient quitté l'Amiral, & ne pouvant arriver assez-tôt pour secourir son vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne, & ceux qui avaient couru le même danger.

Guacanagari ne fut pas plutôt informé du malheur de ses nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider, par ses sujets, à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'Amiral, il le conjurait, les larmes aux yeux, suivant les termes de

Colomb.

tous les Historiens, d'oublier une perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitans de cette partie de l'Isle entrèrent dans les sentimens de leur Souverain ; &, voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apportèrent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais sur-tout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entr'eux, qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or, & se mit à fuir de toutes ses forces, dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé ; & ce sont ces hommes que les Espagnols ont cru devoir détruire ?

Des marques si constantes de simplicité & d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir, sans violence, à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'Amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays, & d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au Roi. L'A-

mira  
fianc  
il n'e  
respe  
tiller  
ne le  
baien  
Guac  
l'Ami  
lui di  
ennen  
il fir  
boule  
mer.  
Roi,  
rie pro  
les ma  
Dan  
tiers la  
en dix  
quel o

(a)  
Mainte  
ans d  
sans ce  
plus cr

te dont il se  
lui présenta  
er. Tous les  
ntrenter dans  
, voyant l'ar-  
r apportèrent  
x métal. A la  
ardente pour  
change, mais  
haient comme  
es lames d'or  
dre que leurs  
eux, qui en  
ds d'un demi-  
une sonnette,  
tes ses forces,  
Castillan ne se  
s que les Espa-

PLICITÉ & d'a-  
sans violence,  
cheffes, firent  
rmer un éta-  
acanagari. Ses  
e, comme au  
onnaissance du  
il n'était quel-  
au Roi. L'A-

miral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance, par des caresses & des présents. Mais comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les Insulaires, ne leur aurait pas causé plus de frayeur. Il tombaient à terre, en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'Amiral se hâta de le rassurer. Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis (a); & pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup contre le navire échoué. Le boulet ayant percé le navire, alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au Roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, & persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un Fort, qui fut composé en dix jours des débris du vaisseau, & dans lequel on mit quelques pièces de canon. Un fossé

---

Colomb.

---

(a) Ces Ennemis dont il faisait souvent des plaintes & qu'il nommait Caraïbes, étaient des habitans de plusieurs Isles voisines, avec lesquels il était sans cesse en guerre, & qu'il représentait comme les plus cruels de tous les Hommes.

Colomb.

allez profond, dont il fut environné, & la seule vue de l'artillerie, devant suffire pour tenir en respect des gens nuds, & déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'Amiral descendait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs, auxquels il ne s'attendait point. Un jour, en descendant de sa chaloupe, il rencontra un des freres de ce Prince, qui le conduisit, par la main, dans une maison fort ornée, où le Roi vint le trouver aussi-tôt, & lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq Caciques, sujets du Roi, l'étant venu voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce Prince observa le moment où l'Amiral descendait au rivage, pour se présenter avec ses Vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne, & l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération, & lui mit sa couronne sur la tête. L'Amiral portait un collier de grains fort menus. Il se l'ôta sur-le-champ, pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit, qu'il avait ce jour-là, & l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chauffer; enfin il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité, qui parut augmenter l'affection des Insulaires pour les Castillans. Deux Caciques

accompl  
 qui prés  
 ne d'o  
 étaient  
 rains n'  
 prenaie  
 les mi  
 pour le  
 Dans  
 Amira  
 odait  
 point q  
 qui cau  
 perte d  
 avec or  
 ficier, q  
 Alfonse  
 essentit  
 La chalo  
 On ne d  
 Espagne  
 les déco  
 pour la  
 presser f  
 temps la  
 Il aff  
 choisit t  
 plus ré

accompagnerent l'Amiral jusqu'à sa chaloupe, & lui présentèrent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étaient pas fondues, elles étaient composées de plusieurs grains. Les Américains n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenaient les parties d'or, telles qu'ils les tiraient des mines, & n'employaient que des pierres pour les alonger.

Colomb.

Dans cet intervalle, les Insulaires avertirent l'Amiral qu'ils avaient découvert un navire, qui se trouvait à l'Est, autour de la côte. Il ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la défection lui causait beaucoup plus de chagrin, depuis la perte de sa caravelle. Il dépêcha une chaloupe, avec ordre de la chercher; mais il remit à l'Officier, qu'il chargea de ce soin, une lettre pour Alphonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortait à rejoindre son Chef. La chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon n'eût fait voile en Espagne, pour y porter la première nouvelle des découvertes, & pour s'en attribuer, peut-être, toute la gloire. Ce soupçon déterminait l'Amiral à presser son départ, & lui fit remettre à d'autres temps la visite des mines.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes, des plus forts & des plus résolus. Il leur donna pour Commandant,

Colomb.

un Gentilhomme de Cordoue , nommé Diégo *d'Arana* , qu'il revêtit d'un pouvoir absolu , tel qu'il l'avait reçu lui même de leurs Majestés Catholiques. Il nomma Pedro *Guttiere* , & Rodrigue *d'Escobedo* , pour le remplacer successivement , si la mort ou quelqu'autre accident l'enlevait à la Colonie. Un cordonnier , un tailleur d'habits , & un charpentier , furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires , dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin , de biscuits , & d'autres provisions , avec diverses sortes de grains pour semer , & quantité de marchandises , qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les Insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avait choisi était volontaire , il n'eut à leur représenter que l'importance dont il était pour eux , & pour leur Patrie , de vivre dans l'union , de ménager les Insulaires , & d'apprendre la langue de ces peuples. Les provisions qu'il leur laissait , dans le Fort , suffisaient pour une année , & son absence ne devait pas durer si longtemps. Il ne lui restait qu'à prendre congé de Guacanagari , il l'assura qu'il leur avait ordonné de le servir contre les Caraïbes , & que ces machines terribles , qu'il leur laissait pour sa défense , étaient capables seules de le délivrer de tous ses ennemis. Ce Prince s'engagea solennel-

ment à traiter les Chrétiens comme ses enfans, & pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses Sujets fissent le voyage de l'Europe ; mais il confia un de ses parens à l'Amiral.

Colomb.

L'ancre fut levée le 4 de Janvier. On prit d'abord la route de l'Est, dans le dessein de reconnoître toute la Côte de l'Isle. Après avoir doublé le premier Cap, que l'Amiral avait nommé *Punta-Santa*, & qui est aujourd'hui le Cap-Français, on aperçut une montagne fort haute, & sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, & qui reçut le nom de *Monte-Christo*. Un grand fleuve, qui sort à côté de ce mont, reçut celui de *Rio-del-Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, en sortant de Rio-del-Oro, il découvrit la *Pinta*, qui faisait voile avec le même vent. Pinçon l'ayant abordé, rejetta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'Amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui & distribué l'autre à son équipage. L'Amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité ; &, continuant de ranger la Côte, il rencontra plusieurs autres Caps, auxquels il donna des noms

---

 Colomb.

qu'Herréra nous a conservés, sans expliquer leur situation. Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement, de trouver l'Isle si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande Baie, formée par une presqu'Isle, que les Insulaires nommaient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques Matelots qu'il envoya dans une chaloupe, observerent sur le rivage un grand nombre de Sauvages, armés d'arcs & de fleches. Ce spectacle, qui était jusqu'alors, sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des baguettes en échange pour quelques armes des Américains, ils en engagerent un à les accompagner jusqu'à bord. L'Amiral lui fit diverses questions sur les mines d'or & sur les Caraïbes, auxquelles il satisfit, avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé, avec quelques présens, les Matelots, qui le conduisaient, furent surpris, en descendant à terre, de se voir environnés d'une troupe de Sauvages armés, qui s'étaient tenus cachés derrière les arbres. Ils se crurent en danger. L'Américain qu'ils avaient ramené s'aperçut de leur défiance, & s'efforça de les rassurer. Mais quelque nouveau tumulte ayant fait renaitre leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver, & pour se faire redouter

de ces coups en jettant le premier sang de leur sang. Cependant tant qu'ils ne faisaient à prendre les voiles de Janvier que pour aller par la route de la Havane, quoiqu'ils ne fussent pas en observation, ils n'avaient rien fait de remarquable. Enfin l'Amiral, qui ne doutait point de leur innocence, ne fut point surpris de leur conduite. Mais quelque peu de temps après, ils furent surpris de voir un grand nombre de leurs vaisseaux naufragés sur les côtes de la Jamaïque. Enfin l'Amiral, qui ne doutait point de leur innocence, ne fut point surpris de leur conduite. Mais quelque peu de temps après, ils furent surpris de voir un grand nombre de leurs vaisseaux naufragés sur les côtes de la Jamaïque.

expliquer leur  
es, avec beau-  
Isle si grande,  
grande Baie,  
les Insulaires  
encore aujourd  
la faire visiter  
s une chaloupe  
grand nombre  
ches. Ce spec  
exemple pour  
d'aborder. M  
donné des ba  
rmes des Am  
s accompagn  
erfes questio  
ibes, auxquel  
ence. Lorsqu  
ésens, les Ma  
nt surpris, e  
ironnés d'une  
nt tenus caché  
danger. L'A  
berçut de leur  
Mais quelque  
re leurs soup  
ur fit prendre  
faire redouter

de ces Barbares, ils en blessèrent deux de quelques coups de sabres. Tous les autres prirent la fuite, en jettant leurs arcs & leurs fleches. Ce fut la premiere fois que les Castillans firent couler le sang dans le Nouveau Monde.

Pendant l'ennui d'une si longue navigation, tant que le mauvais état des caravelles, qui faisaient beaucoup d'eau, déterminerent l'Amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au Nord-Est, le 16 de Janvier; & l'on découvrit plusieurs petites Isles, que personne ne fut tenté de reconnaître. La route fut heureuse jusqu'au mardi, 12 de Février, quoiqu'assez incertaine, par la variété des observations & du jugement des Pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cens lieues, les deux caravelles essuyèrent une si furieuse tempête, que le naufrage leur parut inévitable. On fit diverses sortes de vœux pour obtenir la protection du ciel. Enfin l'Amiral croyant toucher au dernier moment de sa vie, & s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvait se garantir que de la perte de ses mémoires, qui allait rendre son Voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin, qu'il renferma soigneusement dans un baril; & sans communiquer son secret à ses gens, il jeta le baril dans les flots. Ils s'imaginèrent que c'était quelque

---

 Colomb.

---



---

 Colomb.

nouvelle ressource de Religion ; & le vent s'étant appaisé tout-d'un-coup , Herréra fait entendre qu'ils attribuerent cet heureux changement à la piété de l'Amiral. Cependant l'autre caravelle avait disparu , dès le commencement de la tempête , & n'étant point ramenée par le beau temps , on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15 , on aperçut la terre à l'Est-Nord-Est ; mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Les uns la prenaient pour l'Isle de Madere , & d'autres pour la roche de Cintra , qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea , par ses Observations , que c'était une des Açores , qu'on reconnut bientôt , en effet , pour Sainte-Marie.

Il aborda , le 18 , au Nord de cette Isle. Don Juan de Castaneda , qui y commandait pour le Portugal , l'envoya complimenter aussi-tôt , & lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance , que ne pensant qu'à rendre grâce au ciel , par l'exécution du vœu public , il fit descendre , le lendemain , une partie de ses gens , pour se rendre , en procession , dans une Chapelle voisine , où il se proposait d'aller lui-même le jour d'après , avec le reste de l'équipage. Les Castillans étaient non-seulement sans armes , mais nuds en chemises , suivant la promesse qu'ils avaient faite au ciel. A peine eurent-ils perdu de vue le rivage , qu'une troupe de

Portugais

Portugais  
l'Amiral ,  
jour , fit a  
l'on pouv  
que ; mai  
recevoir ,  
vailleurs arm  
entrèrent  
venir attac  
dans la réf  
per les ho  
la portée  
ûreté. Il r  
voyant  
leur de  
aucun de f  
pas imagin  
rahir ; qu  
Océan &  
qu'il était  
Officier p  
raisonnait dan  
lettres , &  
il avait l'a  
page si off  
son départ  
ompu la  
de ce qu'il

Tome

Portugais fondit sur eux & les fit prisonniers ; l'Amiral , surpris de ne pas les revoir à la fin du jour , fit avancer son vaisseau vers une pointe d'où l'on pouvait découvrir la Chapelle. Il vit sa barque ; mais au-lieu de ses gens , qu'il se disposait à recevoir , il apperçut un grand nombre de cavaliers armés , qui descendaient de cheval , & qui entrèrent dans la barque , apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussi-tôt sous les armes , dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Les Portugais s'étant avancés à la portée de la voix , demanderent un signe de sûreté. Il ne balança point à le donner : mais , voyant qu'ils ne s'en tenaient pas moins éloignés , leur dit qu'il avait quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la barque ; qu'il ne s'était pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le saluer ; qu'il avait l'honneur d'être Amiral de l'Océan & Vice-Roi des Indes pour l'Espagne , & qu'il était prêt à montrer ses provisions. Un Officier Portugais lui répondit qu'on ne connaissait dans l'Isle , ni le Roi d'Espagne , ni ses lettres , & qu'il serait traité comme ses gens , s'il avait l'audace d'entrer dans le Port. Un langage si offensant fit douter à l'Amiral si , depuis son départ , les deux Couronnes n'avaient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoins de ce qu'ils avaient entendu ; & , s'armant de

Colomb.

Colomb.

fierté à son tour , il jura qu'il ne partirait point sans une vengeance éclatante. Le temps devint si mauvais , qu'après avoir perdu quelques ancres , il fut contraint de chercher un abri dans l'Isle de Saint - Michel : mais l'orage , qui continua toute la nuit , ne lui ayant pas permis d'y aborder , il revint le jour suivant à Sainte - Marie , dans la résolution d'attaquer cette Isle , & d'employer toutes ses forces pour tirer vengeance des Portugais. Pendant qu'il se disposait à cette entreprise , un Officier de l'Isle & deux Prêtres , avec cinq Matelots , s'approchèrent de la caravelle dans une barque & demandèrent la permission de monter à bord. Ils venaient , dirent-ils , de la part de leur Commandant , pour s'informer s'il était vrai que le vaisseau portât un Amiral d'Espagne , avec ordre , dans cette supposition , de lui rendre tous les honneurs qui étaient dûs à sa dignité. L'Amiral feignit de croire ce compliment sincère & leur montra non - seulement ses provisions , mais les Lettres du Roi son Maître , qui le recommandaient à toutes les Puissances du monde. Alors on lui rendit sa barque & ses gens , avec de bonnes excuses dont il affecta de paraître satisfait. Mais il apprit , des prisonniers qu'on lui ramena , que tous les Sujets du Roi de Portugal avaient ordre de l'arrêter , dans quelque lieu du monde qu'il

rtrait point  
 emps devint  
 du quelques  
 her un abri  
 ais l'orage  
 ni ayant pas  
 le jour sui-  
 lution d'attr-  
 tes ses force  
 Pendant qu'  
 n Officier de  
 Matelots, s'ap-  
 me barque  
 ter à bord. L  
 le leur Com  
 était vrai qu  
 Espagne, ave  
 lui rendre to  
 dignité. L'A  
 iment sincere  
 rovisions, ma  
 qui le recon  
 monde. Aloc  
 ens, avec de  
 satisfait. Ma  
 i ramena, qu  
 avaient ord  
 u monde qu

pût tomber entre leurs mains, & qu'il n'aurait pas  
 évité cette disgrâce, s'il était descendu avec la  
 premiere partie de ses gens, comme les Portugais  
 se l'étaient persuadés.

---

 Colomb.

Le temps étant devenu favorable, il fit prendre  
 la route de l'Est, qu'il suivit heureusement jus-  
 qu'au second jour de Mars. Un oiseau fort gros,  
 qu'il prit pour un aigle, & qui vint se per-  
 cher sur un mât, fut comme l'avant-coureur  
 d'une seconde tempête, aussi terrible que la pre-  
 miere. Elle fit recommencer les vœux pour un  
 pèlerinage; & l'Historien observe, avec admira-  
 tion, que le Ciel fit tomber encore une fois  
 le fort sur l'Amiral. On s'abandonna aux vents,  
 pendant deux jours, sans règle & sans espérance.  
 Enfin, le 4, après avoir vu la terre de près dans  
 une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe  
 du jour la roche de Cintra; &, quoique le vent  
 parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la  
 mer continuait d'être si grosse, qu'on se crut obligé  
 d'entrer dans la riviere de Lisbonne.

Le Roi de Portugal se trouvait alors à Val-  
 paraiso. L'Amiral, après avoir commencé par  
 dépêcher un courier à la Cour d'Espagne, écrivit  
 ce Prince pour lui demander la permission de  
 mouiller dans le port de sa capitale, avec la  
 précaution de l'avertir qu'il ne venait pas de Gui-  
 née, mais des Indes Occidentales. Cette déclara-

Colomb.

tion n'empêcha point que son vaisseau ne fût visité par un Officier Portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui pour rendre compte de son voyage au Commandant du Port. Il répondit qu'il était Amiral d'Espagne, & que cette qualité le dispensait d'une soumission que ses pareils n'avaient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son Pilote, ce qu'il ne refusa pas avec moins de fermeté, mais il consentit à montrer ses lettres; & l'Officier n'eut pas plutôt fait son rapport, que le Capitaine d'un galion, qui attendait cet éclaircissement, s'approcha de la caravelle au bruit des timbales & des trompettes, & vint lui offrir à bord toutes sortes de secours & de rafraîchissemens.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les habitans s'empresserent de venir admirer des hommes qui avaient découvert un Nouveau Monde, & la riviere fut bientôt couverte de barques. L'Amiral reçut le lendemain une lettre du Roi de Portugal, qui l'invitait à se rendre à sa Cour, avec parole de lui faire un accueil distingué, & qui lui conseillait de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre était déjà donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas de difficulté de se fier aux promesses d'un Monarque ami de ses Maîtres; il fallait donc que les dispo-

sitions  
ordres  
où il au  
Portug  
raiso. T  
devant  
Le Roi  
fit asseo  
plaisir à  
stances d  
félicité  
convent  
de Port  
devaient  
ignorait  
qu'il ava  
il s'était  
les mine  
dit le  
tiers p  
avec les  
vie mêm  
tous les  
en Portu  
ses offre  
gneurs d  
Il le rev  
& l'ayan

eau ne fût  
 lui signifia  
 pour rendre  
 du Port.  
 ne, & que  
 mission que  
 On lui pro-  
 re, ce qu'il  
 mais il con-  
 officier n'eut  
 piraine d'un  
 ment, s'ap-  
 timbales &  
 bord toutes  
 mens.  
 épandu dans  
 presserent de  
 aient décou-  
 re fut bien  
 eut le leade  
 l, qui l'invit  
 parole de lui  
 lui conseilla  
 s de repos  
 e fournir gra  
 t pas de diff  
 an Monarque  
 ue les dispo

sitions de ce Prince fussent changées, ou que les  
 ordres de l'arrêter n'eussent été donnés qu'au cas  
 où il aurait approché des nouvelles possessions du  
 Portugal. Quoi qu'il en soit, il se rendit à Valpa-  
 raíso. Tous les Seigneurs de la Cour vinrent au-  
 devant de lui & l'accompagnèrent jusqu'au Palais.  
 Le Roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le  
 fit asseoir & couvrir devant lui, & prit long-temps  
 plaisir à lui entendre raconter toutes les circon-  
 stances de son Voyage. Cependant, après l'avoir  
 félicité de sa gloire, il ajouta que, suivant les  
 conventions entre les Couronnes de Castille &  
 de Portugal, toutes les nouvelles découvertes  
 devaient lui appartenir. Colomb répondit qu'il  
 ignorait les traités; mais que, suivant les ordres  
 qu'il avait reçus de leurs Majestés Catholiques,  
 il s'était bien gardé de passer en Guinée ni vers  
 les mines de Portugal. « Je suis persuadé, lui  
 » dit le Roi, que nous n'aurons pas besoin d'un  
 » tiers pour juger ce différend. » L'audience finit  
 avec les mêmes égards pour un homme que l'en-  
 vie même ne voyait pas sans admiration; car  
 tous les Historiens observent qu'on sentit alors  
 en Portugal le tort qu'on avait eu de négliger  
 ses offres. Le Roi donna ordre aux premiers Sei-  
 gneurs de sa Cour de loger & de traiter l'Amiral.  
 Il le revit deux fois avec la même satisfaction,  
 & l'ayant comblé d'honneurs & de présens, il le

---

 Colomb.

Colomb.

fit conduire jusqu'à Lisbonne par Don Martin-Norogna. Colomb vit la Reine en passant à Villa-Franca, & n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la capitale, qu'on lui offrit, au nom du Roi, la liberté de faire le reste du voyage par terre avec une escorte & toutes les commodités qu'il pouvait desirer jusqu'à la frontiere. Il marqua beaucoup de reconnaissance pour cette nouvelle faveur ; mais, n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que le Vendredi 15, il entra vers midi dans le port de Palos. On remarque qu'il en était parti le même jour de la semaine, troisieme d'Août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois & demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie ; &, dans la premiere surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne le pas prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la Cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnerent, & l'Amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe. Son premier soin fut d'écrire

à leur  
une e  
qui av  
pris t  
racont  
court e  
dans l  
du Ro  
courag  
Prince  
l'écou  
en peu  
que de  
le mêm  
la que  
tant plu  
de fa  
par ce  
de Cib  
en Esp  
sortir  
point c  
mais si  
mouru  
jours p  
peut se  
Colo  
avec t

Don Martin-  
passant à Villa-  
moins de dis-  
s la capitale,  
la liberté de  
ec une escorte  
ouvait désirer  
oup de recon-  
s, mais, n'ayant  
emit à la voile  
nt si favorable,  
midi dans le  
en était parti  
sieme d'Août.  
mois & demi,  
il avait peut-  
vrage de plu-

par des tranf-  
e surprise d'un  
peine à ne le  
s attendre les  
urent fermées  
, & l'Amiral,  
des honneurs  
têtes couron-  
int dans cette  
n fut d'écrire

à leurs Majestés Catholiques, & de leur envoyer  
une exacte relation de son Voyage. La Pinta,  
qui avait été séparée de lui par la tempête, avait  
pris terre à Bayonne; & quelques Historiens  
racontent que Pinçon s'était rendu par le plus  
court chemin à Barcelone, où la Cour était alors,  
dans l'espérance de paraître le premier aux yeux  
du Roi, & d'y recueillir peut-être le prix du  
courage & de l'habileté d'autrui; mais que ce  
Prince, à qui il fit demander audience, refusa de  
l'écouter, & que le chagrin qu'il en eut le mit  
en peu de temps au tombeau. D'autres ont écrit  
que de Bayonne il alla droit à Palos, où il arriva  
le même jour que l'Amiral; que cette rencontre,  
à laquelle il ne s'était pas attendu, l'affligea d'au-  
tant plus, que Colomb avait déjà fait des plaintes  
de sa désertion, & l'accusait d'avoir empêché  
par ce contretemps qu'il n'eût visité les mines  
de Cibao, d'où il pouvait apporter beaucoup d'or  
en Espagne, & que la crainte d'être arrêté le fit  
sortir sur-le-champ de la Ville, où il ne laissa  
point de revenir après le départ de son Chef,  
mais si malade de fatigue & de chagrin, qu'il y  
mourut peu de jours après. L'envie n'est pas tou-  
jours punie de même, mais heureusement on  
peut se fier à elle du soin de son supplice.

Colomb ne différa point à partir pour Séville;  
avec toutes les richesses qu'il avait apportées

---



---

 Colomb.

Colomb. du Nouveau Monde, & sept Américains qu'il avait embarqués. Il lui en était mort un sur mer & deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la Cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à leurs Majestés Catholiques, il en reçut une lettre à Séville, avec cette inscription : « A Don Christophe Colomb, notre Amiral sur l'Océan, Vice-Roi & Gouverneur des Isles qui ont été découvertes dans les Indes Occidentales. » Ferdinand & Isabelle l'assuraient dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime & de leur reconnaissance ; le pressaient de se rendre auprès d'eux, & le consultaient d'avance sur les ordres qu'ils avaient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un état des vaisseaux, des troupes & des munitions qu'il croyait nécessaires à ses grandes vues.

La renommée ayant déjà publié son retour & sa marche lorsqu'il sortit de Séville, son voyage, jusqu'à Barcelone, fut un véritable triomphe. Les chemins & les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressait, dans tous les lieux habités, d'aller au-devant de lui pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un Nouveau Monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges & verts, & quantité d'au-

tres nou  
aux yeu  
du vulg  
éclairés  
milieu d  
tion dig  
Tous les  
brable,  
lorsqu'il  
part du  
Palais p  
tions re  
homme  
& plus f  
il est na  
de celle  
vant. Il  
vers d'un  
des Roi  
Palais, s  
royaux,  
de la plu  
depuis l  
Majestés  
pour leu  
relever,  
qui lui a  
ordre de

ns qu'il avait  
 sur mer &  
 patience de  
 e celle qu'il  
 uts Majestés  
 e à Séville,  
 Christophe  
 Vice-Roi &  
 ouvertes dans  
 l & Isabelle  
 flatteurs, de  
 leur recon-  
 près d'eux,  
 ordres qu'ils  
 ouvrage. Il  
 l joignit un  
 s munitions  
 vues.  
 n retour &  
 on voyage,  
 mphe. Les  
 d'acclama-  
 eux habités,  
 empler cer  
 ert, par des  
 n Nouveau  
 accompagné,  
 antité d'au

tres nouveautés qu'il ne manquait pas d'étaler  
 aux yeux des spectateurs, attiraient la curiosité  
 du vulgaire ; mais l'admiration des hommes  
 éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva vers le  
 milieu d'Avril à Barcelone. On lui fit une récep-  
 tion digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne.  
 Tous les courtisans, suivis d'un peuple innom-  
 brable, allèrent fort loin au-devant de lui ; &  
 lorsqu'il eut reçu les premiers complimens de la  
 part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au  
 Palais précédé de ses Américains. Les acclama-  
 tions redoublaient à chaque instant, & jamais  
 homme n'eut peut-être un jour plus glorieux  
 & plus flatteur, sur-tout s'il rapprochait, comme  
 il est naturel de le penser, la situation présente  
 de celle où il s'était vu quelques mois aupara-  
 vant. Il fut conduit, avec cette pompe, au tra-  
 vers d'une grande partie de la Ville, à l'audience  
 des Rois Catholiques, qui l'attendaient hors du  
 Palais, sous un dais magnifique, revêtus des habits  
 royaux, le Prince d'Espagne à leur côté, au milieu  
 de la plus brillante Cour qu'ils eussent rassemblée  
 depuis long-remps. Aussi-tôt qu'il aperçut leurs  
 Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds  
 pour leur baiser la main ; mais Ferdinand le fit  
 relever, & lui ordonna de s'asseoir sur une chaise  
 qui lui avait été préparée : après quoi, il reçut  
 ordre de raconter, à haute voix, ce qui lui était

---

 Colomb.

arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, qui rendirent grâces au Ciel les larmes aux yeux ; & les hymnes de joie furent chantés par la Musique de la Chapelle : hymnes de funeste augure, qui servaient comme de prélude aux gémissemens funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel & malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil & souillé de carnage.

Depuis ce grand jour, le Roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le Prince son fils & Colomb à sa gauche. Tous les Grands, à l'exemple du Souverain, s'accorderent à combler d'honneurs l'Amiral Vice-Roi des Indes. Le Cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoza, aussi distingué par son mérite que par son rang & sa naissance, fut le premier qui le traita dans un festin, où non-seulement il lui fit prendre la première place, mais il le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai ; ce que tous les Seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. Barthélemy & Diégo Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du Roi, quoiqu'absens tous deux de ses Etats. Le titre de Don leur fut accordé,

avec de  
famille.

C'est

naissé un

meuse

dinand

vestiture

& acqui

naissait a

& conq

comme

le Dieu

es mains

de leur

avait fait

surpater

qu'il y a

Colom

donnait

l'Isle Esp

ordres c

patentes

ait un g

Leurs

ation de

écueliers

supérieur

ingué,

a d'un air si  
toute l'assem-

à genoux, à  
lui rendirent  
les hymnes  
de la Cha-  
qui servaient  
inèbres dont  
malheureux  
re que pour  
de deuil &

parut point  
e Prince son  
es Grands, à  
nt à combler  
des. Le Car-  
e Mendoze,  
par son rang  
e traita dans  
fit prendre  
servir à plats  
éfenter dont  
es Seigneurs  
Barthélemi  
eurent part  
s tous deux  
fut accordé,

avec de magnifiques armoiries pour toute la famille.

Colomb.

C'est alors que le Pape Alexandre VI, qui a laissé une mémoire si odieuse, donna cette fameuse *Bulle de Démarcation*, sollicitée par Ferdinand & Isabelle; Bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir & acquérir à l'Occident des Isles Açores, & qui faisait au Roi de Portugal toutes les découvertes & conquêtes faites à l'Orient des mêmes Isles; comme si le Pere commun de tous les hommes, le Dieu qui les a placés sur ce globe, ouvrage de ses mains, avait pu permettre à un Pontife d'Italie de leur ôter la propriété du sol où ce Dieu les avait fait naître, & de la transporter à d'heureux usurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan.

Colomb obtint un brevet particulier, qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à l'Isle Espagnole, d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, & de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un glorieux usage.

Leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Évangile, firent choix de douze Prêtres séculiers & religieux, & leur donnerent pour supérieur un Bénédictin Catalan d'un mérite distingué, avec un Bref du Pape, qui contenait

Colomb.

des pouvoirs fort étendus , & l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains , & d'empêcher qu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'Amiral , en prenant congé de leurs Majestés , obtint la permission de laisser ses deux fils à la Cour , en qualité de Pages , pour y recevoir une éducation digne de leur pere & convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville , où il trouva la flotte qu'il devait commander , presque en état de mettre à la voile. L'ardeur des Commissaires avait répondu à l'impatience de la Cour. Dix-sept vaisseaux , dont cet armement était composé , se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie & de munitions , non-seulement pour le voyage , mais encore pour les Colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux , des ferremens de toute espèce , des instrumens pour travailler aux mines & pour purifier l'or , des marchandises pour le commerce & pour les présens , du froment , du riz , des graines de toutes sortes de légumes , enfin tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel établissement. Quinze cens volontaires , entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse , attendaient l'Amiral avec une égale passion pour l'or & pour la gloire.

Enfin, le 25 de Septembre, la flotte Espagnole sortit de la Baie de Cadix, & le 2 d'Octobre, elle eut la vue de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le port de Gomere pour y faire de nouvelles provisions, sur-tout de veaux, de chèvres, de brebis, de porcs & de poules dont fortaient, remarque Herrera, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'Amiral donna au Commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir, si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité. Il souhaitait que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés.

Colomb.

On remit à la voile le 7 d'Octobre, & l'Amiral prit à prendre un peu plus au Sud que l'année précédente. C'est dans ce second Voyage qu'il découvrit la Dominique, Marigalande, la Guadeloupe, Antigoa, les Isles de Saint-Christophe & de Saint-Jean-Baptiste.

Le 27, après-midi, on jetta l'ancre à l'entrée du Puerto-réal. Quelques Américains s'approchèrent dans un canot, en criant *almiranté*. On les pressa de monter à bord. Ils demandèrent à voir auparavant l'Amiral, & , lorsqu'il se fut montré, ils aborderent sans crainte. Après l'avoir salué de la

---



---

 Colomb.

part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens ? Ils répondirent que les uns étaient morts de maladie, & que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, & les Américains furent renvoyés avec des présens.

Le lendemain, en s'avançant dans le Port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entière de la forteresse, qui paraissait avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non-seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, & l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'Amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux Officiers de la garnison de jeter leur or & ce qu'ils avaient de plus précieux, s'ils étaient pressés de quelques dangers ; on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines ; elles étaient désertes. Enfin la vue d'un endroit, où la terre avait été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps, qui paraissaient enterrés depuis un mois, & que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent reconnaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches, & qu'on

délibéra  
de l'Isle  
suite aff  
à l'Amir  
déjà fait  
lane. Il  
la disco  
dans la  
tant n'é  
Fort, &  
mens ;  
femmes,  
yeux tou  
ions ; q  
de conte  
prometta  
cet affi  
l'Escové  
étaient p  
& les fen  
Etats d'un  
massacrés  
es mines  
emment  
on d'ext  
venu affi  
armée, &  
quoique l

présent affer- délibérait sur ces étranges conjectures, un Prince  
si il ne voyait de l'Isle, frere de Guacanagari, parut avec une  
que les uns suite assez nombreuse, & fit demander audience  
autres étaient à l'Amiral. Les Historiens remarquent qu'il avait  
s. Malgré les déjà fait quelques progrès dans la langue Castil-  
vir de ce dis- lane. Il raconta qu'après le départ de l'Amiral,  
lation, & le la discorde avait bientôt commencé à régner  
es présens. dans la Colonie ; que les ordres du Comman-  
s le Port, le dant n'étant plus respectés, chacun était sorti du  
, fut la ruine Fort, & s'était livré aux plus odieux emporte-  
fait avoir été mens ; que les Insulaires avaient vu ravir leurs  
er les débris femmes, enlever leur or, & commettre à leurs  
un Espagnol, yeux toutes sortes de brigandages & de dissolu-  
arimi les Amé- tions ; que le Roi, son frere, n'avait pas laissé  
un seul au de contenir ses sujets dans la soumission, en leur  
n puits dans promettant que le retour de l'Amiral mettrait fin  
Officiers de la cet affreux désordre : mais que Gutierrez &  
ils avaient de l'Escovédo, après avoir tué un habitant du pays,  
quelques dans étaient passés, avec neuf de leurs compagnons,  
cha des habi- & les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les  
ient désertes Etats d'un Cacique, nommé *Caonabo*, qui les avait  
erre avait été massacrés jusqu'au dernier ; que ce Prince, dont  
dée d'y fouil- les mines de Cibao dépendaient, alarmé appa-  
s, qui parais- remment pour ses richesses, avait pris la résolu-  
e leurs habi- tion d'exterminer tous les étrangers ; qu'il était  
, firent recon- venu assiéger la Forteresse avec une puissante  
armée, & que n'ayant pu l'emporter d'assaut,  
hes, & qu'on quoique la garnison fût réduite à dix hommes,

---

---

Colomb.

Colomb.

qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur, & dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre ; que les assiégés avaient tenté de se sauver par la mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur Commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du Port ; qu'à la première nouvelle du siège, le Roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses Amis & de ses Alliés ; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger ; qu'il avait livré bataille au Cacique & qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, & dont il n'était pas encore guéri ; que le reste des Castellans était dispersé dans l'Isle, & que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces ; enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignait celle d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'Amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens ; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de fermer leur alliance & leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb. Tout le portait à la défiance ;

& da  
circon  
de tou  
dant,  
à la  
vait s'  
princi  
tendre  
n'était  
voie  
traître  
appare  
que de  
n'être p  
bien fo  
bles, &  
à les d  
tous le  
té de  
fit, d'u  
Castillan  
confianc  
Guacana  
petites c  
le nom  
couronn  
lebasse  
montait  
& Tom

d'Arana, il  
avec tant de  
e d'endroits,  
tre ; que les  
par la mer,  
c leur Com-  
ge de l'autre  
lle du siège,  
assembler des  
nis & de ses  
our les secou-  
venger ; qu'il  
l'avait défait,  
reçu, dans le  
vaient dérober  
il n'était pas  
Castillans était  
ors il avait eu  
leurs traces  
joignait celle  
er témoignes  
tait sensible à  
lui demandait  
trait de ferret  
de nouveaux  
ada point en  
à la défiance  
&

& dans ses recherches mêmes il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son Allié de tout le mal qu'il rejetait sur Caonabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'Isle sans le consentement de ses principaux Princes ; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes, dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse ; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne-foi, qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris ; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, & que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'Amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la Cour du Roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, & qui lui montra ses blessures. La confiance & l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'Amiral de huit cens petites coquilles, fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, & de trois petites calabasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cens livres. De son côté,

---

 Colomb.

Colomb. l'Amiral lui donna quantité de petits vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, des aiguilles & de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manège en présence du Cacique, lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'Amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondemens ; mais, jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort mal-sain. Il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierres pour les édifices, & d'ailleurs il voulait s'approcher des mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'Est ; &, le 7 de Décembre, il partit de Puerto-Réal avec toute sa flotte, pour aller former une nouvelle Colonie à Puerto de Plata, où le pays lui avait paru plus agréable & le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes, auxquelles les Français ont donné depuis le nom de *Nords*, parce qu'elles viennent de ce point. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jettés à la Côte, si quelques instans de lumière ne leur

eussen  
Mont  
retrai

Qu  
elle f  
peu d  
près c

remon  
fortag  
les eau  
employ

tous les  
urent  
& pour  
létermi

y jeter  
bord un  
plan des  
ent bâti

été que  
miers, c  
Lette ne  
qu'on eu  
œur le  
de Casti  
source de  
Mais,  
ménagées

its vases de  
les épingles,  
furent reçus

y joignit une  
t au cou. La  
s on se fite  
ni causa beau-

ne pensa qu'à  
iffement. Son

re sur les pre  
u pays par la

n rangeant la  
ormantes n'en

avait remarqué  
ur les édifices,

des mines de  
arrêta, fut de

Décembre, il  
la flotte, pour

e à Puerto d  
s agréable &

ute si courte  
es, auxquelles

om de Nord  
ent. Tous les

d'être jettés à  
miere ne leur

eussent fait appercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une riviere qui leur offrit une retraite.

Colomb.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un Port assez commode, mais un peu découvert au Nord Est. L'Amiral descendit près d'un village, qui bordait le rivage, & remontant la riviere, d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux, & leur faire traverser le village, pour les employer à des moulins, & les rendre utiles à tous les besoins d'une Colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu, pour y jeter les fondemens d'une Ville. Il fit bâtir d'abord une Eglise & un magasin. Ensuite il dressa le plan des quartiers & des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierres; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille & de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle Ville, la premiere apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau Monde, reçut le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la Reine de Castille, que l'Amiral regardait comme la source de sa fortune & de sa gloire.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées, ou qu'elles se fussent corrompues, on

Colomb.

ne fut pas long-temps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs la continuité d'un travail, dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat, & l'extrême chaleur, causerent de fâcheuses maladies. L'Amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres, & d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous les gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim & la misère. Non-seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais, craignant qu'à la fin ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-temps la découverte des mines, & dans l'impuissance où il était d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, dont on a déjà vanté le courage, la force & l'adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au Midi l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert, qui se terminait au pied d'une montagne où, trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas

difficul  
une gr  
voir en  
nombre  
dans la  
douze  
cueil qu  
la quan  
retarde  
route si  
apparen  
servaien  
pailles &  
par cet  
dancede  
avec pru  
que de  
velles, il  
assez gr  
Son réci  
veux des  
les malad  
désespoir  
Cette  
voyer la fi  
qui deva  
les présen  
des dix-

difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande & belle plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, & coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la riviere Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao ; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, & la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser, retarderent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesse. Les Américains, qui lui servaient de guides, ramassaient à ses yeux, des pailles & des grains d'or dans le sable. Il jugea, par cet heureux essai, quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes ; & jugeant, avec prudence, qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la Colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle, avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit & les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans, ranimerent ceux que la faim & les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec tous les présens qu'il avait reçus de Guacanagari ; & des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en

**Colomb.**

retint deux de moyenne grandeur & trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontents, ayant pour Chef Bernard de Pise pour leur Chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens qu'il s'était réservés & de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi & renvoyé en Espagne dans un des cinq navires, avec les informations & les preuves de son crime ; mais les principaux complices reçurent leur châtimement aux yeux de la Colonie. Un Historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère que semblait le demander une première rébellion dont il était important de faire un exemple signalé. Cependant les ennemis de l'Amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté ; & cette fautive opinion qu'on prit de son caractère, fut un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées, produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui & pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la Colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, & d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un Fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs soldats & d'un grand nombre de volontaires tous à cheval ; &, laissant

Dié  
belle  
seign  
tron  
lieue  
pée,  
Hida  
laque  
tant a  
admi  
lieues  
à-dire  
largeu  
endro  
d'habi  
bon a  
On  
l'Yaqu  
d'Isab  
vaient  
tomba  
eussent  
nassent  
mécon  
logeme  
peine  
vait le  
nieres

& trois cara-  
voile lorsqu'il  
ontens, ayant  
Chef, avaient  
uns des cinq  
de retourner  
écessaire pour  
naissance. Ber-  
Espagne dans  
mations & les  
incipaux com-  
x yeux de la  
qu'il ne fut pas  
nder une pre-  
ant de faire un  
enis de l'Ami-  
de la cruauté,  
de son caract-  
s les formalités  
un autre temps  
pour toute sa  
ns la Colonie,  
ême les mines  
des matériaux  
se fit accom-  
e d'un grand  
l ; & , laissant

Diégué, son frere, pour commander dans Isabelle, il se mit en marche le 12 de Mars, en seignés déployées, au son des tambours & des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques Hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage ; & montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle & vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée *Vega-Real*, c'est-à-dire, Campagne Royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit, & tous les Américains d'un grand nombre d'habitations, dont elle est remplie, lui firent un bon accueil.

---

 Colomb.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaquí. Les Américains, que l'Amiral avait amenés d'Isabelle, entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route & prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitans donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logemens des Espagnols, & l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude, qui prouvait leur simplicité & leur innocence, & les premières idées de propriété leur furent données.

Colomb.

par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé, de la Province de Cibao. Il fallut employer les Pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne. L'Amiral, ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de-là l'Isle presque entière.

Le nom de *Cibao*, que les Insulaires donnent à cette Province, vient de la nature du terroir, qui n'est composé que de montagnes pierreuses, & de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays soit affreuse; on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux & fort sain. Il y coule, de toutes parts, des rivières & des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes, mais les lieux bas & le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur, qui, sans être fort près les uns des autres, paraissent former, dans l'éloignement, de grandes & belles forêts.

La vue d'un pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine de cuivre & deux carrières d'ambre & d'azur. Il était si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres & de montagnes, que

cet obstacle former un pas moins mettre le même le de *Xaniqu* eut pas be ton qu'elle teresse fut d'un bon f un passage *Saint-Tho* n'avaient p mines de C yeux. Il se des nids de qui contenat aussi gros q

L'Amiral importante de Margarit qui étaient Ensuite, crai absence, il route. Une depuis quel difficulté au de camper p

cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement ; mais l'Amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un Fort pour mettre les habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan sur une montagne, dont la riviere de *Xanique* faisait une présqu'Isle. Quoiqu'il n'y eut pas beaucoup d'or dans cette riviere, le canton qu'elle arrose était rempli de mines. La forteresse fut bâtie de pierres & de bois, & ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la riviere laissait un passage par terre. On lui donna le nom de *Saint-Thomas*, pour railler les incrédules, qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao, sans les avoir vues de leurs propres yeux. Il se trouva, dit-on, dans les fondemens des nids de paille, qui parurent assez anciens, & qui contenaient des œufs pétrifiés, aussi ronds & aussi gros que des oranges.

Colomb.

L'Amiral confia le gouvernement de cette importante Place au Commandeur Don Pedro de Margarita, & lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats & d'ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabelle dans une si longue absence, il se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au passage des rivières, qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des

**Colomb.** Américains. C'était autant d'occasions de se les attacher par ses caresses & ses bienfaits. En approchant de sa colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avait fait semer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens melons. Les concombres étaient venus en vingt jours. Le bled, qui n'avait été mis en terre qu'à la fin de Janvier, était en épis. Tout germait en trois jours, & la plupart des fruits étaient mûrs dans l'espace de trois semaines. Cette extrême fertilité du terroir venait de l'admirable température de l'air & des eaux, qui pénétraient aussi-tôt les germes, & qui fournissaient une nourriture continuelle aux racines.

Cependant ces secours, ne suffisant point à la subsistance de la Colonie, on y était menacé de toutes les extrémités du besoin. Les provisions qu'on y avait apportées touchaient à leur fin. La chaleur & l'humidité, qui servaient si promptement à la végétation des plantes, corrompaient les vivres de l'Europe, que d'ailleurs on n'avait pas assez ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des moulins pour moudre le bled. Ce travail demandait de la vigueur. Les soldats & les ouvriers, qu'on avait occupés sans relâche à bâtir la ville, étaient faibles ou malades. L'Amiral se vit obligé d'employer les bras de la Noblesse ; humiliation

insupportable  
étaient e  
d'honne  
la viole  
ne serv  
naires,  
de crue  
ne fit qu  
été le c  
trancher  
faire de  
lui serva  
avoir fai  
Jusqu'à n  
mes env  
n'étaient  
discordes.  
Dans c  
de Saint  
paient les  
Caonabo  
ses Etats.  
temps, q  
Thomas,  
en fuite,  
cheval, si  
simple &  
gereuses.

ns de se les  
s. En appro-  
progrès de  
mois aupara-  
s. Les con-  
s. Le bled,  
de Janvier,  
jours, & la  
s l'espace de  
é du tetroit  
e l'air & des  
germes, &  
tinuelle aux  
ant point à la  
t menacé de  
es provisions  
leur fin. La  
t si prompte-  
corrompaient  
rs on n'avait  
on. La farine  
dresser des  
travail de  
les ouvriers,  
àtir la ville,  
se vit obligé  
s humiliations

insupportable pour des Volontaires, qui ne s'é-  
taient embarqués que par des motifs de fortune &  
d'honneur. Les mécontentemens éclaterent ; &  
la violence, qui parut nécessaire pour les appaïser,  
ne servit qu'à les aigrir. Boyl, Chef des Mission-  
naires, fut un des plus emportés. Il traita l'Amiral  
de cruel. La principale cause de sa haine, qui  
ne fit qu'augmenter de jour en jour, paraît avoir  
été le chagrin de n'être pas excepté dans le re-  
tranchement des vivres : mais la sévérité néces-  
saire de Colomb à punir les plus légères fautes,  
lui servait de prétexte spécieux ; & , après lui en  
avoir fait des reproches, il étoit allé plusieurs fois  
jusqu'à mettre l'Eglise en interdit. Ainsi, ces hom-  
mes envoyés pour établir la Religion & la paix,  
n'étoient que des instrumens de scandale & de  
discorde.

Dans ces circonstances on reçut avis, du Fort  
de Saint-Thomas, que les Américains abandon-  
naient les habitations voisines, & que le redoutable  
Caonabo se disposoit à chasser les Castillans de  
ses Etats. Mais la nouvelle qu'on reçut en même-  
temps, qu'un seul Cavalier du Fort de Saint-  
Thomas, avait mis plus de quatre cens Naturels  
en fuite, par la vue & les mouvemens de son  
cheval, fit juger que les révoltes d'une Nation si  
simple & si timide, ne seroient jamais fort dan-  
gereuses.

---

Colomb.

Colomb.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de leurs Majestés Catholiques, qui lui avoient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine & leur gloire, par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir, dans la Colonie, un Conseil, ou un Tribunal, composé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alphonse Sanchez de Carvajal, & de Jean de Luxan, auxquels il donna pour Président Don' Diégue son frere, qui n'avait pas cessé de commander dans la ville. Ensuite, ayant donné ses ordres & ses instructions, il partit le 24 d'Avril, avec un navire & deux caravelles. Il découvrit d'abord la Jamaïque, *Jamaica*: c'est le nom que les Américains lui donnaient. La résistance qu'on lui opposa, ne lui permit pas d'y aborder. Il suivit la Côte à l'Ouest. Mais, ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba dans la résolution d'approfondir si c'était une Isle ou la terre-ferme.

Il arriva sous le Cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*. Ensuite, continuant de ranger la Côte, il rencontra quantité de petites Isles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes & plus vertes à proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, & la plupart à deux, trois, ou quatre lieues de distance entre

elles.  
sieme  
compr  
*Jardin*  
des ca  
y vit  
& de  
que d  
ou plu  
les nou  
sons,  
ou le  
naître  
déliée  
leur att  
pour ils  
qui ne  
lorsqu'il  
à la par  
rant la  
qui pes  
L'An  
trouvera  
inua sa  
danger  
se briser  
que les

r les ordres  
lui avaient  
dre leur do-  
elles décou-  
une longue  
dans la Co-  
composé de  
, d'Alphonse  
Luxan, aux  
Diégue son  
mander dans  
ordres & se  
ril, avec un  
ouvrit d'abord  
que les Amé-  
qu'on lui ep-  
er. Il suivit le  
combattre le  
à Cuba dans  
it une Isle ou  
qu'il nomma  
de ranger la  
ites Isles, les  
plies d'arbres  
ortion qu'elles  
& la plupart  
distance entre

elles. Leur nombre paraissant croître, le troi-  
sieme jour, l'Amiral perdit l'espérance de les  
compter, & leur donna le nom général de  
*Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par  
des canaux, où les navires peuvent passer. On  
y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges  
& de la forme des grues, qui ne se trouvent  
que dans ces Isles, où ils vivent d'eau salée,  
ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à  
les nourrir. On y prit des *rèves*, espèces de pois-  
sons, de la grosseur des harengs. L'expérience,  
ou le témoignage des Américains, y fit recon-  
naître une propriété singulière. Avec une corde  
délicie, d'environ cent brasses de long, qu'on  
leur attache à la queue, & dont on retient le  
bout ils nagent entre deux eaux, vers les tortues  
qui ne sont pas au-delà de cette distance; &  
lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort  
à la partie inférieure de son écaille, qu'en reti-  
rant la corde, on attire quelquefois une tortue  
qui pèse plus de cent livres.

L'Amiral apprenant des pêcheurs du pays qu'il  
trouverait plus loin beaucoup d'autres Isles, con-  
tinua sa route à l'Ouest, sans être arrêté par le  
danger continuel d'échouer sur les sables, ou de  
se briser contre les Côtes. Une Isle plus grande  
que les autres, reçut le nom de *Sainte-Marthe*.

---

 Colomb.

Colomb. On y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets & d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitans du seul Village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer sur les trois bords Castillans. On avait des ressources présentes dans l'Isle de Cuba, on s'en rapprocha & l'on prit la route de l'Est, avec des vents fort variables, & par des canaux remplis de sable. L'Amiral y échoua fort dangereusement, & ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer, sans dessein & sans ordre, en suivant les bancs & les canaux d'une mer fort blanche, exposée chaque jour à la violence des marées & des courans. Enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent, près de Cuba, sur la même Côte, d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 de Juin, pendant que l'Amiral faisait célébrer les Saints Mysteres sur le rivage, on y vint arriver un vieux Cacique, qui s'approcha de l'Amiral, pour lui présenter modestement quelques fruits de l'Isle; ensuite, s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, que Colomb se fit expliquer aussi-tôt par ses Interpretes: & Tu es venu dans ces terres que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. *Apprends néanmoins*

moins  
vie,  
redon  
partag  
où re  
heur  
que l  
rendu  
ceux q  
fait ju  
qu'il n  
qu'à re  
L'Amir  
beauc  
nombre  
nait, &  
les Rois  
envoyé  
des ho  
comme  
ordre d  
& de fa  
sans des  
que répon  
entendue.  
Ciel que  
Américains  
ces homme

moins, que nous reconnaissons, dans l'autre  
vie, deux lieux où doivent aller les ames; l'un  
redoutable & rempli de ténèbres, qui est le  
partage des méchans; l'autre bon & délectable,  
où reposent ceux qui aiment la paix & le bon-  
heur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois  
que le bien ou le mal que tu auras fait te sera  
rendu, j'espère que tu ne feras point de mal à  
ceux qui ne t'en font point. Tout ce que tu as  
fait jusqu'à présent est sans reproche, parce  
qu'il me semble que tes desseins ne tendent  
qu'à rendre graces à Dieu. »

L'Amiral lui répondit: « qu'il se réjouissait  
beaucoup de voir l'immortalité de l'ame au  
nombre de ses connaissances; qu'il lui appren-  
nait, & à tous les habitans de sa Terre, que  
les Rois de Castille, leurs Seigneurs, l'avaient  
envoyé pour savoir s'il y avait, dans leur pays,  
des hommes qui fissent du mal aux autres,  
comme on le difait des Caraïbes; qu'il avait  
ordre de les corriger de cet usage inhumain,  
& de faire régner la paix entre tous les habi-  
tans des Isles. » Le Cacique, à qui on expliqua  
cette réponse, versa quelques larmes, après l'avoir  
entendue. Il demanda plusieurs fois, si c'était du  
Ciel que ces hommes étaient descendus. Les  
Américains eurent bientôt lieu de demander si  
ces hommes étaient sortis de l'enfer.

---

Colomb,

Colomb.

De retour dans la Colonie, l'Amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre, que l'Amiral avait laissés sous la conduite d'un Hidalgo nommé *Margarita*. Cet Officier avait reçu ordre de visiter toutes les Provinces de l'Isle, en faisant observer une exacte discipline: c'était trop exiger d'un corps de troupes, qui manquait du nécessaire. Aussi les Soldats Castillans, qui trouverent les habitans peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les Puissances de l'Isle se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les Etats portaient le nom de *Marien*. Don Diégo, Gouverneur d'Isabelle, fit faire à Margarita des remontrances de la part du Conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb, il se retira dans le Fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il y était exposé lui-même; & les Historiens font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges, s'il y avait eu un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitans lui avaient apporté deux tourterelles, il les reçut & les paya libéralement. Elles étaient

vivant  
monte  
Fort;  
dit à c  
résoud  
royait  
Ce r  
Depuis  
eurs,  
cru qu  
avec les  
climat,  
prit en  
ne. Ce  
méconter  
nouvelle  
er de le  
dans ses  
grand no  
fecta de  
il alla  
usses ide  
ral & d  
enances,  
si venai  
Colom  
sine se d  
nt qu'à  
vivant

Tome

niral trouva  
 lus en plus,  
 licence des  
 laissés sous la  
 Margarita. Cet  
 ex toutes les  
 er une exacte  
 corps de trou-  
 ussi les Soldats  
 dans peu dis-  
 mployerent-ils  
 lors toutes les  
 ntre eux, à la  
 Etats portaient  
 , Gouverneur  
 des remontrances  
 e servirent qu'à  
 lui faisant sou-  
 Colomb, il le  
 omas, d'où se  
 toutes sortes de  
 qui les pressait  
 s Historiens la  
 noble, qui me-  
 t su joindre un  
 te. Un jour que  
 eux tourterelles  
 nt. Elles étaient

vivantes entre ses mains. Il pria ses Officiers de ~~\_\_\_\_\_~~  
 monter avec lui dans la partie la plus élevée du Colomb.  
 Fort; &, donnant la liberté aux deux oiseaux, il  
 dit à ceux qui l'avaient suivi, qu'il ne pouvait se  
 résoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les  
 voyait mourir de faim.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait:  
 Depuis quelque temps, il souffrait de vives dou-  
 leurs, qui troublaient jusqu'à son sommeil. On  
 crut qu'elles venaient d'un commerce trop libre  
 avec les femmes de l'Isle. Mais les attribuant au  
 climat, ou à la mauvaise qualité des nourritures,  
 prit enfin la résolution de retourner en Espa-  
 gne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son  
 mécontentement, & le mépris qu'il avait pour la  
 nouvelle Noblesse du Gouverneur, lui firent évi-  
 ter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement  
 dans ses discours; & cette conduite lui fit un  
 grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl  
 se distingua de se distinguer. Ce Missionnaire publia  
 qu'il allait détronner les Rois Catholiques des  
 basses idées qu'on leur faisait concevoir de l'A-  
 merique; & de ses entreprises; &, joignant l'effet aux  
 menaces, il partit, avec Margarita, sur des navires  
 qui venaient d'apporter Don Barthélemi, frere  
 de Colomb. En arrivant à la Cour d'Espagne, leur  
 conduite se déchaîna contre les Colomb. Ils publie-  
 rent qu'à la vérité l'Isle Espagnole avait un peu

Colomb.

d'or; mais qu'on en verrait bientôt la fin, & qu'un avantage si léger, ne valait pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui le faisaient parler n'étaient pas très-purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'il disait.

L'Amiral résolut de porter la guerre aux Caciques ennemis de sa Colonie; mais, avant son départ, il revêtit son frere d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter. Ce fut celui d'*Adelantado* ou Lieutenant-Général dans toutes les Indes Occidentales. La Cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, Don Barthélemi en était digne. Il entendait parfaitement la Navigation. Il avait de la prudence & du courage. Tous les Historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies & des haïnes, qui firent manquer, plusieurs fois, les plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexions firent juger à l'Amiral, que le petit nombre de troupes, avec lequel il se proposait de tenir la campagne, pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise &

use, avant  
nabo, lui  
ques, il to  
milieu de  
prenait le  
plus de cas  
z qu'il ava  
l'obtenir la  
qu'il s'était  
ette conna  
ège, dont  
ibao, pa  
ruit que l  
constante; &  
estime pou  
es présens  
vec neuf c  
e porter les  
ombreuse, r  
fut reçu f  
résidence d  
lications,  
s'il avait à  
on les mo  
rs; mais d  
argent. Il l  
arques d'ho  
ois de Castill

use, avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo, lui paraissant le plus redoutable des Caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses Etats. Il savait que ce Prince, qui prenait le titre de *Maguana*, faisait beaucoup plus de cas du cuivre & du laiton que de l'or, & qu'il avait souvent marqué une vive passion pour obtenir la cloche de l'Eglise d'Isabelle, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il se servit de cette connaissance, pour le faire donner dans un piège, dont Ojéda, qui commandait le Fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante; & que, par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo, ils pensaient à lui faire des présens considérables. Ojéda partit du Fort, avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'Amiral. Une suite si peu nombreuse, ne pouvant inspirer aucune défiance, fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidence ordinaire du Cacique. Après quelques applications, il fit voir à Caonabo les présens qu'il avait à lui offrir. C'étoient des fers, tels qu'on les met aux pieds & aux mains des Forçats; mais de laiton si poli, qu'ils paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étoient des marques d'honneur, dont l'usage étoit réservé aux Rois de Castille, & que, dans le dessein où l'Ami-

Colomb.

Colomb.

ral était de le traiter avec la plus haute distinction, il ne faisait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu, jusqu'à lors, qu'à ses Maîtres, qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart, pour se parer de ce précieux ornement, & que se présentant ensuite aux yeux de ses Sujets, il paraît avec autant de majesté que les Rois de Castille. Caonabo donna dans le piège. &, ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa Cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, & le placèrent en croupe derrière leur Chef, qui l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Isabelle, avec sa proie. La joie de l'Amiral fut extrême, en se voyant maître du destructeur de son premier établissement, & de son seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa maison; mais, loin d'en tirer quelque marque de respect & de soumission, remarqua qu'il affectait de ne le pas saluer, lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait poliment à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence: C'est lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma maison, & que ton Ojéda a plus de cœur que toi. Un homme si fier

parut da  
prit le pa  
l'embarqu  
prêt à fai  
levelit da  
autres, fi  
eux qui l  
On vit l  
le Torrez  
naïsseaux,  
& qui ren  
par lesque  
ne extrê  
demandaie  
onis & le  
èces d'ois  
agne; &  
ntre le N  
laient que  
es mois un  
redouter  
différends é  
L'année t  
enlèvement  
ere, & qu  
laient une  
éal; il ne  
e Roi de

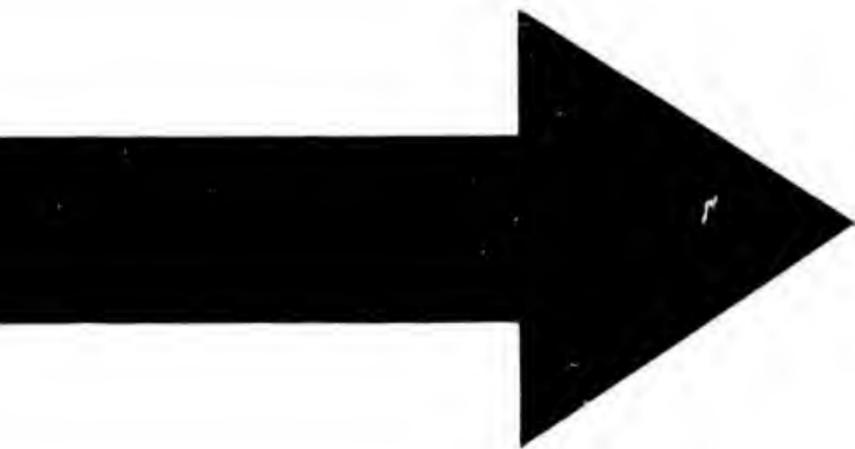
parut dangereux jusques dans ses chaînes. On prit le parti de l'envoyer en Espagne, & de l'embarquer malgré lui sur un navire, qui était prêt à faire voile, mais une tempête, qui enleva dans les flots ce bâtiment, & plusieurs autres, fit périr le malheureux Cacique & tous ceux qui l'accompagnaient.

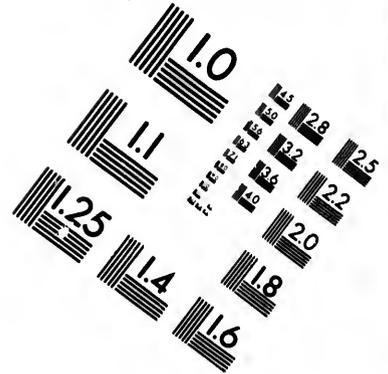
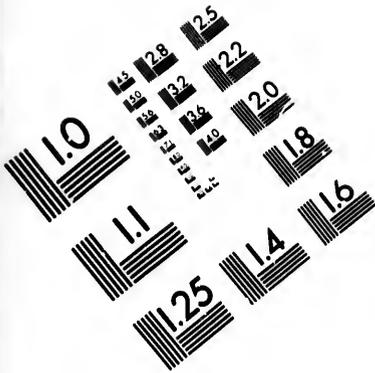
On vit bientôt arriver au Port d'Isabelle le Torrez, qui était renvoyé avec quatre vaisseaux, bien fournis de vivres & de munitions, & qui remit à l'Amiral des lettres du 16 d'Août, par lesquelles le Roi & la Reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandoient le récit de ses observations, les noms & les distances des Isles, & toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connus en Espagne; & pour établir un commerce régulier entre le Nouveau Monde & l'Ancien, ils résoluient que, des deux côtés, on ferait partir tous les mois une caravelle, qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin, lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'Isle entière, & que les trois freres de ce Prince assemblaient une nombreuse armée dans la Vega-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le Roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein

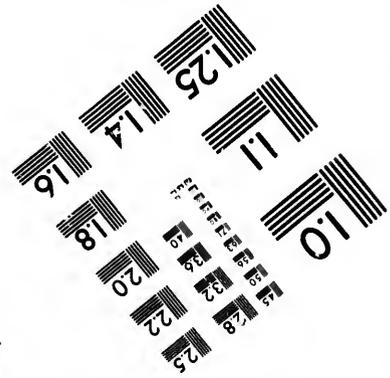
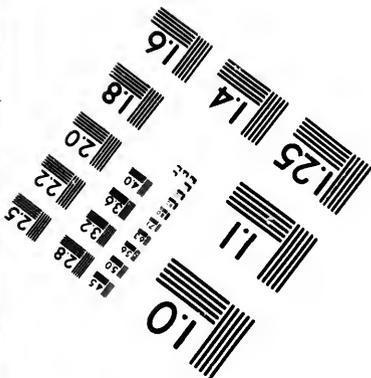
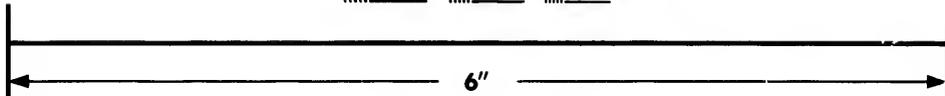
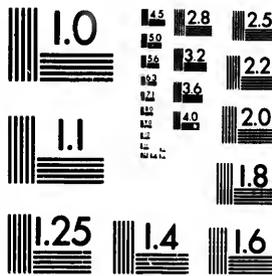
Colomb.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 12.8  
16 12.2  
18 11.8  
20 11.4  
22 11.0  
24 10.6  
25 10.2

10  
11

Colomb.

où il étoit de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans, capables de service, ne montoient pas à plus de deux cens hommes d'infanterie & vingt cavaliers; mais l'Amiral y joignoit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures & leurs aboiemens contribueraient autant que le sabre & la mousqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus & sans ordre. Il partit d'Isabelle, le 24 de Mars, avec l'Adelantade & Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Vega-Réal, qu'il découvrit l'armée ennemie, forte de cent mille hommes & commandée par *Manicate*, un des freres de Caonabo. L'Adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux Insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du-moins à des combats fort sanglans, furent étangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières, par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à-la-fois avec les longues épées des Espagnols, d'être foulés aux pieds des chevaux, & saisis par de gros mâts, qui leur sautoient à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord, ou les renversaient, & mettaient facilement en pièces des corps nus, dont aucune

partie n  
de batai  
prirent  
niers fut  
neuf ou  
verent d  
ties de  
Caciques  
rencontr  
ce nom  
abus de  
défarmée

Après  
un tribut  
mines, à  
une petite  
à fournir  
Roi de la  
terre, &  
Castillans  
Guacanag  
portant se  
qu'on pu  
dans un t  
vivres d'  
Colonie a  
ce Prince  
nit de l'o

ses troupes,  
plus braves  
service, ne  
hommes d'in  
Amiral y joignit  
on que leur  
ouveraient au  
, à répandre  
Indiens nud  
e, le 24 de  
Agari. A peine  
qu'il découvrit  
ille hommes  
des freres de  
ur-le-champ  
résistance. Ce  
part n'avaient  
qui n'étaient  
bâts fort sa-  
voir tomber  
prompt effe-  
arre homme  
épées des Es-  
chevaux, &  
sautant à la  
étranglaient  
étaient faci-  
dont aucuns

partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts; les autres prirent la fuite; on les poursuivit, & les prisonniers furent en grand nombre. L'Amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses, qui acheverent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'Isle. Il rencontra plusieurs fois les trois Caciques, avec le reste de leurs forces, & chaque rencontre fut une nouvelle victoire; car c'est de ce nom que les Historiens appellent cet exécrationnable abus de la force destructive contre la faiblesse déarmée.

Colomb.

Après les avoir assujettis, l'Amiral leur imposa un tribut, qui consistait, pour les voisins des mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; & pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. *Guarinoex*, Roi de la Vega-Réal, offrit de faire labourer la terre, & semer, par ses sujets, le bled que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejetée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un tems où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne, avait réduit plusieurs fois la Colonie aux dernières extrémités; mais, comme ce Prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses peuples igno-

**Colomb.**

raient le moyen d'en recueillir, un Historien juge, avec assez de vraisemblance, que l'Amiral faisant peu de fonds sur la faveur des Espagnols, & se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'étranger, rapportait toutes ses vues à s'enrichir, & préférerait l'or à tout autre soin. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir, chaque mois, une mesure qui montait à cent cinquante écus: en même-temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, & qu'ils étaient obligés de porter au cou pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. *Boechio*, puissant Cacique, dont les Etats étaient les plus éloignés d'Isabelle, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacaona, sa sœur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug; mais, dans la simplicité qu'ils conservaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne; cependant, lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par un départ volontaire, ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres; c'est-à-dire, de renoncer à la culture du maïs, & de se retirer dans les mon-

tagnes  
tuelle  
riture  
ou ser  
même  
foreé a  
l'avaric  
sistance  
lution  
en avai  
pagnole  
de misé  
de ce  
mais les  
pour eu  
des enn  
quartier  
dans de  
chercher  
les mala  
périt,  
habitans  
&, pou  
rendus à  
sa mém  
n'y avai  
destruc  
Ceper

un Historien  
 que l'Amiral  
 s Espagnols,  
 volutions par  
 utes ses vues  
 autre soin. Il  
 de la révolte,  
 e mesure qui  
 même-temps  
 cuivre ou de  
 pportaient le  
 porter au cou  
 vec ordre de  
 hio, puisant  
 plus éloigné  
 a de résister  
 na, sa sœur,  
 t embrassé la  
  
 ôt le poids  
 qu'ils conser-  
 cesse à leur  
 ent pas bien-  
 qu'ils eurent  
 par un départ  
 faire en leur  
 renoncer à la  
 ns les mon-

tagnes ; ils se flattaient que les productions na-  
 turelles de la terre y suffiraient pour leur nour-  
 riture, pendant que les étrangers périraient de faim,  
 ou seraient forcés de quitter l'Isle. Guacanagari  
 même, qu'on ne cessa de ménager, & qui se vit  
 forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire  
 l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur sub-  
 sistance, suivit l'exemple des fugitifs : cette réso-  
 lution désespérée produisit, en partie, l'effet qu'ils  
 en avaient attendu. Les conquérans de l'Isle Es-  
 pagnole retomberent bientôt dans le même excès  
 de misère qui les avait déjà réduits à se nourrir  
 de ce que la Nature offre de plus dégoûtant ;  
 mais les Américains n'en tirent pas d'autre fruit  
 pour eux-mêmes, que de se voir poursuivis par  
 des ennemis affamés, qui ne leur firent aucun  
 quartier, ou qui les forcèrent de se tenir cachés  
 dans des cavernes, sans oser faire un pas pour  
 chercher leur nourriture. On assure que la faim,  
 les maladies & les armes des Castillans, firent  
 périr, en peu de mois, la troisième partie des  
 habitans de l'Isle ; Guacanagari eut le même sort ;  
 &, pour récompense de tant de services qu'il avait  
 rendus à l'Espagne, les Historiens ont noirci  
 sa mémoire par les plus odieuses accusations ; il  
 n'y avait pas d'autre moyen de justifier les  
 destructeurs.

---

 Colomb.

Cependant Boyl & Margarita étaient arrivés

Colomb.

à la Cour d'Espagne, & faisaient retentir leurs plaintes contre l'Amiral & ses deux freres. Ils traitaient de chimere tout ce qu'on avait publié de la découverte des mines d'or ; ils accusaient l'Amiral d'imprudence, d'orgueil & de cruauté, ils lui reprochaient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avait employés aux plus vils travaux, & qu'il avait ensuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles terres, ou des trésors qui étaient demeurés apparemment dans ses coffres. On avait reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des lettres particulieres de quelques mécontents, qui n'avaient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colomb. Leurs Majestés prirent le parti d'envoyer à l'Isle Espagnole un Commissaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, & d'une simple lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie pouvait être prudente & sûre, si la Cour d'Espagne eût fait un meilleur choix.

Mais Jean d'Aguado, honoré de cette commission, était un esprit vain, qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au Port d'Isabelle, vers la fin du mois d'Octobre, lorsque l'Amiral était occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens dans la Province de Maguana. L'Adelantade commandait

dans  
d'abor  
même  
les pla  
ment  
coup  
cherch  
était ve  
pour e  
sentaie  
qui de  
pandu  
ciques  
tirer pa  
loin fat  
un Cou  
Isabelle  
ayant é  
entra c  
proclam  
lui-mêm  
se prése  
soumissi  
Aussi-tô  
dans les  
Castillan  
de perdr  
que la C

entir leurs  
freres. Ils  
avait publié  
accusaient  
de cruauté,  
rien la vie  
ux plus vils  
nés pendant  
e nouvelles  
meurés ap-  
reçu d'ail-  
des lettres  
qui n'avaient  
la conduite  
ent le parti  
ommissaire,  
ir la vérité,  
pur le faire  
prudente &  
un meilleur  
cette com-  
ensa d'une  
attendu. Il  
n du mois  
cupé à ter-  
ens dans la  
commandait

dans l'absence de son frere. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même les menaces ; & , sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le Gouvernement , il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite , étant parti pour chercher l'Amiral. Il publia dans sa route qu'il était venu pour faire le procès aux Colombs, & pour en délivrer la Colonie. Ses gens le représentaient aux Américains commé un nouvel Amiral ; qui devait faire périr l'autre ; & ce bruit fut répandu avec tant d'affectation ; que plusieurs Cacicques en prirent occasion de s'assembler , pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'Amiral , rappelé par un Courrier de son frere , était rentré dans Isabelle ; il y retourna aussi-tôt ; & , sa fuite ayant été grossie par tous les mécontents , il y entra comme en triomphe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes. L'Amiral aida lui-même à la solemnité de cette publication ; & , se présentant au Commissaire , il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de leurs Majestés. Aussi-tôt , les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Américains & Castillans , la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas , & que la Cour semblait abandonner. D'ailleurs les

Colomb.

Colomb.

plaintes étaient bien reçues , & la faveur du Commissaire se déclarait ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'Amiral se conduisit avec une extrême modération. Il déséra tous les honneurs à son adversaire. Il souffrit patiemment l'insolence de ses reproches. Il affecta même de la tristesse & de l'embarras dans son extérieur , jusqu'à négliger ses cheveux & sa barbe, & se revêtir d'un habit de deuil , qu'un Historien nomme un habit gris de Moine. Enfin , loin de relever les fausses démarches d'Aguado , il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs , quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans ses Lettres.

Après les informations, lorsque le Commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa , dans le Port , les navires qui l'avaient apporté. Il n'en restait pas d'autres , au Nouveau Monde , que deux caravelles , que l'Amiral avait fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire ; mais il déclara qu'il monterait l'autre , pour aller plaider sa cause au Tribunal incorruptible de ses Maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes , & leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les Couronnes de Castille & de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'Amiral , continuant de lui

laisser  
les dro  
dant le  
deux f  
fut no  
resses ,  
conten  
de sa m  
la plain  
confidé  
circonf  
l'Isle ,  
suspend  
portant  
avec un  
traverse  
montag  
qui les  
fort poi  
portaien  
qu'ils fir  
une abo  
pas plut  
lieu, une  
& ces m  
fournire  
pouvait  
dans sa fi

laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le Gouvernement général à ses deux freres. *Roland*, dont il connaissait l'habileté, fut nommé Chef de la Justice. Plusieurs Fortereses, qu'il avait bâties en différens lieux, pour contenir les Caciques, reçurent des Commandans de sa main, sur-tout celle de la *Conception*, dans la plaine de la Vega, qui devint ensuite une Ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avoit découvert, au Sud de l'Isle, des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ, pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya *Garay & Diaz*, avec une escorte & des guides, qui leur firent traverser la Vega-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrèrent dans une autre plaine, qui les conduisit au bord de la *Hayna*, riviere fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or & de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'Amiral n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit construire, dans le lieu, une Forteresse, qu'il nomma *Saint-Christophe*; & ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-temps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffi-

---

 Colomb.

Colomb.

fait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis ; & , quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés , il n'ignorait pas qu'on obtient grace aisément de ses Maîtres , lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance & leurs trésors. Il faut convenir que , pendant cette persécution , suscitée par ses ennemis , l'Amiral montra, dans toute sa conduite, la même supériorité de lumieres & de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition. On ne peut lui reprocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains : l'humanité, il est vrai , répugne à croire que les cruautés fussent absolument gratuites. Il étoit bien difficile , & peut-être impossible, que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant ; & les Naturels du Pays, étant une fois portés à la défiance & à la haine , une poignée d'étrangers, environnée d'ennemis, ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure ? Que l'esprit de conquête & d'avidité , principe de ces expéditions hasardeuses & brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes. On ne connaissait pas alors d'autre héroïsme : on n'étoit point encore assez éclairé pour sentir qu'il étoit à-la-fois & plus glorieux & plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitemens , que de les disperser par la terreur , ou de les détruire par

le fer ;  
& plus  
que d'a  
Les  
de Mar  
sienne  
plus par  
que leur  
dés à la  
le cours  
parti po  
pagner  
qu'il vou  
bâtir un  
frere, qu  
gouverne  
l'ayant d  
Marigala  
& du bo  
vant à la  
voir le riv  
armées d  
à l'appro  
de ceux  
se jeteren  
d'Amazon  
& qu'on  
répondire

le fer ; & les Conquétrains trouverent plus court & plus facile de faire des esclaves & des victimes, que d'acquérir des alliés & des amis. Colomb.

Les deux caravelles mirent à la voile le dix de Mars 1496. L'Amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cens vingt Espagnols , les plus pauvres & les plus infirmes de la Colonie , que leurs femmes & leurs parens avaient redemandés à la Cour , & que ses bons traitemens , dans le cours de la navigation , disposerent à prendre parti pour lui contre Aguado : il se fit accompagner de l'Adelantade , jusqu'à Puerto de Plata , qu'il voulait visiter avec lui , dans le dessein d'y bâtir une ville ; ensuite prenant congé de son frere , qui retourna par terre à la Colonie , il fit gouverner à l'Est , vers le Cap d'Engano , & l'ayant doublé le 22 , il aborda le neuf à Marigalande ; mais la difficulté de faire de l'eau & du bois , l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la Guadeloupe. Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes , armées d'arcs & de fleches , qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains de ceux qu'il avait amenés de l'Isle Espagnole , se jetterent à la nage , pour avertir cette troupe d'Amazones , qu'on ne pensait point à leur nuire ; & qu'on ne leur demandait que des vivres ; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté

de l'Isle, & que c'était à eux qu'il fallait s'adresser ;  
 Colomb. & , voyant que les barques n'avançaient pas moins ,  
 elles tirèrent une nuée de fleches , dont personne  
 ne fut blessé ; bientôt le bruit des arquebuses les  
 mit en fuite ; les Castillans entrèrent dans l'Isle ,  
 sans être sûrs que ce ne fût pas la terre-ferme .  
 Ils y trouverent de très-gros perroquets , du miel ,  
 de la cire & quantité de ces plantes dont les  
 Insulaires faisaient du pain , & qu'ils nommaient  
*cazabi* , d'où les François ont fait cassave. Un  
 détachement , qui fut envoyé dans les terres ,  
 amena quarante femmes , entre lesquelles était  
 l'épouse du Cacique , qu'on n'avait pas eu peur  
 de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle  
 s'était vue pressée par celui qui la poursuivait ,  
 elle s'était tournée tout d'un coup ; & , l'ayant  
 saisi de ses deux bras , elle l'avait renversé avec  
 tant de force , que , sans le secours qu'il reçut ,  
 il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant  
 les caresses & les présens que l'Amiral fit à  
 toutes les femmes , établirent bientôt la confiance  
 & l'amitié ; elles procurerent toutes sortes de  
 rafraichissemens aux deux Caravelles pendant  
 neuf jours que les Castillans passerent dans  
 l'Isle ; & , lorsqu'on remit à la voile , l'épouse du  
 Cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour  
 suivre l'Amiral en Espagne .

On ne découvrit point la terre avant le 11 de

Juin

Juln. E  
 Cadix ,  
 faire vo  
 pour l'Is  
 avoir vu  
 temps d  
 es lettre  
 teres.

Il se  
 Catholiqu  
 parut à  
 e mode  
 iminel ,  
 e lui par  
 es accus  
 çur que  
 s nouve  
 Dans la  
 nemis d  
 rtes ; &  
 anda hui  
 iter des  
 sabelle ,  
 ordres  
 suite , ay  
 mer un  
 modèle  
 tint que

Tome

t s'adresser; Juin. En entrant le lendemain dans le port de  
 pas moins, Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à  
 nt personne faire voile, avec des vivres & des munitions  
 quebus les pour l'Isle Espagnole; &, n'osant les arrêter après  
 dans l'Isle, avoir vu les ordres du Roi, il eut du moins le  
 erre-ferme, temps de saisir cette occasion pour animer, par  
 ts, du miel, les lettres, le courage & la constance de ses  
 es dont les eres.

nommaient Il se rendit à Burgos, où leurs Majestés  
 cassave. Un Catholiques renaient ordinairement leur Cour.  
 les terres parut à l'audience avec autant de fermeté que  
 quelles était e modestie. Loin de le traiter comme un  
 e pas eu peu criminel, dont on attend les justifications, on  
 . Lorsqu'elle e lui parla ni des informations d'Aguado, ni  
 poursuivait, es accusations de Boyl & de Margarita. Il ne  
 ; &, l'ayant sûr que des éloges & des remerciemens pour  
 enversé avec s nouveaux services.

s qu'il reçut. Dans la joie d'un accueil, qui couvrait ses  
 Cependant ennemis de honte, il fit le récit de ses décou-  
 Amiral fit rtes; &, proposant de les continuer, il de-  
 t la confiance anda huit vaisseaux, dont il destinait deux à  
 res sortes de rter des vivres & des munitions à la Colonie  
 elles pendant Isabelle, & les six autres à demeurer sous  
 sserent dans ordres; cette demande lui fut accordée.  
 , l'épouse de suite, ayant représenté qu'il était question de  
 c sa fille pour mer un établissement solide, qui pût servir  
 vant le 11 de modèle à l'avenir pour d'autres Colonies, il  
 tint que leurs Majestés feraient passer dans

Juin

Tome X,

G

Colomb.

Colomb.

l'Isle Espagnole un corps de recrue de trois cent hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante marelors, vingt ouvriers en or, cinquante laboueurs, & vingt artisans de différentes professions auxquels on joindrait trente femmes, que le fond de leur solde serait par mois, de soixante maravedis, & d'un *hane* de bled, qui revient à six boisseaux de France & que, par jour, on leur donnerait quatorze maravedis pour vivre; qu'on enverrait des Religieux pour le service divin & pour l'instruction des Américains; des Médecins, des Chirurgiens & des Apothicaires, pour connaître la nature des maladies qui avaient emporté tant de monde, pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à des Musiciens & des joueurs d'instrumens, pour banir la tristesse, fléau ordinaire des Colonies lointaines. Outre les trois cens personnes, qui devaient être entretenues aux dépens de leurs Majestés, le miral eut la permission d'en mener cinq cens sur ses propres frais. Il fut permis aussi à tous ceux qui voudraient passer en Amérique, sans aucune solde, de s'embarquer sur sa flotte, avec cet avantage séduisant, qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pourraient découvrir, dans d'autres mines que dans celles dont on avait déjà pris possession, & qu'ils ne paieraient à leurs Majestés que le dixieme de tous les autres profits du commerce.

Tou  
on ne  
de vol  
au Nou  
sur-tout  
rapporte  
de mala  
propofa  
reption  
nouvelle  
pprouve  
vaient n  
ages &  
quoi ils  
rites de  
e jamais  
ordre fut  
e conda  
eux qui a  
lente. Co  
l'autorit  
l Campo  
es-là mo  
on de hâte  
sa Colo  
reils habi  
blis sur d  
fi le pou

Toutes ces mesures étaient sages ; mais , comme on ne pouvait se promettre de trouver beaucoup de volontaires, qui fussent disposés à se transporter au Nouveau Monde pour y passer toute leur vie, sur-tout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide & diverses sortes de maladies, l'Amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, dans un exil perpétuel aux nouvelles Colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que ceux des criminels, qui avaient mérité la mort, serviraient deux ans sans sages & les autres une année seulement ; après quoi ils seraient à couvert de toutes les poursuites de la Justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les Tribunaux d'Espagne de condamner désormais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux réglemens qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine le 22 de Juin, à Médina del Campo, démentaient la sagesse qu'avait jusques-là montrée l'Amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter, à quel prix que ce fût, les progrès de sa Colonie ; mais que pouvait-il attendre de pareils habitans ? Les nouveaux Etats doivent être établis sur de meilleurs fondemens. Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux

Colomb.

qui seraient en état de les cultiver & d'y bâtir, avec réserve des droits du Souverain sur l'or, l'argent & les autres métaux. Enfin la Reine, qui s'attribuait justement l'honneur des premières entreprises, qui avaient conduit son Amiral à la découverte du Nouveau Monde, fit publier un Edit qui défendait le passage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés sujets de sa Couronne de Castille. Cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'Amiral sur la conduite & les discours de Borja & de Margarita, dont le premier était Catalan & l'autre sujet de la Couronne d'Aragon. Les Historiens, qui lui attribuent ce dessein, ajoutent que l'Amiral demanda cette satisfaction comme une récompense de ses services; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaisseaux, qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de Juillet, l'Adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frere en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors. Dans le compte qu'il rendait de ses opérations à l'Amiral, il lui faisait sentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour la Ville d'Isabelle, & que, s'il voulait former une Colonie durable, il fallait songer à d'autres établissements. La Cour, à qui l'Amiral fit cette

propo  
se rapp  
rangea  
bons Po  
lui avai  
partie c  
des mir  
Saint-C  
pour co  
ordre de  
la Color  
circonsta  
Don Bar  
dessein d  
de cet év  
Un jeu  
le même  
s'était bar  
seulement  
culier de  
l'avait fait  
ou six de  
de l'Isle  
il fut ar  
sur la rive  
habitans, c  
rés par les  
re recevoir

proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappella que, dans son dernier voyage, en rangeant la côte du Sud, il avait remarqué de bons Ports, d'excellens pâturages, & des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'Isle ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussi-tôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frere, avec ordre de travailler incessamment au transport de la Colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque par d'autres informations Don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais, nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu contre un Espagnol & l'avait dangereusement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'Adelantade, la crainte du châtimement l'avait fait fuir. Il avoit pris sa route, avec cinq ou six de ses amis, vers la partie Orientale de l'Isle, d'où côtoyant le rivage au Sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitans, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une femme, que les Historiens ont

**Colomb.**

nommée *Catalina*, conçut de l'inclination pour lui, elle lui découvrit des mines, qui n'étaient qu'à sept lieues de sa demeure; &, dans la crainte de perdre un hommage qui lui était devenu cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Le pays était agréable & fertile, Diaz ne balançait point à saisir cette occasion pour se réconcilier avec la Colonie. *Catalina* lui donna pour guides quelques habitans dont elle lui garantit la fidélité. *Isabelle* était éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva secrètement. Quelques amis lui apprirent que son Adversaire était guéri de sa blessure. Rien ne l'empêcha plus de se montrer, il se présenta devant *Don Barthélemi*, qui le revit avec joie, parce qu'il avait regretté sa perte, & qu'il ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établissement du côté du Sud, lorsqu'étant confirmé dans cette résolution par les lettres de son frere, il partit aussitôt avec *Diaz* & les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la riviere, que les Américains nommaient *Ozama*, & dont il trouva les rives fort peuplées. Le Port était sûr & capable de recevoir des vaisseaux de plus de trois cens tonneaux. Les terres paraissaient excellentes & tous les habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'Ad-

lantade  
nouvelle  
rive Ori  
la plus  
il ne lais  
le nom d  
du pere  
les autres  
qui était  
avons cru  
devenue  
gue, une  
Après  
Boechio,  
l'Adelant  
trouva qu  
porté pre  
chagrin d  
il prit le  
chercher  
perfa les  
villages l  
habitans f  
qu'ils ne  
vaient qu  
pense. Le  
le plus d

lantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle Ville à l'embouchure du Port, sur la rive Orientale. Il y fit venir, en peu de temps, la plus grande partie des habitans d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo*; les uns disent, du nom du pere des Colomb, qui s'appellait Dominique, les autres du jour où l'Adelantade y était arrivé, qui était la fête de ce Saint, & un Dimanche. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue dans la suite, sous le nom de Saint-Dominique, une des plus florissantes Colonies Françaises.

Colomb.

Après s'être assuré par un traité du Cacique Boechio, qui commandait dans cette Province, l'Adelantade se rendit par terre à Isabelle, où il trouva que la misere & les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, & dans l'intervalle, il dispersa les Espagnols, faibles ou malades, dans les villages les plus voisins des forteresses; mais les habitans se laisserent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier, & dont ils ne recevaient que de mauvais traitemens pour récompense. Les sujets de Guarinoex, qui se ressentent le plus de cette vexation, furent les premiers.

Colomb.

qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur Cacique était ami de la paix ; mais ils le forcèrent de se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre Maître. L'Adelantade, informé de ce soulèvement à San-Domingo, dont il avait fait la principale résidence, se hâta de marcher contre ce Prince, & l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens, il le fit lui-même prisonnier.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio & d'Anacoana que leur tribut était prêt, & qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea Don Diégué, son frere, qui commandait toujours dans Isabelle, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua, mais il voulut s'y rendre lui-même par terre, & recevoir le premier hommage que ces Caciques rendaient à l'Espagne. L'accueil qu'ils lui firent, le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi. Ils allèrent au-devant de lui avec un cortège de trente-deux Seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton, cru & filé, & toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana

ne fit pa  
frere. El  
logemen  
où il fut  
mens, de  
d'arr. C'  
bâtiment  
sans firen  
une fraye  
coana rem  
rire, fut l  
ment sur  
Les Hi  
de cette f  
gnement  
levoit alo  
niration.  
de rapport  
té facile d  
qui paraiss  
combats, e  
entre les H  
nlevé la  
u pays. S  
ue, sans  
ême, il  
emi & il  
si rendre

ne fit pas difficulté de se rendre à bord avec son frere. Elle avait fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'Adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des sièges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la premiere fois qu'on voyait un bâtiment de l'Europe sur cette côte, Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana remarquant que l'Adelantade ne faisait qu'en rire, fut la premiere à les rassurer, & monta gaie-ment sur le tillac.

---

 Colomb.

Les Historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance & de l'admiration. Ces mêmes Historiens ont la bonne foi de rapporter un trait, qui fait voir combien il eût été facile de gagner, par la douceur, un peuple qui paraissait sensible & généreux. Dans un des combats, qui commençaient à devenir fréquens entre les Espagnols & les Américains, on avait enlevé la femme d'un des principaux Seigneurs du pays. Son mari fut si désespéré de sa perte, que, sans redouter le péril qui le menaçait lui-même, il vint se jeter aux genoux de Barthélemi & il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui était plus chere

Colomb, que la vie. L'Adelantade fut touché de cette tendresse. Il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon. Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cens de ses sujets, dont chacun portait un *coas*, espèce de bâton brûlé, qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; & le travail de ses gens, animé par la reconnaissance; eut bientôt défriché de vastes champs où l'Adelantade fit semer du bled. Ainsi cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitans, & l'on préféra de l'ensanglante

Le troisième voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit, pour la première fois, le continent de l'Amérique, dont il n'avoit encore apperçu que quelques Isles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou *Isles du Vent*.

Il faisoit voile vers l'Ourse, & cherchant à dégager des canaux voisins des côtes qu'il prendoit encore pour des Isles, il prit à l'Est, dans l'espérance de sortir entre la pointe du Golfe de Paria & la côte opposée. Il traversa le Golfe, & le soir il entra dans un très-beau Port, qu'il nomma *Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très-gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Ce Port est proche de la bouche de l'Orinoco, qu'Herréra nomma *Yuyapari*, & qui cou-

tient de  
A peu d  
on dou  
au Nor  
côte de  
Oueft d  
deux lie  
à cinq  
entrés a  
mouvem  
de comb  
ger leur  
de mouil  
force des  
ougueuse  
mais ils y  
que, dan  
e vent a  
almé tou  
vrés à l'  
l'avancer  
entit la g  
ait déliv  
être sor  
dée fit d  
rago qu  
marée p

tient deux petites Isles *del Caracol & del Delfin*.

Colomb.

A peu de distance, on visita un autre Port, ensuite on doubla le Cap de Lapa pour sortir du Golfe au Nord. Entre ce Cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, & le Cap Boto, qui est au Nord-Ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues, mais un peu au-dessus, le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux y étant entrés avant midi, trouverent les flots dans un mouvement terrible, & si couverts d'écumes par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent envain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi bougeuse en entrant dans le Golfe par le canal, mais ils y avaient eu la faveur du vent; au-lieu que, dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent avec lequel ils espéraient sortir s'étant calmé tout-d'un-coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le Golfe. L'Amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le Ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, & cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago* qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, & le courant des eaux

Colomb. douces du fleuve jetta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au Golfe, qui fut nommé *Golfe des Perles*, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'Amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée *Isle de Gracia*, & tourna Nord & Sud autour du Golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières, suivant l'opinion des Pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre-ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellens Ports & plusieurs Caps auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au Nord, une Isle qu'il avait nommée *l'Assomption*, une autre qui fut nommée *la Conception*. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca del Drago que, voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'Ouest, il crut pouvoir juger, avec une véritable certitude, qu'une si vaste étendue de terre ne pouvait être une Isle, & que c'était le Continent. Il fit cette déclaration le Mercredi premier jour d'Août 1498; mais précisément

dans la  
une gl  
L'Ev  
nomme  
chargé  
nouveau  
Alfonse  
apperçu  
sira pour  
gloire d  
commun  
l'Amiral  
continue  
puisque  
mission d  
mais elle  
elle igno  
Cette  
Majestés  
Indes, eu  
& d'étran  
ou de se  
naires. O  
rmer qu  
Pilote Jea  
l'expérien  
tiche Nég  
graphie &

dans le même temps, on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

Colomb.

L'Evêque de Badajos, qu'on pouvait alors nommer le Ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissemens, recevait familièrement Alfonso d'Ojéda, adroit avanturier, qui s'étant apperçu de son aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux, s'il était possible, la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans & des mémoires de l'Amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'Evêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, & peut-être fut-elle ignorée des Rois Catholiques.

Cette commission d'un Ministre, à qui leurs Majestés avaient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols & d'étrangers qui brûlaient de tenter la fortune, ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier Pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience & de résolution; & Améric Vespuce, riche Négociant Florentin, versé dans la Cosmographie & la navigation, voulut avoir part à l'ar-

**Colomb.**

mement & courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 de Mai 1499, & mit le même jour à la voile. On prit la route de l'Ouest, & tournant ensuite au Sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut bientôt pour le Continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingt lieues, jusqu'à celle de Paria, que l'Amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'Evêque de Badajos. Les noms de l'Isle de la Trinité & de *Boca del Drago* donnés par Colomb, & conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le Continent, & semblait réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce, qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aimait mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, & la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'Amérique. Mais le sort lui réservait bien d'autres traverses, & Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées, & qui souvent a placé le comble de l'humiliation si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente un grand nombre de mécontents, qui étaient sortis de l'Isle Espagnole, avaient entrepris, comme de concert, de soulever toute l'Espagne contre les Colomb, ils s'étaient rendus

à Grenade les plus avaient peuple de ces s de rairin au milie à etier réduits à payer les pénibles dans les pour lui & s'ils v qui étaien s'écriai découvir tou qui n'ava que la Re contre le s près avo ar la fo l'impressio ens esclav ués contr ent par la Reine.

à Grenade où la Cour était alors, & répandant les plus noires calomnies contre l'Amiral, ils avaient également réussi à le rendre odieux au peuple & suspect au Roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux ayant acheté une grande quantité de raisins, s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, & s'étaient mis à crier que le Roi & les Colombes les avaient réduits à cette misère, en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines. Si le Roi paraissait dans les rues de Grenade, ils le poursuivaient pour lui demander leur paie avec de grands cris; & s'ils voyaient passer les deux fils de l'Amiral, qui étaient encore Pages de la Reine : « Voilà, » s'écriaient ils, les enfans de ce traître, qui a découvert de nouvelles terres pour y faire pérorir toute la Noblesse de Castille. » Le Roi, qui n'avait pas pour l'Amiral autant d'affection que la Reine, ne se défendit pas si long-temps contre le soulèvement général; & la Reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cents esclaves Américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'Amiral, & probablement par la connivence des Officiers subalternes. La Reine, qui n'avait rien recommandé avec tant

Colomb.

**Colomb.**

de soin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre sans une vive colere que ses ordres eussent été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'Amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste ; & commençant par ordonner, sous peine de mort, que tous les esclaves fussent remis en liberté, elle prit en même temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude & d'injustice. Les éclaircissemens qu'elle eût dû attendre, lui auraient appris que dans les embarras & les détresses où s'était trouvé l'Amiral, sa conduite toujours difficile, avait toujours été irrépréhensible, & ne pouvait être accusée tout au-plus que d'un excès de sévérité peut-être indispensable dans une Colonie lointaine, où la déobéissance & la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême. Elle aurait appris que c'était cette sévérité seule qui avait fait tant de mécontents, comme sa gloire avait fait tant de jaloux, mais qu'enfin il touchait au but de ses travaux ; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte ; qu'il gouvernait avec une autorité absolue ; qu'il voyait les Castellans soumis, les Insulaires disposés à recevoir le joug de l'Évangile, & celui de la domination

de Castille ;

de Ca  
trois a  
les rev  
à la vé  
à s'affur  
On p  
avait de  
teur de  
avait pri  
rends per  
missaires  
paraissai  
point à p  
pouvoirs  
l'ailleurs  
non qu'un  
convenait  
eux gran  
& de Vie  
urent tr  
ues dans  
e Calatra  
l, ils lu  
ce, & l'e  
squ'au jo  
où les H  
les Rois C  
ruit que le

Tome

de Castille ; & qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de soixante millions les revenus de la Couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne Forteresse.

On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avait demandé lui-même un premier Administrateur de la Justice dans l'Isle Espagnole, & qu'il avait prié leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'Alcade-Major par des Commissaires désintéressés ; que ces deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont chacun devait être absolu ; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges, telles que celles d'Amiral & de Vice-Roi perpétuels. Le Roi & la Reine furent trouver tout ce qui convenait à leurs vœux dans François de *Bovadilla*, Commandeur de Calatrave. Avec le titre de Gouverneur-Général, ils lui donnerent celui d'Intendant de Justice, & l'ordre de tenir ses provisions secrettes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo, où les Historiens croient pouvoir conclure que les Rois Catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'Amiral avaient répandu,

Colomb.

qu'il pensait à se rendre Souverain du Nouveau Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de Juin 1500, avec deux caravelles, & le 23 d'Août, on aperçut de San-Domingo ces deux bâtimens, qui s'efforçaient d'entrer dans le Port, d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'Amiral était alors occupé à bâtir un Fort, & l'Adelantade à contenir des révoltés dans le carton de Xaragua.

A la vue des deux caravelles, Don Diégué Colomb, qui commandait dans l'absence de ses deux freres, les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de la caravelle pour répondre aux questions. Il déclara non-seulement son nom, mais la commission d'Intendant de Justice qu'il venait exercer contre les rebelles de l'Isle; & s'informant à son tour des affaires, il apprit l'exécution de quelques Chefs; l'ardeur des Colombs dans la recherche des coupables, & la résolution où ils étaient de faire des exemples. Ces informations irritèrent le Gouverneur. Il était ambitieux, violent, intolérant. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colombs, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déjà regarder tout ce qui venait pas de lui comme une usurpation de sa puissance, il ne put entendre, sans indignation, qu'on lui parlât de supplices pour des criminels

dont il devait être l'unique Juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter, à la vue de deux gibets & de quelques Castillans qu'il y vit attachés. En arrivant dans le Port, il passa la nuit dans son vaisseau.

Colomb,

Le lendemain, 24 d'Août, étant descendu dans la ville, il se rendit d'abord à l'Eglise, où il entendit la Messe avec une grande ostentation de piété. Don Diégue Colomb & Perez, Major de l'Isle, y assisterent, accompagnés de la plupart des habitans de San-Domingo. En sortant, il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, & les remit à un Notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'assemblée. C'étaient celles qui le créaient Intendant de Justice. Ensuite, s'adressant à Don Diégue, il demanda, au nom de leurs Majestés, qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient arrêtés pour la révolte. Don Diégue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'Amiral, dont l'autorité, sans doute, était supérieure à la sienne, & qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. Je vous ferai connaître, reprit Bovadilla, que vous & lui devez m'obliger. Le reste du jour se passa dans une extrême agitation. Mais, le lendemain, après la Messe, à la vue de toute la Colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres Patentes, qui le constituaient Gouverneur.

Colomb.

verneur-Général des Isles & de la terre-ferme du Nouveau Monde avec un pouvoit sans bornes. Ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; &, pour la mettre à l'épreuve, il renouvela la demande des prisonniers. On lui fit la même réponse, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des forteresses & des navires, aux Trésoriers, & aux Gardes-Magalins de le reconnaître pour Supérieur. L'autre regardait la solde militaire, & la paie des Artisans & des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma, pour la troisième fois, Don Diégue de lui remettre les clés de la prison. Sur son refus, il se rendit à la Citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'Alcade; &, lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que, sur-le-champ, tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'Amiral dont il tenait sa Commission. Mais Bovadilla fit mettre à l'instant sous les armes les troupes qu'il avait amenées, & celles même de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La Citadelle était encore sans défense, & quoique Diaz se montrât, l'épée à la main, sur les creneaux, avec Alvarado son Lieutenant

il y  
priso  
chaî  
faire  
cont  
gens.  
L'a  
se re  
vous  
& l'  
joind  
capabl  
un Hu  
chaqu  
les av  
conten  
mais q  
Patent  
qu'il a  
se per  
source  
de la j  
qu'il a  
les exp  
qui lui  
sujets  
la sou  
point

il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire; &, leur ayant fait espérer leur grace, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

---

 Colomb.

L'Amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonaï, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans, qu'il croyait dans ses intérêts; & l'ordre à plusieurs Caciques de l'y venir joindre, avec toutes les Troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un Huissier à Verge, qui lui remit des copies de chaque Provision du nouveau Gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre, ne s'accordant point avec les Patentes irrévocables de Vice-Roi & d'Amiral, qu'il avait reçues de leurs Majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vint de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice, dont Bovadilla était chargé; mais qu'il allait écrire en Espagne; & qu'en attendant les explications de la Cour, sur des événemens qui lui paraissaient obscurs, il somrait tous les sujets des Rois Catholiques, de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérait en

Colomb. guerre civile , sur-tout lorsque le Commandeur eût affecté de ne pas répondre à une Lettre qu'il reçut de l'Amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après, par l'arrivée de Vélasquez, Trésorier Royal, & d'un Religieux Franciscain, qui remirent à Colomb une Lettre signée de la main du Roi & de la Reine. Elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre Amiral dans » l'Océan : Nous avons ordonné au Commandeur, » Don François de Bovadilla, de vous expliquer » nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter » foi, & d'exécuter ce qu'il vous dira de notre » part. Moi, *le Roi*, moi, *la Reine*. » Les réflexions que l'Amiral fit sur cette Lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait pas le titre de Vice-Roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait. Il partit aussi-tôt pour la Capitale.

A son exemple, tout ce qu'il y avait de Castillans à Bonaï, dans la *Véga*, & dans tous les nouveaux établissemens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avait déjà fait publier que, pendant vingt ans, ceux qui travaillaient à chercher de l'or n'en paieraient au Roi que le vingtième ; qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire, & contraindre l'Amiral de satisfaire tous ceux aux-

quels il mécon  
les trois re  
reçues.  
voulu  
armé se  
la plus  
faits. Ja  
zélé. M  
tient so  
seul ho  
veau M  
dât. Or  
& de pl  
position  
ment d  
Christ  
en arriv  
Comma  
saisir les p  
& tout  
de paye  
été ; qu  
sans auc  
fait tran  
amenées  
retenir.  
expliqu

quels il avait donné quelque sujet de plainte. Les mécontents s'empresserent de venir déposer contre les trois Colomb, & toutes leurs accusations furent reçues. La plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu se rendre indépendant, la seule qui eût armé ses Souverains contre lui, était certainement la plus mal-fondée & la plus démentie par les faits. Jamais Sujet ne fut ni plus soumis, ni plus zélé. Mais en matière politique, le seul soupçon tient souvent lieu du crime, & Colomb étant le seul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que, parmi tant d'imputations & de plaintes, il ne se trouva pas une seule déposition favorable à l'Amiral, tant on est généralement disposé à accabler les malheureux.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le Commandeur s'était logé dans sa maison, qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, & tout ce qu'il avait d'or & d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter Don Diégué, son frere, sans aucune formalité de justice, & qu'il l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé

Colomb.

lui-même & conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. *Herrera*, quoique fort prévenu en faveur de sa Nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au nouveau Gouverneur. Il traite de cruel & de détestable, un emportement de cette nature, contre un homme que les Rois Catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, & qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connaître que le Commandeur avait passé ses pouvoirs, & que s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île. Ceux mêmes qui devaient leur fortune à l'Amiral, & qui ne subsistaient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager; & pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de *Bovadilla* rejetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère.

Il souffrit sa disgrâce & toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut alors avec éclat. Il y avait toute apparence que l'*Adelantado*, qui était encore en

liberté ;  
freres d  
appréhen  
envoya  
presser d  
L'Amiral  
pour eng  
raïse fort  
fait-il,  
menés  
plus ha  
Certe pro  
actere de  
endre à l  
no. A pe  
hâines, &  
e prison  
le à ses i  
veurs à u  
es premie  
eux, qu  
times par  
qu'il ferai  
conduite ;  
arrasser m  
Des em  
re pour  
struit : I

où il fut  
quoique  
contre un  
nouveau  
estable, un  
un homme  
é aux pre-  
acquis tant  
également fit  
avait passé  
l'informer,  
s Colomb.  
r plus que  
us les Cas-  
vaient leur  
ent que par  
er; &, pen-  
du moins de  
t un de ses  
aux pieds,  
rejetaient  
ministère.  
humiliations  
fermeté qui  
son caract-  
andonna ja-  
it toute ap-  
ençore en

liberté; ne ménagerait rien pour arracher ses  
freres des mains d'un homme dont il devait tout  
appréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger,  
envoya ordre à l'Amiral de lui écrire, pour le  
presser de revenir promptement à San-Domingo.  
L'Amiral écrivit. Il faisait les plus vives instances,  
pour engager son frere à venir partager sa mau-  
vaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui di-  
sit-il, est dans notre innocence. Nous serons  
menés en Espagne. Qu'avons-nous à desirer de  
plus heureux, que de pouvoir nous justifier? »  
Cette proposition dut révolter un homme du ca-  
ractere de l'Adelantade. Mais il ne laissa pas de se  
rendre à l'avis de son frere. Il vint à San-Domin-  
go. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de  
haines, & conduit dans la caravelle qui servait  
de prison à Don Diégué. Bovadilla mit le com-  
ble à ses injustices, en accordant toutes sortes de  
aveurs à un Chef des révoltés. Après avoir donné  
les premiers soins à sauver une troupe de sédi-  
eux, qui étaient sur le point d'expier leurs  
crimes par le dernier supplice, on s'était attendu  
qu'il ferait du moins des informations sur leur  
conduite; mais il leur rendit la liberté, sans s'em-  
barasser même de sauver les bienséances.

Des emportemens si peu ménagés firent crain-  
dre pour la vie des trois freres. Leur procès fut  
instruit: Bovadilla semblait avoir été trop loin

---

 Colombi.

Colomb.

pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis, dont la justification entraînait infailliblement la perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand Officier de la Couronne; & se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui & ses freres, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre & l'uniformité des dépositions, l'importance des articles, & la qualité des accusateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un Historien raconte qu'*Alfonse de Vallejo*, Capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'Amiral pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement; « Vallejo, ou me menes-tu? »

« Espagne, Monseigneur, répondit le Capitaine »

« Est-il bien vrai, reprit l'Amiral? Par votre vie »

« repartit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son

épart, un  
 ou le plus  
 plusieurs b  
 les noms  
 es plus d  
 Vallejo re  
 e prendr  
 es prison  
 ntre les  
 onçalo G  
 andeur,  
 colombs.  
 En fortar  
 aines aux  
 qu'il ne les  
 Reine. Or  
 r ses fers  
 ent, qu'ap  
 n tombea  
 nnaissance  
 e difficile  
 mes à l  
 nssible, si  
 un grand b  
 ses maux  
 e les out  
 sa cendr  
 tombe sar

cilité qu'ils  
 es, dont la  
 urs inten-  
 c'était un  
 s ennemis,  
 blement fa  
 lace jusqu'à  
 officier de la  
 re un arrêt  
 prit le parti  
 struction de  
 que le nom-  
 l'importance  
 teurs, dont  
 ons avec les  
 ce. Les pri-  
 pour la dé-  
 onte qu'Al-  
 caravelle qu'  
 dre l'Amira  
 vieillard lui  
 enes-tu? en  
 le Capitaine  
 ar votre vie  
 faire embar  
 rances calmé  
 rien manquet  
 er, avant son

départ, un pardon général pour ceux qui avaient  
 le plus de part aux révoltes passées, & remplit  
 plusieurs brevets, qu'il avait apportés en blanc,  
 les noms de Roldan, de Gueverre & des mutins  
 les plus décriés par le mal qu'ils avaient causé.  
 Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile,  
 de prendre terre à Cadix, & de remettre  
 les prisonniers, avec toutes les procédures,  
 entre les mains de l'Evêque de Badajos & de  
 Donçalo Gomez de Cervants, parens du Com-  
 mandeur, tous deux ennemis déclarés des  
 Colomb.

Colomb.

En sortant du Port, Vallejo voulut ôter les  
 chaînes aux trois freres: mais l'Amiral protesta  
 qu'il ne les quitterait que par l'ordre du Roi & de  
 la Reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conser-  
 ver ses fers, & qu'il ordonna même, par son testa-  
 ment, qu'après sa mort on les mît, avec lui, dans  
 son tombeau, comme un monument de la re-  
 connaissance dont le monde paie les services. Il  
 fut difficile, sans doute, de refuser quelques  
 termes à l'intérêt qu'inspire une ame fiere &  
 sensible, si profondément blessée; à cet ordre  
 d'un grand homme, qui veut emporter ses injures  
 & ses maux jusqu' dans sa sépulture; qui veut  
 que les outrages de la haine soient placés à côté  
 de sa cendre, & qu'on ne puisse approcher de  
 son tombeau sans plaindre le sort du génie, & sans

Colomb.

abhorrer l'ingratitude, & quel spectacle pourra mieux rappeler l'un & l'autre, que Colomb fortant en cheveux blancs, & les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux, à qui seul il avait enseigné la route d'un Nouveau Monde? Vallejo mouilla devant Cadix le 25. de Novembre. Un Pilote nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'Amiral, sortit secrètement du vaisseau, & se hâta de porter ses lettres à la Cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le Roi & la Reine n'apprirent point sans étonnement & sans indignation, qu'on eût abusé de leur autorité pour s'emporter à des violences par lesquelles ils se croyaient déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ, l'ordre de délivrer les malheureux frères, & de leur compter mille écus, pour leur rendre à Grenade, où la Cour était alors. Ils leur y reçurent, avec des témoignages extraordinaires de compassion & de faveur. La Reine combla particulièrement l'Amiral. Comme il avait mérité de confiance à sa bonté qu'à celle du Roi, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jetté à ses pieds, il y demeura quelque temps, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par ses sanglots. Cette Princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes, & justifia l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de leurs Ma-

ALE

acle pour  
Colomb for  
ux pieds, de  
vait enseigne  
llejo mouill  
Un Pilote  
malheurs de  
eau, & se hâ  
t qu'on y p  
int sans éton  
eût abusé  
violences p  
és. Ils envoy  
ivrer les tra  
écus, pour  
t alors. Ils  
extraordina  
Reine conti  
e il avait pa  
du Roi, il  
dans laque  
meura quelq  
la voix étouff  
le fit releve  
ouchantes,  
t le zèle qu  
de leurs M

estés, sur le témoignage qu'il se rendait, au fond du cœur, que s'il avait manqué dans quelque point, c'était faute de connaissance, enfin sur la malignité de ses ennemis, que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contents de lui nuire, s'ils ne le déshonoraient. La Reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler. Elle se remit enfin, & lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire oublier, je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, & je continuerai de les récompenser. Je connais vos ennemis, & j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignait de vous & personne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer un Commissaire en Amérique, que j'ai chargé de prendre des informations & de me les communiquer, avec ordre de modérer une autorité qu'on vous accusait de porter trop loin. Dans la supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devoit succéder au Gouvernement-général, & vous envoyer en Espagne, pour y rendre compte

Columb.

Colomb.

» de votre conduite ; mais ses instructions ne  
 » portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai  
 » fait un mauvais choix ; j'y mettrai ordre, & j'  
 » ferai de Bovadilla un exemple, qui apprendra  
 » aux autres à ne point passer leurs pouvoirs.  
 » cependant je ne puis vous promettre de vous  
 » rétablir si-tôt dans votre Gouvernement ; les  
 » esprits y sont trop aigris contre vous ; il faut  
 » leur donner le temps de revenir ; à l'égard de  
 » votre charge d'Amiral, mon intention n'a ja-  
 » mais été de vous en ôter la possession ni l'ex-  
 » ercice ; laissez faire le reste au temps, & fier-  
 » vous à moi.»

Colomb comprit, par ce discours, plus que la Reine n'avait eu dessein de lui faire entendre ; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique Espagnole, que le Roi était vraisemblablement sa partie secrète ; en un mot, qu'il se repentait de l'avoir tant élevé, & qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la Cour en sa faveur ; aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la Reine de sa bonté, il supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, & qu'il continuât la découverte du Nouveau Monde, pour chercher par cette voie, quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques : ces Isles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic

que les  
 Espagno  
 avec eu  
 l'Amiral  
 Reine  
 vaisseaux  
 la mort  
 pédition  
 ses charg  
 Rien  
 l'esprit d  
 que la co  
 d'augmen  
 portait da  
 de quelc  
 assemblag  
 nombre  
 Castille,  
 n'étant ve  
 qu'adaient  
 eux. D'ai  
 la Reine  
 d'Espagne  
 antipathie  
 & de di  
 nouvel ét  
 des méco  
 vigueur. F

structions m  
 nais que j'a  
 ordre, & j  
 qui apprendr  
 rs pouvoirs  
 ettre de vou  
 gnement ; le  
 vous ; il fra  
 ; à l'égard de  
 ntion n'a ja  
 lession ni le  
 emps, & fier  
 rs, plus que  
 re entendre ;  
 blessé les régle  
 Roi était vrai  
 un mot, qu'on  
 & qu'il ne des  
 la Cour en  
 tiles instances  
 sa bonté, il le  
 at pas inutile  
 la découverte  
 cher par cette  
 conduire le  
 ques : ces Ille  
 es par le tra

que les Portugais y faisaient des épiceries, & les  
 Espagnols souhaitaient ardemment de partager  
 avec eux un commerce si lucratif. Le projet de  
 l'Amiral fut approuvé avec de grands éloges ; la  
 Reine lui promit de faire équiper autant de  
 vaisseaux qu'il en demanderait, & l'assura que si  
 la mort le surprenait dans le cours de cette ex-  
 pédition, son fils aîné serait rétabli dans toutes  
 ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'Amiral dans  
 l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion,  
 que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord  
 d'augmenter de plus en plus la haine qu'on  
 portait dans l'Amérique aux Colomb : à la réserve  
 de quelques Officiers, le reste n'était qu'un  
 assemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand  
 nombre de criminels, sortis des prisons de  
 Castille, sans mœurs, sans religion, & qui,  
 n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se per-  
 suadaient que les loix n'étaient pas faites pour  
 eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de  
 la Reine, il s'en trouvait de toutes les Provinces  
 d'Espagne, entre lesquelles on fait qu'il y a des  
 antipathies insurmontables, source de querelles  
 & de divisions d'autant plus funestes dans un  
 nouvel établissement, qu'il s'y trouve toujours  
 des mécontents, & que les loix y sont moins en  
 vigueur. En affectant une conduite toute contraire

---



---

 Colomb.

Colomb.

à celle de l'Amiral, le nouveau Gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de repréhensible dans l'ancien Gouvernement, qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols ; prendre une méthode entièrement opposée, c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire entr'eux tous les jours, qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des grâces.

Le Commandeur ne traita pas les Insulaires avec plus de prudence & d'équité. Après avoir réduit les droits du Prince à l'onzième, & donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait pour ne rien faire perdre au Domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or ; aussi les Caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol, un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les Insulaires, qui furent rédigés par classes & distribués, suivant le degré de faveur où l'on était dans l'esprit du Gouverneur ; ainsi, l'Isle entière se trouva réduite au plus dur esclavage ; ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le Christianisme & pour la domination des Rois

Catholiques ;

Cathol  
tacher  
& qu'à  
en Esp  
confir  
la fidél  
grand  
l'Isle E  
sans hon  
les trait  
furent a  
d'autant  
jamais o  
dantes, r  
déjeûne  
'avisa de  
quelque c  
ment ; c'  
dans l'éto  
ourir au  
vec moi  
s firent  
mis sur c  
e tenir u  
magnifiqu  
ques. Be  
étoit tro  
vres, a  
Tom

Gouverneur  
 vait au fond  
 vernement,  
 Espagnols;  
 t opposée,  
 ls. Bovadilla  
 qu'on enten-  
 entr'eux tou  
 reux d'avoir  
 tre pour être  
 les Insulaires  
 Après avoir  
 me, & donné  
 nes, il fallait  
 aine, que les  
 euse quantité  
 s contraints de  
 rtain nombre  
 e d'autant de  
 ces malheu-  
 mbrement de  
 gés par classes,  
 aveur où l'on  
 nsi, l'Isle en-  
 esclavage; ce  
 affection pour  
 tion des Rois  
 Catholiques;

Catholiques; mais Bovadilla ne pensait qu'à s'at-  
 tacher les Castillans, qui étaient sous ses ordres,  
 & qu'à faire en même temps de gros envois d'or  
 en Espagne, pour se rendre nécessaire, & pour  
 confirmer les soupçons qu'il avait répandus contre  
 la fidélité de l'Amiral. Il en coûta la vie, à un si  
 grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années  
 l'Isle Espagnole parut deserte. On ne lit point,  
 sans horreur, dans le récit même des Espagnols,  
 les traitemens barbares auxquels ces infortunés  
 furent assujettis: cette inhumanité pouvait être  
 d'autant moins justifiée, qu'elle était bien inutile;  
 jamais on n'avait trouvé des mines plus abon-  
 dantes, ni d'un or plus pur. Un esclave, qui était  
 à déjeuner sur le bord de la riviere de Hayna,  
 s'avis de frapper la terre d'un bâton, & sentit  
 quelque chose de fort dur: il le découvrit entiere-  
 ment; c'était de l'or; un grand cri qu'il jeta,  
 sans l'étonnement de voir un si gros grain, fit ac-  
 courir aussi-tôt ses maîtres. Ils ne le virent pas  
 avec moins d'admiration, & transportés de joie,  
 s'en firent tuer un porc, le firent servir à leurs  
 mis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour  
 tenir tout entier, & se vanterent d'être plus  
 magnifiques en vaissellé, que les Rois Catho-  
 liques. Bovadilla l'acheta pour leurs Majestés; il  
 estoit trois mille six cens écus d'or, & les or-  
 dres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y

---

 Colomb:

Colomb.

en aurait que trois cens de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient gueres que des taches, & qui avaient peu de profondeur. Cette découverte était sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la Cour la maniere dont les habitans de l'Isle Espagnole étaient traités, & le Roi & la Reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que leurs Majestés croyaient devoir à l'Amiral; elles nommerent pour succéder au Gouvernement de l'Isle, Don Nicolas Ovando, Commandeur de Larex, de l'Ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équiper en diligence une flotte de trente deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cens hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer dans l'Isle Espagnole une quantité de personnes dont la Reine voulait purger la Colonie. Entre les nouveaux habitans, on comptait plusieurs Gentilshommes, tous sujets de la Couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'explorer le Nouveau Monde, tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après la mort, on ne mit plus de distinction entre les

Castilla  
Quint,  
posaien  
même l  
rappelle  
Ximenè  
venait m  
du Gouv  
importan  
Jurisconf  
riers sup  
qui répo  
elles d'O  
miner la  
mandeur  
agne par  
on atteni  
teres, de  
Ovando  
ne tempè  
flotte, &  
vec cent-  
joignire  
ous géné  
emplacer  
Espagnol  
Equipage  
eux bande

Castillans & les Aragonais , & sous Charles-  
 Quint , tous les sujets des différens Etats qui com-  
 posaient la Monarchie Espagnole , obtinrent la  
 même liberté. Comme la Cour était résolue de  
 rappeler particulièrement l'Alcade Major , Roldan  
 Ximenès , & que l'administration de la justice con-  
 venait mal à un homme de guerre , chargé d'ailleurs  
 du Gouvernement général , elle nomma pour cette  
 importante fonction , Alphonse Maldonat , habile  
 Jurisconsulte. Les instructions de ces deux Offi-  
 ciers suprêmes , furent dressées avec des soins  
 qui répondaient aux vues de leurs Majestés ;  
 celles d'Ovando portaient particulièrement d'exa-  
 miner la conduite & les comptes du Com-  
 mandeur de Bovadilla , de le renvoyer en Es-  
 pagne par la même flotte , & d'apporter toute  
 son attention à faire dédommager l'Amiral & ses  
 Officiers , de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

Ovando s'embarqua le 13 de Février 1502 :  
 une tempête qu'il essuya près des Canaries , dissipa  
 sa flotte , & fit périr un de ses plus grands navires ,  
 avec cent-cinquante hommes. Tous les autres se  
 rejoignirent à la Gomera , qui était le rendez-  
 vous général , où l'on acheta un navire , pour  
 remplacer celui qui avait été submergé. Quantité  
 d'Espagnols , habitans des Canaries , en formerent  
 l'Equipage : ensuite Ovando partagea sa flotte en  
 deux bandes , prit sous ses ordres celle qu'il crut la

Colomb.

Colomb.

meilleure à la voile, & laissa le reste sous ceux d'Androine de Torres, qui devait tout commander au retour. Il arriva, le 15 d'Avril, au Port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à recevoir sitôt un successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, & le conduisit à la Forteresse, où les nouvelles Provisions furent lues devant tous les Officiers de la Colonie. Ovando fut aussitôt reconnu & salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé : le nouveau Gouverneur, après avoir informé contre lui & contre les principaux complices, les fit tous arrêter, & les distribua sur la flotte, pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur procès. Aussi les Américains furent déclarés libres, par la publication d'une Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portait aussi qu'on paierait au Domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, & que pour le passé, on s'en tiendrait au tiers, suivant les Réglemens de l'Amiral. A la vérité, cette Ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux Insulaires n'eurent, sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille, dans leur première simplicité

seux d'And  
 nder au re-  
 n-Domingo.  
 oit sitôt un  
 evoir fut le  
 ste, où les  
 vant tous les  
 aussitôt re-  
 , tandis que  
 ndonné. Ce  
 ement traité  
 veau Gouver  
 & contre ses  
 arrêter, & les  
 nduits en Es  
 ocès. Aussi-  
 par la publi  
 de la Reine  
 u Domaine  
 mines, & que  
 riers, suiv  
 érité, cette O  
 ecution, que  
 up. Toutes les  
 rent, sur eu  
 t assurés qu'  
 Ils préférere  
 iere simplici

à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne  
 faisaient aucuns cas : d'ailleurs tout le monde fut  
 révolté, qu'on obligeait de payer au Souverain la  
 moitié de ce qui coûtait tant de peine & de dé-  
 pense. Une partie des Castillans, qui étaient ar-  
 rivés sur la flotte, s'offrirent pour remplacer ceux  
 qui s'étaient retirés ; mais ils ne furent pas long-  
 temps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile  
 était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver  
 de l'or. Les nouveaux ouvriers manquaient d'expé-  
 rience ; & les maladies dont ils furent attaqués, en  
 emportèrent un grand nombre, ils se dégoûtèrent  
 d'une entreprise, qui les accablait sans les enrichir.  
 Le mauvais succès des Ordonnances fit juger au Gou-  
 verneur qu'elles demandaient quelque modération.  
 Il écrivit à la Cour, pour engager leurs Majestés à se  
 contenter du tiers ; & cette espérance rendit le  
 courage à quelques ouvriers. Ses représentations  
 furent écoutées ; mais, dans la suite, il fallut se  
 relâcher encore. On se borna au quint des métaux,  
 & des perles & des pierres précieuses ; Règlement  
 qui a toujours subsisté depuis.

Colomb.

Ovando continuait de faire régner le bon  
 ordre & la tranquillité dans l'Isle, lorsqu'on y  
 vit arriver une chaloupe, envoyée par l'Amiral,  
 qui demandait la permission d'entrer dans le Port  
 de San-Domingo, pour y changer un de ses  
 navires, qui ne pouvait plus tenir la mer. Après

Colomb.

le départ de la flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colombes avaient formé dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes ; &, quoique la lenteur des Ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une Lettre de ce Prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute de ses intentions. Cette Lettre avait été suivie des ordres les plus pressans ; & les préparatifs n'avaient pas langué, pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'Amiral. Il était parti du Port de Cadix, le 9 de Mai, avec Don Barthélemi, son frere, & Don Fernand le second de ses fils, âgé d'environ treize ans. Il était arrivé le 13 de Juin, à la vue de l'Isle *Martinico*, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avait passé trois jours ; après lesquels s'étant aperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-&-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à l'Isle Espagnole.

Le nouveau Gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la Colonie. Cette réponse, à laquelle il devait s'at-

tendre  
appren  
à la v  
pour  
rappor  
d'une  
Tortez  
& la  
vue de  
plus fo  
fit périr  
qu'on p  
d'or do  
ce défat  
de rich  
l'injustic  
voulut  
le sang d  
sacrifiés  
Antoine  
de Bova  
avaient  
furent e  
qui fure  
la flotte  
sur lequ  
fortune

tendre , ne laissa point de le mortifier : mais, apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez généreux pour avertir Ovando que , si l'on voulait s'en rapporter à son expérience , on était menacé d'une tempête prochaine , qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé , & la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'Isle , lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-&-un navires , chargés d'or , sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte , périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses. Mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice & de la cruauté. Il semblait que le Ciel voulut venger , par la perte de tant de trésors , le sang d'une infinité de malheureux , qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le Capitaine-Général , Antoine de Torrez , le Commandeur , François de Bovadilla , Roldan Ximenès ; tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colomb's , furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte ; & celui dont on se promettait le moins , sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb's , fut le premier qui toucha

Colomb.

aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

Colomb.

On doit juger de la consternation, qu'un si funeste événement répandit dans les deux Mondes. Il fut regardé comme un châtement de l'injustice qu'on avait faite à l'Amiral; & , lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné au Gouverneur de l'Isle Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la Cour & de toute l'Espagne. Ainsi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie & de violence. L'or fut englouti; & il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La seule personne de distinction, qu'on vit arriver en Espagne avec les débris de la flotte, fut *Rodrigue de Bastidas*, homme d'esprit & d'honneur qui s'étant associé avec *Jean de la Cosa*, pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, & s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commission du Roi. Il avait cherché la terre-ferme, par la même route que l'Amiral avait suivie dans son troisième Voyage; &, du Golfe de Vénézuéla, où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au Golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé *Carthagene*, le

Port où  
ville du  
la Côte  
Port, q  
qui s'est  
de Dios  
de tenir  
dans l'I  
la Côte  
terre à  
sonnier  
traité av  
Gouvern  
témoigna  
duite; &  
odieuse  
Christ  
trieme V  
le Port  
travaux  
nous a  
intéressa  
recevait  
» présent  
» & je r  
» me fa  
» sur mo  
Reine, d

valuée à dix  
n, qu'un si  
ux Mondes,  
de l'injus-  
, lorsqu'on  
au Gouver-  
impossible de  
& de toute  
t le fruit de  
ut englouti;  
crimes qu'il

, qu'on vit  
de la flotte,  
d'esprit &

Jean de la  
découvertes,  
& s'était mis  
année précé-  
avait cherché  
que l'Amiral  
age; &, du  
vé heureuse-  
squ'au Gollé  
eux qui l'a-  
thagene, le

Port où l'on a vu naître, depuis, une fameuse ville du même nom; &, continuant de suivre la Côte à l'Ouest, il avait découvert un autre Port, qu'il avait appelé, *Port del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber, dans l'Isle Espagnole; où ils avaient échoué sur la Côte de Xaragua. De-là, s'étant rendu par terre à *San-Domingo*, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les Insulaires, sans la participation du Gouvernement. Mais la Cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; & dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième Voyage, reconnut la Côte de Véragua & le Port qu'il nomma Portobello; il souffrit des travaux, & essuya des dangers infinis. Herrera nous a conservé la substance d'une lettre très-intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je n'ai eu jusqu'à présent, disait-il, que des sujets de larmes, & je n'ai pas cessé d'en répandre. Que le Ciel me fasse miséricorde, & que la terre pleure sur moi. » Il faisait observer au Roi & à la Reine, qu'après vingt ans de service, après des

---

Colomb.

Colomb.

fatigues sans exemple , il ne savait pas s'il posséderait un sou , qu'il n'avait pas une maison à lui , & que , dans toute l'étendue de leurs États , sa seule ressource , pour la nourriture & le sommeil , c'est-à-dire , pour les besoins les plus communs de la nature , était les hôtelleries publiques. Accablé , comme il l'était , d'années & de maladies , il protestait que , dans cette langueur , ce n'était pas le desir de la fortune & de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier Voyage ; mais le pur zèle pour le service de leurs Majestés jusqu'au dernier épuisement de ses forces : s'il lui en restait assez pour retourner en Castille ; il leur demandait d'avance la permission de faire le pèlerinage de Rome. Ce projet assez singulier dans nos mœurs actuelles , paraîtra moins étrange , si l'on songe que les idées religieuses entrent facilement dans une imagination ébranlée par les secousses de tant d'événemens extraordinaires , & qu'un homme échappé à tant de dangers , est porté volontiers à croire une protection surnaturelle qui l'a accompagné dans tous les momens de sa vie.

Tandis que l'infatigable Colomb , tourmenté d'une goutte cruelle , abattu & presque mourant , conservait cette activité inquiète , qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses , tandis qu'il était le jouet des tempêtes , à quel-

que dit  
fut pas  
les bar  
avait se  
possessi  
nir les  
moyens  
Provinc  
sœur de  
enfants  
Gouver  
pour le  
à bien  
blis , m  
titude ,  
à son at  
parce q  
d'autre  
lirés. Qu  
mander  
de Xar  
était in  
fait le  
avis : c  
dre dat  
homme  
avait p  
recevoi

pas s'il possédait  
maison à lui,  
eurs Etats, sa  
& le sommeil,  
plus communs  
publiques. Ac-  
de maladies,  
ur, ce n'était  
gloire qui lui  
Voyage; mais  
eurs Majestés  
forces: s'il lui  
Castille; il leur  
le faire le pé-  
singulier dans  
ns étrange, les  
es entrent fa-  
ranlée par les  
ordinaires, &  
dangers, et  
tion surnaiss-  
s les moments  
p, tourmenté  
que mourant,  
qui caractérisé  
andes choses,  
êtes, à quel-

que distance des rives du Mexique, qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait, par les barbaries les plus exécrables, la Colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir suprême, que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleurs moyens que de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté: la sœur du Cacique Boechio, morte depuis peu sans enfans, la Princesse Anacoana avait succédé au Gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis, mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, & peut-être la haine avait-elle succédé à son affection: ils se le persuadaient du moins, parce qu'ils devaient s'y attendre, & de part & d'autre, ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans manderent au Gouverneur-Général, que la Reine de Xaragua méditait quelque dessein, & qu'il était important de la prévenir. Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis: cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la Province, à la tête de trois cens hommes de pied & soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la Reine devait à la Cou-

---

 Colomb.

**Celomb.**

ronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'était déclarée dans tous les temps, en faveur de la Nation Espagnole; la confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher; elle ne parut occupée qu'à faire au Gouverneur une réception honorable; elle assemble tous ses vassaux, pour grossir sa Cour, & donner une haute idée de sa puissance; les Ecrivains Espagnols en comptent jusqu'à trois cens, auxquels ils donnent le titre de Caciques. A l'approche du Gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette Noblesse & d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays, & faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, & l'on se donna mutuellement des marques de confiance & d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva, dans une salle très-spacieuse, un festin qui l'attendait. Tous ces gens furent traités avec profusion, & le repas fut suivi de danses & de Jeux. Cette fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; & les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs Historiens, le bon goût qui régnait dans une Cour barbare.

Ovando proposa, de son côté, à la Reine de

Xaragu  
le Dim  
pour y  
devait  
avis ser  
que po  
ses troi  
jour un  
que la  
de rass  
dans un  
d'un gr  
place q  
Espagno  
parurent  
qui mar  
toutes l  
ensuite,  
s'avança  
Tous les  
à la ma  
tous ses  
de se r  
croix d'  
avec ses  
basse sur  
tandis q  
enterrer

Princesse qui  
, en faveur  
e d'Anacoana  
à se repro-  
aire au Gou-  
elle assembla  
ur, & donner  
Ecrivains Es-  
ns, auxquels  
l'approche du  
e pour aller  
e Noblesse &  
t à la maniere  
urs chants. La  
ille de Xara-  
des marques  
es premiers  
armi des ac-  
a Reine, où  
se, un festin  
traités avec  
danses & de  
, avec autant  
es Castillans  
s Historiens,  
e Cour bar-  
la Reine de

Xaragua, une fête à la maniere d'Espagne, pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cens vassaux, & leur donna le même jour un grand repas; à la vue d'un peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute la Cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, & bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchait la premiere, occupa sans affectation toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite, avec le Gouverneur-général à sa tête, & s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit. Tous les cavaliers Castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la Reine & tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussi-tôt l'infanterie fit main-basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la salle. Les Caciques

Colomb.

Colomb.

furent attachés aux colonnes, &, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle. Tous ces infortunés furent réduits en cendre. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes & présentée au Gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, & condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence. On fit périr dans la fatale journée de Xaragua un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers ayant sauvé, par pitié, plusieurs jeunes enfans qu'ils menaient en croupe, & qu'ils réservaient pour l'esclavage, d'autres venaient percer derrière eux ces malheureux enfans, ou leur coupaient les jambes & les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetterent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, & passèrent dans une Isle nommée *Guanabo*, à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, & s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un parent de la Reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de *Barruco*, les plus hautés & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent, par l'intérieur des terres, depuis

Xarag  
dans ét  
dans c  
fit ma  
Les A  
mais G  
& con  
ment c  
ne con  
oug E  
S'il f  
l'accord  
ion d'O  
Gouve  
l'en c  
Gouver  
mais n'y  
raîne l  
ong-te  
omme  
és? Il  
ructeur  
léau po  
ompre  
Cepen  
ontrari  
té obl  
amaïqu

autre forme  
ous ces infor-  
ine, destinée  
chargée de  
r, qui la fit  
ingo, où son  
Espagne. Elle  
nspiré contre  
ignominieux  
fit périr dans  
nombre infini  
e ni de sexe,  
bitié, plusieurs  
oupe, & qu'ils  
ures venaient  
ux enfans, ou  
abandonnaient  
ent à la fureur  
rent dans des  
er sur le bord  
Isle nommée  
ole; mais ils y  
la vie, ce fut  
is dure que la  
é *Guarocuya*,  
*Barruco*, les  
de l'Isle, qui  
erres, depuis

Naragua jusqu'à la côte du Sud, & dont les habitants étoient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'Isle. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelques temps, mais Guarocuya & les autres Chefs ayant été pris & condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé, que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un Insulaire qui ne fût soumis au joug Espagnol.

S'il faut croire aux éloges que les Historiens s'accordent à donner à la sagesse & à la modération d'Ovando, jusqu'au moment où il fut nommé Gouverneur de l'Isle Espagnole, on est obligé d'en convenir avec eux que cette funeste qualité de Gouverneur transformait les meilleurs caractères; mais n'y verra-t-on pas aussi les suites fatales qu'entraîne le faux esprit de Religion, qui, pendant si long-temps, a refusé de reconnaître pour des hommes ceux que la révélation n'avait pas éclairés? Il est évident qu'Ovando & les autres destructeurs ne se croyaient pas coupables; & quelle leçon pour l'humanité qu'une erreur qui peut corrompre jusqu'à la conscience!

Cependant Colomb & son frere, sans cesse contrariés par les vents & battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque; Isle encore sauvage, & qui offrait à

Colomb.

Colomb.

peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré & depuis long-temps assiégé par les besoins & les maladies; ses vaisseaux faisaient eau de tout côté, & il manquait d'ouvriers pour les rétablir. Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au Port avec de bons cables, & de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à l'Isle Espagnole n'était que de trente lieues; mais, ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, & alors il y avait deux cens lieues de route. Cependant deux Castillans, Mendez & Fieschi, risquerent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen pour se tirer d'embaras, que d'obtenir des vaisseaux & des secours de San-Domingo. Les deux aventuriers Castillans y arriverent après des fatigues inexprimables. Ovando retint long-temps Mendez sans prendre aucune résolution; & ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la Capitale. Mendez y acheta un navire, &, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque; mais on lui fit naître des difficultés qui retarderent encore son départ; &, dans l'intervalle, Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar, avec une barque, pour aller prendre des informations cer-

taines

taines  
On p  
lombs d  
du seco  
mois. L  
fatigues  
équipag  
quelque  
ne leu  
onnés c  
e jamais  
gi que f  
vaient es  
ez & de  
eux, lon  
spérance.  
tourner  
fusé l'en  
eschi qu  
e voulait  
rasser f  
avait peu  
re servit  
rtune. Il  
oligeait d  
prendre q  
olens ajo  
ec les Co

Tome

un équipage  
 ar les besoins  
 eau de tout  
 les rétablir.  
 e les amarres  
 re construire  
 le logement  
 l'Isle Espa  
 ais, ne pou  
 anots achetés  
 ôtes, & alon  
 e. Cependant  
 i, risquerent  
 autre moyen  
 venir des vais  
 go. Les deux  
 après des fa  
 nt long-temps  
 ion; & ce ne  
 ses instances,  
 e rendre à la  
 e, &, suivant  
 mmun, Fiel  
 la Jamaïque;  
 ui retarderent  
 elle, Ovando  
 par, avec une  
 rmations cer  
 taines

aines sur l'état de l'Amiral & de son escadre.

Colomb.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colombes & leurs gens étaient réduits par le délai du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures & les fatigues d'une si rude navigation, avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque soulagement des habitans de la Jamaïque, ne leur avait pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une Ile sauvage, & condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans, tandis qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez & de Fielchi, produisit des mouvemens séditieux, lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'Amiral de n'oser retourner à l'Isle Espagnole, dont on lui avait refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez & Fielchi que pour faire sa paix à la Cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, & de s'embarasser si peu du sort de tous ses gens, qu'il avait peut-être fait échouer ses navires que pour se servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi, & de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus sages ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colombes, ne ferait un crime à personne

Colomb.

de les avoir quittés ; que le Ministre des Indes Occidentales leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux ; & que la Cour, persuadée enfin que personne ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur, que les mécontents, ne gardant plus de mesures, s'assemblèrent le 2 de Janvier 1504, & prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, & l'autre était Trésorier Militaire. L'Amiral était retenu au lit par la goutte. L'Alfonse des-Porras vint le trouver, & lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de retourner si-tôt en Castille, & que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'Amiral répondit : qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée ; que tout le monde savait, comme lui, que si l'on avait relâché de cette Isle, & si l'on y était encore, c'était parce qu'on n'avait pas eu d'autre choix ; qu'il avait envoyé demander des navires au Gouverneur de l'Isle Espagnole, & qu'il ne pouvait rien faire de plus ; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille ; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du

feil ; &  
propof  
avec jo  
emport  
point la  
quemer  
mais de  
lait reco  
voulaien  
du Ciel.  
gens de  
suyrons ;  
Capitaine  
rent en  
ombs, c  
e lever,  
bligé de  
arut, un  
ageufeme  
vaisseau  
es meille  
chambre  
Porras, ils  
te qu'on  
etira, ma  
ue l'Amir  
y embarq  
rec autan

des Indes  
rait pas plus  
eux ; & que  
ne ne pouva  
une fois le

été secret  
leur, que le  
ures, s'assem  
& prirent le  
deux freres  
quatre vaisseaux  
rier Militaire  
gourte. L'Am  
ait insolemme  
n'était pas d  
e sans doute  
les équipages  
renait pas d  
e tout le monde  
rait relâché d  
te, c'était par  
oix ; qu'il av  
Gouverneur  
uvait rien fa  
téréssé que ro  
que d'ailleurs  
é l'avis du Co

seil ; & que si l'on avait quelque chose d'utile à proposer, il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés ; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Portas reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même ; qu'il voulait retourner en Castille, & que ceux qui ne voulaient pas le suivre, pouvaient rester à la garde du Ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient, les uns *nous vous suivrons*, d'autres *Castille, Castille*, & d'autres *Capitaine, que ferons-nous ?* Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colombes, ce mot : *qu'ils meurent*. L'Amiral voulut se lever, mais il ne put se soutenir, & l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'Adelantade parut, une halebarde à la main, & se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, & prenant le ton de la douceur avec Portas, ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix canots que l'Amiral avait achetés des Américains, & pour s'embarquer aussitôt, lui & tous les mutins, avec autant d'empressement & de joie que s'ils

---

Colomb.

Colomb.

eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta gueres, avec les Colombb, que leurs amis particuliers & les malades. L'Amiral les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au Ciel, & leur promit de se jeter aux pieds de la Reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour, les séditioneux prirent le chemin de la pointe Orientale de l'Isle. Ils s'y arrêterent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enleverent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'Amiral, ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Véragua, & que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel, était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser le Golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues que leurs canots s'étant remplis d'eau, ils crurent les foibles en jettant leur bagage dans les flots. L'incertitude de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embourrés pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues & quelques-uns de leurs compagnons

déjà é  
après a  
en gra  
interva  
leur ré  
coupain  
vent au  
cette t  
retourn  
leur situ  
pouvaie  
de dése  
passage;  
ils se rép  
ils comm  
après, i  
fois, &  
Alors ab  
leur par  
Mendez  
ils se mi  
parties d  
aires po  
L'Ami  
des Amé  
rente; il  
discipline  
inuelles

évile. Il ne  
 ne leurs amis  
 ral les ayant  
 cita; par un  
 confiance au  
 x pieds de la  
 fidélité.  
 ux prirent le  
 l'Isle. Ils s'y  
 teres violences  
 ils enleverent  
 es habitations  
 faire payer par  
 e les satisfaire  
 es exterminer  
 les peuples de  
 de se défendre  
 de le prévenir  
 e de l'Isle, à  
 le Golfe, fa  
 fort agitée.  
 eues que leur  
 crurent les flo  
 les flots. L'ins  
 rendre le par  
 avaient emb  
 ux, voyant de  
 urs compagne

déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais,  
 après avoir nagé quelque temps, ils demanderent  
 en grace qu'on leur permît de se délasser, par  
 intervalles, en tenant le bord des canots. On ne  
 leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur  
 coupait les mains, & plusieurs se noyèrent. Le  
 vent augmentait, & la mer devint si grosse, que  
 cette troupe de furieux se vit contrainte de  
 retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur  
 leur situation, & proposé plusieurs partis, qui ne  
 pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement &  
 de désespoir, ils tenterent encore une fois le  
 passage; mais, la mer ne devenant pas plus calme,  
 ils se répandirent dans les Bourgades voisines, où  
 ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines  
 après, ils tenterent de passer pour la troisième  
 fois, & leurs efforts ne furent pas plus heureux.  
 Alors abandonnant un dessein dont l'exécution  
 leur parut impossible, & ne doutant plus que  
 Mendez & Fieschi n'eussent péri dans les flots,  
 ils se mirent à faire des courses dans toutes les  
 parties de l'Isle, & causerent mille maux aux Insu-  
 laires pour en tirer des vivres.

---

 Colomb.

L'Amiral était réduit à vivre aussi par le secours  
 des Américains; mais sa conduite étoit fort diffé-  
 rente; il faisait régner parmi ses gens une exacte  
 discipline, qu'il adouciſſoit par des attentions con-  
 tinuelles sur leurs besoins, & par des exhortations

paternelles. D'ailleurs il ne prenait jamais rien qu'en payant, & jusqu'alors il n'avait rien reçu d'eux qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se laisserent enfin de nourrir des étrangers famés, qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencerent à s'éloigner, & les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'Amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ses lumières astronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une éclipse de Lune. Il fit dire à tous les Caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eût bientôt rassemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement & de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, & qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas couru en voulant passer à l'Isle d'Hayti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance

du Dieu  
naître le  
dès ce le  
refuser t  
de vos n  
fer des

En et  
après, &  
froyable  
pieds de  
grace po  
presser  
fice; &  
allait se  
pérait d  
toute la c  
mencere  
vit repar  
les assure  
Dieu leu  
répondu  
déformai  
des vivr  
seulemen  
mais ils  
moindre

Ce sec  
ral, qu'i

jamais rien  
 t rien reçu  
 nt apporté,  
 accourus à  
 terent enfin  
 i les expo-  
 cessaire. Les  
 it aussi quel-  
 rent à s'éloi-  
 acés de mou-  
 Amiral s'avisa  
 nieres astro-  
 qu'on aurait  
 re à tous les  
 communiquer  
 conservation  
 s eût bientôt  
 e grands re-  
 leur durere,  
 s en seraient  
 otection d'un  
 N'avez-vous  
 coûté à ceux  
 obéir? Quels  
 lant passer à  
 y ai envoyés  
 vous ferez un  
 la vengeance

du Dieu des Espagnols; &, pour vous faire con-  
 naître les maux qui vous menacent, vous verrez, Colombes  
 dès ce soir, la Lune rougir, s'obscurcir, & vous  
 refuser la lumière; mais ce n'est que le prélude  
 de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refu-  
 ser des vivres.

En effet, l'éclipse commença quelques heures  
 après, & les Barbares épouvantés poussèrent d'es-  
 froyables cris. Ils allèrent aussi-tôt se jeter aux  
 pieds de l'Amiral, & le conjurer de demander  
 grace pour eux & pour leur Isle. Il se fit un peu  
 presser pour donner plus de force à son arti-  
 fice; &, feignant de se rendre, il leur dit qu'il  
 allait se renfermer, & prier son Dieu, dont il es-  
 pérait d'appaîser la colere. Il s'enferma pendant  
 toute la durée de l'éclipse, & les Américains recom-  
 mencerent à jeter de grands cris. Enfin lorsqu'il  
 vit reparaitre la Lune, il sortit d'un air joyeux pour  
 les assurer que ses prieres étaient exaucées, & que  
 Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant  
 répondu pour eux, il l'avait assuré qu'ils seraient  
 désormais bons & dociles, & qu'ils fourniraient  
 des vivres aux Chrétiens. Depuis ce jour, non-  
 seulement ils ne refuserent rien aux Espagnols,  
 mais ils évitèrent avec soin de leur causer le  
 moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'Ami-  
 ral, qu'il se formait sous ses yeux un nouveau

parti, qui l'aurait jeté dans de mortels embarras, **Colomb.** Un Apothicaire, nommé *Bernardi*, & deux de ses compagnons, *Villatora* & *Zamora*, avoient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, & qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colombes. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir de l'Espagnole, n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misere avait engagés dans cette conspiration. Le Capitaine, nommé *Diégo d'Escobar*, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec *Robdan Ximenès*, & que l'Amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce que, avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colombes, il l'avait jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vues. Les ordres qu'il lui avait donnés, portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'Amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colombes, ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, & de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'Amiral; enfin de concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une bruy

taie ex  
distance  
dans un  
& un p  
mettre  
gné, il  
verneur  
mais qu  
où il se  
apport  
attenda  
que de  
retira p  
sa répo  
précauti  
On re  
tophe C  
tere, q  
Cour, n  
modicité  
pour un  
juger q  
L'Amiral  
que la c  
gens. Il  
vraient d  
pas les pl  
tation d'E

tales exactitudes. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot, il fit débarquer un baril de vin & un porc; il fit appeler l'Amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando; &, s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le Gouverneur-général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; & qu'en attendant, il le priait d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'Amiral eût écrit sa réponse, & il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

Colomb.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un Envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la Cour, ne devait plus être en Amérique, & la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce rang, dont on pouvait juger que la situation n'était pas abondante. L'Amiral s'aperçut aussi-tôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens. Il les rassembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans, qui jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne;

Colomb

commencerent à craindre que le dessein du Gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb & tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'Amiral calmerent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, & leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent. Mais cette honnêteté fut mal reçue. Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, & que jusqu'à l'arrivée du secours, il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui & pour sa troupe, & que s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié, & qu'au reste ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes & leurs marchandises, il convenait que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les Envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur Chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grace, ils l'enlevaient par force; & Porras se tournant vers eux, leur dit que l'Amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sort

lège à l  
paru q  
prestige  
que si l  
manqué  
réduit,  
frere; q  
la main,  
lever tou  
convenir  
l'on prit  
conséque  
doué d'un  
diction se  
de l'espri  
Porras  
navires;  
*Mayma*,  
une Bour  
il parut se  
retraite. I  
les douleu  
en appren  
l'attaquer;  
sa colere,  
voya contr  
exhorter e  
pardon gé

lége à la cruauté; que cette barque, qui n'avait paru qu'un instant; était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, & que si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils & son frere; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, & d'enlever tout ce qu'il avait sur les vaisseaux. Il faut convenir que s'il n'est pas très-extraordinaire que l'on prit Colomb pour un forcier, il n'était gueres conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se retrouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; & s'étant arrêté dans un village, nommé *Mayma*, où, quelques années après, on vit naître une Bourgade Castillane sous le nom de *Seville*, il parut se disposer à forcer les Colombes dans leur retraite. L'Amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte. Il frémit d'indignation, en apprenant que les Rébelles étaient prêts à l'attaquer; cependant la prudence l'emportant sur sa colere, il chargea Don Barthélemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission, & d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter.

**Colomb.**

Mais ils ne lui donnerent pas le temps de faire cette proposition. A peine eurent-ils apperçu sa troupe, qu'ils s'avancerent les armes à la main, en criant, tue, tue. L'Adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, & ne leur demanda rien dont il ne promit l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui se fit à propos, renversa d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'Adelantade, & fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main. Mais Don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, & le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, & le reste se sauva par la fuite. Ainsi, l'Amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frere; car les Rébelles avaient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'Adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. *Lédesma*, Pilote connu par son courage & par sa force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle était à découvert; un autre coup faillit de lui abattre le bras, & d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville.

du pi  
était c  
ricains  
étendu  
honn  
cherer  
sures,  
épées.

si je m  
de ce  
Amérie  
ner les

Le  
qui éta  
d'aller  
s'engag  
avec b  
Chef,

cevait  
l'Isle E  
la con  
s'établi  
pour y  
chandis

Il se  
navire  
San-Do  
y avait

du pied. Comme on l'avait cru mort, & qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre, & sans mouvement, des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui, & voulurent toucher ses blessures, pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement ayant rappelé ses esprits, *si je me leve*, s'écria-t-il d'une voix terrible, & de ce seul mot il causa tant d'épouvante aux Américains, qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Colomb.

Le lendemain du combat, tous les Rébelles, qui étaient échappés par la fuite, prirent le parti d'aller se jeter aux pieds de l'Amiral, & de s'engager par de nouveaux sermens. Ils les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur Chef, demeurerait dans les chaînes, & qu'ils recevraient eux-mêmes, jusqu'au départ pour l'Isle Espagnole, un Capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière, avant l'arrivée du navire que Mendez & Fieschi avaient acheté à San-Domingo. Diégue de Salcédo, que l'Amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser

Colomb.

le Gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles, qu'il avait équipées comme le navire aux frais des Colomb. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés, le 28 de Juin 1504, on mit à la voile pour l'Isle Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'Isle *Beata*, à vingt lieues du Port d'Yaquimo. L'Amiral ne voulut pas aller plus loin, sans en avoir fait demander la liberté au Gouverneur-général; & non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo, le 13 d'Août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie & d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitans, le recevoir à sa descente. Il lui donna un logement dans sa maison, & ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du Gouverneur, qui semblaient démentir de si belles apparences: il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, & qu'ils se proposaient de mener en Espagne: c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles; mais il n'eut pas plutôt le prisonnier entre les mains, qu'il lui rendit la liberté; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, & juger quels

étaie  
levés  
l'Am  
crian  
parce  
ser.  
modè  
avaien  
juger  
lui su  
ment  
ses hu  
il fret  
mande  
Il n  
Septen  
étaient  
montai  
ne fut  
lieu,  
aima m  
& passa  
après a  
qu'on t  
son sec  
laissa p  
on fut  
rifiant

temps avec  
 nipées comme  
 Enfin, tous les  
 de Juin 1504,  
 mole. Les vents  
 difficile, qu'on  
 de *Beata*, à vingt  
 l ne voulut pas  
 ander la liberté  
 -seulement il  
 omingo, le 13  
 s grandes mar-  
 ando vint lui-  
 ns, le recevoit  
 gement dans la  
 traire fort civi-  
 u les Colomb,  
 mais ils devaient  
 ues actions du  
 ntrir de si belles  
 livrer François  
 d, & qu'ils se  
 : c'était à lui,  
 sstance des affai-  
 plutôt le pri-  
 endit la liberté;  
 ormer sur tout  
 & juger quels

étaient les coupables, de ceux qui s'étaient sou-  
 levés, ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à  
 l'Amiral, insulte aussi vive que l'injustice trait  
 criante, mais que les Colomb dissimulerent,  
 parce qu'ils n'étaient point en état de s'y oppo-  
 ser. L'Amiral se contenta de dire avec assez de  
 modération, que les droits de son Amirauté  
 avaient des bornes étroites, s'il ne pouvait pas  
 juger un de ses Officiers, qui s'était révolté contre  
 lui sur son propre bord, & pour sortir prompte-  
 ment d'une Isle qui était devenue le théâtre de  
 ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire,  
 il fretta deux navires, dont il partagea le com-  
 mandement avec son frere.

---

 Colomb.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de  
 Septembre, avec son fils & tous ceux qui lui  
 étaient attachés. En sortant du Port, le navire qu'il  
 montait perdit son grand mât. Mais cet accident  
 ne fut pas capable de le faire retourner dans un  
 lieu, où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il  
 aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo  
 & passer dans celui de son frere. Le 19 Octobre,  
 après avoir essuyé une furieuse tempête, & lors-  
 qu'on se croyait délivré du danger, le mât de  
 son second vaisseau se fendit en quatre, & ne  
 laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont  
 on fut obligé de faire un petit mât, en la for-  
 tifiant avec des perches & d'autres pièces de

**Colomb.**

bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-maine. Il continua sa navigation, l'espace de sept cens lieues, dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouler heureusement à San-Lucar, avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu par une nouvelle disgrâce, qui devait mettre le comble à tous ses malheurs. C'était la mort d'Isabelle, Reine de Castille, arrivée à Médina del Campo, le 9 de Novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une Princesse qui avait égalé les plus grands Rois par ses qualités personnelles, & que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, & la découverte du Nouveau Monde élevaient au-dessus de tous les Souverains de son siècle. Il paraît qu'il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique. Elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoie pour gouverner, de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes; & jamais elle ne fit éclater plus de sévérité, que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres. On a vu ce qu'il en coûta aux Colombes, pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains. Cependant elle aimait les Colombes. Elle connaissait tout leur mérite. Elle attachait un juste prix à leurs services. On ne douta point en Espagne, que sa mort n'eût sauvé le Gouverneur Ovando d'un châtimement exemplaire,

peu

pour le massacre de Xaragua , dont elle avait appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin ; & dans les articles de son testament , elle insista encore sur les bons traitemens dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb, à la mort de cette grande Reine. L'Amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de Vice-Roi. Cependant , pour ne se pas manquer à lui-même , après avoir pris quelques mois de repos à Séville , il partit avec son frere pour Ségovie , où la Cour était alors ; & , dans une audience particuliere du Roi , qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction , il lui fit un récit fort touchant de ses longs & pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances ; mais il s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sinceres. Ce Prince , s'il faut en rapporter à l'Histoire , lui portait une haine secrète , qu'il déguisait , à la vérité , sous le voile de l'estime , mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur & d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer tous ses privilèges , en lui offrant , pour récompense , des terres en échange dans la Castille. Il s'attacha effectivement du Domaine une petite îlle , nommée *Carrion de los Condes* , à laquelle

Colomb. il joignit quelques pensions ; & tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'Amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure que la Cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'Amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 de Mai, Fête de l'Ascension, il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au Monastere des Chartreux de Séville, &, dans la suite, à l'Isle Espagnole, pour être inhumé dans la grande Chapelle de l'Eglise Cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu, d'un premier mariage, Don Diégo, qui lui succéda dans les dignités ; & de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut Don Fernand, l'Ecrivain de sa Vie, & qui eut autant d'inclination pour le repos, que son pere en avait eu pour les Voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-cinquième année. Tous les traits de sa figure & de son caractère, ont été recueillis par divers Historiens de son temps. Il était d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute

personne  
visage l  
vifs, &  
enflamm  
été d'un  
grins les  
d'ailleurs  
force que  
était facil  
aisées. Il e  
à l'égard d  
amis & d  
a dû recon  
avons rapp  
l'esprit féco  
de tous les  
tiers de sa  
n'eut pas p  
naturellem  
né pour sa gr  
que lui le to  
Il parlait pe  
deste dans  
e bien publi  
piété solide, u  
orné par les  
Université d

personne annonçait de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse, ses cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue & les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile & prévenant; ses mœurs douces & aisées. Il était affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis & d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître, dans les événemens que nous avons rapportés, qu'il avait l'ame grande & forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plutôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles, & qu'il parut né pour sa grandeur. Personne ne possédait mieux que lui le ton & l'éloquence du commandement. Il parlait peu & avec grace. Il était sobre, modeste dans son habillement, plein de zèle pour le bien public & pour la Religion. Il avait une piété solide, une probité sans reproche, & l'esprit orné par les sciences, qu'il avait étudiées dans l'Université de Padoue. Il faisait même des vers

**Colomb.** Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb passé tout-d'un-coup de l'état de simple Pilote, à des dignités qui ne lui laissaient voir au-dessus de lui que le sceptre, conserva, de sa première condition, une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il était naturellement porté à la colère; quoiqu'il trouvât en lui assez de force, pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considéra-t-il point assez qu'il avait à conduire une Nation fière, & qui ne recevait pas volontiers la loi d'un Etranger. On lui reproche de la dureté pour les Américains, & d'avoir paru trop persuadé qu'ils étaient nés pour être esclaves. Ces légères taches n'ont point empêché les Historiens Espagnols de rendre à son caractère toute la justice qui lui était dûe. Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint, qu'il n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance & l'estime, en lui élevant une statue d'or. Ferréta le compare à ces Héros des premiers temps, dont l'Antiquité profane a fait des demi-Dieux. Le Roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop long-temps gouverner, ordonna, non-seulement qu'on rendit des honneurs distingués à sa mémoire; mais que ses enfans se ressen-

RALE

ne furent point  
assé tout-d'un-  
à des dignités  
plus de lui que  
iere condition,  
jaloux de son  
porté à la co-  
ssez de force,  
ut-être ne con-  
à conduire une  
pas volontiers  
che de la dureté  
paru trop per-  
e esclaves. Ces  
né les Historiens  
actere toute la  
edo ne fit pas  
Quint, qu'on  
reconnaissance  
ne statue d'or.  
s des premiers  
a fait des de-  
I, revenu de  
il s'était laissé  
ordonna, non-  
neurs distingués  
enfants se ressen-

DES VOYAGES. 169

rissent des glorieux services de leur Pere. En effet, on verra bientôt Don Diégué recueillir Colomb, tous les avantages de sa naissance, & illustrer encore son nom dans la premiere dignité du Nouveau Monde.





## CHAPITRE II.

*Nouvelles découvertes & nouveaux crimes. Vasco Nugnez , las Casas.*

**L'**ISLE ESPAGNOLE n'avait pas cessé, depuis plus d'un an, d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étaient terminées par le massacre d'une infinité d'Insulaires, & par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs Souverains. Il fut pendu à San-Domingo. Ses sujets pressés de toutes parts, furent réduits à de si cruelles extrémités, qu'étant blessés à mort, ils s'enfonçaient de rage leurs fleches dans le corps, les retiraient, les prenaient avec les dents, & les mettaient en morceaux, qu'ils jetaient contre les Chrétiens. D'autres, ayant été faits prisonniers, & se voyant forcés par leurs vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitaient volontairement sur les pointes des rochers. Le succès des armes Castellanes, & la nouvelle de la mort d'Isabelle, mirent le comble à l'infortune de ces misérables Américains. Le salaire même qu'un ordre de cette Princesse leur faisait accorder pour leurs

Ovando.

servic  
mois,  
tranch  
furent  
de sex  
pour c  
truire  
soins d  
l'or. Il  
deux à  
nouvell  
à la Co  
de Ciba  
que fom  
marcs. C  
rement.  
cent qua  
dont la r  
bientôt i  
le passag  
tager ta  
temps né  
Seigneur  
départem  
pas de p  
Agens,  
leurs inte  
lajres en

services, & qui était d'une demi-piastre chaque mois, parut une charge trop pesante. Il fut retranché tout-à-fait ; & tous ces malheureux furent condamnés au travail, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, & sans autre obligation, pour ceux qui les employaient, que de les instruire des principes du Christianisme. Mais les soins d'Ovando se portaient sur la recherche de l'or. Il en faisait quatre fontes chaque année, deux à Buéna - Ventura, pour les vieilles & les nouvelles mines de Saint-Christophe, & deux à la Conception de la Véga, pour les mines de Cibao. Dans la première de ces deux villes, chaque fonte fournissait de cent dix à cent vingt mille marcs. Celles de la Conception donnaient ordinairement cent vingt ou cent trente, & quelquefois cent quarante mille marcs : prodigieuses sommes dont la renommée fit tant de bruit en Espagne, que bientôt il ne se trouva plus assez de navires pour le passage de ceux qui s'empresaient d'aller partager tant de trésors. Mais il ne fut pas longtemps nécessaire de passer la mer. La plupart des Seigneurs & des Ministres demandèrent des départemens dans l'Isle Espagnole, & n'eurent pas de peine à les obtenir. Ils y établirent des Agens, qui eurent à pousser tout-à-la-fois leurs intérêts & ceux de leurs Maîtres. Les Insulaires en devinrent les victimes. On les ménagea

Ovando.

Ovando.

d'autant moins, que ceux qui succombaient sous le poids du travail étaient aussi-tôt remplacés, en vertu des Provisions de la Cour. Le Gouverneur-général n'osant rien refuser à ces impitoyables Maîtres, & moins encore châtier leur cruauté, on ne peut imaginer sans horreur combien de malheureux furent sacrifiés, en peu de mois, à l'avidité des Grands & de leurs Emissaires.

Jusqu'alors on n'avait fait passer dans l'Isle qu'un fort petit nombre de femmes Castillanes, & la plupart des nouveaux habitans s'étaient attachés à des filles du pays, dont les plus qualifiées avaient été le partage des Gentilshommes; mais les unes & les autres n'avaient pas le titre de femmes, & plusieurs même de leurs amans étaient mariés en Castille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient, pour remédier à ce désordre, que de chasser de l'Isle ceux qui, étant mariés, refusèrent de faire venir leurs femmes, & d'obliger les autres, sous la même peine, d'épouser leurs maîtresses ou de s'en défaire. Comme ceux-ci embrassèrent presque tous le premier de ces deux partis, on peut dire que les trois quarts des Espagnols, qui composent aujourd'hui cette Colonie, sont descendus de ces anciens mariages. En 1507, il n'y restait déjà plus que soixante mille indigènes, c'est-à-dire, la vingtième partie de ce

qu'on y  
blisseme  
tous les  
Ovando.  
Isles Luc  
premier  
goûter ce  
de procu  
peuples a  
grand no  
donna da  
plutôt pu  
équipé de  
des recrue  
fourberies  
à les suivre  
d'une régi  
premiers p  
à venir pa  
séduisirent  
arrivant à  
les avait tr  
nombre,  
incroyables  
navire Espa  
lieues en m  
ils avaient  
douce. Ils

qu'on y en avait trouvé dans l'origine de l'établissement. Ce nombre ne suffisant point pour tous les services auxquels ils y étaient employés, Ovando résolut d'y transporter les habitans des Isles Lucayes, qui avaient été découvertes dans le premier voyage de Christophe Colomb. Il fit goûter cette proposition à la Cour, sous prétexte de procurer les lumieres de la Religion à des peuples auxquels on ne pouvait fournir un assez grand nombre de Missionnaires, & Ferdinand donna dans le piège. La permission ne fut pas plutôt publiée, que plusieurs particuliers ayant équipé des bâtimens à leurs frais pour aller faire des recrues aux Lucayes, mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces Insulaires à les suivre. La plupart les assurèrent qu'ils venaient d'une région délicieuse, où étaient les ames des premiers parens des Américains, qui les invitaient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais, lorsqu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils reconnurent qu'on les avait trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & d'autres formerent des entreprises incroyables pour se dérober à leurs tyrans. Un navire Espagnol en rencontra plusieurs à cinquante lieues en mer, sur un tronc d'arbre, autour duquel ils avaient attaché des calebasses remplies d'eau douce. Ils touchaient presque à leur Isle; mais on

---

Ovando.

**Ovando.** ne manqua pas de les faire rentrer dans l'esclavage. La violence qui fut employée après la ruse, rendit, en peu d'années, les Lucayes absolument désertes.

**Jean Ponce.** *Jean Ponce*, qui commandait à *Salvaleon*, ville nouvelle de l'Espagnole, qu'*Ovando* avait fait bâtir sur le bord de la mer, à vingt-huit lieues de *San-Domingo*, ayant appris de quelques Américains qu'il y avait beaucoup d'or dans l'Isle de *Boriquen*, que *Christophe Colomb* avait nommée *Saint-Jean*, & qui a pris ensuite le nom de *Portoric*, obtint du Gouverneur-général la permission de la visiter. Il se mit dans une caravelle, que ses guides firent aborder sur la côte d'une terre dont le Seigneur, nommé *Agueynaba*, était le plus riche & le plus puissant de l'Isle; il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Américains, qui consistait à prendre le nom de ceux qu'ils voulaient honorer singulièrement. Ainsi, le Cacique se fit nommer, dès le premier jour, *Jean-Ponce Agueynaba*. Il conduisit son hôte dans toutes les parties de l'Isle, & sur les bords des deux rivières, nommées *Manatuabon* & *Cabuco*, dont le sable était mêlé de beaucoup d'or. *Ponce* en fit faire des épreuves, & se hâta de porter cette heureuse nouvelle au Gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avait laissée dans l'Isle, y fut si bien traitée dans son absence, qu'il

galemen  
manité  
Colonie  
lieux d  
Elle a q  
l'excepti  
d'où s'es  
viron qu  
geur, &  
du Sud e  
Nord, &  
La mé  
rendirent  
qu'elle se  
belle. Do  
de l'Ami  
droits qu  
fortes opp  
mais, apr  
de ce Pri  
de recour  
Un Mémo  
qui ne con  
du Roi &  
ouvrit les  
cussion, o  
si bien éta  
son procès

galement attiré par la richesse du pays & par l'humanité des habitans, il y revint pour former une Colonie. L'Isle est éloignée de douze ou quinze lieues de la pointe Occidentale de l'Espagnole. Elle a quelques Ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui qui fut nommé *Puerto Rico*, d'où s'est formé *Portoric*; sa longueur est d'environ quarante lieues sur quinze ou seize de largeur, & son circuit de cent vingt: toute la côte du Sud est au dix-septieme degré de latitude du Nord, & celle du Nord au dix-huitieme.

---

Jean Ponce.

La même année apporta des changemens, qui rendirent à la réputation des Colombes un éclat qu'elle semblait avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Don Diégue Colomb, l'aîné des deux fils de l'Amiral, avait poursuivi avec chaleur les droits qu'il avait hérités de son pere. Les plus fortes oppositions étaient venues du Roi même; mais, après avoir long-temps essuyé les lenteurs de ce Prince, il avait obtenu enfin la permission de recourir aux voies communes de la Justice. Un Mémoire, composé de quarante-deux articles, qui ne contenaient que les anciennes conventions du Roi & de la Reine avec l'Amiral, avait fait ouvrir les yeux au Conseil. Après une exacte discussion, on avait reconnu la justice d'une demande si bien établie, & le jeune Colomb avait gagné son procès d'une seule voix. Cependant il aurait

---

D. Diégue  
Colomb.

D. Diégué  
 Colomb.

eu peine à vaincre l'irrésolution du Roi, s'il n'étoit trouvé, dans une alliance fort honorable, des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles. Il épousa Marie de Tolède, fille de Ferdinand de Tolède, Grand-Commandeur de Léon, Grand-Veneur de Castille, frere du Duc d'Albe & cousin-germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe était d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce mariage fut de porter les deux freres à solliciter fortement, l'un en faveur de son neveu & l'autre pour son gendre. Ovando fut révoqué, & Don Diégué fut nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de Gouverneur-général, quoiqu'en faveur d'une alliance qui l'approchait de la maison royale, on le trouve souvent honoré de la qualité de Vice-Roi, & Dona Maria de Tolède, son épouse, de celle de Vice-Reine.

Il paraît que la disgrâce d'Ovando ne vint pas seulement du crédit de la Maison de Tolède, & que la Reine Isabelle, pour assurer la punition du massacre de Xaragua, dont elle avait toujours parlé avec horreur, avait prié Ferdinand de rappeler un Officier qui avait répondu si mal à sa confiance. Il ne paraît pas pourtant qu'il joignit l'avarice à la cruauté, s'il est vrai, comme on le rapporte, qu'en partant pour l'Espagne, il fut obligé d'emprunter cinq cens écus d'or pour les frais de son voyage.

Le R  
 rances  
 Colomb  
 tant de  
 sance su  
 dont la  
 lui parut  
 & les av  
 Loin de  
 considéra  
 fortune d  
 pas qu'il  
 avait fait  
 qui estim  
 qui pouv  
 non-seule  
 instructio  
 bien pour  
 pas se ch  
 cette prop  
 Gentilhom  
 qui s'était  
 Cour, arr  
 commissio  
 de ce qui  
 demanda  
 & son cré  
 ynces de

Le Roi, qui avait conçu de trop grandes espérances des dernières découvertes de Christophe Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alphonse d'Ojéda, dont la hardiesse & le courage étaient célèbres, lui parut propre à cette entreprise ; mais les courses & les aventures d'Ojéda ne l'avaient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux frais d'un armement considérable, il luttait alors contre sa mauvaise fortune dans l'Isle Espagnole, d'où il ne paraît pas qu'il fût parti depuis le second voyage qu'il avait fait avec Améric Vespuce. Jean de la Cosa, qui estimait son caractère, apprenant l'obstacle qui pouvait faire renoncer à ses services, offrit non-seulement de lui porter les ordres & les instructions de la Cour, mais de l'aider de son bien pour une dépense dont le Roi ne voulait pas se charger. Le Ministre des Indes accepta cette proposition ; mais, dans le même temps, un Gentilhomme fort riche, nommé *Diégo de Nicuessa*, qui s'était fait connaître avantageusement à la Cour, arriva de l'Isle Espagnole, chargé d'une commission qui regardait cette Colonie. Instruit de ce qui se ménageait en faveur d'Ojéda, il demanda que l'entreprise fût partagée entre eux, & son crédit le fit écouter. On forma deux Provinces de cette partie du Continent où l'on vou-

---

D. Diégo  
Colomb.

lait s'établir ; on en régla les limites ; & les provisions de deux Gouverneurs furent expédiées. D. Diégue Colomb. Le partage d'Ojéda fut tout l'espace qui est depuis le cap de Vela , auquel il avait donné le nom , jusqu'à la moitié du Golfe d'Uraba ; & ce pays fut nommé la nouvelle *Andalousie*. Nicuesa obtint ce qui est depuis le même Golfe jusqu'au Cap *Gracias à Dios* , & cette Province reçut le nom de *Castille d'Or*. Jean de la Cosa fut créé Sergent-Major & Lieutenant-général du Gouvernement d'Ojéda , avec droit de survivance pour son fils. On abandonna aussi la Jamaïque , en commun , aux deux Gouverneurs , pour en tirer des vivres & d'autres secours.

Don Diégue avait reçu ordre , à son départ d'Espagne , de faire un établissement dans l'Isle de Cubagua , qu'on appellait communément l'Isle *des Perles*. Plusieurs habitans s'offrirent pour cette entreprise , sur-tout ceux qui avaient à leur service des esclaves Lucayas. Ces infortunés avaient une facilité extraordinaire à demeurer long-temps sous l'eau , & l'expérience avait appris qu'ils étaient moins propres au travail des mines. L'Amiral profita de cette connaissance ; & , pendant plusieurs années , il se fit , dans cette Isle , des fortunes immenses par la pêche des perles. Herrera fait monter le seul quint de la Couronne à quinze mille ducats ; mais bientôt les Plongeurs , qui furent

peu m  
disparu  
Elle est  
cens li  
Comm  
de salp  
que qu  
fut bien  
qui pass  
qu'une  
excellen  
& une  
pour mé  
Les Insu  
vivaient  
On rema  
tés de C  
prirent u  
Leurs on  
longerent  
Dans l  
blissement  
jetté les f  
fut achevé  
& son fr  
hérité de  
commença

& les pro-  
 e expédiées.  
 ni est depuis  
 né le nom,  
 & ce pays  
 e. Nicuesa  
 olse jusqu'au  
 nce reçut le  
 Cofa fut créé  
 du Gouver-  
 vivance pour  
 amaique, en  
 pour en tirer  
 à son départ  
 nt dans l'Isle  
 unément l'Isle  
 ent pour cette  
 nt à leur ser-  
 rtunés avaient  
 er long-temps  
 s qu'ils étaient  
 es. L'Amiral  
 dant plusieurs  
 s fortunes im-  
 Herrera fait  
 ne à quinze  
 ars, qui furent

peu ménagés, périrent presque tous, & les perles  
 disparurent en même temps des côtes de l'Isle.  
 Elle est éloignée de l'Espagnole de plus de trois  
 cens lieues. Sa situation est au dixieme degré.  
 Comme la terre en est seche & stérile, remplie  
 de salpêtre, sans eau douce & sans autres plantes  
 que quelques arbres de gayac & des ronces, elle  
 fut bientôt abandonnée de ses nouveaux habitans  
 qui passerent à la Marguerite. Ils ne regretterent  
 qu'une jolie ville, qu'ils avaient bâtie dans un  
 excellent Port, sous le nom de *Nouvelle Cadix*,  
 & une fontaine odoriférante, dont l'eau patie  
 pour médicinale, & furnage sur celle de la mer.  
 Les Insulaires naturels avaient le corps peint, &  
 vivaient des huîtres dont ils tiraient les perles.  
 On remarqua que les pourceaux qu'on avait appor-  
 tés de Castille, & qui multiplierent beaucoup,  
 prirent une forme qui les faisait méconnaître.  
 Leurs ongles, s'il en faut croire l'Historien, s'a-  
 longerent d'un demi-pied en hauteur.

Dans le cours de la même année 1508, l'éta-  
 blissement de Portoric, dont Jean Ponce avait  
 jeté les fondemens sous les auspices de la paix,  
 fut achevé par la violence. Agueynaba était mort,  
 & son frere, qui lui avait succédé, n'avait pas  
 hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce  
 commença par bâtir une Bourgade, & voulut

            
 D. Diéque  
 Colomb.

faire ensuite des départemens, à l'exemple de  
 D. Diégué l'Isle Espagnole, mais il reconnut qu'il s'était  
 Colomb. trop flatté en croyant pouvoir disposer des Insu-  
 laires comme d'un peuple conquis. Si la réputation  
 des Espagnols qu'ils regardaient encore comme  
 autant de Dieux descendus du ciel, leur avait  
 d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la  
 pesanteur du joug, qu'ils cherchèrent les moyens  
 de s'en délivrer. Ils s'assemblerent, & le premier  
 objet de leurs délibérations fut de s'éclaircir sur  
 l'immortalité de ces cruels étrangers. Un Cacique,  
 nommé *Brayau*, fut chargé de cette commission.  
 Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses,  
 à se loger familièrement chez les Insulaires, un  
 jeune-homme, nommé *Salcedo*, passa chez *Brayau*,  
 qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié.  
 Après s'être reposé quelques jours, il prit congé  
 de son hôte, qui, le voyant chargé d'un paquet,  
 l'obligea de prendre quelques habitans pour le  
 porter, & pour l'aider lui-même dans quelques  
 passages difficiles. *Salcedo* arriva au bord d'une  
 riviere qu'il fallait traverser. Un de ses guides,  
 chargé des ordres secrets du Cacique, se pré-  
 senta pour le charger sur ses épaules, & lorsqu'il  
 fut au milieu de la riviere, il le laissa  
 tomber. Les Américains, qui le suivaient, se  
 joignirent à lui pour tenir long-temps l'Espagnol

au fond

au fond  
 marque  
 Cependa  
 persuade  
 de lui av  
 que sa ch  
 n'avaient  
 rit. Leurs  
 grandes r  
 ils ne ces  
 & d'obser  
 Cette com  
 qu'à ce qu  
 commença  
 informerent  
 ut s'en rap  
 ux autres C  
 e la préte  
 tirent la ré  
 ue ce fût  
 beaucoup d  
 éfiance, il  
 ue les autr  
 er. Un O  
 ppé dans d  
 artement, l  
 ur la sœur  
 Tome X.

au fond de l'eau, & le voyant enfin sans aucune  
 marque de vie, ils tirèrent le corps sur la rive.  
 Cependant, comme ils ne pouvaient encore se  
 persuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuses  
 de lui avoir laissé avaler tant d'eau, en protestant  
 que sa chute les avait beaucoup affligés, & qu'ils  
 n'avaient pu faire plus de diligence pour le secour-  
 ir. Leurs discours étaient accompagnés des plus  
 grandes marques de douleur, pendant lesquels  
 ils ne cessaient point de rebouter le cadavre,  
 & d'observer s'il donnait quelque signe de vie.  
 Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire, jus-  
 qu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui  
 commençait à s'exhaler du corps. Brayau, qu'ils  
 informèrent aussitôt de leur découverte, ne vou-  
 lut s'en rapporter qu'à ses yeux. Il fit son rapport  
 aux autres Caciques; & se délabusant tous ensemble  
 de la prétendue immortalité de leurs tyrans, ils  
 prirent la résolution de s'en défaire à quelque prix  
 que ce fût. Leur entreprise fut conduite avec  
 beaucoup de secret; & les Castillans étant sans  
 défiance, ils en massacrèrent une centaine, avant  
 que les autres eussent ouvert les yeux sur le dan-  
 ger. Un Officier, nommé *Sotomayor*, fut enve-  
 loppé dans ce nombre. Il avait eu, dans son dé-  
 partement, le frere d'Agueynaba; & quoiqu'averti  
 par la sœur de ce Cacique, dont il était aimé, il

—————  
 D. Diégue  
 Colonib.

**D. Diégue Colomb.** négligea ses avis & ceux d'un Castillan, qui savait assez la langue pour avoir compris que les Américains chantaient déjà la mort, avant qu'il fût assassiné.

Ponce, alarmé pour lui-même, rassembla aussitôt tout ce qui restait de Castillans dans l'Isle, & pressant les Américains dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appellerent à leurs secours, il en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'espérance de rentrer en liberté. Tous les gens étaient d'anciens soldats exercés à combattre les Sauvages dans les guerres de l'Espagnole; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire qu'un grand chien, dont l'Histoire fait un éloge singulier, & dont le nom mérite bien de figurer parmi de tels Héros. Il s'appellait *Bezerrillo* (a). Cepen-

---

(a) « Les Historiens assurent qu'il savait distinguer les Américains ennemis & ceux qui vivaient en paix. Aussi redoutaient-ils plus dix Castillans avec ce chien, que cent Castillans sans lui; avant la guerre, ils lui donnaient, pour l'appaiser, la même portion qu'à un Arbalétrier, non-seulement en vivres, mais en or, en esclaves, & autres choses que son Maître recevait. Entre plusieurs preuves de discernement de cet animal, on rapporte que les Castillans ayant un jour résolu de faire dévorer une vieille Américaine,

dant l'In  
les habit  
plier de  
vaient d  
de se per  
ceux mê  
raient po  
fit regard  
abandonn  
ils furent  
péritent p  
La Jam  
joug. L'A  
Jean d'Esq  
l'ordre d'y  
Cepend  
la conquête  
fameux Fra

qui leur de  
qu'elle deva  
qu'ils la vire  
femme, le  
posture suppl  
Seigneur Ch  
Chrétiens; n  
Chien s'adou  
elle & revint

tant l'Isle n'aurait pas été facilement subjuguée, si les habitans, qui virent leurs ennemis se multiplier de jour en jour par les secours qu'ils recevaient de l'Espagnole, n'avaient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étaient ceux mêmes qu'ils avaient tués; mais ils ressuscitèrent pour combattre. Dans cette occasion, qui leur fit regarder la résistance comme inutile, s'étant abandonnés à la discrétion de leurs vainqueurs, ils furent employés au travail des mines, où ils périrent presque tous.

La Jamaïque fut mise, la même année, sous le joug. L'Amiral Don Diégue Colomb y envoya Jean d'Esquivel, avec un Corps de Troupes, & l'ordre d'y faire un établissement en son nom.

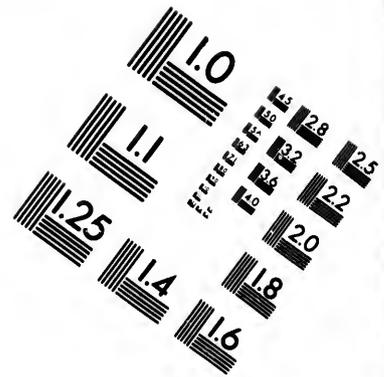
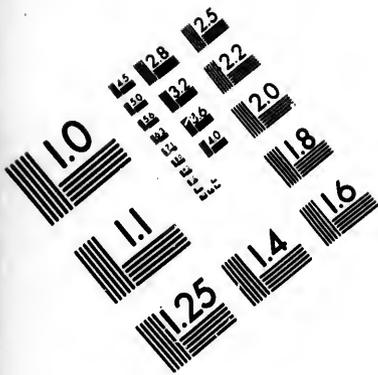
Cependant Alphonse d'Ojéda était parti pour la conquête du Darien, & l'on remarque que le fameux François Pizarre, qui fut depuis le conqué-

D. Diégue  
Colomb,

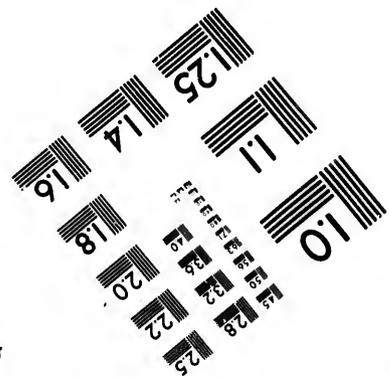
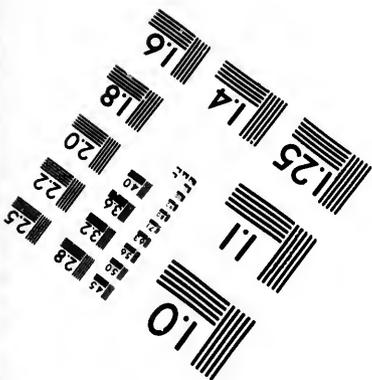
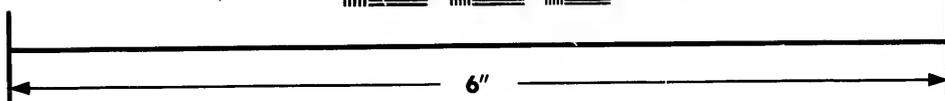
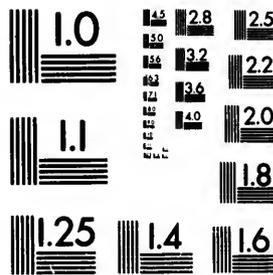
Ojéda.

qui leur déplaisait, ils la chargerent d'une lettre qu'elle devait porter à quelque distance; & lorsqu'ils la virent sortir, ils lâcherent Bezerillo. Cette femme, le voyant accourir furieusement, prit une posture suppliante, lui montra la lettre, & lui dit, Seigneur Chien; je vais porter cette Lettre à des Chrétiens; ne me faites pas de mal. A ces mots, le Chien s'adoucit, la flaira, leva la jambe, pissâ contre elle & revint sans lui nuire. »





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



---



---

 Ojéda.

rant du Pérou, était de cette expédition, & que Fernand Cortez, qui devait en être, fut retenu par une maladie. L'escadre arriva au Port que Rodrigue Bastidas avait découvert en 1501, & qu'il avait nommé *Carthagène*. Les Espagnols n'y avaient encore aucun établissement : ils savaient que les habitans du pays étaient de haute taille, extrêmement braves, qu'ils avaient l'usage d'empoisonner leurs fleches, & que les femmes n'y excellaient pas moins que les hommes à tirer de l'arc & à lancer la zagaye. Christophe Guerra & d'autres Espagnols, qui avaient visité cette côte depuis Bastidas, les avaient peu ménagés ; & , pour s'établir dans leur pays, il fallait se préparer à la guerre ; la Coza, qui craignait leurs fleches venimeuses, était d'avis d'abandonner leur côte, & de passer dans le golfe d'Uraba, dont les habitans étaient moins féroces ; mais Ojéda, se fiant à son courage & au bonheur qu'il avait eu dans toutes ses expéditions, de ne recevoir aucune blessure, rejeta ce conseil timide, & prit le parti d'attaquer les Américains qui se disposaient à l'investir : il en tua un grand nombre. Quelques prisonniers qu'il força de lui servir de guides, le conduisirent à la vue de leurs habitations. Les fugitifs s'étaient ralliés dans un champ voisin, & parurent prêts à soutenir une seconde attaque : leurs armes étaient des boucliers & des épées

d'un bois  
de point  
lançaient  
l'intrépide  
Saint Jacq  
se firent j  
vrirent en  
de leurs  
serve de h  
se retirer  
défendirent  
les Castilla  
reprochant  
un d'entr'e  
dards & d  
de la maïso  
sein, d'un  
mort. Ojéd  
homme, fi  
maison, qu  
huit guerrie  
enlevés dan  
vaisseaux ;  
tinua de fai  
qu'on put d  
faïsi de la B  
des maisons  
s'étaient reti

d'un bois très-dur , des arcs & des fleches garnies de pointes d'os fort aîgues, & des zagayes qu'ils lançoient fort habilement ; mais , au signal de l'intrépide Ojéda , qui fit retentir le nom de Saint Jacques, avec un cri terrible, les Castillans se firent jour au travers de ces barbares , & couvrirent en un moment la terre de morts ; le reste de leurs ennemis se sauva par la fuite , à la réserve de huit, qui n'ayant pu joindre les autres, se retirèrent dans une de leurs cabanes, & se défendirent si vivement à coups de fleches, que les Castillans n'en osaient approcher. Ojéda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nuds, un d'entr'eux s'élança tête baissée , au travers des dards & des fleches, & touchait déjà au seuil de la maison, lorsqu'il fut frappé, au milieu du sein, d'un coup de fleche, qui le fit tomber mort. Ojéda, furieux de la perte d'un si brave homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés, à la maison, qui fut consommée en un instant, avec les huit guerriers : soixante prisonniers qu'on avait enlevés dans le combat, furent envoyés aux vaisseaux ; & , pendant le reste du jour, on continua de faire main-basse sur tous les Américains qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojéda s'étant saisi de la Bourgade d'*Yurbaco*, n'y trouva que des maisons nues & désertes ; tous les habitans s'étaient retirés dans les montagnes, avec leurs

---



---

Ojéda.

Ojéda.

familles & tous leurs biens ; ces apparences de consternation portèrent trop facilement les vainqueurs à se disperser ; les habitans qui les observaient de leur retraite , jugeant que , dans cette séparation , ils auraient peine à se rassembler , fondirent sur eux de divers côtés , avec des cris épouvantables ; la Cosa fut un des premiers qui furent surpris dans des cabanes où ils étaient à se reposer ; il se défendit vaillamment , jusqu'à ce qu'ayant vu tomber la plupart de ses gens , & sentant lui-même la force du venin dans une infinité de blessures qu'il avait reçues des fleches Américaines , il dit à un brave Castillan , qui se trouvait près de lui , & qui n'avait point encore été blessé : « sauvez-vous , s'il se peut ; Dieu vous a » conservé pour rendre compte de notre malheur » au Commandant. » Ce soldat fut le seul , en effet , qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des ennemis.

Ojéda ne fut y moins maltraité. Après avoir perdu tous ses gens , dans un enclos où ils avaient été percés de fleches , il ne dut la vie lui-même qu'à son agilité , qui le fit passer comme un éclair au milieu des ennemis ; il se sauva dans l'épaisseur des bois & des montagnes , sans autre guide que le hasard , & courant toujours vers la mer. Les Castillans de l'escadre , surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles , visiterent la côte dans leurs

Barques , & rivage , se retiré l'épée trois cens leur & la fut long-tem il ne fut rap par la force défaites avais Castillans ; pendant qu'il perdu tant qu'il regard & dont il se les conseils , qui chercha Nicueffa , de tres inquiétude lui dans l'In que ce nou venger ; il d'aller au-d Nicueffa ne mations qu'il d'Ojéda par l daît parler de s'en croyait o de son rival

Barques, & le trouverent à peu de distance du rivage, sous des mangles fort épais, où il s'était retiré l'épée à la main, & son bouclier percé de trois cens coups de fleches. La fatigue, la douleur & la faim l'avaient tellement affaibli, qu'il fut long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot: il ne fut rappellé à la vie, qu'à force de soins, & par la force naturelle de sa constitution. Cette défaite avait coûté soixante & dix hommes aux Castillans; c'était pour eux une perte considérable. Pendant qu'Ojéda s'abandonnait au regret d'avoir perdu tant de braves gens, sur-tout la Cosa, qu'il regardait comme le meilleur de ses amis, & dont il se reprochait amerement d'avoir négligé les conseils, il apperçut au large plusieurs navires, qui cherchaient à s'approcher de la côte; c'était Nicuesa, dont l'arrivée imprévue lui causa d'autres inquiétudes. Les différends qu'il avait eus avec lui dans l'Isle Espagnole, lui firent appréhender que ce nouvel ennemi ne fît l'occasion de se venger; il pria ses gens de le laisser seul, & d'aller au-devant des vaisseaux qui paraissaient. Nicuesa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut; mais, jugeant des alarmes d'Ojéda par les précautions avec lesquelles il entendait parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croyait offensé, & que, respectant l'infortune de son rival, il voulait oublier leurs anciennes

---

 Ojéda.

Ojéda.

querelles , pour l'assister de toutes ses forces , & venger avec lui le sang Espagnol , indignement répandu par des Barbares. Ojéda , qui fut instruit de cette déclaration , y prit confiance avec la même noblesse. On débarqua quatre cens hommes des deux escadres ; les deux Gouverneurs se mirent à leur tête ; on marcha vers le village d'Yurbaco , où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Américains , & l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

Ils y étaient dans une profonde sécurité , lorsque les cris d'une sorte de perroquets rouges , d'une grosseur extraordinaire , qu'ils appellaient *guacamayas* , & que nous avons nommés *aras* , les avertirent que leurs ennemis pensaient à la vengeance ; mais l'attaque fut si brusque , que ceux qui n'avaient pas profité de cet avis pour prendre la fuite , furent passés au fil de l'épée , ou tués à coups d'arquebuses. Les vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'habitation ; ils attendaient au passage le reste de ces malheureux échappés à leur première furie , & que l'impétuosité des flammes forçait d'abandonner leurs retraites : le massacre fut si général , qu'on ne fit aucun prisonnier. Lorsqu'on ne vit plus d'ennemis , on se livra au pillage , & le butin fut considérable : Nicuesa eut , pour sa part , la valeur de vingt mille pistoles. Dans les recherches qu'on fit

aux environs  
un arbre  
sement en  
causa tant  
serent pass  
table.

Après ce  
déformais  
pour suivre  
prit la route  
voulait pren  
par les ven  
voisine de la  
tans & de l'  
ment dans  
riviere de  
montagnes  
Golfe d'Ura  
ville , qu'il  
pérance que  
tirait des fle  
fut la second  
le Continent  
miere.

Les habita  
quels il était  
forces , Ojéda  
navires à l'I

aux environs de la bourgade, on trouva, sous             
 un arbre, le corps de la Cosa, monstrueu-             
 sement enflé par la force du poison. Ce spectacle Ojéda.  
 causa tant d'horreur aux Castillans, qu'ils n'o-  
 serent passer la nuit dans un lieu si redou-  
 table.

Après cette expédition, les deux Chefs, unis  
 désormais d'intérêts & d'amitié, se séparèrent  
 pour suivre le cours de leur fortune. Nicuesa  
 prit la route de Véragua, tandis qu'Ojéda, qui  
 voulait prendre celle du Golfe d'Uraba, fut arrêté,  
 par les vents contraires dans une petite Ile,  
 voisine de la Côte, où il enleva quelques habi-  
 tans & de l'or. De-là étant entré plus heureuse-  
 ment dans le Golfe, il chercha inutilement la  
 riviere de Darien; &, s'étant arrêté devant les  
 montagnes qui sont à la pointe Orientale du  
 Golfe d'Uraba, il y jeta les fondemens d'une  
 ville, qu'il nomma *Saint-Sébastien*, dans l'es-  
 pérance que la protection de ce Saint le garan-  
 tirait des fleches empoisonnées. Cette Colonie  
 fut la seconde que les Castillans formerent dans  
 le Continent. Celle de Véragua avait été la pre-  
 miere.

Les habitans du pays étant des Cannibales, aux-  
 quels il était difficile de résister avec si peu de  
 forces, Ojéda prit le parti d'envoyer un de ses  
 navires à l'Isle Espagnole, avec son or & ses

Ojéda.

prisonniers, sous la conduite d'un Officier, nommé *Enciso*, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes & des provisions. Ensuite, il tourna tous ses soins à se retrancher dans un Fort de bois, contre les attaques des Américains. Mais les vivres lui ayant manqué, les gens se virent forcés d'en chercher dans les campagnes, & les habitations voisines. Ils y trouverent de toutes parts, un grand nombre d'ennemis, si peu traitables & si bien armés, qu'ils furent réduits à se tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils essuyèrent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en était déjà mort un grand nombre, & les autres s'attendaient au même sort, lorsqu'un bâtiment parti de l'Isle Espagnole, vint mouiller à la vue de Saint-Sébastien. Il était commandé par Bernardin de Talavera, qui s'étant échappé d'une prison, où il était retenu pour ses crimes, avait trouvé le moyen de s'associer soixante-&-dix hommes, recherchés comme lui par la justice, & s'était saisi, avec leurs secours, d'un navire Génois qu'il avait rencontré au Cap de Tiburon. Cette troupe de fugitifs avait mis à la voile, sans aucune vue bien éclaircie; & la Providence avait dirigé leur route vers Saint-Sébastien, dont les habitans étaient à la veille de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toutes les provisions du vaisseau; & Talavera, qui n'a-

vait pas de m  
 sous ses ord  
 distribution d  
 fit quantité de  
 de peines à ca  
 ait flatté envai  
 ses nouvelles f  
 repos. Ils n'en  
 perte des Espa  
 garnison Espa  
 Général leur tu  
 gens ensemble.  
 este, s'ils pouv  
 eur fit mettre  
 en embuscade  
 ui. Ojéda forti  
 leur qui le por  
 s'avança vers  
 e fuit pour l'  
 rchers lui tire  
 erça la cuisse.  
 lus d'inquiétud  
 u conler son  
 oisonnée. En e  
 voit mourir  
 était arrivé à  
 effure. Mais  
 mède, qui au

n'aurait pas de meilleur parti à prendre, s'engagea  
 sous ses ordres avec toute sa troupe. Mais la  
 distribution des vivres, entre des gens affamés,  
 fit quantité de mécontents dont Ojéda eut beaucoup  
 de peines à calmer les plaintes. D'ailleurs il s'é-  
 tait flatté en vain que les Américains respecteraient  
 ses nouvelles forces, & lui laisseraient quelque  
 repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la  
 perte des Espagnols. Dans toutes les sorties de la  
 garnison Espagnole, ils s'étaient apperçus que le  
 Général leur tuait seul plus de monde que tous ses  
 gens ensemble. L'espérance de défaire aisément le  
 reste, s'ils pouvaient vaincre un ennemi si terrible,  
 leur fit mettre quatre de leurs meilleurs archers  
 en embuscade, avec ordre de ne tirer que sur  
 lui. Ojéda sortit le premier du Fort, & dans l'ar-  
 mée leur qui le portait toujours à donner l'exemple,  
 s'avança vers un gros d'ennemis, qui feignaient  
 de fuir pour l'attirer dans le piège. Les quatre  
 archers lui tirèrent plusieurs coups dont l'un lui  
 perça la cuisse. Il retourna au Fort avec d'autant  
 plus d'inquiétude pour sa vie, qu'il n'avait jamais  
 vu couler son sang, & que la fleche était em-  
 poisonnée. En effet, tous les gens s'attendaient à  
 le voir mourir dans une espèce de rage, comme  
 il était arrivé à tous ceux qui avaient reçu quelque  
 blessure. Mais son courage lui fit imaginer un  
 remède, qui aurait épouvanté tout autre que lui.

Ojéda.

Ojéda.

Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à son Chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la plaie. Envain le Chirurgien refusa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de son Général à se reprocher. Ojéda jurant qu'il le ferait pendre, s'il tardait à le satisfaire, il se rendit; & le malade soutint cette cruelle opération avec une constance héroïque. Il avait reconnu que le venin des fleches était froid au dernier degré. La chaleur du feu consuma toute l'humeur froide; mais elle causa une si violente inflammation dans la masse du sang, qu'il fallut employer un tonneau entier de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir.

Sa guérison ne servit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avait déjà vu la fin des vivres qu'il avait achetés de Talavera. Enciso ne revenait point. La crainte des nouvelles extrémités, qui paraissaient inévitables, porta tous les Castillans, non-seulement à demander leur départ, mais à faire des complots secrets pour se saisir des deux brigantins. Ojéda ne vit pas d'autre remède au désordre, que l'offre d'aller lui-même à l'Isle Espagnole pour hâter le secours qu'il en attendait, & d'ajouter que, s'il ne paraitrait point dans l'espace de cinquante jours, ils seraient dégagés de l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. Cette proposition ayant satisfait les plu-

D

mutins, il s'e  
avoir nomme  
François Piz  
rude école,  
quelles il éta

Aussi-tôt c  
se crut en c  
qui ne lui av  
conservait le  
commença pa  
vité dura peu  
le besoin qu'il  
avoir été fort  
échoué sur la c

aux attaques  
sans cesse, lui

Dans un pa  
vit pas d'autre  
à Jamaïque, e  
ifément avec d  
er aux Amér  
espace de cen  
est incroyable  
parais fort hu  
ette marche,  
ôt la fin, n'av  
ongueur. Cep  
agé, sans aucu

mutins, il s'embarqua sur le navire Génois, après avoir nommé pour commander dans son absence François Pizarre, qui se formait, dans une si rude école, à toutes les grandes entreprises auxquelles il était destiné par la fortune.

Ojéda.

Aussi-tôt que le vaisseau fut en mer, Ojéda se crut en droit d'agir en maître. Talavera, qui ne lui avait pas vendu son bâtiment, & qui conservait le même empire sur son équipage, commença par le mettre aux fers; mais sa captivité dura peu. Talavera & tous les gens sentirent le besoin qu'ils avaient d'un tel Chef, lorsqu'après avoir été fort maltraités par la tempête, ils eurent échoué sur la côte de Cuba; la nécessité de résister aux attaques des Insulaires, qui se présentaient sans cesse, lui fit déferer le commandement.

Dans un pays qu'il ne connaissait point, il ne vit pas d'autre ressource que de s'approcher de la Jamaïque, où il espérait de pouvoir se rendre aisément avec quelques canots qu'il comptait enlever aux Américains. Il suivit les côtes pendant un espace de cent lieues, & le détail de ses peines est incroyable dans le récit des Historiens. Un pays fort humide qu'il rencontra au bout de cette marche, & dont il se flatta de trouver bientôt la fin, n'avait pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvait engagé, sans aucune apparence de pouvoir pénétrer

**Ojéda.**

dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'ennemis, il continua cette route, souffrant avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres, n'ayant pour boire que l'eau bourbeuse où il marchait, & trop heureux lorsqu'il pouvait rencontrer quelques mangles pour s'y percher pendant la nuit. Enfin, réduit à trente-cinq hommes de plus du double qu'il avait en arrivant dans l'Isle, & si faible qu'il avait peine à se traîner, il entra sur les terres d'un Cacique, dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié. Il obtint du temps & du secours pour rétablir ses forces. De là étant passé chez un autre Cacique, qui ne le reçut pas avec moins d'affection, & qui n'était éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer dans cette Isle un Castillan, nommé *Pierre d'Ordas*, pour aller demander du secours à *Esquibel*, quoique cet Espagnol fût son ennemi.

*Ordas* présenta au Gouverneur de la Jamaïque une lettre de son Général, qui le conjurait de ne le pas abandonner dans son infortune. *Esquibel* heureusement se piqua de générosité, & se hâta d'armer une caravelle, qu'il fit partir sous les ordres de *Pamphile de Narvaëz*. Ce secours arriva heureusement à Cuba; & *Narvaëz*, qui rendait justice au mérite d'*Ojéda*, lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. *Esquibel* le reçut dans sa maison, & le fit servir avec les plus grands

honneurs. Il fit conduire la hardiesse pouvait évi-  
ayant deme-  
il n'y fut pas  
& condamne

En arriva-  
chagrin d'app-  
long-temps  
grand convoi  
dans toute sa  
nouvelle, il  
les flors, ou  
loin de perdre  
de ses amis l-  
pertes; mais  
pauvre, qu'on  
enterrer. Dan-  
San-Domingo  
de cette intrép-  
dant toute sa v-  
leurs personne-  
cher la perte  
en tirer veng-  
re, il se jetta  
oujours fait da-  
qu'il maniait a-

honneurs. Après quelques jours de repos, il le fit conduire à l'Isle Espagnole. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre dans un lieu où il ne pouvait éviter le châtement de ses crimes; mais, ayant demeuré trop long-temps à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'Amiral, & condamné au dernier supplice.

Ojéda

En arrivant à San-Domingo, Ojéda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso en était parti depuis long-temps pour conduire à Saint-Sébastien un grand convoi d'hommes & de vivres. Comme, dans toute sa route, il n'en avait appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Américains; &, loin de perdre courage, il se flatta que le secours de ses amis lui ferait bientôt réparer toutes ses pertes; mais son terme était arrivé, il mourut si pauvre, qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer. Dans le peu de séjour qu'il avait fait à San-Domingo, il avait donné une nouvelle preuve de cette intrépidité, qui l'avait rendu célèbre pendant toute sa vie. Il fut attaqué, la nuit, par plusieurs personnes, qui croyaient avoir à lui reprocher la perte de leurs biens, & qui avaient juré d'en tirer vengeance. Loin d'être effrayé du nombre, il se jeta au milieu d'eux, comme il avait toujours fait dans les combats; & son épée seule, qu'il maniait avec une adresse surprenante, le

Ojéda.

délivra heureusement de tous ses ennemis. Jamais personne en effet ne fut plus propre pour un coup de main, & pour l'exécution des grandes entreprises qui ne demandent que du courage & de la fermeté. Jamais on n'eut le cœur plus haut ni plus de mépris pour la fortune ; mais il avait besoin d'être conduit, & il manqua toujours de prudence & de bonheur.

D'un autre côté, les habitans de Saint-Sébastien ayant vu expirer les cinquante jours pendant lesquels ils avaient promis d'attendre leur Gouverneur, pressèrent Pizarre de leur faire quitter un pays où il ne leur restait aucune assurance de s'établir ; mais, lorsqu'ils voulurent s'embarquer, les deux brigantins qu'ils avaient conservés se trouverent trop petits pour contenir soixante hommes dont leur troupe était encore composée. Ils convinrent entr'eux d'attendre que la misère & les fleches des ennemis eussent diminué ce nombre ; & ce qu'ils desiraient arriva plutôt encore qu'ils ne l'avaient prévu. Alors ils tuerent quatre chevaux, qu'ils avaient épargnés dans les plus grandes extrémités, parce que la seule vue de ces animaux épouvantait les Américains, & les ayant salés pour leur unique provision, ils se partagerent sur les deux bâtimens. Pizarre monta l'un & donna le commandement de l'autre à un Flamand, qui entendait fort bien la navigation ;

mais

D  
mais ils n'étaient  
furieux coup  
mand, & l'e  
l'aurre, sans  
homme. Les  
traires, Pizar  
tinent, vers  
Carthagène. L  
vrit en mer  
Enciso qui rev  
cinquante hom  
nécessaires po  
Comme il cro  
il ne douta p  
troupe, qu'ils  
abandonné leur  
soupçons qu'er  
mission qu'il a  
urent pas plus  
ut déclaré, qu  
e Gouverneur  
attendre à Sai  
yant fait frém  
ernietes instar  
ans un lieu de  
horreur après c  
e voulait pas l  
spagnole, ils l

Tome X.

mais ils n'étaient pas bien loin de la côte, lorsqu'un furieux coup de mer ouvrit le brigantin du Flamand, & l'enfvelit dans les flots à la vue de l'autre, sans qu'il fût possible d'en sauver un seul homme. Les vents ne cessant point d'être contraires, Pizarre se vit forcé de retourner au Continent, vers le Port qui avait reçu le nom de Carthagène. En approchant du rivage, il découvrit en mer un navire & un brigantin. C'était Enciso qui revenait de l'Isle Espagnole avec cent cinquante hommes d'élite, & toutes les provisions nécessaires pour l'établissement d'une Colonie. Comme il croyait encore Ojéda dans sa fortune, il ne douta point, à la vue de Pizarre & de sa troupe, qu'ils ne fussent des transfuges qui avaient abandonné leur Général ; & Pizarre ne guérit ses soupçons qu'en lui montrant par écrit la commission qu'il avait reçue d'Ojéda : mais ils n'en furent pas plus disposés à s'accorder lorsqu'Enciso fut déclaré, qu'en vertu de leurs conventions avec le Gouverneur, ils devaient retourner tous & attendre à Saint-Sébastien. Cette proposition les ayant fait frémir, ils le conjurèrent, avec les dernières instances, de ne les pas reconduire dans un lieu dont le seul nom devait leur faire horreur après ce qu'ils y avaient souffert ; & s'il ne voulait pas leur permettre de retourner à l'Isle Espagnole, ils le priaient de consentir du moins

---

 Enciso.

---

Enciso.

qu'ils allassent joindre Nicuesa dans la Castille d'or. Enciso se garda bien de permettre que cette Province fût peuplée aux dépens de la nouvelle Andalousie. Il employa les promesses & l'autorité pour les engager à le suivre, mais ils ne furent pas long-temps sans voir toutes leurs craintes vérifiées. En entrant dans le Golfe d'Uraba, le navire d'Enciso toucha si rudement contre la pointe Orientale, qu'il fut brisé en un instant, & qu'on eut à peine le temps de sauver les hommes avec une fort petite partie des provisions : ainsi, la Colonie se trouva réduite, en peu de jours, à vivre de bourgeons de palmiers. Pour comble de disgrâce, les habitans avaient réduit en cendres la Forteresse & toutes ses maisons. Un assez grand nombre de porcs du pays, qui descendirent des montagnes, furent pendant quelques jours une ressource pour les Castillans ; mais, lorsqu'elle fut épuisée, il ne leur resta plus d'espérance que dans la guerre. Enciso partit pour chercher des vivres à la tête de cent hommes bien armés. Il n'alla pas loin. Trois Américains l'arrêterent avec autant de gloire pour eux que de perte & d'humiliation pour les Espagnols. Ils eurent l'audace de venir à lui, l'arc bandé, & tirant leurs fleches avec une vitesse étonnante, ils eurent vidé leurs carquois, avant que leurs ennemis se fussent reconnus. Enciso blessé, comme la plupart de ses soldats, n'eut

pas même  
qui s'en  
d'avance  
sujet d'u  
On ne p  
trée lorsq  
qui étaien  
ture qui  
Il se no  
'fut la pre  
tion qui  
hauts degr  
de dettes  
trouvé le  
avec Encis  
un tonneau  
que le vaiss  
fort irrité  
le dégraden  
que, suivan  
pagnole ava  
méritait la r  
& par les in  
grace pour  
pardonner.

Cet avant  
joignait à u

pas même la satisfaction d'arrêter ces trois braves, qui s'enfuirent, après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer. Son retour, dans ce triste état, fut le sujet d'un nouveau désespoir pour la Colonie. On ne parlait que d'abandonner cette fatale contrée lorsqu'un jeune-homme, du nombre de ceux qui étaient venus avec Enciso, proposa une ouverture qui rendit l'espérance aux plus abattus.

Il se nommait *Vasco Nugnez*, & cette occasion fut la première source du crédit & de la réputation qui le conduisirent dans la suite aux plus hauts degrés de la gloire & de la fortune. Chargé de dettes & poursuivi par ses créanciers, il avait trouvé le moyen de s'embarquer secrètement avec Enciso, en se faisant porter à bord dans un tonneau; il avait attendu, pour se faire voir, que le vaisseau fût assez loin en mer; & Enciso, fort irrité de cette tromperie, l'avait menacé de le dégrader dans la première Ile déserte, parce que, suivant les loix que le Gouverneur de l'Espagnole avait portées en faveur des créanciers, il méritait la mort; mais, adouci par ses soumissions & par les instances de ceux qui avaient demandé grace pour lui, Enciso s'était déterminé à lui pardonner.

Cet aventurier, âgé de trente-cinq ans, & qui joignait à une belle figure beaucoup d'esprit, de

---

 Enciso.

---

 Nugnez

Nugnez. vigueur & d'intrépidité, voyant manquer le courage à tous ses compagnons, & cherchant à se distinguer par quelque service important, leur dit que, dans le voyage qu'il avait fait avec Bascidas, il avait pénétré jusqu'au fond du Golfe, & qu'il se souvenait d'y avoir visité, à l'Ouest d'une belle & grande riviere, une Bourgade abondante en vivres, dont les habitans n'empoisonnaient point leurs fleches. Ce récit fit renaitre l'espérance des Castillans. Ils se hâterent de passer le Golfe, dont la largeur n'est que de six lieues; & trouvant la riviere telle que Nugnez l'avait représentée, ils reconnurent que c'était celle du Darien; mais, à leur arrivée, ils apperçurent un corps d'environ cinq cens Américains, qui s'étaient rassemblés au pied d'une colline, & qui semblaient résolus de s'opposer à leur descente. Le témoignage de Nugnez, qui les avait assurés que ces Barbares n'empoisonnaient pas leurs fleches, ne leur ôta pas un reste de défiance. Enciso leur fit jurer qu'ils mourraient plutôt que de fuir, après quoi il fit sonner la charge. Les Américains soutinrent le premier choc; mais, s'étant bientôt ébranlés, ils prirent la fuite avec beaucoup de confusion. Les Castillans marcherent vers la Bourgade, qu'ils trouverent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le pays sans ren-

contrer un  
verent en  
moins de  
Une si l  
l'on se trou  
velle consi  
aussi-tôt les  
mée *Sainte*  
qu'elle fut  
Il y a beau  
réflexion qu  
Occidentale  
Andalousie,  
par ce fleuve  
engagé dans  
faire observe  
plus dans le  
conséquent  
Gouverneur  
ment. Ces  
esprits, lor  
en défendan  
sous peine de  
profiter seul  
gnation port  
n'étant plus  
reconnaissait  
formèrent en

contre un seul ennemi, & le butin qu'ils enleverent en bijoux d'or très-pur ne monta pas à moins de dix mille pesos. Nugnez.

Une si heureuse expédition, & l'abondance où l'on se trouva tout-d'un-coup, acquirent une nouvelle considération à Vasco Nugnez. L'on jeta aussi-tôt les fondemens d'une Ville, qui fut nommée *Sainte-Marie-l'Ancienne de Darien*, parce qu'elle fut placée sur le bord de cette riviere. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant sa Colonie sur la rive Occidentale du Darien, il la tirait de la nouvelle Andalousie, qui était séparée de la Castille d'or par ce fleuve. Nugnez, après l'avoir adroitement engagé dans cette fausse démarche, eut soin de faire observer à ses partisans que la Colonie n'était plus dans le Gouvernement d'Ojéda, & que par conséquent Enciso, qui tenait son autorité de ce Gouverneur, n'avait plus de droit au commandement. Ces insinuations avaient déjà remué les esprits, lorsqu'Enciso commit une autre faute, en défendant la traite de l'or aux particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul d'un si riche commerce, & l'indignation porta tout le monde à lui déclarer que, n'étant plus dans la nouvelle Andalousie, on ne reconnaissait plus sa juridiction. Les mécontents formerent ensuite une nouvelle sorte d'adminis-

tration, dont la principale autorité fut confiée à Nugnez. Vasco Nugnez, avec deux autres Officiers, qui furent Jean Zarmudio & François Valdivia. Cependant, comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois partis, dont la division faillit de ruiner la Colonie dans sa naissance. Les uns redemandaient Enciso, du moins jusqu'à ce que la Cour leur donnât un Gouverneur. D'autres voulaient qu'on fît appeller Nicuessa, & qu'on reconnût ses ordres, parce qu'on était dans son Gouvernement. Enfin les amis de Nugnez soutenaient leur élection, & ne croyaient digne de leur commander que celui dont ils faisaient profession de tenir la vie.

Pendant que la discorde augmentait de jour en jour, on fut extrêmement surpris d'entendre, dans le Golfe, le bruit de quelques pièces d'artillerie, & toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bientôt on apperçut deux navires. Ils étaient commandés par Rodrigue-Enriquez de Colmenarez, qui portait des provisions & soixante hommes à Nicuessa. Il avait d'abord été jetté par le vent au Port de Sainte-Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagène; & tandis qu'il y faisait tranquillement de l'eau, un corps d'Américains qui étaient tombés sur ses gens avec leurs fleches empoisonnées, lui en avaient tué quarante-six. Il en avait perdu

D  
sept autres  
n'avaient pu  
bord. Le ch  
de se radou  
tal du Golt  
Ojéda; mais  
sa mort, il  
toutes les pa  
valles, & fai  
servir à rasse  
en était resté  
Son arrivé  
Colonie; ma  
veaux trouble  
vive pour N  
dont il n'ap  
l'oreille aux  
pour Gouver  
facilité qu'il e  
tinua d'emplo  
les deux aut  
ami. Il leur  
reviendrait à  
celles de Nic  
établi, & ce  
qui paraisaie  
derent tous à  
Nicuessa é

sept autres qui, s'étant dispersés dans leur fuite, n'avaient pu trouver le moyen de retourner à bord. Le chagrin de son infortune & la nécessité de se radouber l'avaient conduit au côté Oriental du Golfe, dans l'espérance d'y rencontrer Ojéda; mais, n'y ayant trouvé que des indices de sa mort, il avait pris la résolution de visiter toutes les parties du Golfe, en tirant par intervalles, & faisant allumer des feux, qui pouvaient servir à rassembler les malheureux Castillans, s'il en était resté quelques-uns sur cette côte.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la Colonie; mais bientôt elle y fit succéder de nouveaux troubles. Comme son inquiétude était fort vive pour Nicuesa, qui était son intime ami, dont il n'apprenait aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux desirs de ceux qui le demandaient pour Gouverneur; & se les étant attachés par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'employer la même adresse pour faire entrer les deux autres factions dans les intérêts de son ami. Il leur représenta d'ailleurs l'avantage qui reviendrait à la Colonie, de joindre ses forces à celles de Nicuesa, qu'il supposait heureusement établi, & ce motif fit tant d'impression sur ceux qui paraissaient encore incertains, qu'ils s'accordèrent tous à le charger de cette commission.

Nicuesa était parti de l'Isle Espagnole vers la

Nicuesa.

fin de l'année précédente, avec cinq bâtimens de différentes grandeurs, & chargés de toutes les provisions qui convenaient à son entreprise. Une tempête les avait presqu'aussi-tôt dispersés. Lope d'Olano, son Lieutenant, l'avait quitté pendant la nuit, sous prétexte qu'il lui était impossible de tenir la mer, & s'étant joint au gros de l'escadre, qui était entrée dans le Châgre, il s'en était fait reconnaître le Chef, dans la fausse supposition que la caravelle du Commandant avait été submergée; mais, n'ayant pu se garantir de la misère qui fit périr quantité de ses gens, il avait formé le dessein de retourner à l'Isle Espagnole.

Nicuesa, jetté seul sur une côte inconnue, y perdit en effet sa caravelle, & se vit forcé de chercher par terre Véragua, qui était le rendez-vous général. Dans cette marche, un très-grand nombre d'Espagnols périrent de misère ou par les mains des Sauvages. D'autres abandonnerent leur Chef sans suivre de route certaine, & souffrirent tous les tourmens de la faim, de la soif & de la chaleur. Enfin quatre Marelors arriverent, dans une chaloupe, à l'entrée de la riviere de Belem, où ils rencontrèrent Olano, qui avait différé jusqu'alors à mettre à la voile, & lui donnerent avis que Nicuesa venait par terre le long du rivage. Olano crut l'occasion favorable pour rentrer en grace. Il lui envoya sur-le-champ quel-

D

ques provisions  
loin sans le  
qu'il dut rec  
vie, il demeu  
tion qu'il ava  
la trahison de  
vie à plus de  
lui fit grace,  
terent tous à  
terint prisonn  
en Espagne.

Les Castill  
réunion. Ils  
maux dont ils  
devint le plus  
se répandre d  
lence pour fo  
vivres; mais d  
se défendirent  
résistance ayan  
mis, on vit le  
effet qui était  
illans ayant u  
ricain tué dans  
qu'en pourritu  
moururent tou  
cuesa, désespé  
d'un peuple

ques provisions dans un brigantin. On n'alla pas loin sans le rencontrer ; mais avec quelque joie qu'il dut recevoir un secours auquel il devait la vie, il demeura long-temps ferme dans la résolution qu'il avait prise de punir du dernier supplice la trahison de son Lieutenant, qui avait coûté la vie à plus de quatre cens hommes. Cependant il lui fit grace, à la priere de ses gens, qui se jetterent tous à ses pieds pour le fléchir ; mais il le retint prisonnier dans la résolution de le renvoyer en Espagne.

**Nicuesa.**

Les Castillans tirèrent peu de fruit de leur réunion. Ils retomberent bientôt dans tous les maux dont ils s'étaient crus délivrés, & la faim devint le plus pressant. Nicuesa leur permit de se répandre dans le pays, & d'employer la violence pour forcer les habitans à leur fournir des vivres ; mais ces peuples, qui étaient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance ayant ôté toute ressource à leurs ennemis, on vit le besoin & le désespoir produire un effet qui était peut-être sans exemple. Trente Castillans ayant un jour trouvé le corps d'un Américain tué dans quelque rencontre, & déjà presque pourriture, le mangerent avidement, & moururent tous de cet horrible festin. Enfin Nicuesa, désespérant de pouvoir s'établir au milieu d'un peuple si peu docile, laissa une partie de

ses gens dans la riviere de Belem, sous les ordres  
 Nicuesa. d'Alfonse Nugnez ; & conduit par un Matelot,  
 qui avait été du dernier voyage de Christophe  
 Colomb, il se rendit avec les autres à Portobello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Américains, armés de zagayes, qui lui tuerent vingt hommes. Ce cruel accueil le mit dans la nécessité d'avancer six ou sept lieues plus loin, jusqu'au Port qui avait reçu de Colomb le nom de *Bastimentos*. Il y jeta l'ancre, en disant dans sa langue : *Arrêtons-nous ici, au nom de Dieu* ; & le trouvant commode pour s'y établir, il y jeta aussi-tôt les fondemens de la fameuse Ville, que cette circonstance a fait nommer *Nombre de Dios*, Nom de Dieu.

Les habitans ne s'opposèrent pas au travail, mais le pays n'offrait point d'alimens. Aussi la famine y redevint-elle extrême, & les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enleverent les trois quarts de la nouvelle Colonie. Les autres étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient soutenir leurs armes. Il fallait néanmoins presser l'ouvrage pour se mettre en sûreté contre les Sauvages, dont on craignait à tous momens d'être attaqué. Le Général s'empressa de donner l'exemple ; mais il ne put éviter les murmures & les malédictions de ses gens, à qui le désespoir avait ôté le courage & la raison. Ceux qui étaient restés sur le bord

D  
 du Belem,  
 sâim les por  
 meux : la p  
 Nicuesa n'e  
 hâté d'en am  
 caravelle pou  
 Espagnole. L  
 pour se lier a  
 des vivres, fi  
 de leur enlev  
 une si furieux  
 les Castillans  
 Telle était  
 arriver Colme  
 pouvaient le c  
 été capable d  
 avaient aigri  
 & ce qui de  
 servit qu'à pr  
 qui portait un  
 avec soixante  
 able état du  
 harnés, leurs  
 temps sans pou  
 es larmes. Il  
 voyage, qui  
 oie ; mais qu  
 ni, lorsqu'ap

du Belem, n'étaient pas moins à plaindre. La faim les porta jusqu'à manger des animaux vénéreux : la plupart moururent empoisonnés ; & Nicuesa n'en eut pas revu un seul, s'il ne se fût hâté d'en amener le reste. Ensuite il fit partir une caravelle pour aller demander du secours à l'Isle Espagnole. Les efforts qu'il fit dans l'intervalle, pour se lier avec les Américains & pour en obtenir des vivres, furent toujours inutiles. On entreprit de leur enlever ce qu'ils refusaient ; mais ils firent une si furieuse défense, qu'ils forcerent toujours les Castillans de se retirer avec perte.

---

Nicuesa.

Telle était la situation de Nicuesa lorsqu'il vint arriver Colmenarez avec des propositions, qui pouvaient le dédommager de ses pertes, s'il eût été capable d'en profiter ; mais ses malheurs l'avaient aigri jusqu'à troubler un peu sa raison, & ce qui devait le conduire à la fortune, ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenarez, qui lui portait une sincère affection, l'ayant trouvé avec soixante hommes, tous dans le plus déplorable état du monde, nus pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque temps sans pouvoir s'expliquer autrement que par les larmes. Il lui apprit ensuite le sujet de son voyage, qui fut écouté avec des transports de joie ; mais quelle fut la surprise de ce généreux ami, lorsqu'après lui avoir fait une vive peinture

des richesses qu'on avait trouvées sur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venaient le reconnaître pour leur Chef, que cette nouvelle Ville ayant été bâtie sur son terrain, les fondateurs méritaient d'être punis, & qu'aussi-tôt qu'il y serait arrivé il ferait sentir sa colere aux coupables. Un langage si déplacé fit une égale impression sur tout le monde; mais, par une seconde imprudence, qui mit le comble à la première, Nicuesa fit partir, avant lui, une caravelle pour le Darien, tandis que, dans l'espérance apparemment de trouver de l'or, il employa plusieurs jours à visiter quelques Isles voisines. Ses députés porterent la nouvelle de ses dispositions avec celle de son départ. Lorsqu'il parut à la vue du Port, Vasco Nugnez se présenta sur le rivage, & lui fit crier qu'il était le maître de retourner à Nombre de Dios; mais qu'on était résolu de ne le pas laisser descendre dans la Province du Darien.

Une déclaration si peu attendue le jeta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre. Après avoir rappelé ses esprits, il se représenta aux Castillans, qui s'opposaient à sa descente, qu'il était venu sur leur invitation, & qu'il ne pensait qu'à se rendre utile à la Colonie par un sage gouvernement. Il demanda du moins la liberté de descendre & celle de s'expliquer.

L  
s'abaissa jus  
pas digne d  
tendu, il c  
le jugeraie  
discours qu  
Comme il é  
l'ancre, &  
Lorsque le  
vait débarqu  
terre, il s'ap  
à personne  
ennemis. Il e  
er par la fu  
empêcha qu'  
omber entre  
un bois où  
de la Colonie  
e voulaient  
erneur, il de  
sur compagn  
aient; & qu  
ans les fers  
dios pour y  
ette propos  
épris & de  
nez, qui reg  
on, entrepr  
veur. Il fit

s'abaissa jusqu'à protester que s'ils ne le jugeaient pas digne du commandement, après l'avoir entendu, il consentait à se voir traité comme ils le jugeraient à propos. On ne répondit à ce discours que par des railleries & des menaces. Comme il était fort tard, il prit le parti de jeter l'ancre, & de passer la nuit dans sa caravelle. Lorsque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvait débarquer; mais, au moment qu'il toucha la terre, il s'apperçut qu'on cherchait à se saisir de sa personne, & c'était en effet le dessein de ses ennemis. Il eut assez de légereté pour leur échapper par la fuite, d'autant plus que Vasco Nugnez empêcha qu'il ne fût poursuivi. La crainte de tomber entre les mains des Sauvages, le fit sortir d'un bois où il s'était retiré, &, s'étant approché de la Colonie, il fit dire aux habitans que s'ils ne voulaient pas le recevoir en qualité de Gouverneur, il demandait d'être reçu du moins comme leur compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le desiraient; & qu'il aimait mieux mourir près d'eux, dans les fers, que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des fleches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du mépris & de nouvelles injures. Cependant Nugnez, qui regrettrait de s'être opposé à sa réception, entreprit de faire revenir les esprits en sa faveur. Il fit même punir ceux qui l'avaient

Nicuesa.

outragé, &, lui conseillant de rentrer dans sa  
 Nicuesa. caravelle, il lui recommanda de n'en point sortir, s'il ne le voyait lui-même au nombre de ceux qui pourraient l'inviter à descendre. De quelque source que fût parti ce conseil, le dernier malheur de Nicuesa vint de ne l'avoir pas suivi. Trois Castillans de la Colonie, feignant de la chaleur pour ses intérêts, se rendirent à son bord, rejetterent ce qui s'était passé sur l'emportement de quelques mutins, & l'assurèrent que tous les honnêtes gens le souhaitaient pour Gouverneur. Il donna dans le piège malgré l'avis de Nugnez. Ces trois traîtres, auxquels il ne fit pas de difficulté de se fier, l'ayant livré à ses ennemis, il fut embarqué, peu de jours après, sur un méchant brigantin, avec dix-sept hommes, qui s'attachèrent volontairement à sa fortune. Envain prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, & cita-t-il ses ennemis au jugement de Dieu & des hommes; on lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Castillans par son ambition ou sa mauvaise conduite, & les plus modérés furent ceux qui lui conseillèrent ironiquement d'aller rendre compte, en Espagne, des services qu'il avait rendus à la Nation. Il mit à la voile sans qu'on ait jamais su dans quel lieu du monde sa mauvaise fortune l'avait conduit.

Après son départ, Vasco Nugnez se mit sans

peine en  
 Enciso, a  
 une place  
 Roi seul  
 des princ  
 dition qu'  
 qu'on fera  
 gnole. En  
 d'hommes  
 cette comm  
 ami, qui c  
 les Castilla  
 côté, il le  
 mer la Co  
 de Darien,  
 d'y découvr  
 légue, se la  
 Castille.

Les négoc  
 tout le suc  
 revint, non  
 hommes, m  
 promettaien  
 nie. Dans l'  
 événemens q  
 rances de N  
 avis à l'Amir  
 à la tête de c

peine en possession de l'autorité. Il fit arrêter Enciso, après lui avoir reproché de vouloir usurper une place dont les provisions devaient venir du Roi seul; il ne lui rendit la liberté, à la prière des principaux habitans de la Colonie, qu'à condition qu'il s'embarquerait sur le premier vaisseau qu'on ferait partir pour la Castille ou l'Isle Espagnole. Ensuite, pensant à se procurer des secours d'hommes & de munitions, il fit nommer, pour cette commission, Valdivia, son collègue & son ami, qui devait presser l'Amiral au nom de tous les Castillans de la nouvelle fondation. D'un autre côté, il leur représenta qu'il convenait d'informer la Cour de leur situation dans la Province de Darien, & des richesses qu'ils se promettaient d'y découvrir; sur quoi Zamudio, son autre collègue, se laissa persuader de passer lui-même en Castille.

Les négociations dans l'Isle Espagnole eurent tout le succès qu'il s'en était promis. Valdivia revint, non-seulement avec des provisions & des hommes, mais avec des lettres de l'Amiral, qui promettaient de plus puissans secours à la Colonie. Dans l'intervalle, il était arrivé de nouveaux événemens qui avaient beaucoup relevé les espérances de Nugnez, & dont il se hâta de donner avis à l'Amiral par le même député. Il s'était mis à la tête de cent cinquante hommes, avec lesquels

                      
Nugnez.

Naguez.

il avait fait des courses dans tout le pays, jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Américains, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Cette expédition lui avait fait rassembler tant de richesses, que le quint du Roi dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au trésor royal de San-Domingo, montait à quinze cens pesos, c'est-à-dire, à trois cens marcs d'or.

La fortune l'avait traité encore avec plus de faveur, en lui donnant les premiers indices de la plus grande & la plus heureuse de toutes les découvertes de l'Espagne. Un jour que le fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, Allié de la Colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Américain, étonné de cette furieuse passion pour un métal dont il ne faisait pas le même cas, s'approcha de la balance, la secoua d'un air d'indignation, & renversa tout l'or qu'il avait apporté. Ensuite, se tournant vers les Castillans, auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit, que puisque c'était apparemment ce métal qui leur avait fait abandonner leur Patrie, qui leur faisait essuyer tant de fatigues, courir tant de dangers, & troubler tant de peuples qui avaient tous jours vécu dans une paix profonde, il voulait leur

faire

D  
faire con  
veraient de  
que, pour y  
plus nombre  
battre de p  
rieres. On l  
pays, qui re  
Il répondit  
c'est-à-dire,  
au Midi, qu  
verait d'abor  
chesse, & pl  
quelle on vo  
grands que c  
de voiles & c  
mer, on arriv  
était si comm  
& buvaient da  
& le faisaient se  
taite aux Casti  
er. Enfin le j  
ir de guide,  
ere. Un avis  
es habitans de  
Américain sa h  
n faisant parti  
e chargea pa  
l'Amiral une  
Tome X.

faire connaître un pays, dans lequel ils trouveraient de quoi remplir tous leurs desirs; mais que, pour y pénétrer, ils avaient besoin de forces plus nombreuses, parce qu'ils y auraient à combattre de puissans Rois, & des Nations guerrières. On lui demanda de quel côté était le pays, qui renfermait de si beaux présens du Ciel. Il répondit que du sien il y avait six Soleils, c'est-à-dire, six journées de marche, en tirant au Midi, qu'il montrait du doigt; qu'on trouverait d'abord un Cacique d'une extrême richesse, & plus loin, une grande mer, sur laquelle on voyait des vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équipés de voiles & de rames; & qu'au-delà de cette mer, on arriverait dans un Royaume où l'or était si commun, que les habitans mangeaient & buvaient dans de grands vases de ce métal, & le faisaient servir aux mêmes usages qu'il voyait faire aux Castillans de ce qu'ils nommaient du fer. Enfin le jeune Cacique s'offrit de leur servir de guide, avec une partie des sujets de son pere. Un avis de cette importance pour tous les habitans de la Colonie, leur fit pardonner à l'Américain sa hardiesse & ses reproches. Nugnez, en faisant partir Valdivia pour l'Isle Espagnole, chargea particulièrement de communiquer l'Amiral une nouvelle si capable de lui faire

---



---

Nugnez.

D. Diégué  
Colomb.

hâter les secours qu'il avait promis. Mais le malheur de l'Envoyé retarda, pendant plusieurs années, l'honneur & l'utilité que Nugnez en devait tirer. Ce ne fut qu'en 1519, qu'on apprit, par hasard, que Valdivia, ayant été jetté, par un naufrage, dans de petites Isles, nommées les *Caymans*, au Nord-Ouest de la Jamaïque, & voulant passer à la terre-ferme, du côté de l'Yucatan, était tombé entre les mains d'un Cacique qui le sacrifia aux Idoles du pays, & qui fit un festin de sa chair.

Cependant l'humanité foulée aux pieds dans ces malheureuses contrées, commençait enfin à élever sa voix, & le respect dû à la vérité oblige d'avouer que les premiers cris se firent entendre par la bouche d'un Moine Dominicain. L'Isle Espagnole continuait de perdre ses habitans naturels, sans que les Ordonnances du Roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans. Un Prédicateur, nommé *Antoine Montefino*, qui s'était fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté, prit un jour solennel pour monter en Chaire, à San-Domingo, devant l'Amiral & tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la Colonie, & s'éleva contre l'injustice & la barbarie avec laquelle il voyait traiter les Américains. Ce reproche si juste, qui touchait les Castillans du côté le plus

D  
sensible, &  
Officiers R  
mander un  
manqué de  
de se rendre  
bord avec l  
extrême, le  
le P. de Co  
Montefino n'  
l'eût obligé,  
tous ceux qu  
Officiers, dan  
colere, déclar  
se rétracterait  
cains seraient  
quelques expl  
que le P. de M  
un autre style  
croyaient offen  
à l'Eglise. Mais  
Prédicateur so  
la première fois  
ment obligé pa  
Les Officiers pl  
d'en écrire au R  
firent partir le P  
pre cause auprè  
fort prévenue

sensible , excita beaucoup de murmures. Les Officiers Royaux presserent l'Amiral de réprimander un indiscret , qu'ils accusaient d'avoir manqué de respect pour le Roi. Ils reçurent ordre de se rendre au Couvent pour s'expliquer d'abord avec le Supérieur. Mais leur surprise fut extrême , lorsque ce Religieux , qui se nommait le P. de Cordoue , leur déclara que le P. de Montefino n'avait rien dit à quoi son devoir ne l'eût obligé , & qui ne dût être approuvé de tous ceux qui respectaient Dieu & le Roi. Les Officiers , dans le premier mouvement de leur colere , déclarerent à leur tour que le Prédicateur se rétracterait en Chaire , ou que les Dominicains seraient chassés de l'Isle. Cependant , après quelques explications plus modérées , on convint que le P. de Montefino prêcherait du moins dans un autre style , & qu'ils satisferait ceux qui se croyaient offensés. Le concours fut extraordinaire à l'Eglise. Mais , loin de tenir un autre langage , le Prédicateur soutint avec fermeté ce qu'il avait dit la première fois , en protestant qu'ils y croyaient également obligé par l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Les Officiers plus irrités que jamais , prirent le parti d'en écrire au Roi: D'un autre côté, les Dominicains firent partir le P. de Montefino, pour plaider sa propre cause auprès du Souverain. Il trouva la Cour fort prévenue contre lui. Mais, quelque répu-

          
D. Diégué  
Colomb.

gnance qu'il eut à s'y présenter, après avoir hésité deux ou trois fois, son zèle lui fit traverser la garde du Palais, & le conduisit jusqu'aux pieds du Roi. Il en fut reçu avec bonté. Il n'eut pas de peine à faire comprendre à ce Prince qu'on lui avait déguisé la vérité. Cependant il n'en put obtenir que des ordres pour l'assemblée d'un Conseil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée, de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur. On peut dire que c'était le procès de l'humanité contre la tyrannie. Aussi la première ne gagna pas sa cause. C'est une chose curieuse que les raisons alléguées par ceux qui justifiaient l'esclavage où l'on tenait les Américains. *Ce sont des enfans*, disaient-ils, *qui à cinquante ans ont l'esprit moins avancé que les Européens ne l'ont à dix.* Ce sont des enfans ! Instruisez-les. Ils sont faibles ! Protégez-les. Depuis quand le sentiment de la supériorité est-il l'excuse de la violence ? Ce n'est qu'une raison pour être généreux. *Mais ils vont nus & quand on les a vêtus, ils déchirent leurs habits.* (On répète ici littéralement ce qui fut allégué.) Quoi ! la Nature ne leur a pas fait un besoin du vêtement ; & vous leur en faites un supplice ! & vous vous indignez qu'ils s'y dérobent ! Vous n'avez pas plus de droit de leur faire porter des habits que de leur donner des fers. *L'oisiveté*

D. Diégue  
Colomb.

D  
est leur sou  
leur arrache  
le travail ?  
fait du rep  
du seul pla  
promenez p  
& à vous-r  
vous leurs  
quilles ? L'h  
ferait-il me  
Être, que  
vaisseaux au  
qu'on exagér  
ricains, & q  
égorgés. Il pa  
également p  
testament de  
accordât que  
provision, q  
libres, mais d  
de subsister d  
naitre le dro  
les retenir e  
Comme les bê  
multipliées da  
fément défen  
aucun fardeau  
fouet pour les

*est leur souverain bien.* Pourquoi voulez-vous le leur arracher ? A quel titre leur commandez-vous le travail ? Si l'influence d'un climat brûlant leur fait du repos une nécessité, s'ils sont heureux du seul plaisir d'être ; tyrans du monde, qui promenez par-tout une activité funeste aux autres & à vous-mêmes, de quel droit tourmentez-vous leurs jours, qui sans vous seraient tranquilles ? L'homme innocent couché sur sa natte, serait-il moins agréable aux yeux du grand Être, que l'homme ambitieux porté sur des vaisseaux au-delà des mers ? Montesino prouva qu'on exagérait les défauts & les vices des Américains, & qu'on les calomniait après les avoir égorgés. Il parla avec tant de force, que le Roi, également pressé par sa conscience & par le testament de la Reine Isabelle, voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité. On régla, par provision, que les Américains seraient réputés libres, mais que les départemens continueraient de subsister dans la même forme. C'était reconnaître le droit de ces peuples à la liberté, & les retenir en même-temps dans l'esclavage. Comme les bêtes de charge s'étaient extrêmement multipliées dans l'Isle Espagnole, il fut expressément défendu de faire porter aux Insulaires aucun fardeau, & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut ordonné aussi qu'on

D. Diégue  
Colomb.

**D. Diégué  
Colomb.**

nommerait des Visiteurs, ou des Intendans, qui seraient comme leurs protecteurs, & sans le consentement desquels il ne serait pas permis de les mettre en prison. Enfin l'on régla qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auraient dans la semaine un jour de relâche, & que les femmes enceintes seraient exemptes de toute sorte de travail. Mais, en conservant les départemens & les redevances qu'ils payaient au trésor royal, ces Réglemens devenaient impraticables; s'ils eussent pu être suivis, les possesseurs étaient réduits à l'indigence, & ne pouvaient plus payer. Aussi ces loix restèrent sans effet,

Et le vil intérêt cet arbitre du sort,

Vend toujours le plus faible aux crimes du  
plus fort. *Mér.*

**Vélasquez.** L'Amiral songeait alors à peupler l'Isle de Cuba, dans la crainte apparemment que s'il différerait plus long-temps cette entreprise, la Cour n'en donnât la commission à quelqu'autre, & que cette Isle ne fût encore séparée de son Gouvernement. Il choisit Diégo de Vélasquez pour la conquérir, & pour y bâtir une ville. Vélasquez était un des anciens habitans de l'Espagne. Il y avait occupé les premiers emplois avec honneur, sous l'Adelantade Barthélemi

Colomb ;  
figure &  
beaucoup  
tout son b  
proche de  
Cuba. On  
de l'expédi  
d'en partag  
à Salvatiera  
barquement  
toutes les p  
quatre vaiss  
viron dix-  
alla débarqu  
tale de Cub  
Ce canton  
nommé *Hat*  
gnole, &  
nombre de  
des Europé  
régnaît paifib  
que ces redo  
sa retraite,  
lui donnaier  
premiere no  
assembla les  
Alliés, pour  
à redouter d

Colomb ; & sa prudence , accompagnée d'une figure & d'un caractère aimables , lui attirait beaucoup de considération. D'ailleurs il avait tout son bien dans la Province de Xaragua , & proche des Ports de mers les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plutôt publié qu'il était chargé de l'expédition , que tout le monde s'empressant d'en partager l'honneur avec lui , on vit arriver à Salvatierra de la Savana , où se faisait l'embarquement , plus de trois cens Volontaires de toutes les parties de l'Isle. Il mit à la voile avec quatre vaisseaux ; & la distance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une Isle à l'autre , il alla débarquer heureusement à l'extrémité orientale de Cuba , vers la pointe de *Meyci*.

Ce canton avait alors pour Maître un Cacique , nommé *Hatuey* , qui était né dans l'Isle Espagnole , & qui en étant sorti , avec un grand nombre de ses Sujets , pour éviter la tyrannie des Européens , avait formé un petit Etat où il régnait paisiblement. Comme il craignait toujours que ces redoutables ennemis ne le suivissent dans sa retraite , il avait sans cesse des espions qui lui donnaient avis de tous leurs mouvemens. A la première nouvelle du dessein de l'Amiral , il rassembla les plus braves de ses Sujets & de ses Alliés , pour leur représenter ce qu'ils avaient à redouter de la persécution des Castillans , &

pour les animer à la défense de leur liberté, Vélasquez, Mais il les assura que tous leurs efforts seraient inutiles, s'ils ne commençaient par se mériter la faveur du Dieu de leurs ennemis, qui était un Maître fort puissant, & pour lequel ces cruels tyrans étaient capables de tout entreprendre. Le voilà, leur dit-il, en leur montrant de l'or dans un petit panier. Voilà ce Dieu pour lequel ils prennent tant de peine, & qu'ils ne se lassent pas de chercher. Ils ne pensent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une Fête à son honneur, pour obtenir sa protection. Aussi-tôt ils se mirent tous à chanter & à danser autour du panier. Ces Fêtes durent une nuit entière, suivant l'ancien usage du pays, & ne finissent ordinairement que lorsque tout le monde est tombé d'ivresse ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étaient plus doux & plus harmonieux que ceux de l'Isle Espagnole. Après cette cérémonie, Hatuey rassembla tous ses Américains, pour leur dire qu'ayant beaucoup réfléchi sur le sujet de leurs craintes, il n'avait pas encore l'esprit tranquille, & qu'il ne voyait aucune sûreté pour eux, tandis que le Dieu des Espagnols serait dans leur canton. Vous le cacheriez en vain, continua-t-il : quand vous l'avaleriez, ils vous éventreraient pour le chercher au fond de vos entrailles. Il ajouta qu'il ne con-

D  
naissait qu'un  
s'en désaire  
qu'ils ne l'  
qu'on les l  
parut infaill  
jetté en esse

Ils furent  
virent pas  
s'opposa d'a  
mieres déch  
d'Américain  
vers les bois  
de les pou  
jours de rep  
qui pouvait  
traite, il fin  
soin, qu'il  
conservaient  
le condam  
poteau, lon  
prit de le c  
Paradis & d  
» dont vous  
» y a-t-il des  
» Missionnair  
» Cacique, &  
les Caciques  
mage au va

naissait qu'un lieu, où ils pussent le mettre, pour s'en défaire, c'était le fond de la mer; & que, lorsqu'ils ne l'auraient plus parmi eux, il se flattait qu'on les laisserait en repos. Cet expédient leur parut infaillible; & tout l'or qu'ils possédaient fut jetté en effet dans les flots. Vélasquez.

Ils furent extrêmement surpris, lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement; mais, aux premières décharges des arquebuses, une multitude d'Américains, qui bordaient le rivage, prit la fuite vers les bois, & Vélasquez ne jugea point à-propos de les poursuivre; cependant, après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un ennemi qui pouvait l'incommoder à la faveur de sa retraite, il fit chercher le Cacique avec tant de soin, qu'il s'en saisit, & pour effrayer ceux qui conservaient encore de l'attachement pour lui, il le condamna au feu. Hatuey était attaché au poteau, lorsqu'un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla fortement du Paradis & de l'enfer. « Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui demanda le Cacique, y a-t-il des Espagnols? Il y en a, répondit le Missionnaire; je n'y veux point aller, dit le Cacique, & il expira dans les flammes. » Tous les Caciques vinrent successivement rendre hommage au vainqueur, & la conquête d'une des

**Vélasquez.** plus grandes & des plus belles Isles du monde, ne coûta pas un seul homme aux Espagnols.

**Ponce de Léon.** La conquête de Cuba fut comme un nouvel aiguillon , qui excita plusieurs aventuriers à tenter d'autres entreprises. *Ponce de Léon*, qui se trouvait sans emploi dans l'isle de Portoric, résolut de faire un voyage au Nord, où l'on était bien informé qu'il y avait des terres à découvrir. Il apperçut la côte qu'il nomma *Floride*, à cause de l'aspect agréable qu'elle présentait, & il doubla le Cap de *Corrientès*, sans savoir si la terre qu'il avait vue, était une Isle, ou tenait au continent. Avant de retourner à Portoric, il chargea un Officier & un pilote d'ordres secrets qui, fondés sur des chimères, produisirent des découvertes réelles. Il est assez naturel aux aventuriers d'avoir des idées romanesques. Une ancienne tradition des Antilles, avait persuadé à tous les Américains, que dans une Isle, nommée *Bimini*, du nombre des Lucayes, & proche du canal de Bahama, il y avait une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignaient. Personne ne fut plus enchanté de ces douces rêveries, que Ponce de Léon. Un autre égarement d'imagination, lui avait fait espérer la découverte d'un troisième Monde; & comme c'était trop peu, pour une si vaste entreprise, que les jours qui lui restaient dans l'ordre de la

D  
Nature, il v  
ment de ce  
pour toujou  
la course de  
formé contri  
taine; il av  
de celles de  
ordonna à s  
*Alaminos*, c  
mais ce qui  
connaissance  
que les navig  
vre, pour re  
tablissement  
tites journée  
à tous les va  
Espagne.

Cependant  
qu'à la Cour  
entreprises &  
qu'il avait su  
donner ce qu  
préhenfible,  
ou en faisant  
les mains de  
cherches dans  
Cette régio  
& la terre pré

Nature, il voulait commencer par le renouvellement de ceux qui s'étaient écoulés, & s'assurer pour toujours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course dont on vient de parler, il s'était informé continuellement de la merveilleuse fontaine; il avait goûté de toutes les eaux, même de celles des marais les plus bourbeux. Enfin il ordonna à son Lieutenant *Ortubia* & au Pilote *Alaminos*, de continuer les mêmes recherches; mais ce qui rendit son voyage utile, ce fut la connaissance qu'il donna du canal de Bahama, que les navigateurs commencerent bientôt à suivre, pour retourner en Europe; de-là aussi l'établissement du Port de la Havane, à deux petites journées du canal, pour servir d'entrepôt à tous les vaisseaux qui venaient de la Nouvelle Espagne.

Cependant Vasco Nugnez, qui n'ignorait pas qu'à la Cour d'Espagne, on n'approuvait pas ses entreprises & usurpations sur l'autorité des Chefs qu'il avait supplantés, cherchait à se faire pardonner ce que sa conduite pouvait avoir de reprehensible, en rendant quelque grand service, ou en faisant passer l'or du Nouveau Monde dans les mains de son Souverain. Il poussait ses recherches dans le Darien.

Cette région étant pleine de marais & de lacs, & la terre presque sans cesse inondée; les mai-

---

Ponce de  
Léon.

---

Nugnez.

Nuguez.

sons y étaient d'une forme dont on ne connaît pas ailleurs d'exemple. Elles étaient bâties sur les plus gros arbres, qui les enveloppaient de leurs branches, & qui les couvraient de leur feuillage. On y trouvait des chambres & des cabinets d'une charpente assez forte, & chaque famille était ainsi logée séparément. Chaque maison avait deux échelles, l'une qui conduisait jusqu'à la moitié de l'arbre, & l'autre depuis la moitié de l'arbre jusqu'à la porte de la première chambre : ces échelles étaient de canne, & si légères, que les levant facilement le soir, les habitans étaient en sûreté pendant la nuit contre les attaques des tigres & d'autres animaux voraces, qui étaient en grand nombre dans la Province. Ils avaient leurs magasins de vivres dans ces maisons aériennes; mais ils laissaient leurs liqueurs au pied de l'arbre, dans des vaisseaux de terre, & lorsque les Seigneurs étaient à manger, leurs valets avaient tant d'adresse & de promptitude à descendre & à monter, qu'ils n'y employaient pas plus de tems qu'on n'en met pour aller du buffet à la table. Le Cacique Dabayda, Seigneur de la contrée qui s'étend au-delà de Rio Nègro, était dans son palais, c'est-à-dire, sur son arbre : lorsqu'il vit paraître les Castillans, il se hâta de faire lever les échelles : ils l'appellerent à haute voix, & l'exhorterent à descendre sans crainte; il ré-

pondit qu'il n'ayant rien à offrir, il ne connaissait pas l'ennemi, & qu'il laissât tranquille le pays, & qu'il ne se hâta de descendre que pour aller chercher des morceaux de bois à descendre. On lui demanda qu'il n'en avait rien de métal ne lui venait pas, que si les Castillans le demandeur, qu'ils ne trouvaient le repos d'être prêt à leur service, & qu'ils ne se fussent voisins. Ils firent cette promesse à deux fils pour l'avoir inutilement, ils reconnerent leurs otages dans leurs maisons, qu'ils pussent trouver le moyen de les autres arbres, & leurs habitans, & tous les Ca-

pondit qu'il n'avait offensé personne, & que n'ayant rien à démêler avec des étrangers qu'il ne connaissait pas, il demandait en grace qu'on le laissât tranquille dans sa maison. On le menaça de couper les arbres par le pied, ou d'y mettre le feu, & sur le refus qu'il fit encore, on mit la hache au pied de l'arbre qu'il habitait. Déjà les morceaux volaient en éclats; il se détermina enfin à descendre avec sa femme & deux de ses fils. On lui demanda s'il avait de l'or, il répondit qu'il n'en avait point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui était d'aucun usage pour vivre; mais que si les Castillans en désiraient avec tant d'ardeur, qu'ils se crussent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il était prêt à leur en faire apporter d'une montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance en cette promesse, qu'il leur laissa sa femme & ses deux fils pour gage de son retour; mais, après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours, ils reconnurent qu'ils avaient été trompés, & que leurs ôtages mêmes, qu'ils avaient fait remonter dans leurs maisons, d'où ils ne s'imaginaient pas qu'ils pussent descendre sans échelles, avaient trouvé le moyen de s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs habitans, l'alarme s'était répandue au loin, & tous les Caciques de la Province se réunirent

---



---

 Nuguez.

Nugnez, bientôt en corps d'armée , dans le dessein de repousser leurs tyrans ; mais quand ces malheureux se réunissaient , que faisaient-ils que rassembler des victimes sous les mains des Espagnols ? Le carnage fut horrible , & ce massacre s'appella la conquête d'une Province.

Mais Vasco Nugnez ne perdait pas de vue une entreprise beaucoup plus importante, qu'il n'avait pas cessé de méditer , depuis les lumieres qu'il avait tirées du jeune Comagre. Après y avoir préparé ses gens par ses exhortations & par les plus hautes espérances , il partit avec cent soixante hommes , & le jeune Cacique pour guide, dans un brigantin , qui le porta par mer , jusqu'aux terres d'un Cacique nommé *Careta* , avec lequel il avait fait alliance ; de-là il prit le chemin des montagnes , pour entrer dans le pays de *Ronca*, autre Cacique , qui se cacha dans des lieux fort secrets , à l'approche des Castellans ; mais qui, se rassurant ensuite par l'exemple de son voisin , prit le parti d'aller volontairement au-devant d'eux, & d'acheter leur amitié par l'offre de tout ce qu'il avait d'or. Nugnez accepta d'autant plus joyeusement la sienne , qu'il était bien aise de s'assurer la liberté du passage , pour toutes sortes d'événemens ; ensuite, s'étant engagé dans des montagnes fort hautes , il eut à combattre une nombreuse armée , dont il tua six cens

D  
 hommes à  
 de ses chie

Quoique  
 railon , qu'  
 depuis les  
 d'une monta  
 difficulté de  
 vivres , y fir  
 l'on arriva  
 grande de t  
 Nugnez y ve  
 mier d'un sp  
 temps. A la v  
 méconnaître ,  
 bras vers le C  
 événement si  
 rieux pour lu  
 le signal , s'ex  
 mença devant  
 imiterent tous  
 qui ne pouva  
 grande joie ;  
 presseurs se fé  
 de plus pour  
 qu'on allait in  
 vaient pas que  
 vorion & d'ava

hommes à coups d'arquebuse , & par les morsures de ses chiens.

Nugnez.

Quoique le jeune Comagre eut assuré avec raison , qu'il n'y avait que six jours de chemin depuis les terres de Ronca , jusqu'au sommet d'une montagne d'où l'on découvrait la mer , la difficulté des passages & celle d'y trouver des vivres , y firent employer vingt-cinq jours; enfin l'on arriva fort près de cette élévation , la plus grande de tout le pays qu'on avait traversé , & Nugnez y voulut monter seul , pour jouir le premier d'un spectacle qu'il desirait depuis si longtemps. A la vue de la mer du Sud , qu'il ne put méconnaître , il se mit à genoux , il étendit les bras vers le Ciel , en rendant grâces à Dieu d'un événement si avantageux à sa patrie , & si glorieux pour lui-même. Tous ses gens , appelés par le signal , s'empresserent de le suivre ; il recommença devant eux la même cérémonie , qu'ils imiterent tous à la vue des Américains étonnés , qui ne pouvaient s'imaginer le sujet d'une si grande joie ; ils ne savaient pas que leurs oppresseurs se félicitaient d'avoir trouvé un chemin de plus pour pénétrer dans le Nouveau Monde , qu'on allait investir par les deux mers ; ils ne savaient pas que , par un mélange sacrilège de dévotion & d'avarice , les Espagnols s'applaudissaient

E  
de re-  
neureux  
sembler  
ols ? Le  
ppella la  
vue une  
il n'avait  
res qu'il  
avoir pré-  
les plus  
soixante  
de , dans  
jusqu'aux  
ec lequel  
emin des  
e Ronca,  
ieux fort  
is qui , se  
bisin , prit  
nt d'eux,  
e tout ce  
tant plus  
bien aisé  
our routes  
gagé dans  
combattre  
six cens

Nugnez. de voir s'ouvrir devant eux une nouvelle scène pour de nouveaux brigandages.

Nugnez se hâta de prendre possession pour les Rois ses maîtres, du pays qui l'environnait, & de la mer qu'il venait de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever de gros murs de pierres, planter des croix, & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres, il entra dans la mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre, & adressant la parole aux Castillans & aux Américains qui bordaient le rivage : Vous êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette partie du monde pour la Couronne de Castille, & je saurai bien lui en conserver le domaine avec cette épée. On est tenté, je l'avoue, de sourire de pitié, lorsqu'on entend une aussi faible créature que l'homme, dire qu'il prend possession de l'Océan, comme si l'on avait un empire réel sur cet élément à jamais indocile, qui se joue si furieusement de ses prétendus Dominateurs ; enfin comme si l'Océan pouvait avoir d'autre maître que celui qui le fait rouler dans ses limites, & qui lui a dit : tu t'arrêteras ici.

Nugnez ayant soumis quelques Caciques voisins, embarqua tous ses gens sur neuf canots, pour s'avancer sur les côtes du golfe où il était,

& qu'il av  
eut-il quitté  
le jerra dan  
essuyé ; les  
vantés ; mais  
eurent l'adre  
avec des cor  
de résister a  
entre quantite  
d'une plus gr  
moins habile  
nuit, qui sur  
prépara aux  
effrayante : le  
l'île se trouva  
cût aucun rest  
passé la nuit su  
es canots, fu  
partie en piè  
emplis de sa  
ivres avaient  
ots ; on n'eut  
grand péril, q  
de la mâche  
rvir à bouche  
ient pas absol  
igner la terre  
nt les Améric  
&

& qu'il avait nommé *Saint-Michel* ; mais à peine eut-il quitté le rivage , qu'une furieuse tempête le jeta dans le plus grand péril qu'il eut jamais essuyé ; les Américains mêmes en parurent épouvantés ; mais , comme ils excellaient à nager , ils eurent l'adresse d'attacher les canots deux à deux , avec des cordes , pour les rendre plus capables de résister aux flots , & celle de les conduire entre quantité de petites Isles , jusqu'à la pointe d'une plus grande , où ils ne les amarrèrent pas moins habilement aux arbres & aux rochers : la nuit , qui survint avant le retour du beau temps , prépara aux Castillans une scene encore plus effrayante : les eaux ayant crû jusqu'au jour , l'Isle se trouva toute inondée , sans qu'on aperçût aucun reste de terre ; & , comme on avait passé la nuit sur les rochers , ceux qui visiterent les canots , furent consternés d'en trouver une partie en pièces , & d'autres entr'ouverts ou remplis de sable & d'eau : le bagage & les vivres avaient été emportés par la violence des flots ; on n'eut pas d'autre ressource , dans un si grand péril , que d'arracher l'écorce des arbres , & de la mâcher avec des herbes , pour s'en servir à boucher les fentes des canots , qui n'étaient pas absolument brisés , & l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles bâtimens , en suivant les Américains qui les précédaient à la nage.

---

Nugnez.

Nugnez.

Nugnez, aussi pressé de la faim que tous les autres, avait recommandé à ses guides d'aborder dans la terre d'un Cacique, nommé *Tomaco*, dont ils lui avaient vanté l'opulence; mais, voyant les habitans disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses chiens qui n'étaient pas moins affamés qu'eux, & dans sa descente, il fit un carnage effroyable de ses ennemis; le Cacique même y fut blessé; &, pendant quelques jours, cette disgrâce ne parut servir qu'à redoubler sa fureur; cependant, ayant appris de ses voisins, que les Castillans avaient bien traité ceux qui les avaient reçus civilement, il leur envoya son fils, avec des vivres & un présent, dont la seule vue leur fit oublier toutes leurs fatigues; c'était un amas d'or de six cens quatorze pesos, & deux cens quarante perles d'une grosseur extraordinaire. Les perles n'avaient que le défaut d'être un peu ternies, parce que les Indiens mettaient les huîtres au feu pour les ouvrir; mais on leur apprit une méthode plus simple, & Tomaco voyant l'admiration de ses hôtes pour des biens dont il faisait peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours. Il assura Nugnez que le Cacique d'une Isle, qui n'était éloignée que de cinq lieues, en avait de plus grosses encore, & que toute cette côte, qui s'étendait fort loin au Sud, produisait quantité

d'or & d'argent  
qu'il avait  
éprouvé  
alliés, il  
mer fût pl  
par leur de  
blés de fail  
Chef de re  
par une au  
connaissance  
& sans dang  
ragnes, par  
vaient entr'e  
souvent de  
s'attachant, p  
qui lui fourn  
de l'or, &  
les Caciques  
enfin, le 29 d  
entra glorieu  
avec plus de  
rapportait de  
Son premie  
Ministres de  
des suites qu'o  
de ses lettres  
pagna d'une t  
plus belles pe

d'or & d'autres richesses; mais, dans l'affection qu'il avait conçue pour lui, depuis qu'il avait éprouvé la douceur avec laquelle il traitait ses alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la mer fût plus tranquille, & les Castillans, rebutés par leur dernière navigation, & la plupart accablés de faiblesse & de maladies, presserent leur Chef de retourner au Darien. Il prit sa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connaissance du pays. Ce ne fut pas sans peine & sans danger, qu'il traversa de nouvelles montagnes, parmi des peuples si sauvages, qu'ils n'avaient entr'eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant, par les caresses & les bienfaits, ceux qui lui fournissaient volontairement des vivres & de l'or, & faisant dévorer par les chiens tous les Caciques qui entreprenaient de lui résister; enfin, le 29 de Janvier de l'année 1514, Nugnez entra glorieux & triomphant dans la Colonie, avec plus de quarante mille pesos d'or, qu'il rapportait de la dépouille des Américains.

Son premier soin fut d'informer le Roi & les Ministres de tant d'importantes découvertes, & des suites qu'on devait s'en promettre. Il chargea de ses lettres *Pierre d'Arbolancho*, & les accompagna d'une très-grande quantité d'or & de ses plus belles perles. Arbolancho partit au commen-

---



---

 Nugnez.

cement de Mars, & son arrivée remplit de joie toute la Cour. Le Ministre des Indes, qui était passé alors au siège de Burgos, & qui continuait de gouverner les affaires avec une autorité presque souveraine, le reçut avec de grandes marques de faveur, & lui procura le même accueil du Roi. Ce Prince parut satisfait des services de Nugnez, & donna ordre au Prélat de ne pas les laisser sans récompense; mais ce fut un malheur pour ce brave aventurier que son député ne fût point arrivé deux mois plus tôt. Les coups qui devaient entraîner sa ruine étaient déjà portés. Ferdinand, à qui l'on avait fait comprendre que la Colonie du Darien méritait beaucoup d'attention, s'était déterminé à lui donner un Chef, dont le caractère & le rang fussent capables d'y établir l'ordre & d'y faire respecter l'autorité souveraine. On lui proposa Don *Pédrarias d'Avila*, Officier de naissance & de mérite, & d'une grande réputation dans les armes & la galanterie, les deux titres de la gloire Espagnole. On avait travaillé à ses instructions avec tant de diligence, qu'il était parti peu de jours avant l'arrivée d'Atbolancho.

Pédrarias arriva avant la fin de Juillet au Golfe d'Uraba, & faisant mouiller à quelque distance de Sainte-Marie, il y envoya donner avis des ordres de la Cour. L'Officier qu'il chargea de

cette com  
 mandant  
 lèbre en  
 & en fo  
 de feuille  
 de demer  
 tance, ob  
 mœurs qu  
 tant de N  
 les habita  
 cinquante  
 aurait emp  
 forces de  
 en-possessi  
 Command  
 être reçu  
 trompé. So  
 Don Pédra  
 vernement  
 avec sa flo  
 Colonie ét  
 du Roi. C  
 assez grand  
 & Nugnez  
 le monde e  
 foi le part  
 même qu'a  
 le Gouvern

cette commission fit présenter d'abord au Commandant. Il fut surpris de voir un homme si célèbre en simple camisole de coton, en caleçon & en souliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles une assez mauvaise case qui lui servait de demeure. Herréra, qui rapporte cette circonstance, observe que c'était par cette simplicité de mœurs que Nugnez était devenu la terreur de tant de Nations, & s'était tellement attaché tous les habitans de la Colonie, qu'avec quatre cens cinquante hommes qu'on y comptait à peine, il aurait empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la flotte d'Espagne de mettre Pédrarias en possession de son Gouvernement. Ce nouveau Commandant ne s'était pas même attendu d'y être reçu sans obstacle, mais il fut agréablement trompé. Son Officier ayant déclaré à Nugnez que Don Pédrarias d'Avila, nommé par le Roi au Gouvernement de cette Province, était dans la rade avec sa flotte, reçut pour réponse que toute la Colonie était disposée à respecter les volontés du Roi. Cependant il s'éleva dans la Ville un assez grand murmure. Il se fit des assemblées, & Nugnez se vit le maître de faire soulever tout le monde en sa faveur; mais, ayant pris de bonne foi le parti de la soumission, il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le Gouverneur, & marchant au-devant de lui

---

 Nugnez.

Nugnez.

avec tous ses braves, après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa cabane, où il lui fit servir un repas de callave, de fruits & de racines, avec de l'eau du fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pédrarias vérifia ce qu'on avait publié des grandes entreprises & des conquêtes de Nugnez. La mer du Sud était découverte, & tout le pays, jusqu'à cette mer, avait été soumis ; mais les Espagnols qui venaient pour jouir de ces nouveaux avantages, & qui s'étaient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés de leurs espérances lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avait coûté aux conquérans pour s'enrichir, & ce qui restait à faire.

Peu de jours après, le Gouverneur fit proclamer l'ordre qu'il avait apporté de finir le procès intenté à Nugnez sur les mémoires d'Enciso. On commença par l'arrêter. On examina les charges. Un jugement du Conseil le condamna d'abord à une grosse amende, mais il fut mis ensuite en liberté. Pédrarias n'en prit pas moins ses instructions pour former de nouvelles peuplades dans des lieux dont on lui faisait connaître les propriétés. La Colonie était dans un état très-florissant. Tout le monde y jouissait d'un sort heureux. On n'y voyait que des fêtes, on n'entendait que des chants de joie au son de toutes sortes d'instrumens. Les terres étaientensemencées & com-

mençaient  
riture des  
étaient so  
d'affection  
pouvait al  
il eût été  
par la dou  
de la conc  
travers de  
écrivit l'ar  
reconnaître  
créait son  
les Provin  
nait qu'il f  
subordonne  
ral, il ne f  
derait le  
reconnaître  
sonne au t  
il voulait c  
prises.

Des ord  
perte. Pédr  
ceur, qui  
avait juré  
lui faisait  
dans leque  
exercées c

mençaient à fournir assez de vivres pour la nourriture des habitans. Non-seulement les Caciques étaient soumis, mais la plupart portaient tant d'affection à leurs vainqueurs, qu'un Espagnol pouvait aller librement d'une mer à l'autre : tant il eût été facile aux Espagnols de faire oublier, par la douceur du gouvernement, les cruautés de la conquête ! Le Roi, démêlant la vérité au travers des nuages dont on voulait l'obscurcir, écrivit l'année suivante à Pédrarias que, pour reconnaître les services de Vasco Nugnez, il le créait son Adelantade dans la mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba. Il ordonnait qu'il fût obéi comme lui-même, & que tout subordonné qu'il devait être au Gouverneur-général, il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regarderait le bien public. Ce Prince ajoutait qu'il reconnaîtrait le zèle de Pédrarias pour sa personne au traitement qu'il ferait à Nugnez, dont il voulait qu'il prît les avis dans toutes les entreprises.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte. Pédrarias était bien éloigné de cette douceur, qui avait fait tant d'amis à l'Adelantade. Il avait juré la perte d'un homme dont le mérite lui faisait ombrage. Il lui fit un procès criminel dans lequel la mort de Nicuesa, & les violences exercées contre Enciso, furent encore rappellées.

Nugnez.

On y ajouta le crime de félonie, en supposant l'intention d'usurper le domaine du Roi. Envain Nugnez se récria contre ces accusations, dont les unes étaient déplacées, après le jugement du Conseil, & les autres absolument fausses. Il eut la tête coupée à Sainte-Marie, à l'âge de quarante-deux ans, & sa mort fit perdre au Roi le meilleur Officier qu'il eut alors dans les Indes. Ce qu'il avait fait en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Pérou, si la Cour ne lui eût pas ôté le commandement lorsqu'il se disposait à partir pour cette expédition. L'Amérique fut indignée de cet acte de tyrannie, & la conduite de Pédrarias, dans son Gouvernement, ne répondit que trop à cette première atrocité. Les Historiens le représentent comme une bête féroce déchaînée par le Ciel en colère. On lui reproche d'avoir désolé, depuis le Darien jusqu'au Lac Nicaragua, cinq cents lieues d'un pays très-peuplé, le plus riche & le plus beau qu'on puisse s'imaginer, & d'avoir exercé sur les Américains, sans distinction d'alliés & d'ennemis, des cruautés qui paraîtraient incroyables si les preuves n'en avoient été déposées au Fisc Royal, où les Historiens renvoient les Lecteurs. Comme son pouvoir était balancé par celui du Conseil de la Province, le desir de secouer un joug dont il se croyait blessé, contribua plus

que tout autre. Marie du Da  
blir sur la m  
le dérober à  
raient dans l  
l'obligation q  
les avis du Co  
d'Espinoza, so  
Panama, avec  
temps il écrivit  
de Sainte-Mari  
pour un grand  
aux intérêts de  
Episcopal à Pa  
les réponses fa  
qui commanda  
té de son Lie  
pour ce qu'il y  
C'est vers ce  
onnaître le pl  
aux Américain  
Mémoire ne sau  
e saurait être  
intérêt de tous  
mps-en-temps  
uses, pour qu  
voir le plus  
mier bonheur

que tout autre motif, à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la mer du Sud, l'éloignement pourrait le dérober à l'autorité de ceux qui commanderaient dans l'Isle Espagnole, & le délivrer de l'obligation qu'on lui avait imposée de prendre les avis du Conseil. En 1518, il chargea Diégo d'Espinosa, son Alcade-Major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville. En même temps il écrivit au Roi que le pays où la Colonie de Sainte-Marie avait été fondée n'était pas propre pour un grand établissement, & qu'il convenait, aux intérêts de l'Espagne, de transporter le siège épiscopal à Panama. L'année d'après, ayant reçu des réponses favorables, il envoya ordre à Oviédo, qui commandait alors sur le Darien avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama tout ce qu'il y avait d'habitans à Sainte-Marie.

C'est vers ce temps que commençait à se faire connaître le plus célèbre défenseur des malheureux Américains, un de ces hommes dont la mémoire ne saurait être trop chérie, dont le nom se saurait être trop honoré, parce qu'il est de l'intérêt de tous les humains qu'il se trouve de temps-en-temps de ces ames élevées & courageuses, pour qui la défense de l'opprimé soit le devoir le plus cher, la première gloire & le premier bonheur. Las Casas, depuis Evêque de

---

Nugnez.

---

Las Casas.

Las Casas.

Chiapa au Mexique, était passé fort jeune aux Indes Occidentales, avant même d'avoir reçu le sacerdoce. Il était Prêtre & Missionnaire lorsqu'il suivit Vélasquez à Cuba. Son unique motif était de convertir les peuples à la foi de l'Évangile, qu'ils auraient peut-être embrassée facilement, si leurs nouveaux dominateurs en avaient suivi les préceptes, qui sont en même temps ceux de l'humanité. Las Casas rend témoignage de la docilité des Américains. *Il m'est bien plus aisé,* disait-il aux Espagnols, *de les faire croire au Christianisme que de vous le faire observer.* Il a laissé à la postérité son plaidoyer pour les habitans de l'Amérique, adressé au Souverain, portant à-la-fois tous les caractères de la vérité & de la vertu. C'est la peinture la plus touchante de la plus horrible oppression ; c'est l'histoire de la destruction & des crimes. C'est une tache éternelle pour le peuple qui mérita cette leçon, & qui même en profita peu. L'espèce de vexation contre laquelle Las Casas s'élève avec le plus de force, c'est la forme des départemens dont nous avons déjà parlé, qui mettaient les Américains à la discrétion de maîtres impitoyables. Herrera nous a conservé cette formule que nous allons rapporter. « Moi, distributeur des Caciques & des Américains pour le Roi & la Reine, & les Seigneurs, en vertu des patentes royales

D  
je tiens de  
ement du  
lles & Te  
vous comm  
ariquains, q  
en servir da  
& dans la  
leurs Majest  
observerez p  
tout le temp  
fils ou fille,  
vous sont cor  
Majestés, &  
tissant que si  
ordonnances,  
& que l'oblig  
& la maniere  
Majestés; out  
qui est conten  
Ces ordonna  
es pays où ce  
aient les pren  
té des crimes  
intérêt le plus  
ait les yeux p  
or : mais à qu  
as Casas dans  
Les Espagnols

je tiens de leurs mains, de l'avis & du consentement du Seigneur Trésorier-général en ces Isles & Terres-fermes pour leurs Majestés. Je vous commets tel Cacique, avec tant d'Américains, que je vous recommande pour vous en servir dans vos labourages, dans les mines & dans la ménagerie, suivant l'intention de leurs Majestés & leurs ordonnances que vous observerez ponctuellement; & vous en aurez soin tout le temps de votre vie & de votre héritier, si vous en avez, parce qu'ils ne vous sont commis qu'à cette condition par leurs Majestés, & par moi en leur nom: vous avertissant que si vous ne gardez pas les susdites ordonnances, ces Américains vous seront ôtés, & que l'obligation de conscience, pour le temps & la maniere, tombera sur vous & non sur leurs Majestés; outre la peine que vous encourrez, & qui est contenue dans les mêmes ordonnances.

Ces ordonnances étaient mal exécutées dans les pays où ceux qui devaient les faire observer étaient les premiers contrevenans, où la complicité des crimes & le partage du butin étaient l'intérêt le plus général; la Cour d'Espagne fermerait les yeux pourvu qu'on lui envoyât beaucoup d'or: mais à quel prix l'avait-on? Il faut entendre Las Casas dans l'Histoire de Saint-Domingue. Les Espagnols, (dit-il, en parlant des Améri-

---

 Las Casas.

« cains ; ) les accouplaient pour le travail comme  
 Las Cafas. « des bêtes de somme ; & , les ayant excessivement  
 « chargés , ils les forçaient de marcher à grands  
 « coups de fouet. S'ils tombaient sous la pesan-  
 « teur du fardeau , on redoublait les coups , &  
 « l'on ne cessait point de frapper qu'ils ne se  
 « fussent relevés. On séparait les femmes de leurs  
 « maris. La plupart des hommes étaient confinés  
 « dans les mines , d'où ils ne sortaient point , &  
 « les femmes étaient employées à la culture des  
 « terres. Dans leurs plus pénibles travaux , les  
 « uns & les autres n'étaient nourris que d'herbes  
 « & de racines. Rien n'était plus ordinaire  
 « de les voir expirer sous les coups ou de  
 « fatigue. Les meres , dont le lait avait tari ou  
 « s'était corrompu faute de nourriture , tombaient  
 « mortes de faiblesse ou de désespoir sur le corps  
 « de leurs enfans morts ou mourans. Quelques  
 « Insulaires s'étant réfugiés dans les montagnes ,  
 « pour se dérober à la tyrannie , on créa un  
 « Officier sous le titre *d'Alguasfi del Campo*  
 « pour donner la chasse à ces transfuges ; & ce  
 « exécuteur de la vengeance publique se mit en  
 « campagne avec une meute de chiens qui déchir-  
 « rent en pièces un très-grand nombre de ces  
 « misérables. Quantité d'autres , pour prévenir une  
 « mort si cruelle , avalèrent du jus de manioc  
 « qui est un poison très-violent , ou se pendirent

« à des arbr  
 « & leurs en  
 qu'on repré  
 pour la conv  
 approuvés pa  
 Las Cafas  
 des départem  
 dans l'Isle de  
 fédération ; il  
 Dominicains.  
 cause , & ce z  
 titre de Prote  
 point jusqu'à l  
 e Roi Catholi  
 tion de pass  
 il ne put a  
 année 1515.  
 etres de reco  
 ans la prem  
 btenir , il dé  
 eau de l'Isle  
 ris qu'on ten  
 également nuit  
 de sa Cour  
 avantage quan  
 r. Le Roi ,  
 it de faire fo  
 re. Après cet

à des arbres, après avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. » Tels étaient ces départemens Las Casas, qu'on représentait à la Cour comme nécessaires pour la conversion de ces peuples, & qui étaient approuvés par les Docteurs d'Espagne.

Las Casas osa déclarer la guerre aux Fauteurs des départemens. Les services qu'il avait rendus dans l'Isle de Cuba lui avaient acquis de la considération ; il avait applaudi aux efforts des Peres Dominicains. Il entreprit de faire revivre la même cause, & ce zèle qui lui fit obtenir dans la suite le titre de Protecteur de l'Amérique, ne se ralentit point jusqu'à sa mort. Ne pouvant se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne pour y porter la vérité.

Il ne put arriver à Séville que vers la fin de l'année 1515. Il en partit pour la Cour avec des lettres de recommandation de l'Archevêque ; & dans la première audience qu'elles lui firent obtenir, il déclara librement au Roi qu'il n'était point de l'Isle Espagnole que pour lui donner avis qu'on tenait, dans les Indes, une conduite également nuisible aux intérêts de sa conscience & de sa Couronne. Il ajouta qu'il s'expliquerait davantage quand il plairait à Sa Majesté de l'écouter. Le Roi, surpris d'un langage si ferme, lui permit de faire son mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte audience, s'adressant au

**Las Casas.** P. *Matienco*, Dominicain, Confesseur du Roi, il lui dit avec la même noblesse qu'il n'ignora point que Passamonte & d'autres Officiers de l'Espagnole avaient prévenu la Cour contre lui, que le Ministre des Indes & le Commandeur Lope de Conchilos lui seraient contraires, parce qu'ils avaient des départemens d'Indiens qui étaient les plus maltraités, & qu'il n'avait de fond à faire que sur la justice de sa cause. Ensuite lui ayant exposé toutes les cruautés qu'on exerçait sur les malheureux Américains, il l'exhorta au nom du Ciel, à prendre la défense de la Religion, de l'équité & de l'innocence.

Matienco rendit compte au Roi de ce qu'il venait d'entendre, & n'eut pas de peine à faire promettre une audience particulière. Le temps & le lieu furent nommés. Las Casas, par le conseil de Matienco, ne laissa pas de se présenter à l'Evêque de Burgos & au Commandeur de Conchilos, auxquels il fallait s'attendre que toutes ses explications seraient communiquées. Il en fut mal reçu quoique moins durement par le Commandeur, mais il se flattait que la recommandation de l'Archevêque de Séville pourrait balancer le crédit de ses adversaires; lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Un si fâcheux contretemps n'eut pas la force de refroidir Las Casas. Il résolut aussi de faire le voyage de Flandres pour instruire le Prince Charles, avant qu'on eût pensé à le préve-

D  
 nir. Cependant  
 mettant pas  
 ment du C  
 déclaré Rég  
 l'aller voir  
 posé en sa f  
 n'en fut pas  
 entendu, s'o  
 tration dont  
 nymites, dan  
 plan, les Am  
 les réglemen  
 esclaves des  
 en liberté; n  
 formellement  
 beaucoup de  
 Les Hyéronim  
 absolue, n'eut  
 loix dans tout  
 éludées, & to  
 nouvelle adm  
 cherait pas aux  
 se ralluma. Il  
 obstacles de to  
 ter les Antilles  
 dinaire que L  
 droit sur la libe  
 ricains. Quoi q  
 ment remarqua

nir. Cependant d'autres considérations ne lui permettant pas de faire cette démarche sans l'agrément du Cardinal Ximènes, qui venait d'être déclaré Régent du Royaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien disposé en sa faveur ; mais son voyage de Flandres n'en fut pas approuvé. Le Cardinal, après l'avoir entendu, s'occupa d'un nouveau plan d'administration dont il confia le soin aux Freres Hyéronimites, dans l'Isle Espagnole. Dans ce nouveau plan, les Américains étaient déclarés libres, & tous les réglemens tendaient à adoucir leur sort. Les esclaves des principaux départemens furent mis en liberté ; mais les départemens ne furent pas formellement abolis, quoique fort restreints par beaucoup de loix favorables aux peuples conquis. Les Hyéronimites, quoique revêtus d'une autorité absolue, n'eurent pas le courage de maintenir ces loix dans toute leur vigueur. Elles furent bientôt éludées, & tous les abus continuerent dès que la nouvelle administration eut déclaré qu'on ne toucherait pas aux départemens. Le zèle de Las Casas se ralluma. Il repassa en Espagne, & trouvant des obstacles de tous côtés, il proposa de faire exploiter les Antilles par des Nègres. Il est assez extraordinaire que Las Casas imagina qu'on avait plus de droit sur la liberté des Nègres que sur celle des Américains. Quoi qu'il en soit, ce sont deux traits également remarquables, que ce plan qu'on observa dans

Las Casas.

Las Casas. la suite d'acheter des Noirs pour les faire travailler aux Colonies d'Amérique , ait été fourni originairement par un des hommes que d'ailleurs l'humanité compte au rang de ses bienfaiteurs , & que les Dominicains , Ministres & Promoteurs de l'Inquisition en Europe , aient été dans le Nouveau Monde les plus ardens protecteurs des Américains. Rien ne mérite plus d'être remarqué dans l'histoire des contradictions de l'esprit humain. L'idée de Las Casas , quoiqu'adoptée dès-lors , ne put avoir lieu , parce qu'un Seigneur Flamand , chargé d'un privilège en vertu duquel il devait faire transporter quatre mille Nègres aux Antilles , le vendit aux Génois , qui mirent leurs Nègres à un prix trop haut pour la cupidité des possesseurs Espagnols , qui avaient des travailleurs Américains à si bon marché. Ces difficultés firent évanouir le projet de Las Casas. Il en conçut un autre qui marquait bien quelle confiance il avait au pouvoir de la persuasion & au bon naturel des Américains. Il offrait au Roi d'Espagne de lui assurer , dans un terme donné , la domination du Continent de l'Amérique , pourvu qu'on n'y laissât passer qui , que ce soit sans sa permission. Il voulait arriver avec cent cinquante hommes , habillés de blanc , & sous un autre nom que celui des Espagnols , devenus trop odieux dans le Nouveau Monde , & avec ce petit nombre , & une conduite opposée à celle des premiers
 Conquérans

D
 Conquérans  
 peu d'années  
 que le Ro  
 ferait fleur  
 fallait que  
 persuader ;  
 réussir , fût  
 considérable  
 Las Casas  
 côte de Cu  
 cinquante li  
 Province de  
 On lui en d  
 avec deux c  
 gieux ; mais  
 naître dans c  
 fidies ; les ha  
 que la plupar  
 ils étaient  
 obligé de se  
 Colonie à l'  
 absence , & se  
 les Américains  
 l'ordre de Sai  
 bientôt repara  
 ours avec le  
 Nous nous co  
 représentations  
Tome X.

Conquérens de l'Amérique, il prétendait qu'en peu d'années il tirerait de ce pays le même tribut que le Roi d'Espagne en recevait, & qu'il y ferait fleurir la foi, la paix & le bonheur. Il fallait que ce vertueux Prêtre eût le talent de persuader ; car ce projet, quoique peu fait pour réussir, fût goûté de beaucoup de personnes considérables, & même du Roi. On permit à Las Casas d'essayer sa mission politique sur la côte de Cumana, pays de plus de deux cens cinquante lieues de long, qui s'étend depuis la Province de Paria jusqu'à celle de Sainte-Marthe. On lui en donna le commandement, & il partit avec deux cens Laboureurs & quelques Religieux ; mais les Espagnols s'étaient déjà fait connaître dans ce pays par des violences & des perfidies ; les habitans d'ailleurs étaient plus féroces que la plupart des autres peuples de l'Amérique ; ils étaient même antropophages. Las Casas, obligé de se transporter fort loin de sa nouvelle Colonie à l'Isle Espagnole, fut mal obéi en son absence, & son petit établissement fut ruiné par les Américains. Pénétré de douleur, il entra dans l'ordre de Saint Dominique, & nous le verrons bientôt reparaitre sur un plus grand théâtre toujours avec le même zèle & le même courage. Nous nous contenterons d'observer ici que ses représentations ne furent pas absolument inutiles.

**Las Casas.** Les Américains furent traités avec plus de douceur ; mais nous ne croyons pas devoir dérober au Lecteur le détail que nous ont laissé les Historiens sur la manière dont cette affaire fut discutée dans le Conseil de Charles-Quint, & surtout le discours de Las Casas, dans lequel on distinguera aisément ce qui est de son caractère & ce qui est de son siècle.

Charles parut dans une grande salle du Palais, élevé sur un trône, avec tout l'appareil de la royauté. De Chièvres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien étaient assis à sa droite. Le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajos & les autres Conseillers d'Etat étaient à sa gauche. Las Casas & un Franciscain, de même avis que lui, se tintrent debout vis-à-vis le Roi. Lorsque chacun fut placé, de Chièvres & le Chancelier, montant chacun de leur côté les degrés du trône, se mirent à genoux aux pieds du Roi, & lui parlerent quelque temps à voix basse ; ensuite ils reprirent leur place, & le Chancelier se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit : « Révérend Evêque, Sa Majesté vous ordonne de parler, si vous avez quelque chose à lui dire. » L'Evêque se leva aussitôt, & répondit que les explications qu'il avait à donner ne pouvant être communiquées qu'au Roi & à son Conseil, il suppliait Sa Majesté de faire éloigner ceux qui ne

D  
devaient pas  
un second o  
lorsque le C  
y avait de S  
pelles pour a  
d'obéir ; ma  
de déclarer  
rendu au Co  
gnité évêque  
le service de  
que la Colonie  
le premier c  
un méchant h  
pire, & que  
obligé de par  
le Roi. Cepen  
donner son a  
tenir à l'éga  
tous ceux qu  
qu'il venait  
lieux où il a  
pour la servit  
pervers, & q  
pas abandonne  
diviser par ba  
discipline des  
quoi l'on n'e  
même des ho

devaient pas les entendre. Il insista même après ~~un~~ <sup>Las Casas</sup> un second ordre, & ce ne fut qu'au troisieme, lorsque le Chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avait de Seigneurs dans la salle avaient été appelés pour assister au Conseil, qu'il prit le parti d'obéir; mais, évitant les détails, il se contenta de déclarer que depuis cinq ans qu'il s'était rendu au Continent de l'Amérique avec la dignité épiscopale, il ne s'y était rien fait pour le service de Dieu ni pour celui du Prince; que la Colonie se perdait au-lieu de s'établir; que le premier Gouverneur qu'il y avait vu était un méchant homme, que le second était encore pire, & que tout allait si mal, qu'il s'était cru obligé de passer en Espagne pour en informer le Roi. Cependant, comme il était question de donner son avis sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, il ajouta que tous ceux qu'il avait vus, soit dans le pays qu'il venait d'habiter, soit dans les autres lieux où il avait passé, lui avaient paru nés pour la servitude; qu'ils étaient naturellement pervers, & que son sentiment était de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols, sans quoi l'on n'en ferait jamais des Chrétiens, ni même des hommes.

Las Casas. Lorsque l'Evêque eut cessé de parler, Las Casas reçut ordre d'expliquer ses idées. Herrera le fait parler en ses termes :

« Très-haut, très-puissant Roi & Seigneur, je  
 » suis un des premiers Castillans qui aient fait le  
 » voyage du Nouveau Monde. J'y ai vécu long-  
 » temps, & j'ai vu de mes propres yeux ce que  
 » la plupart ne rapportent que sur le témoignage  
 » d'autrui. Mon pere est mort dans le même  
 » pays, après y avoir vécu, comme moi, dès l'ori-  
 » gine des découvertes. Sans m'attribuer l'hon-  
 » neur d'être meilleur Chrétien qu'un autre, je me  
 » suis senti porté, par un mouvement de com-  
 » passion naturelle, à repasser en Espagne pour  
 » informer le Roi, votre ayeul, des excès qui se  
 » commettaient dans les Indes. Je le trouvai à  
 » Placentia. Il eut la bonté de m'écouter; &, dans  
 » le dessein d'y apporter du remède, il remit  
 » l'explication de ses ordres à Séville; mais la  
 » mort l'ayant surpris en chemin, sa volonté  
 » royale & toutes mes représentations demeu-  
 » rerent sans effet. Après son trépas, je fis mon  
 » rapport aux Régens du Royaume, les Cardi-  
 » naux Ximenès & Tortosa, qui entreprirent de  
 » réparer le mal par de sages mesures, mais la  
 » plupart mal exécutées. Ensuite Votre Ma-  
 » jesté étant venu prendre possession de ses  
 » Etats, je lui ai représenté la situation de ses  
 » malheureuses Colonies, à laquelle on aurait

D  
 » alors rem  
 » Chanceli  
 » d'hui, j  
 » grand ob  
 » L'ennem  
 » Ministres  
 » cès de mo  
 » ment ce q  
 » Votre Maj  
 » que les ric  
 » semble ne  
 » dre partie  
 » j'ose lui di  
 » rends un a  
 » en ait reçu  
 » aucune espè  
 » n'est pas seu  
 » j'aspire : il  
 » autre suppos  
 » le seul mot  
 » ramené des  
 » rendre beau  
 » son honneur  
 » pour l'avant  
 » n'ait la prem  
 » moins que je  
 » & de récom  
 » j'en accepte,

• alors remédié, si, dans le même temps, le grand  
 • Chancelier n'était mort à Saragosse. Aujourd- Las Casas.  
 • d'hui, je recommence mes travaux pour ce  
 • grand objet.

• L'ennemi de toute vertu ne manque pas de  
 • Ministres qui tremblent de voir l'heureux suc-  
 • cès de mon zèle : mais, laissant à part un mo-  
 • ment ce qui touche la conscience, l'intérêt de  
 • Votre Majesté est ici d'une si haute importance,  
 • que les richesses de tous les Etats d'Europe en-  
 • semble ne peuvent être comparées à la moin-  
 • dre partie de celles du Nouveau Monde ; &  
 • j'ose lui dire, qu'en lui donnant cet avis, je lui  
 • rends un aussi grand service que jamais Prince  
 • en ait reçu de son Sujet. Non que je prétende  
 • aucune espèce de gratification ou de salaire ; ce  
 • n'est pas seulement à servir Votre Majesté que  
 • j'aspire : il est certain même que, dans toute  
 • autre supposition que celle d'un ordre exprès,  
 • le seul motif de son service ne m'aurait pas  
 • ramenés des Indes en Europe ; mais je crois en  
 • rendre beaucoup à Dieu, qui est si jaloux de  
 • son honneur, que je ne dois pas faire un pas  
 • pour l'avantage de Votre Majesté, auquel il  
 • n'ait la première part. Aussi le prends-je à té-  
 • moin que je renonce à toutes sortes de faveurs  
 • & de récompenses temporelles ; & si jamais  
 • j'en accepte, ou moi-même, ou par quelqu'un

qui les reçoive en mon nom, je veux être re-  
 Las Cafas. gardé comme un imposteur & un faussaire, qui  
 aurait trompé son Dieu & son Roi. Apprenez  
 donc, Sire, que les Naturels du Nouveau  
 Monde sont capables de recevoir la foi, de  
 prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les  
 actes de toutes les vertus. Mais c'est par la rai-  
 son & les bons exemples qu'ils y doivent être  
 excités, & non par la violence; car ils sont  
 naturellement libres, ils ont leurs Rois & leurs  
 Seigneurs naturels, qui les gouvernent suivant  
 leurs usages. A l'égard de ce qu'a dit le Révé-  
 rend Evêque, qu'ils sont nés pour la servitude  
 suivant l'autorité d'Aristote, sur laquelle il pen-  
 se qu'il se fonde, il y a autant de distance de  
 la vérité à cette proposition, que du ciel à la  
 terre. Quand le Philosophe auroit été de cette  
 opinion, comme le Révérend Evêque l'affirme,  
 c'était un Gentil, qui brûle maintenant dans  
 les Enfers, & dont la doctrine ne doit être ad-  
 mise qu'autant qu'elle s'accorde avec celle de  
 l'Evangile. Notre sainte Religion, Sire, ne fait  
 acception de personne; elle se communique à  
 toutes les Nations du monde; elle les reçoit tou-  
 tes sans distinction; elle n'ôte à aucune sa liberté  
 ni ses Rois; elle ne réduit pas un peuple à  
 l'esclavage, sous prétexte qu'il y est condamné  
 par la Nature, comme le Révérend Evêque

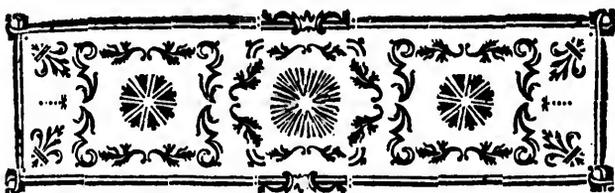
veut le  
 qu'il est  
 Majesté  
 de son r  
 Après L  
 reçut ordi  
 termes;  
 l'Isle Esp  
 nées: on  
 dénombr  
 quantité  
 fus enco  
 vai ce no  
 d'Abel,  
 justement  
 renue du  
 déluge d  
 dre? Je  
 sang de  
 grand Sa  
 prompt r  
 pas d'atti  
 les rigou  
 Rois.  
 Don Di  
 donner son  
 & l'on ne  
 nes portées

» veut le faire entendre. J'en conclus, Sire, Las Casas  
 » qu'il est de la dernière importance pour Votre  
 » Majesté, d'y mettre ordre au commencement  
 » de son règne. »

Après Las Casas, le Missionnaire Franciscain  
 reçut ordre de parler à son tour. Il le fit dans ces  
 termes: « Sire, je reçus ordre de passer dans  
 » l'Isle Espagnole, où je demeurai quelques an-  
 » nées: on m'y donna la commission de faire le  
 » dénombrement des Indiens. Il y en avait alors  
 » quantité de milliers. Quelque temps après, je  
 » fus encore chargé du même ordre, & je trou-  
 » vai ce nombre extrêmement diminué. Si le sang  
 » d'Abel, c'est-à-dire, celui d'un seul mort in-  
 » justement répandu, a crié vengeance & l'a ob-  
 » tenu du Ciel, Dieu sera-t-il sourd au cri de ce  
 » déluge de sang qu'on ne cesse pas de répan-  
 » dre? Je conjure donc Votre Majesté, par le  
 » sang de Notre-Seigneur, & par les plaies du  
 » grand Saint dont je porte l'habit, d'apporter un  
 » prompt remède à des maux qui ne manqueraient  
 » pas d'attirer sur votre Couronne l'indignation &  
 » les rigoureux châtimens du souverain Maître des  
 » Rois. »

Don Diégué Colomb eut ordre ensuite de  
 donner son avis. Il fut le même. Charles fut ému,  
 & l'on ne peut douter que les Loix plus huma-  
 nes portées pour le traitement des Américains,





ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

LIVRE II.

MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*Hernandez de Cordoue, Découverte de l'Yucatan.*

*Fernand Cortez. Découverte du Mexique: Conquête de Tlascala.*

AVANT de passer à la conquête d'un des plus grands Empires du nouvel hémisphère, il est bon Hernandez.

~~\_\_\_\_\_~~  
 Hernandez. que le Lecteur, une Carte à la main, se fasse une idée de tout ce qu'avait découvert le grand Colomb, & de tous les pas qu'on avait fait après lui.

On a vu que, voguant toujours à l'Occident, il avoit d'abord rencontré les grandes Antilles, c'est-à-dire, la partie la plus considérable de l'Archipel Américain dans la Mer du Nord. *Cuba*, aujourd'hui la Havane, *Hispaniola*, aujourd'hui Saint-Domingue, Portoric, la Jamaïque, les principales des grandes Antilles, furent aussi les premiers établissemens qui se formerent dans son second Voyage. En gouvernant un peu plus au Sud, il avait aperçu les petites Antilles ou Isles Caraïbes, la Guadeloupe, la Dominique, *Matigalande*, aujourd'hui possessions Françaises, mais alors négligées par les Espagnols. Ce n'est qu'à son troisième Voyage, qu'en s'avançant toujours vers le Sud, il trouva le Continent. Il aborda dans l'Isle de la Trinité à la pointe du Golfe de *Paria*. Il pénétra dans ce Golfe jusqu'à la pointe d'*Uraba*; & ce ne fut qu'après lui qu'*Ojéda* & *Vespuce* parcoururent ces côtes qui forment les Provinces de *Terre ferme*, *Cumana*, *Venezuela*, *Maracaibo*, *Sainte-Marthe*, jusqu'au Golfe de *Darien*. C'est dans ce Golfe que nous avons vu s'élever *Carthagène*, devenue depuis si fameuse par son commerce. Entre le Golfe de *Darien*, dans la Mer du Nord, & celui de *Panama* dans

la Mer du  
 sur la riv  
 avons vu  
 gène. En  
 Isthme, l  
 avait déce  
 conduisit  
 Espagnols  
 du Mexiqu  
 Floride &  
 Contrée, c  
 Ainsi, le C  
 toutes ses p  
 pénétrer dan  
 que la déco  
 xique la plu  
 pointe à l'e  
 Espagnols d  
 que tout ce  
 Vers le c  
 sur la fin de  
 mis l'Isle d  
 voulut pas  
 nouvelles c  
 Isle, en y fa  
 claves pour  
 son Gouvern  
 grande part

la Mer du Sud, est situé l'Isthme de Panama, & sur la rive septentrionale de cette Isthme, nous avons vu bâtir Porto-Bello, la rivale de Carthagène. En pénétrant à l'extrémité opposée de cet Isthme, le hardi & malheureux Vasco Nugnez, avait découvert le premier la Mer du Sud, qui conduisit dans la suite au Pérou : cependant les Espagnols remontant, d'un autre côté, dans le Golfe du Mexique vers le Nord, avaient reconnu la Floride & le Canal de Bahama, vis-à-vis cette Contrée, qu'ils parcoururent jusqu'à la Caroline. Ainsi, le Golfe du Mexique avait été visité dans toutes ses parties, sans qu'on eût encore songé à pénétrer dans l'Empire qui porte ce nom, lorsque la découverte de l'Yucatan, la partie du Mexique la plus septentrionale, & qui s'avance en pointe à l'entrée du Golfe, conduisit enfin les Espagnols dans un Pays plus policé & plus riche que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors.

Vers le commencement de l'année 1517, ou sur la fin de la précédente, Vélasquez, qui avait mis l'Isle du Cuba dans un état florissant, ne voulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles conquêtes, ou de se fortifier dans son Isle, en y faisant amener un grand nombre d'esclaves pour la culture des terres. La douceur de son Gouvernement avait attiré près de lui une grande partie de la Noblesse Espagnole des In-

~~\_\_\_\_\_~~  
Hernandez.

**Hernandez.** des. Il proposa une expédition sur quelque endroit de la Terre-ferme, où l'on n'eût point encore pénétré; dans le dessein d'y faire un établissement, si le pays en paraissait digne, ou d'enlever des Américains, s'ils étaient Cannibales ou Antropophages, ou du moins d'y faire la traite de l'ur, s'il s'y en trouvait. Quelques Mémoires ajoutent qu'il en demanda la permission à l'Amiral Don Diégué, dont il n'était que le Lieutenant; mais Don Diégué était en Espagne depuis trois ans, & Vélasquez, loin de donner cette marque de subordination, n'avait rien épargné pour se rendre indépendant.

Il arriva, comme Vélasquez l'avait prévu, que non-seulement ses matelots & ses soldats, qui s'ennuyaient de l'oïssiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune ou pour la gloire, entrèrent volontiers dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, & d'une grande partie des frais. Vélasquez accepta son offre, & fit armer à San-Jago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigantin, sur lesquels il embarqua cent dix hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 de Février, avec *Alaminos*, pour premier Pilote; cet habile Navigateur, qui avait servi dans sa jeunesse sous Christophe Colomb, n'eut

D  
pas plutôt d  
est à l'extré  
posa de gou  
raison que l'  
penchant à t  
déterminer H  
pète qui dura  
maines, leur  
une mer qu'i  
perçurent enf  
assez près. Le  
tés sur une gr  
gnée d'enviro  
tir de la Côte  
qui étoient vè  
manches, &  
semblerent vo  
res des Castill  
tout ce qui ne  
usages. On leu  
rent assez satisf  
plus grand non  
d'amitié; mais  
perfidie & la  
qu'ils avaient a  
tillans n'ayant p  
qui débarquere  
d'un-coup enviro

pas plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui est à l'extrémité occidentale de Cuba, qu'il proposa de gouverner droit à l'Ouest, par la seule raison que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à suivre cette route : c'était assez pour déterminer Hernandez. Ils essuyèrent une tempête qui dura deux jours, & pendant trois semaines, leur navigation fut très-dangereuse dans une mer qu'ils connaissaient si peu : mais ils aperçurent enfin la terre, & s'en approchèrent assez près. Leurs premiers regards s'étaient arrêtés sur une grande Bourgade, qui leur parut éloignée d'environ deux lieues, lorsqu'ils virent partir de la Côte cinq canots chargés d'Américains, qui étoient vêtus d'une sorte de pourpoints sans manches, & de caleçons de la même étoffe. Ils semblèrent voir avec admiration les grands Navires des Castillans, leurs barbes, leurs habits, & tout ce qui ne ressemblait point à leurs propres usages. On leur fit quelques présens, dont ils furent assez satisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié ; mais leur dessein étoit d'employer la perfidie & la violence, pour se saisir de tout ce qu'ils avoient admiré à la première vue. Les Castillans n'ayant pas fait difficulté de descendre, ceux qui débarquèrent les premiers se trouverent tout-d'un-coup environnés d'un grand nombre d'enne-

---

 Hernandez

Hernandez.

mis , qui s'étaient embusqués , & qui , poussant de grands cris , firent tomber sur eux une grêle de pierres & de fleches. Avec l'arc & la fronde , ils étaient armés d'une sorte de lames d'épées , dont la pointe était un caillon fort aigu , de rondaches & de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze hommes blessés ; mais le feu des arquebuses eut bientôt dissipé les assaillans.

Les Castillans fort joyeux , malgré leur disgrâce , d'avoir découvert un pays dont les habitans étaient vêtus , & les maisons de pierres & de chaux , spectacle qu'ils n'avaient pas encore eu dans l'Amérique , retournerent à bord pour suivre la Côte. Après quinze jours de navigation , pendant laquelle ils observerent constamment de ne mouiller que la nuit , ils arriverent proche d'un Golfe , à la vue d'une Bourgade aussi grosse que la première , qu'ils appellerent *Lazare* , parce qu'on était au Dimanche de ce nom , mais que les Indiens nommaient *Kimpesh* , & qui a pris depuis le nom de pays de *Campeche*. Pendant qu'on rentrait à bord , cinquante Américains vêtus de camisoles & de mantes de coton , se présenterent aux Castillans ; & leur ayant demandé , par divers signes , s'ils ne venaient pas du côté d'où le Soleil se lève , ils les inviterent à s'approcher de leur Bourgade. Quoique leur dernière aventure leur rendit cette invitation suspecte , ils

soluer  
entrer  
présent  
furent  
des tra  
peintes  
vironné  
ne se l  
momens  
qui mar  
Dans le  
hommes  
longues r  
fort frité  
de terre,  
en dirige  
pressant de  
tendit le  
qui sonna  
voyait poi  
breux , fit  
mer ; &  
qui ne le  
reux pour  
à toute app  
était une es  
Il reprit  
eau comm

solurent d'y aller bien armés. La curiosité les fit entrer dans quelques Temples bien bâtis, qui se présentaient sur leur passage, & dans lesquels ils furent surpris de trouver, avec quantité d'Idoles, des traces de sang toutes fraîches, & des croix peintes sur les murs. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude des deux sexes, qui ne se lassait point de les admirer. Quelques momens après, ils virent paraître deux troupes, qui marchaient en bon ordre, & qui étaient armées. Dans le même temps, il sortit d'un Temple dix hommes, qu'ils prirent pour des Prêtres, vêtus de longues robes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portaient du feu dans des rechaux de terre, où ils jetaient une sorte de gomme, en dirigeant la fumée du côté des Castillans, & les pressant de se retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre, qui sonnaient la charge. Hernandez, qui ne se voyait point en état de résister à un peuple si nombreux, fit reprendre à ses gens le chemin de la mer; &, quoique suivi par les deux troupes, qui ne le perdirent pas de vue, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident. Il y a toute apparence que la cérémonie qu'il avait vue, était une espèce d'exorcisme.

Il reprit sa route au Sud pendant six jours, & peu commençant à lui manquer, il mouilla dans

**Hernandez.** une anse , où il trouva un puits d'eau douce , dont il remplit ses tonneaux. Mais , ayant passé la nuit à terre , il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'habitans , qui lui tuèrent quarante-sept hommes. La plupart des autres n'échapperent point sans blessures , & lui-même fut percé de douze fleches ; il ne dut la vie qu'à son courage , qui lui ouvrit un chemin au travers des ennemis ; & lorsqu'il fut rentré dans ses Barques , où les fleches le suivirent , il eut le chagrin de voir mourir encore cinq hommes de leurs blessures , outre deux qui avaient été enlevés dans le combat , & dont la vie lui parut désespérée entre les mains des Américains. Il ne restait pas d'autre parti à prendre , que de retourner à Cuba.

Hernandez mourut peu de jours après son retour à la Havane : mais Vélasquez conçut une si haute idée de l'Yucatan , sur le témoignage des deux jeunes Américains , qu'Hernandez avait amenés , & plus encore sur la vue des médailles , des couronnes & des bijoux d'or qu'on avait enlevés de leurs Temples , qu'il ne perdit pas un moment pour se mettre en état de presser cette expédition. Il arma trois Navires & un Brigantin , sur lesquels il mit deux cens cinquante Espagnols , & quelques Insulaires de son Gouvernement. Juan de *Grijalva* , dont tous les Historiens vantent le caractère & l'habileté , fut chargé du commandement-général.

D  
commande  
nes , Pierre  
Alfonse d'  
leur naissanc  
Pilotes furent  
ge d'Hernan  
Grijalva n  
avoir relâché  
de Cozumel  
dans peu de  
de cette Côte  
ils y découvri  
de pierres ,  
trouver cet u  
paraître les b  
où l'imaginati  
tous les orner  
ques soldats  
ressembloit à  
à ceux qui l'av  
pas d'autre rai  
Nouvelle-Espa  
Les vaisseau  
ger la Côte , j  
les Américains  
mer par deux  
navigables qui  
nommé du Me  
Tome X.

commandement-général, & reçut pour Capitaines, Pierre d'*Alvarado*, François de *Montejo* & *Hernandez*. *Hernandez*.  
 Alfonse d'*Avila*, trois Officiers respectés pour leur naissance, leur courage & leur politesse. Les Pilotes furent les mêmes qui avaient servi au voyage d'*Hernandez*.

Grijalva mit en Mer, le 8 d'Avril 1518; après avoir relâché & fait quelques provisions dans l'Isle de Cozumel, il remit à la voile, & se trouva dans peu de jours à la vue de l'Yucatan. La beauté de cette Côte excita l'admiration des Espagnols. Ils y découvrirent, par intervalle, des édifices de pierres, & l'étonnement qu'ils avaient de trouver cet usage dans l'Amérique, leur faisait paraître les bâtimens comme de grandes villes, où l'imagination leur représentait des tours, & tous les ornemens des cités Européennes. Quelques soldats ayant fait remarquer que le Pays ressembloit à l'Espagne, cette idée plut si fort à ceux qui l'avaient entendue, qu'on ne trouve pas d'autre raison qui ait fait donner le nom de Nouvelle-Espagne à toute cette contrée.

Les vaisseaux Castillans continuerent de ranger la Côte, jusqu'à l'endroit où la Riviere que les Américains nommaient *Tabasco*, entre dans la mer par deux embouchures. C'est une des plus navigables qui se jettent dans le Golfe, qu'on a nommé du *Mexique*, & depuis cette découverte,

Grijalva.

elle a pris le nom de *Grijalva*, pour laisser sien à la Province qu'elle arrose, & qui est une des premières de la Nouvelle-Espagne. Le Pays paraissait couvert de très-grands arbres, & si peuplé sur les rives du fleuve, que Grijalva ne put résister à l'envie d'y pénétrer. Mais, n'ayant trouvé de fonds que pour les deux plus petits de ses Bâtimens, il y fit passer tout ce qu'il avait de gens de guerre, & laissa ses deux autres vaisseaux à l'ancre, avec la plus grande partie de ses matelots. A peine fut-il engagé dans le fleuve, dont il eut beaucoup de peine à surmonter le courant, qu'il aperçut un grand nombre de canots remplis d'hommes armés & plusieurs autres troupes sur la rive, qui paraissaient également résolues de lui fermer le passage & de s'opposer à sa descente. Leurs cris & leurs menaces effrayèrent si-peu les Espagnols, qu'ils ne s'avancèrent pas moins jusqu'à la portée du trait. Grijalva leur avait recommandé le bon ordre, & sur-tout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Américains, de leur côté, furent si frappés de la fabrique des vaisseaux étrangers, de la figure & des habits de ceux qui les conduisaient & de leur belle ordonnance, autant que de l'intrepidité avec laquelle ils les voyaient avancer, que, dans leur première surprise, cette vue les rendit comme immobiles. Le Général Castillan saisit ce

moment  
ses gens,  
dis que ce  
ment des  
Melchior  
pris dans  
doue, & c  
grande par  
assurer qu'  
pos, & que  
rendre utili  
& son allian  
vingt ou tre  
de crainte :  
achevé de  
que les Cast  
Maître de r  
le Soleil, &  
part de ce I  
leur Souvera  
attention qu  
marques de  
encore incert  
posant silence  
air & d'un t  
leur offrait  
& de soum  
étrange ; q

moment pour sauter à terre ; il y fut suivi de tous ses gens , dont il forma aussi-tôt un bataillon. Tandis que cette action semblait augmenter l'étonnement des Américains , il leur envoya Julien & Melchior , deux jeunes gens qui avaient été pris dans l'expédition d'Hernandez de Cordoue , & dont la langue était entendue dans une grande partie de la Nouvelle-Espagne , pour les assurer qu'il ne pensait point à troubler leur repos , & que dans le dessein , au contraire , de se rendre utile à leur Nation , il leur offrait la paix & son alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente , avec un mélange de confiance & de crainte : mais l'accueil qu'ils reçurent ayant achevé de les rassurer , Grijalva leur fit dire que les Castillans étaient Sujets d'un grand Roi , Maître de tous les pays où ils voyaient naître le Soleil , & qu'il était venu les inviter , de la part de ce Prince , à le reconnaître aussi pour leur Souverain. Ce discours fut écouté avec une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur disposition semblait encore incertaine , lorsqu'un de leurs Chefs , imposant silence à toute la troupe , répondit d'un air & d'un ton ferme ; « Que cette paix qu'on leur offrait , avec des propositions d'hommage & de soumission , avait quelque chose de fort étrange ; qu'il était surpris d'entendre qu'on

Grijalva.

Grijalva.

» leur parlât d'un nouveau Seigneur, sans favoir  
 » s'ils étaient mécontents de celui auquel ils  
 » obéissaient; que, pour ce qui regardait la paix  
 » ou la guerre, puisqu'il n'était question main-  
 » tenant que de ces deux points, il n'était pas  
 » revêtu d'une autorité suffisante pour donner  
 » une réponse décisive; mais que ses Supérieurs,  
 » auxquels il allait expliquer ce qu'on avait pro-  
 » posé, feraient connaître leur résolution.» Les  
 Espagnols jugerent qu'ils s'étaient mépris, en  
 croyant avoir à faire à des Sauvages, & que  
 des peuples qui parlaient ainsi, ne pouvaient être  
 des ennemis méprisables. L'Orateur s'étant retiré  
 après son discours, les laissa quelque-temps dans  
 cet embarras; mais il reparut bientôt, avec la  
 même escorte, pour leur déclarer: « Que ses  
 » Maîtres ne craignaient pas la guerre, qu'ils n'i-  
 » gnoraient pas ce qui s'était passé dans la Province  
 » voisine, & que cet exemple n'était pas capable de  
 » les intimider; mais qu'ils jugeaient la paix préfé-  
 » rable à la plus heureuse guerre.» Il avait fait  
 apporter quantité de fruits & d'autres provisions,  
 qu'il offrit à Grijalva, de la part de ses Maîtres,  
 comme un gage de la paix qu'ils acceptaient.  
 Bientôt on vit arriver le Cacique du canton, avec  
 une garde peu nombreuse & sans armes, pour  
 faire connaître la confiance qu'il prenait à ses  
 hôtes, & celle qu'il leur demandait pour lui.

DES

Grijalva le reçut avec  
 joie & d'amitié,  
 fort noble. Après le  
 s'approcher quelque  
 d'un nouveau pré-  
 étaient également p  
 travail. C'étaient diffe  
 renfermées dans un  
 figures d'animaux,  
 pierreries enchassées  
 de diverses couleurs  
 extrêmement fin. Al  
 Grijalva de le rem  
 » aimait la paix, &  
 » s'insister entr'eux qu'il  
 » sent; mais que dan  
 » l'intelligence, qui  
 » deux Nations, il le  
 Le Général Castillan  
 entendait, répondit  
 mais été d'apporter le  
 Côte, & qu'il était d  
 se hâta de mettre à la  
 En continuant de ra  
 arrivèrent ensemble à  
 fleuve, qui fut nommé  
 qu'ils y apperçurent  
 sorte de piques ornées

Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie & d'amitié, auxquels il répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens, il fit

                      
Grijalva.

approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs pièces étaient également précieuses par la matière & le travail. C'étaient différentes sortes de bijoux d'or, renfermées dans une corbeille, des armes & des figures d'animaux, revêtues de lames d'or, des pierreries enchassées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & des robes d'un coton extrêmement fin. Alors, sans laisser le temps à Grijalva de le remercier, il lui dit : « qu'il aimait la paix, & que c'était pour la faire subsister entr'eux qu'il le pria d'accepter ce présent; mais que dans la crainte de quelque méintelligence, qui pouvait s'élever entre les deux Nations, il le suppliait de s'éloigner. » Le Général Castillan, charmé de tout ce qu'il entendait, répondit que son dessein n'avait jamais été d'apporter le moindre trouble sur cette Côte, & qu'il était disposé à partir. En effet, il se hâta de mettre à la voile.

En continuant de ranger la Côte, les Castillans arrivèrent ensemble à l'embouchure d'un autre fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'ils y apperçurent des Américains avec une sorte de piques ornées de banderoles, qui sem-

Grijalva.

blaient les inviter à descendre. *Montejo* reçut ordre de s'avancer avec deux chaloupes, pour reconnaître leurs dispositions, & l'escadre ne tarda point à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Américains, qu'ils en obtinrent la valeur de quinze mille pesos d'or, pour les plus vieilles marchandises d'Espagne. Ils apprirent, dans ce lieu, qu'ils étaient redevables des invitations & du bon accueil des habitans, à l'ordre d'un puissant Monarque, voisin de cette Province, qui se nommait *Motézuma* (a); que ce Prince, qui avait été informé de leur approche, avait mandé aux Commandans de ses frontieres d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traiter, & de découvrir, s'il était possible, le véritable dessein de ces étrangers. Il parait que la renommée avait porté jusqu'à ce Prince, les expéditions des Espagnols dans les Antilles & dans quelques parties du Continent, & qu'il les regardait comme des ennemis redoutables, qu'il fallait appaiser par des soumissions, & éloigner, s'il était possible.

La rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du Nord, on remit à la voile, & l'on rencontra bientôt une Isle, assez proche de la côte, que la blancheur de son sable fît nommer *l'Isle Blanche*. Un peu plus loin, on en découvrit

---

(a) Les Européens l'ont nommé *Montézuma*.

une au-  
brage d  
*Verte*. P  
rivage,  
& le Gé  
bons édit  
toutes pa  
sieurs deg  
chargé de  
de près,  
humains q  
précédente  
de ce spec  
d'*Isle des*  
d'une bar  
Isle, un pe  
maient *Cu*  
La vue  
haïter au  
fession plu  
malités; ma  
jaloux de  
fendu de fa  
à la Havan  
qu'avait vu  
lui faire un  
de plus pres  
pour la mêt

une autre à quatre lieues de la côte ; & l'ombrage de ses arbres lui fit donner le nom d'*Isle Verte*. Plus loin encore , à une lieue & demie du rivage , on en apperçut une , qui parut peuplée , & le Général y descendit. Il y trouva quelques bons édifices de pierres , & un temple ouvert de toutes parts , au milieu duquel on découvrait plusieurs degrés , qui conduisaient à une espèce d'autel chargé de statues d'horrible figure. En le visitant de près , on y apperçut cinq ou six cadavres humains qui paraissaient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi que les Castillans ressentirent de ce spectacle , leur fit donner à l'Isle le nom d'*Isle des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition dans une quatrième Isle , un peu plus éloignée , que ses habitans nommaient *Culva* , dont on a fait Saint-Jean-d'Ulua.

La vue de tant de riches contrées faisait souhaiter au Général Espagnol , d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités ; mais le Gouverneur de Cuba , Vélasquez , jaloux de ses propres Lieutenans , leur avait défendu de faire aucun établissement. On revint donc à la Havane , & Vélasquez , au récit de tout ce qu'avait vu Grijalva , eut la bizarre injustice de lui faire un crime de son obéissance. Il n'eut rien de plus pressé , que de faire partir une autre flotte pour la même destination : elle fut composée de

---

Grijalva.

dix navires , & le fameux Fernand Cortez en eut le commandement.

           Cortez.

Correz était né en 1485, à Medellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille dont on n'a pas contesté la noblesse. Dans sa première jeunesse, il avait étudié à l'Université de Salamanque, & le dessein de son pere était de l'appliquer à la Jurisprudence; mais sa vivacité naturelle, qui ne s'accommodait pas d'une profession si grave, le ramena chez son pere, dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous le Grand Gonsalve de Cordoue, & le jour de son départ était marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui mit du changement dans ses desseins, sans en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer en Amérique, pour y chercher la fortune & la gloire; il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des lettres de recommandation pour Don Nicolas d'Ovando, son parent, qui commandait dans l'Isle Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse & sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation. Ovando le reçut avec amitié, & le garda quelque temps près de lui; ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait, & d'une physionomie prévenante; ces avantages extérieurs étaient sou-

D  
tenus par de  
aimable; il  
lait jamais a  
sation était c  
& sans vou  
mérite si dil  
signaler sa  
acquis beau  
lorsqu'en 15  
de Cuba, lu  
de Secrétaire  
verneur ayan  
était apparen  
l'année suivan  
dience Royal  
découvert; C  
dernier suppl  
aux instances  
ration, & le  
voyer prisonn  
un navire qui  
point observé  
la nuit, de sa  
ses bras. Aprè  
ger, il fut ject  
le pouvoir du  
gie de son car  
un ami, & le

tenus par des qualités qui le rendaient encore plus aimable ; il était généreux, sage, discret ; il ne parlait jamais au désavantage de personne ; sa conversation était enjouée ; il obligeait de bonne grace , & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits : un mérite si distingué , & les occasions qu'il eut de signaler sa valeur & sa prudence , lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la Colonie , lorsqu'en 1511 , Vélasquez , qui passait dans l'Isle de Cuba , lui proposa de le suivre avec l'emploi de Secrétaire. Il accepta cet office ; mais le Gouverneur ayant fait des mécontents , Cortez , qui était apparemment de ce nombre , se chargea , l'année suivante , de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de San-Domingo ; ce complot fut découvert ; Cortez fut arrêté , & condamné au dernier supplice ; sa grace néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération , & le Gouverneur se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo , l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile ; mais , n'étant point observé à bord , il eut le courage , pendant la nuit , de sauter dans la mer , avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger , il fut jetté sur le rivage , où il retomba sous le pouvoir du Gouverneur , qui , frappé de l'énergie de son caractère , prit le parti de s'en faire un ami , & le combla de faveurs. Vélasquez , qui

---

Cortez.

Cortez.

voulait , sur-tout dans ses Lieutenans , un dévouement servile à ses volontés & à ses intérêts , eut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans un homme tel que Cortez , qui lui avait tant d'obligations ; mais ceux qui avaient observé de plus près l'ame altiere & ambitieuse de ce nouveau Commandant , jugerent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le Gouverneur & le Capitaine-général de la flotte se promenaient ensemble , un fou , nommé Francisquillo , s'approcha d'eux , & se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien , & qu'il lui faudrait b'entôt une seconde flotte pour courir après Cortez. *Compere* , dit le Gouverneur , (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez , dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême.) *entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? C'est un fou* , dit Cortez , *il faut le laisser parler*. Cependant les concurrens au commandement qu'il avait obtenu , profiterent de ces ouvertures , pour jeter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez , qui s'en apperçut , ne songea qu'à presser son départ : il employa aux préparatifs , tout son bien & celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer , portait le signe de la Croix , avec ces mots pour devise , en latin : *non vincerons par ce signe : c'est l'inscription du fameux Labarum* , qui , à ce qu'on prétend , appar-

D  
rut à Constantin sous les ordres de lesquels on culier du Bernard Di de cette ex dont les no honneur. Co à s'embarqu congé. Véla mettre à la ville fut trou du jour , avec apperçu , des fauconceaux pagné de ses rivage. Véla vous partez a bien étrange q répondre : Sei mais sachez diligence aux lément ce que service. Vélasq & Cortez ret parti le 13 de du Nord , ve jours , au port

rut à Constantin. En peu de jours, il rassembla, sous ses ordres, environ trois cens hommes, entre lesquels on comptait Diégo d'Ordas, ami particulier du Gouverneur, François de Norla, Bernard Diaz del Castillo, qui publia l'Histoire de cette expédition & d'autres Gentilshommes, dont les noms paraîtront plus d'une fois avec honneur. Cortez était si alarmé, qu'il se disposa à s'embarquer, sans prendre son audience de congé. Vélasquez fut averti que la flotte allait mettre à la voile; il se leva aussi-tôt, & toute la ville fut troublée: il alla au rivage dès la pointe du jour, avec une nombreuse suite. Cortez l'ayant apperçu, descendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'escoperes & d'arbalêtres, accompagné de ses plus fidèles amis, & s'approcha du rivage. Vélasquez lui dit: *compere, compere, vous partez donc ainsi, sans dire adieu? il est bien étrange que vous me quittiez ainsi*: Cortez lui répondit: *Seigneur, je vous en demande pardon; mais sachez qu'on ne saurait apporter trop de diligence aux grandes entreprises; ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service*. Vélasquez surpris, ne fut que répondre, & Cortez retourna sur le-champ aux vaisseaux, & partit le 13 de Novembre 1518, & rasant la côte du Nord, vers l'Est, alla mouiller, en peu de jours, au port de la Trinité, où il avait quelques

---



---

 Cortez.

Cortez.

amis , qui le reçurent avec des transports de joie. Quantité d'Espagnols voulurent se joindre à lui : on nomme ici les principaux , pour donner plus de facilité à les reconnaître dans le cours de leurs exploits ; c'était Jean d'Escalante , Pierre Sanche de Farfan , & Gonzale de Mexia ; on vit bientôt arriver Alvarado & d'Avila , qui étaient partis après la flotte , & ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez , qu'ils avaient déjà commandé tous deux dans l'expédition de Grijalva. Alvarado amenait ses quatre freres , Gonzale , George , Gomez & Jean. La ville du Saint-Esprit , qui est peu éloignée de la Trinité , fournit aussi ses plus braves citoyens , tels qu'Alphonse Hernandez , Porto Carréro , Gonzale de Sandoval , Rodrigue de Ranjal , Jean Vélasquez de Léon , parent du Gouverneur , & plusieurs autres gentilshommes de la même distinction. Une si belle noblesse , & plus de cent soldats , qui furent tirés de ces deux villes , augmentèrent également la réputation & les forces de l'armée , sans compter les munitions , les armes , les vivres , & quelques chevaux , qui furent embarqués aux frais de Cortez & de ses amis. Outre les dépenses communes , il distribua libéralement tout ce qui lui restait de son propre bien , entre ceux qui avaient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité , jointe à l'espérance que ses qua-

D  
liés naturel  
lui attach  
forts que ce  
Cependant  
excité par d  
par celles d'u  
dont les pré  
craintes , rés  
commandeme  
ordre exprès  
exerçait l'emp  
déposer dans  
d'Espagne. C  
donner qu'à  
ceux qu'il avai  
prit qu'il exp  
d'ailleurs il se  
éduifans de  
térêt & celui  
de cet éclat d  
vit à Vélasque  
Flotte écrivire  
au Gouverneur  
homme de mén  
paremment d'a  
qu'il y avait e  
mauvais traitem  
Enfin Cortez é

lités naturelles faisaient concevoir de sa conduite,             
 lui attacha tous les cœurs, par des droits plus Cortez.  
 forts que ceux du rang & de l'autorité.

Cependant, à peine était-il parti, que Vélasquez, excité par de nouvelles représentations, sur-tout par celles d'un Astrologue nommé Jean de *Milan*, dont les prédictions ambiguës augmentèrent ses craintes, résolut de tout tenter pour lui ôter le commandement. Il commença par envoyer un ordre exprès à Verdugo, son beau-frere, qui exerçait l'emploi d'Alcade-Major à la Trinité, de le déposer dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette commission était plus facile à donner qu'à remplir : Cortez était sûr de tous ceux qu'il avait sous ses ordres, & Verdugo comprit qu'il exposerait inutilement son autorité : d'ailleurs il se laissa persuader, par les discours séduisants de Cortez, que pour son propre intérêt & celui de son beau-frere, une entreprise de cet éclat demandait plus d'explication. Il écrivit à Vélasquez ; la plupart des Officiers de la Flotte écrivirent de leur côté, pour représenter au Gouverneur l'injustice qu'il voulait faire à un homme de mérite, dont tout le crime était apparemment d'avoir excité l'envie, & le danger qu'il y avait de révolter toute l'armée, par le mauvais traitement dont on menaçait son Général. Enfin Cortez écrivit lui-même, dans des termes

Cortez

fort mesurés , mais pleins de noblesse , qui faisoient sentir à Vélafquez le tort qu'il avait de prêter si facilement l'oreille à la calomnie. Cependant , après le départ de toutes ces dépêches , il jugea que , dans une conjoncture si délicate , la prudence l'obligeait de hâter sa navigation. Il envoya par terre , à la Havane , une partie de ses soldats , sous la conduite d'Alvarado , pour y faire quelques nouvelles levées , & mettant à la voile aussi-tôt , il s'avança vers cette ville , dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à bord.

La flotte sortit du port de la Trinité , avec un vent favorable ; mais , au lieu de suivre le vaisseau de Cortez , elle s'écarta pendant la nuit , & les Pilotes ne s'apperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour ; cependant , comme ils se voyaient fort avancés , ils continuèrent leur route jusqu'à la Havane. Pierre de Barba , qui commandait dans cette ville , entra vivement dans les intérêts du Capitaine-général , & donna des ordres pour les besoins de la flotte ; mais on fut extrêmement surpris de voir passer plusieurs jours sans recevoir aucune nouvelle de Cortez , & l'inquiétude alla si loin , qu'une partie de l'armée proposait déjà d'élire un Commandant dans son absence. La nuit de son départ , en passant sur les dangereux bancs qui se rencontrent entre la

Trinité & l'Isle de P...  
 un dange...  
 porter une...  
 La présenc...  
 Général le...  
 fermeté ave...  
 ordres , aug...  
 confiance qu...  
 Le nomb...  
 jours. Entre...  
 on distingue...  
 suite Adelan...  
 del Toro , G...  
 donnerent un...  
 acheverent m...  
 provisions. P...  
 ménager jusq...  
 de ce court...  
 à terre , pour...  
 exercer les cand...  
 de la Havane...  
 il en fit faire...  
 n'était qu'un...  
 taillé en forme...  
 de nom d'Estab...  
 origine à la di...  
 près l'expérien

Trinité & le Cap Saint-Antoine, assez près de l'Isle de *Pinos*, son vaisseau avait touché, avec un danger si pressant, qu'il avait fallu faire transporter une partie de sa charge dans l'Isle voisine. La présence d'esprit, qui avait fait prendre au Général le seul parti qui pouvait le sauver, & la fermeté avec laquelle il avait fait exécuter ses ordres, augmentèrent beaucoup l'estime & la confiance qu'on avait déjà pour lui.

---



---

Cortez,

Le nombre de ses soldats croissait tous les jours. Entre les Gentilshommes de la Havane, on distingue François de *Montejo*, qui fut ensuite Adelantade de l'Yucatan, Diégué de *Soto del Toro*, Garcie *Caro* & Jean de *Zedens*, qui donnerent un nouvel éclat à ses Troupes, & qui acheverent même de fournir des armes & des provisions. Pendant ces préparatifs, Cortez fut ménager jusqu'au temps de son loisir. Il profita de ce court intervalle, pour mettre l'artillerie à terre, pour faire nettoyer les pièces, & pour exercer les canonniers à leurs fonctions. Le canton de la Havane produisant du coton en abondance, il en fit faire une sorte d'atme défensive, qui n'était qu'un double drap de coton piqué, & taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'*Estanpille*. Cette armure, qui doit son origine à la disette du fer, devint si commune, après l'expérience, qu'un peu de coton, piqué

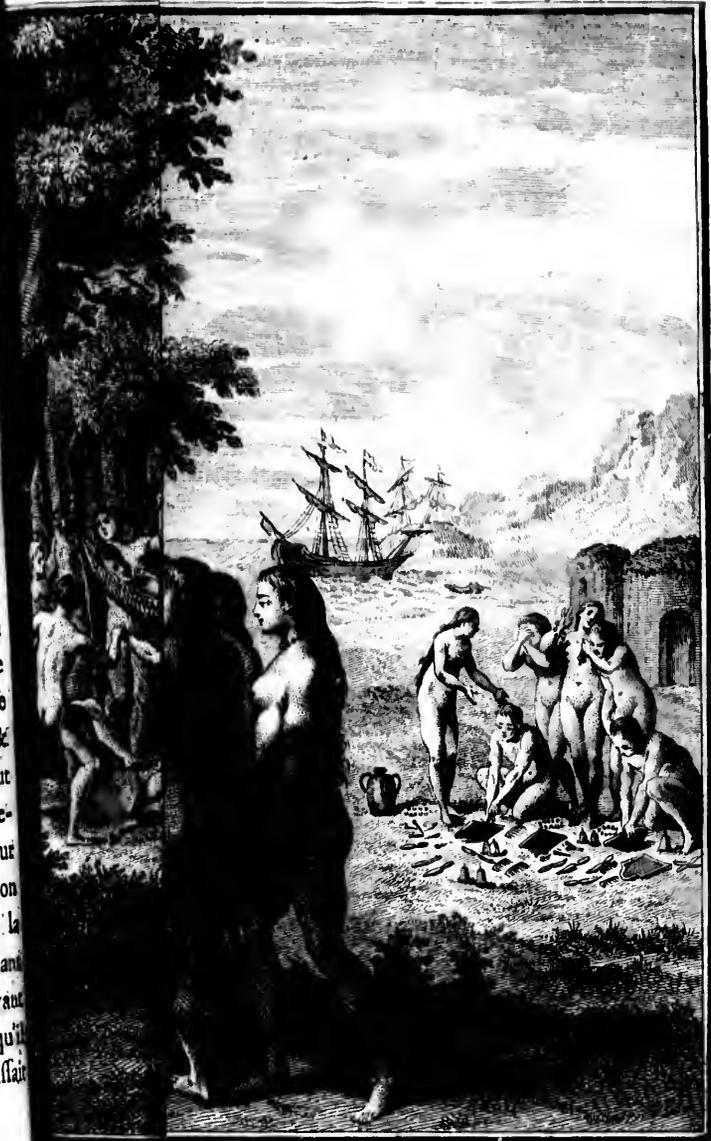
Cortez.

mollement entre deux toiles, passa pour une défense plus sûre que le fer, contre la pointe des fleches & des dards Américains, sans compter que les fleches y demeurant attachées, perdaient encore leur activité, & n'allaient blesser personne, en glissant sur les armes. Cortez faisait faire aussi tous les exercices militaires à ses soldats : il les instruisait lui-même, par le discours & l'exemple.

Mais, tandis que les derniers préparatifs se faisaient avec une diligence & une conduite qui lui attiraient de l'admiration, il vit arriver Gaspard de Garnica, chargé des lettres de Vélasquez, par lesquelles il était ordonné à Barba de l'arrêter, & de l'envoyer prisonnier à la Capitale. Elles portaient ordre à Diégue d'Ordaz & à Jean Vélasquez de Léon, de prêter main-forte à Barba. Les plaintes que le Gouverneur de Cuba faisait de Verdugo, faisaient comprendre qu'il ne recevrait aucune excuse dans l'affaire du monde qui l'intéressait le plus. Cortez en fut averti, & cette obstination lui causa de l'inquiétude. Ce fut alors qu'il prit la résolution de rompre ouvertement avec Vélasquez. Il trouva des prétextes pour éloigner Diégue d'Ordaz, avant la publication de ces ordres, parce qu'il n'ignorait pas que la proposition de nommer un Commandant dans son absence, était venue de lui; ensuite ayant mis dans ses intérêts Vélasquez de Léon, qui le connaissait



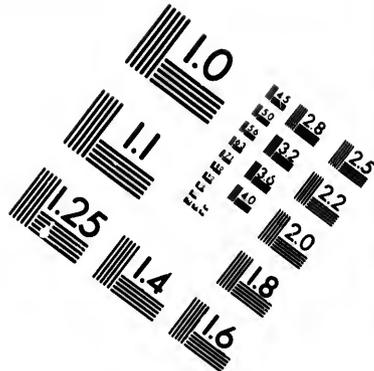
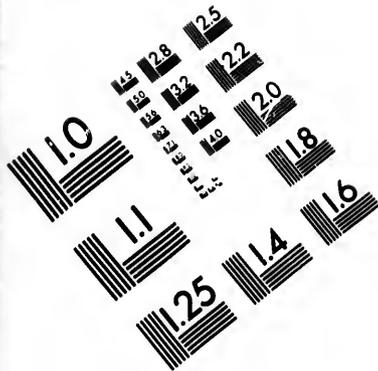
ne de-  
te des  
er que  
nt en-  
sonne,  
re aussi  
s : il les  
xemple:  
fs se fai-  
e qui lui  
Gaspard  
quez, par  
'arrêter,  
ale. Elles  
à Jean  
-forte à  
de Cuba  
e qu'il ne  
du monde  
averti, &  
de. Ce fut  
ouverte-  
extes pour  
ublication  
pas que la  
dant dans  
uite ayant  
on, qui  
connaissai



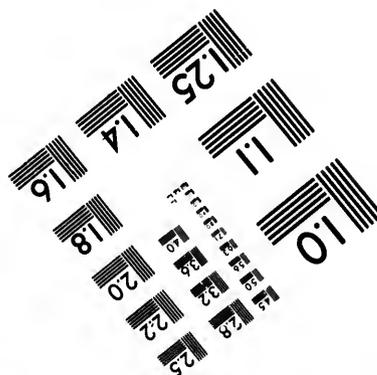
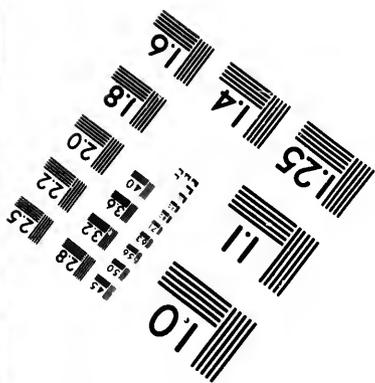
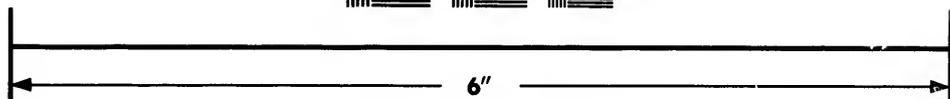
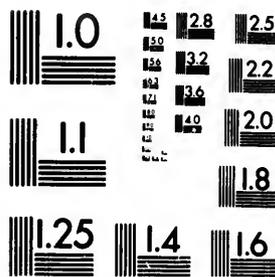
Benard delin.

ORTEZ.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**

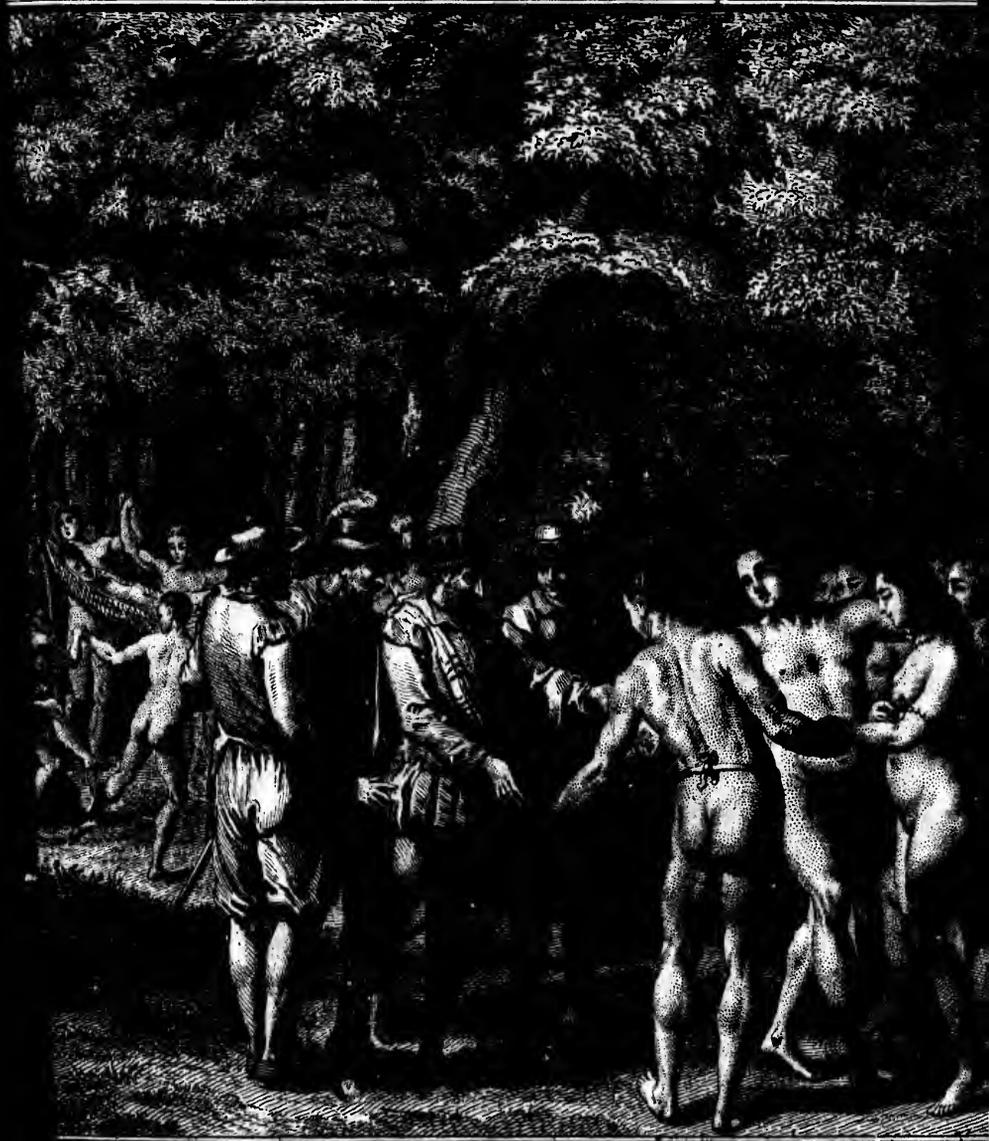


**Photographic  
Sciences  
Corporation**

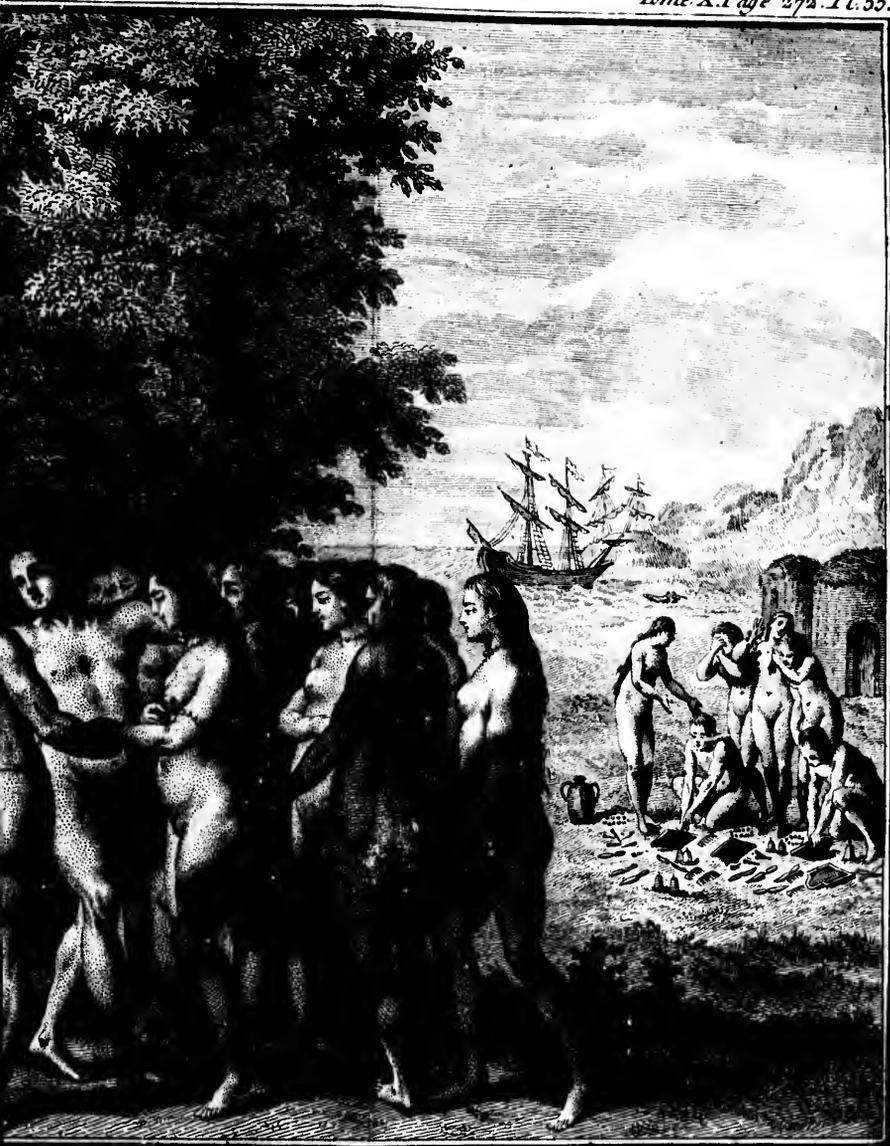
23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 2.8  
2.5 3.2  
3.6 4.5  
5.0 6.3  
8.0 10.0

11  
10  
7.5



MARINA, ET AUTRES FEMMES DONNÉES



Benard delin.

FEMMES DONNÉES À CORTEZ.

donnaissai  
point de  
déclarer l  
était men  
mettre un  
contint da  
sur l'estime  
des soldats  
naces. Bar  
semblait re  
qu'il n'ava  
Gouverneu  
ensuite, po  
tions, il re  
une lettre,  
neur, qu'il  
pouvoir qu'  
n'étaient pas  
Il ajoutait en  
qu'il eût à pr  
général par  
de nouvelles  
mieux espé  
pouvait obte  
Après de  
armée, Cort  
Envain le bru  
river lui-mém

*Tome*

donnait plus facile à persuader, il ne craignoit point de se montrer à ses troupes, & de leur déclarer lui-même la nouvelle persécution dont il était menacé. Leur ardeur fut égale à lui promettre une fidélité sans réserve : la Noblesse se contenta dans les bornes d'un attachement fondé sur l'estime & la reconnaissance ; mais la chaleur des soldats fut poussée jusqu'aux cris & aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux semblait regarder, se hâta de paraître, pour jurer qu'il n'avait pas dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il en reconnaissait l'injustice ; ensuite, pour ne laisser aucun doute à ses intentions, il renvoya publiquement Garnica, avec une lettre, par laquelle il marquait au Gouverneur, qu'il n'était pas temps d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avait confié, & que les troupes n'étaient pas disposées à souffrir le changement. Il ajoutait en forme de conseil, que le seul parti qu'il eût à prendre, était de retenir le Capitaine-général par la voie de la confiance, en ajoutant de nouvelles grâces aux premières, & qu'il valait mieux espérer de sa reconnaissance, ce qu'il ne pouvait obtenir par la force.

Après de telles assurances de l'affection de son armée, Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter. En vain le bruit courut que Vêlasquez devait arriver lui-même à la Hayane : il aurait beaucoup

---

Cortez.

Cortez.

hasardé, suivant les Historiens. Les Guerriers de la flotte n'étaient pas encore revenus de leur chagrin, & Solis décide hardiment qu'ils avaient pour eux la force & la raison. Ils presserent eux-mêmes le départ, la flotte se trouva composée de dix navires & d'un brigantin. Cortez divisa toutes ses troupes en onze Compagnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines, qui devaient commander ces onze vaisseaux, avec une égale autorité sur mer & sur terre. Il prit le commandement de la première Compagnie. Les autres Capitaines furent Vêlasquez de Léon, Porto Carréro, Montejo, d'Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedo, d'Avila, & Ginez de Nortez, qui montait le brigantin. Orozco, qui avait servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie, & le sage Alaminos, dont l'expérience était connue sur toutes ces mers, fut nommé premier Pilote. Cortez donna pour mot *Saint Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettrait toutes ses entreprises.

On mit à la voile, du port de la Havane le 10 de Février 1519. Après avoir eu, pendant quelques jours, des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'Isle de Cozumel, & l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq cens huit soldats, sa

y comp  
hommes  
la plupar  
Cortez, a  
nérale, p  
d'eux, &  
nous a co  
dans les m  
ils furent  
qu'ils viren  
& bientôt  
de familiari  
Cacique que  
il y avait q  
auquel ils d  
douta point  
Castillans qu  
s'étaient plain  
comprenant  
qui de s'attrac  
qui devaient  
Ordaz à la  
Cozumel n'e  
ieuses. Deux  
même, furent  
onniers, &  
on se flattait  
ordre de demer

y comprendre les Officiers , & cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur ardeur , Cortez , après leur avoir fait une exhortation générale , prit les Officiers à part , s'assit au milieu d'eux , & leur adressa une harangue , que Solis nous a conservée. Les Insulaires s'étaient retirés dans les montagnes , à la vue de la flotte ; mais ils furent excités à descendre , par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Espagnols , & bientôt ils se mêlèrent parmi eux , avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du Cacique que , dans un canton de la terre ferme , il y avait quelques hommes barbus , d'un pays auquel ils donnaient le nom de Castille. Il ne douta point que ce ne fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue & Grijalva s'étaient plaints d'avoir perdus sur cette côte ; & , comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher quelques hommes de sa Nation , qui devaient savoir la langue du pays , il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan , dont l'Isle de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux Insulaires , choisis par le Cacique même , furent chargés d'une lettre pour les prisonniers , & de quelques présens , par lesquels on se flattait d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours ,

Cortez.

Cortez.

qui était le temps nécessaire pour la réponse. Ordaz n'ayant pas reparu dans le terme de huit jours, le départ ne fut pas retardé plus longtemps; mais une voie d'eau, qui se fit au vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'Isle d'où elle était partie, il fallut employer quatre jours au radoub; &, comme on remettait à la voile, on découvrit de fort loin un canot qui traversait le Golfe, pour venir droit à l'Isle. Il portait quelques Américains armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, & témoigner peu de crainte à la vue de la flotte. Le Général fit mettre quelques soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder. Ils laisserent descendre les Américains, & leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux. Mais un de ces étrangers s'avançant les bras ouverts, s'écria en Castillan, qu'il était Chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, & le conduisirent au Général, qui reconnut ses compagnons pour les mêmes Insulaires qu'il avait envoyés avec Ordaz, à la côte d'Yucatan. Si l'on considère qu'une voie d'eau est une disgrâce commune, qui pouvait être réparée sans retourner à l'Isle, que le temps nécessaire pour le radoub du vaisseau ne l'était pas moins pour l'arrivée du prisonnier, que cet homme savait assez les différens

langues.  
Général,  
pauvres infidèles  
conviendrait  
heure à l'heure.  
Ce malheur  
rent des  
basané,  
tête: il po  
main, un  
une sorte  
était sa pro  
qu'il avait t  
Religion. Il  
un embarras  
sa joie, ma  
table oubli  
tenir un dis  
mots Améric  
après l'avoir  
manreau qu'i  
qu'il se nomm  
sija, ville d'A  
avait procuré  
ation. Il éta  
tant dans la C  
ions de Nicu  
avait accom

langues du continent, pour servir d'interprete au Général, & qu'il devint en effet un des principaux instrumens de la conquête du Mexique, on conviendra que la fortune commençait de bonne heure à se déclarer pour Cortez.

Cortez.

Ce malheureux inconnu ne paraissait pas différent des Américains. Il était nud comme eux, & basané, avec les cheveux tressés autour de la tête : il portait sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des fleches sur le dos, & une sorte de rets en forme de sac, dans lequel était sa provision de vivres, & une paire d'heures qu'il avait toujours conservée pour ses exercices de Religion. Il demanda d'abord quel jour il était, avec un embarras qu'on devait attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour véritable oubli de sa langue naturelle. Il ne pouvait tenir un discours suivi, sans y mêler quelques mots Américains, qu'on n'entendait point. Cortez, après l'avoir embrassé, le couvrit lui-même du manteau qu'il portait. On apprit de lui par degrés, qu'il se nommait Jérôme d'*Aguilar*, qu'il était d'*Esquivia*, ville d'Andalousie, & d'une naissance qui lui avait procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il était passé en Amérique, & se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissensions de Nicuesa & de Vasco Nugnez de Balboa, avait accompagné Valdivia dans le voyage qu'il

---



---

 Cortez.

devait faire à San-Domingo. Mais, à la vue de la Jamaïque, leur caravelle avait échoué sur les bancs de *Los Alacranes*. De vingt hommes qu'ils étaient, sept étaient morts de fatigue & de misère. Les autres, ayant pris terre dans une Province, nommée *Maya*, étaient tombés entre les mains d'un cruel Cacique, qui avait commencé par sacrifier, à ses Idoles, Valdivia & quatre de leurs Compagnons, dont il avait ensuite mangé la chair. Aguilar & les autres avaient été réservés pour la première Fête, & renfermés dans une cage, où l'on prenait soin de les engraisser; mais ils avaient trouvé le moyen d'en sortir; &, marchant pendant plusieurs jours au travers des bois, sans autre aliment que des herbes & des racines, ils avaient rencontré des Américains qui les avaient présentés à un autre Cacique, ennemi du premier & moins barbare, sous le pouvoir duquel ils avaient mené une vie assez douce, quoiqu'ils fussent forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les Compagnons de son malheur étaient morts successivement, à l'exception d'un Matelot, nommé *Gonzalez Guerrero*, natif de Palos, qui avait épousé une riche Américaine dont il avait plusieurs enfans. Pour lui, que son attachement pour la Religion avait toujours éloigné de ces coupables mariages, il était parvenu, après diverses épreuves, à mériter l'affection & la con-

fiance de  
 reusement  
 mé *Aguilar*  
 à son fils  
 même fav  
 Cortez, p  
 employé l  
 traiter de  
 une récom  
 niqué la l  
 l'engager à  
 taine, don  
 de *Nachan*  
 Les Casti  
 Cozumel le  
 de Cotoche  
 mouiller à la  
 long-temps  
 qui semblaie  
 canton où G  
 & des présen  
 un esquif pou  
 que les enne  
 résolu de dé  
 avaient refusé  
 point par cert  
 les conquêtes  
 reculer dans l

finance de son Maître. Il l'avait servi fort heureusement dans ses guerres ; & ce Cacique , nommé *Aquineux* , l'avait recommandé en mourant à son fils , auprès duquel il avait joui de la même faveur. Lorsqu'il avait reçu la lettre de Cortez , par les Américains de Cozumel , il avait employé les présens qu'ils lui avaient remis à traiter de sa liberté , qu'il avait obtenue comme une récompense de ses services. Il avait communiqué la lettre à *Guerréro* , mais sans avoir pu l'engager à quitter sa femme & l'emploi de Capitaine , dont il avait été revêtu par le Cacique de *Nachanaam*.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel le 4 de Mars ; & , doublant la pointe de Cotoche , ils suivirent la côte & allèrent mouiller à la riviere de *Grijalva*. On n'y fut pas long-temps sans entendre des cris tumultueux , qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton où *Grijalva* n'avait reçu que des caresses & des présens. *Aguilar* , que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix , revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre , & si résolus de défendre l'entrée de la riviere , qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette Province qu'il voulait commencer ses conquêtes , il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait. La nuit

Cortez.

Cortez.

approchait, il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casques piqués. A l'approche du jour, les vaisseaux furent rangés en demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes. La largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent, à la faveur du courant, jusqu'à la portée de l'arc, & tout-d'un-coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de fleches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embaras à se couvrir; mais, après avoir soutenu cette premiere attaque, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Américains, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu, & de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnerent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancerent sans obstacle jusqu'au bord de la rivière, où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux & couvert de buissons. Il y fallut rendre un second combat. Les Américains, qui étaient embusqués dans les bois, & ceux qui avaient quitté leurs canots,

s'étaient ras-  
fleches, l'  
beaucoup  
de former  
c'est à dire  
l'ennemi,  
vaisseaux,  
pour les se  
formé, il c  
d'Avila, po  
la Ville de  
dont on co  
des Voyage  
une multitu  
pousser ave  
Les Castilla  
genoux. Le  
moindre fol  
dans l'ardeu  
la fange, il  
sans s'en ap  
Cependant  
buissons, ap  
Ville vers la  
On en juge  
étaient rassé  
de muraille  
en forme d

s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les fleches, les dards & les pierres incommoderent beaucoup les Castillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, sans cesser de combattre, c'est à-dire, que les premiers rangs faisant tête à l'ennemi, couvraient ceux qui descendaient des vaisseaux, & leur donnaient le temps de se ranger pour les soutenir. Aussi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes, sous la conduite d'Avila, pour aller au travers du bois attaquer la Ville de Tabasco, Capitale de la Province, dont on connaissait la situation par les mémoires des Voyages précédens. Ensuite il marcha contre une multitude incroyable, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le Général même s'exposa comme le moindre soldat; & l'on rapporte qu'ayant laissé, dans l'ardeur du combat, un de ses souliers dans la fange, il combattit long-temps dans cet état sans s'en appercevoir.

Cependant les Américains disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur Ville vers laquelle ils avaient vu marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étaient rassemblés. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille, composée de gros troncs d'arbres, en forme de palissades, entre lesquelles il y

~~\_\_\_\_\_~~  
Cortez.

avait des ouvertures pour le passage des fleches.  
 Cortez, Cortez arriva plutôt à la Ville que d'Avila, dont  
 la marche avait été retardée par des marais &  
 des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent, &, sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître, elles avancerent, tête baissée, jusqu'au pied de la palissade. Les distances servirent d'embrasures pour les arquebuses. Bientôt il ne resta plus aux Américains d'autre ressource que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le temps de se reposer. Ainsi, Tabasco fut la premiere conquête. Cette Ville était grande & bien peuplée. Les Américains en ayant fait fortir leurs familles & leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du soldat; mais il s'y trouvait des vivres en abondance. Entre plusieurs Castellans blessés, on nomme Diaz de Castillo, & Solis lui fait honneur de son courage.

Les Castellans passerent la nuit dans trois temples, dont la situation les mettrait à couvert de toute surprise. Cortez ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde & de poser les sentinelles. Le jour n'ayant fait appercevoir aucune trace de l'ennemi, il envoya reconnaître les bois voisins, où l'on trouva la même solitude. Cette

tranquillité  
 menterent  
 anciens In  
 avoir susp  
 qu'il avait  
 Les avis d  
 vaient être  
 la fuite,  
 guerre, en  
 pas immor  
 tant d'effr  
 fut mal pa  
 il avait do  
 la victoire

Cortez,  
 ses détache  
 nommé *Ci*  
 brable de  
 semblés qu

Diaz déc  
 ner une id  
 soutenir da  
 ont les mé  
 ordinaires  
 de leurs an  
 qu'animal o  
 étaient arm  
 poisson. Ils

tranquillité lui fit naître des soupçons qui augmentèrent en apprenant que Melchior, un des anciens Interpretes, avait disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avait reçus en embrassant le Christianisme. Les avis qu'il allait porter aux Américains pouvaient être dangereux. En effet, on vérifia, dans la fuite, qu'il les avait excités à continuer la guerre, en les assurant que les Castillans n'étaient pas immortels, & que ces armes, qui répandaient tant d'effroi, n'étaient pas le tonnerre; mais il fut mal payé de son zèle; les Mexicains auxquels il avait donné ces lumieres, n'en ayant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifierent à leurs idoles.

Cortez, après avoir fait reconnaître le pays par ses détachemens, fut informé que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on découvrait une armée innombrable de Mexicains, qui ne pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Diaz décrit l'ordre de leur marche pour donner une idée générale des combats qu'on eut à soutenir dans une région dont tous les peuples ont les mêmes usages de guerre. Leurs armes ordinaires étaient l'arc & les fleches. La corde de leurs arcs était composée d'un nerf de quelqu'animal ou de poil de cerf filé; & leurs fleches étaient armées d'un os pointu ou d'une arête de poisson. Ils avaient une sorte de dard ou de

---

Cortez.

Cortez.

zagaye qu'ils lançoient dans l'occasion, & qui leur servait quelquefois aussi de demi-pique. Quelques-uns portaient des épées ou de larges sabres d'un bois fort dur, incrusté de pierres tranchantes, & s'en servaient à deux mains. Les plus robustes y joignaient des massues fort pesantes, dont la pointe était armée de caillou. Enfin d'autres n'avaient que des frondes dont ils se servaient pour jeter de grosses pierres avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'appartenaient qu'aux Caciques & aux Officiers, étaient des cuirasses de coton & des rondaches de bois ou d'écaille de tortue, garnies de métal, quelques-unes d'or même, dans tous les endroits où le fer est employé parmi nous. Tous les autres combattaient nus; mais ils avaient le visage & le corps peints de diverses couleurs pour se donner un air plus terrible. La plupart portaient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes, qui semblait ajouter quelque chose à leur taille. Ils ne manquaient pas d'instrumens militaires, soit pour les rallier ou pour les animer dans l'occasion: c'étaient des flûtes de roseau, des coquilles de mer & une espèce de rambour, d'un tronc d'arbre creusé, dont ils tiraient quelques sons avec de grosses baguettes. Leurs bataillons étaient sans aucun ordre de rang & de files; mais on y remarquait des divisions dont chacune

avait ses  
de quelq  
ceux qui  
attaque é  
elle était  
terreur. A  
voyaient  
cipitaient  
tenir serré  
attaquaient  
fois, & lo  
le dos, il  
Les Cast  
le caractèr  
voir, sans  
d'une arme  
était de qu  
le péril dan  
loin d'en é  
air de joie  
poste au pi  
lissait poin  
rière, & d'  
Pour lui,  
avait de cav  
d'où il se p  
lorsque cert  
Américains

avait ses Chefs, & le corps d'armée était suivi de quelques troupes de réserve pour soutenir ceux qui venaient à se rompre. Leur première attaque était toujours furieuse, & les cris dont elle était accompagnée, pouvaient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs fleches, s'ils ne voyaient pas leurs ennemis ébranlés, ils se précipitaient sur eux, sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs bataillons; mais, comme ils attaquaient ensemble, ils fuyaient aussi tous à-la-fois, & lorsque la crainte leur avait fait tourner le dos, il était impossible de les arrêter.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractère & les usages de ces peuples, ne purent voir, sans quelque effroi, la campagne inondée d'une armée si nombreuse. Ils apprirent qu'elle était de quarante mille hommes. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé; cependant, loin d'en être abattu, il anima ses gens par un air de joie & de fierté. Il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à craindre d'être enveloppés parderrière, & d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers, il se jeta dans un ruisseau voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent pas plutôt à la portée des

---

Cortez.

**Cortez.**

flèches qu'ils firent leur première décharge; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon Espagnol, que les arquebuses & les arbalêtres ne purent les arrêter; mais l'artillerie faisait une horrible exécution dans leur corps d'armée: &, comme ils étaient fort serrés, chaque coup en abattait un grand nombre. Ils ne laissaient pas de se rejoindre pour remplir les vides qui se faisaient dans leurs bataillons; &, poussant d'épouvantables cris, ils jetaient en l'air des poignées de sable par lesquelles ils espéraient cacher leur perte. Cependant ils avancèrent jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main; & déjà les Espagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale, lorsque les cavaliers, sortant du bois, avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monstres dévorans, à têtes d'homme & de bête, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osaient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensèrent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendés d'être dévorés par derrière, & pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin les Espagnols, à qui cette retraite donna

la liberté  
mencerent  
tement la

Cortez  
que dista  
redoubler  
leur sang.  
sonniers q  
trouva sur  
ennemis m  
nombre de  
grand. Le  
hommes, r  
Cet essai d  
la conquête  
ils éleveren  
Dame de l  
fonderent d  
nom. Les M  
paix. Elle s  
confirmée pa  
le Cacique d  
femmes Am  
à ses troupes  
avec autant  
les magnifiq  
au Cacique d  
Roi d'Espag

la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

---

Cortez.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers, dans la vue de redoubler leur effroi; mais avec ordre d'épargner leur sang, & d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cens ennemis morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante & dix blessés. Cet essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un monument, & ils élevèrent un temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. La première Ville qu'ils fondèrent dans cette Province reçut aussi le même nom. Les Mexicains épouvantés demandèrent la paix. Elle se fit de si bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le Cacique de Tabasco fit accepter à Cortez vingt femmes Américaines pour faire du pain de maïs à ses troupes, on se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au Cacique de la puissance & de la grandeur du Roi d'Espagne, lui inspirèrent de l'admiration

Cortez.

pour un si grand Monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses sujets. Ce ne fut pas faute d'adresse de la part de Cortez. Les Seigneurs du pays qui l'avaient visité, entendant hennir les chevaux dans sa cour, demanderent avec embarras de quoi se plaignaient les *yeguanex*, nom qui signifie dans leur langue *puissance terrible*. Cortez leur dit qu'ils étaient fâchés de ce qu'il n'avait pas châtié plus sévèrement le Cacique & sa Nation pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours amis des Chrétiens.

Cortez, appréhendant de s'affaiblir s'il poussait plus loin ses prétentions, & rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, remit à la voile, le lundi de la Semaine Sainte, pour continuer de suivre la côte à l'Ouest. Il reconnut dans cette route la Province de Guazacoalco, les rivières d'Alvarado & de Banderas, l'Isle des Sacrifices, & tous les autres lieux qui avaient été découverts par Grijalva. Enfin il aborda le Jeudi-Saint à Saint-Jean d'Ulua. A peine eut-il fait jeter l'ancre entre l'Isle & le Continent, qu'on vit partir de la côte deux de ces gros canots, que les gens du pays nomment *pirogues*. ils s'avancerent jus-

qu'à la flo  
de défiance  
leurs inten  
reçus avec  
qui avait se  
d'entendre l  
dont il eût é  
fit remarque  
amenées de  
même sous le  
quelques-uns  
que commen  
du Général, c  
par son esprit  
en ascendant  
Les Mexica  
bouche de Ma  
premier, Gouver  
capitaine-général  
s'avaient envo  
pour savoir de  
leur rivage.  
putés, & let  
ami, dans le c  
tes pour leur  
expliquerait da  
néral, & qu  
orable qu'ils  
Tome X.

qu'à la flotte sans aucune marque de crainte ou de défiance, ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi jusqu'alors d'Interprete, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes, qu'on avait amenées de Tabasco, qui avait déjà reçu le baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenait avec quelques-uns de ces Mexicains. C'est de ce jour que commença la faveur de cette femme auprès du Général, & que, par ses services autant que par son esprit & sa beauté, elle acquit sur lui un ascendant qu'elle fut toujours conserver.

Les Mexicains déclarerent à Cortez, par la bouche de *Marina*, que *Pilpatoté* & *Teutilé*, le premier, Gouverneur de cette Province, & l'autre, Capitaine-général du grand Empereur Morézuma, s'avaient envoyés au Commandant de la flotte, pour savoir de lui-même quel dessein l'amenait sur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces députés, & leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur Prince & pour son Empire; qu'il expliquerait davantage avec le Gouverneur & le Général, & qu'il espérait d'eux un accueil aussi honorable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à

**Cortez.**

quelques vaisseaux de la Nation. Ensuite, ayant tiré d'eux une connaissance générale des richesses, des forces & du gouvernement de Motézuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant, sans attendre la réponse de leurs Maîtres, il fit débarquer toutes les troupes, les chevaux & son artillerie. Les habitans du canton lui prêterent volontairement leurs secours pour élever des cabanes, entre lesquelles il en fit dresser une plus grande qu'il destinait au service de la Religion, & devant laquelle il fit planter une Croix. Il apprit des Américains que Teutilé commandait une puissante armée dans la Province, pour soumettre quelques places indépendantes que l'Empereur voulait joindre à ses Etats. Tout le jour & la nuit suivante se passerent dans une profonde tranquillité.

Elle fut troublée le lendemain par une nombreuse troupe de Mexicains armés, qui s'avancèrent sans précaution vers le camp ; mais on fut bientôt informé que c'étaient les avant-coureurs de Teutilé & de Pilpatocé, qui s'étaient mis en chemin pour venir saluer le Général. Ils arrivèrent, le jour de Pâque, avec un cortège digne de leur rang. Cortez ayant conçu qu'il avait à traiter avec les Ministres d'un Prince fort supérieur aux Caciques, résolut d'affecter aussi un air de grandeur qui leur crût propre à leur en imposer. Il les reçut au milieu de tous les Officiers, qu'il avait engagés

à prendre  
Après avoir  
auxquels  
déclarer,  
sujet de son  
à son Dieu  
Dieux de  
cabane qui  
une messe  
les circonst  
glise à la te  
Mexicains a  
nant un air g  
de son Inter  
Charles d'Au  
communiquer  
d'une haute  
être déclarés  
par conséquer  
romettait d'e  
tion qui étai  
Cette propo  
ers un chagr  
arques ; mai  
manderent  
éfens. C'étaie  
es-fin, des plu  
ande caisse re

À prendre une posture respectueuse autour de lui. Cortez.  
 Après avoir écouté leurs premiers complimens ,  
 auxquels il fit une réponse fort courte , il leur fit  
 déclarer , par Marina , qu'avant que de traiter du  
 sujet de son voyage , il voulait rendre ses devoirs  
 à son Dieu , qui était le Seigneur de tous les  
 Dieux de leur pays ; & , les ayant conduits à la  
 cabane qui leur servait d'Eglise , il y fit chanter  
 une messe solemnelle avec toute la pompe que  
 les circonstances permettaient. On revint de l'E-  
 glise à la tente , où il fit dîner les deux Officiers  
 Mexicains avec la même ostentation. Ensuite pre-  
 nant un air grave & fier , il leur dit , par la bouche  
 de son Interprete , qu'il était venu de la part de  
 Charles d'Autriche , Monarque de l'Orient , pour  
 communiquer à l'Empereur Motézuma des secrets  
 d'une haute importance , mais qui ne pouvaient  
 être déclarés qu'à lui-même ; qu'il demandait  
 par conséquent l'honneur de le voir , & qu'il se  
 promettait d'en être reçu avec toute la considé-  
 ration qui était due à la grandeur de son Maître.  
 Cette proposition parut causer aux deux Offi-  
 ciers un chagrin dont ils ne purent déguiser les  
 marques ; mais , avant que de s'expliquer , ils  
 demanderent la liberté de faire apporter leurs  
 présens. C'étaient des vivres , des robes de coton  
 de différentes couleurs , & une  
 grande caisse remplie de divers bijoux d'or travail-

Cortez.

lés avec délicatesse. Trente Mexicains entrerent dans la tente, chargés de ce fardeau, & Teutilé en présenta successivement chaque partie au Général. Ensuite, se tournant vers lui, il lui fit dire par l'Interprete, qu'il le prioit d'agrèer ce témoignage de l'estime & de l'affection de deux esclaves de Motézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les Etrangers qui abordaient sur les terres de son Empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu, & qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'Empereur souffrait trop de difficultés, & qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les Rois ne refusaient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains, & que, sans un ordre bien précis, leurs Ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux; que, dans cette occasion, leur devoir était d'avertir Motézuma de son arrivée, & qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'ils pouvaient assurer en même temps leur Empereur que le Général étranger était fortement résolu de le voir, & que, pour l'honneur du grand Roi qu'il représentait, il ne rentrerait point dans les vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexicains, frappés de l'air dont Cortez avait accompagné cette déclaration, ne répon-

'dirent qu'  
ne rien e  
de la Co  
dont il a  
Ils ava  
de leur N  
premier m  
avec une c  
Soldats, le  
s'était offer  
toile était  
laquelle ils  
un pinceau  
& de figure  
vail, sortit  
vit pas, sans  
ils exécutaie  
exprimaient  
mais les disc  
Motézuma se  
toutes les cir  
eu avec Teu  
apparences de  
dans la crain  
mouvement n  
à ses vues,  
faible représen  
ses soldats, po

dirent que pour le prier, avec soumission, de ne rien entreprendre, du moins avant la réponse de la Cour, & pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Cortez

Ils avaient, dans leur cortège, des Peintres de leur Nation, qui s'étaient attachés depuis le premier moment de leur arrivée, à représenter, avec une diligence admirable, les vaisseaux, les Soldats, les chevaux, l'artillerie & tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient assez naturellement, avec un pinceau & des couleurs, toutes sortes d'objets & de figures. Cortez, qui fut averti de leur travail, sortit pour se procurer ce spectacle, & ne vit pas, sans étonnement, la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs desseins. On l'assura qu'ils exprimaient sur ces toiles non-seulement les figures, mais les discours même & les actions; & que Motézuma serait informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Là-dessus, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avait affectées, & dans la crainte qu'une image sans force & sans mouvement ne donnât des idées peu convenables à ses vues, il conçut le dessein d'animer cette faible représentation, en faisant faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur adresse & leur va-

leur aux yeux de deux des principaux Officiers  
 •Cortez. de l'Empire.

L'ordre fut donné sur-le-champ. L'infanterie Castillane forma un bataillon, & tout le canon de la flotte fut mis en batterie. On déclara aux Mexicains que le Général étranger voulait leur rendre les honneurs, qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à cheval avec ses principaux Officiers, commença par des courses de bague. Ensuite, ayant partagé sa troupe en deux escadrons, il leur fit faire entr'eux une espèce de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Américains, dans leur première surprise, regarderent d'abord avec frayeur ces animaux, dont la figure & la fierté leur paraissaient terribles; &, n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles, avaient quelque chose de supérieur à la Nature. Mais lorsqu'au signal de Cortez l'infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jetterent à terre, les autres prirent la fuite, & les deux Seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant, d'un air enjoué, que c'était par ces fêtes militaires que les Espa-

gnols hono  
 comprendr  
 dans une a  
 sement, qu  
 causer tant  
 inventerent  
 ce qu'ils ven  
 destinaient  
 gnaient les  
 ils représenta  
 qu'il était po  
 •Cortez av  
 cains donna  
 parer des pro  
 voyer de sa p  
 rêta près du c  
 assez nombre  
 multitude de  
 d'une grosse B  
 de peine à co  
 les observer :  
 ne pensait qu  
 des provisions  
 qu'il les tron  
 cueillaient tou  
 min de son ca  
 tézuma ses ob  
 Peintres & le

gnols honoraient leurs amis. C'était leur faire comprendre combien ces armes étaient terribles dans une action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en était que l'image, avait pu leur causer tant de frayeur. Les Peintres Mexicains inventerent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venaient de voir & d'entendre. Les uns dessinaient des soldats armés, & les autres peignaient les chevaux dans l'agitation du combat. Ils représentaient même un coup de canon, autant qu'il était possible, par du feu & de la fumée.

\*Cortez avait employé le temps que les Mexicains donnaient à l'admiration, pour faire préparer des présens considérables, qu'il les pria d'envoyer de sa part à leur Empereur. Pilpatoté s'arrêta près du camp des Espagnols, avec une troupe assez nombreuse pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une grosse Bourgade. Les Castellans n'eurent pas de peine à comprendre que son dessein était de les observer : mais, comme il les avait avertis qu'il ne pensait qu'à se mettre à portée de leur fournir des provisions, ils lui laissèrent le plaisir de croire qu'il les trompait par une politique dont ils recevaient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de son camp, d'où il se hâta d'envoyer à Motézuma ses observations, avec les tableaux de ses Peintres & les présens de Cortez.

Cortez.

Cortez.

Mexique entretenaient, pour cet usage, un grand nombre de Couriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'Empire. On choisissait pour cet office, des jeunes gens fort dispos, qu'on exerçait à la course dès le premier âge. Acofta, dont on vante l'exactitude dans ses descriptions, rapporte que la principale Ecole où l'on dressait ces courriers, était le grand Temple de la Ville de Mexico, qui contenait une Idole monstrueuse au sommet d'un escalier de six-vingt degrés, & qu'il y avoit des prix tirés du trésor public, pour celui qui arrivait le premier aux pieds de l'Idole. Dans les courses qu'ils faisaient quelquefois d'une extrémité de l'Empire à l'autre; ils se relevaient de distance en distance avec des proportions si justes, qu'ils se succédaient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser.

La réponse de Motézuma vint en sept jours; quoique par le plus court chemin, on compte soixante lieues de la Capitale à Saint-Jean d'Ulua, & ce qui augmente l'admiration, c'est qu'elle était précédée par un présent porté sur les épaules de cent Américains. Avant l'audience, Teutilé, qui était chargé de négocier avec le Général étranger, fit étendre les prébens sur des nattes, à la vue des Espagnols; ensuite, s'étant fait introduire dans la tente de Cortez, il lui dit, que l'Empereur Motézuma lui envoyait ces richesses pour

lui témoi  
haute opi  
l'état de l  
der à des  
sa Cour.  
divers pre  
mins, & l  
bares, qu  
pêchait p  
les passage  
les marque  
dit que, n  
plaire à l'E  
ne pouvait  
neur de so  
une ferme  
l'exhortait  
de l'Emper  
ponse; cep  
qu'elle tard  
alors forcé c

Teutilé i  
reur; mais  
partit avec c  
tillans, aprè  
se partager  
leur situation  
espérances d'

lui témoigner l'estime qu'il faisoit de lui , & la haute opinion qu'il avoit de son Roi ; mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa Cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes , tels que la difficulté des chemins , & la rencontre de plusieurs Nations barbares , que toute l'autorité de l'Empereur n'empêcherait pas de prendre les armes , pour fermer les passages. Cortez reçut les présens avec toutes les marques d'un profond respect ; mais il répondit que , malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'Empereur , en négligeant ses ordres , il ne pouvait retourner en arriere sans blesser l'honneur de son Roi. Il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain , & , l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'Empereur , il promit d'attendre encore sa réponse ; cependant il ajouta , qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir , parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Teutilé insista sur la déclaration de l'Empereur ; mais , n'obtenant point d'autre réponse , il partit avec quelques présens de Cortez. Les Castillans , après avoir admiré la richesse des siens ; se partagèrent sur le jugement qu'ils portaient de leur situation ; les uns concevaient les plus hautes espérances d'un si beau commencement ; les autres ,

Cortez

Cortez.

mesurant la puissance de Motézuma sur ses richesses, s'épuisaient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise, & trouvaient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de force. Cortez même n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il comparait la foiblesse de ses moyens, avec la grandeur de ses projets; mais, n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune, il résolut d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'Ambassadeur Mexicain, pour leur ôter le tems de se refroidir par leurs réflexions; &, sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la Rade de Saint-Jean d'Ulua était battue des vents du Nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la Côte avec deux Vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint vers le tems où l'on attendait Teutilé. Il avait suivi la Côte jusqu'à la grande Riviere de Panuco, que les courans ne lui avaient pas permis de passer; mais il avait découvert une Bourgade où la Mer formait une espèce de port, défendu par quelques rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux à couvert du vent. Elle n'était qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du ciel, comme un témoignage de sa protection.

Teutilé arriva bientôt, avec de nouveaux présents. Sa harangue fut courte: elle portait un ordre

aux étrangers  
 quelle aur  
 dis qu'il l  
 entendit s  
 occasion de  
 extraordina  
 signe à tou  
 ple. Cette  
 silence, ay  
 bassadeur,  
 néral, que  
 souverain,  
 & qui avai  
 forçaient d  
 pour le quel  
 tez, d'un ai  
 « Que le p  
 » pour offri  
 » que, était  
 » tiens de s  
 » qu'un de f  
 » ner les inf  
 » sance de la  
 » clavage du  
 » l'Empereur  
 » parence il  
 » lui, venan  
 » affaire de

aux étrangers de partir sans réplique. On ignore quelle aurait été la réponse de Cortez; mais, tandis qu'il la préparait avec quelque embarras, il entendit sonner la cloche de l'Eglise, & prenant occasion de cet incident, pour former un dessein extraordinaire, il se mit à genoux, après avoir fait signe à tous les gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, ayant paru causer de l'étonnement à l'Ambassadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du Général, que les Espagnols reconnaissant un Dieu souverain, qui détestait les adorateurs des Idoles, & qui avait la puissance de les détruire, ils s'efforçaient de le fléchir en faveur de Motézuma, pour lequel ils craignaient sa colere. Ensuite Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara :

« Que le principal motif du Roi son Maître, »  
 « pour offrir son amitié à l'Empereur du Mexi- »  
 « que, était l'obligation où sont les Princes Chré- »  
 « tiens de s'opposer aux erreurs de l'idolâtrie; »  
 « qu'un de ses plus ardens desirs était de lui don- »  
 « ner les instructions qui conduisent à la connais- »  
 « sance de la vérité, & de l'aider à sortir de l'es- »  
 « clavage du démon, horrible tyran, qui tenait »  
 « l'Empereur même dans les fers, quoiqu'en ap- »  
 «arence il fût un puissant Monarque; que pour »  
 « lui, venant d'un pays fort éloigné pour une »  
 « affaire de cette importance, & de la part d'un

Cortez.

**Cortez.** » Roi plus puissant encore que celui des Mexi-  
 » cains , il ne pouvait se dispenser de faire de nou-  
 » velles instances pour obtenir une audience fa-  
 » vorable , d'autant plus qu'il n'apportait que la  
 » paix , comme on en devait juger par ceux qui  
 » l'accompagnaient , dont le petit nombre ne pou-  
 » vait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours , par lequel il avait espéré de se faire du moins respecter , n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. Teutilé , qui ne l'avait pas écouté sans quelques marques d'impatience , se leva brusquement avec un mélange de chagrin & de colere , pour répondre , que jusqu'alors Motézuma n'avait employé que la douceur , en traitant les étrangers comme ses hôtes ; mais que s'ils continuaient à résister à ses ordres , ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis. Alors , sans demander plus d'explication , ni prendre congé du Général , il sortit à grands pas avec tout son cortège. Un procédé si fier causa quelques momens d'embarras à Cortez : mais , tournant aussi tôt son attention à rassurer ses gens , il parut s'applaudir d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit ; & , quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexicains eussent une armée prête à l'attaquer , il posa , de tous côtés , des corps-de-garde , pour faire juger qu'on n'avait rien à craindre de la surprise avec lui.

Cepend  
 changemen  
 ragnol. Le  
 de distanc  
 de fournir  
 lement , qu  
 qui venaien  
 rompirent  
 Cette révo  
 tats de n  
 commence  
 dans ce pay  
 Ces murmur  
 tisans de V  
 excès de ré  
 jour en jo  
 s'unir pour  
 Cuba , sous  
 mée. Cortez  
 ses plus fid  
 mens du pl  
 des mutins  
 contens , de  
 Lorsqu'il se  
 tres , il déc  
 tout le mor  
 lui apporte  
 tres Officie

Pendant le jour d'après fit découvrir un changement, qui jetta l'alarme dans le camp Espagnol. Les Mexicains, qui s'étaient établis à peu de distance, & qui n'avaient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étaient retirés si généralement, qu'il ne s'en présentait plus un seul. Ceux qui venaient des villages & des bourgs voisins, rompirent aussi toute communication avec le camp. Cette révolution fit craindre si vivement aux soldats de manquer bientôt du nécessaire, qu'ils commencèrent à regarder le dessein de s'établir dans ce pays comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques partisans de Vélasquez. Ils accusèrent le Général d'un excès de témérité; & leur hardiesse croissant de jour en jour, ils sollicitèrent tout le monde de s'unir pour demander leur retour dans l'Isle de Cuba, sous prétexte d'y fortifier la flotte & l'armée. Cortez informé de ce soulèvement, employa ses plus fidèles amis, pour reconnaître les sentimens du plus grand nombre. Il trouva que celui des mutins se réduisait à quelques anciens mécontents, dont il avait toujours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres, il déclara qu'il voulait prendre conseil de tout le monde, & que chacun avait la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordas & quelques autres Officiers se chargerent de celles des mécon-

Cortez.

tens. Elles furent écoutées sans aucune mar-  
 Cortez, d'offense : comme elles tendaient principalement  
 à retourner dans l'Isle de Cuba, pour remettre la  
 disposition de la flotte à Vélasquez, & qu'il n'y  
 avoit point, en effet, d'autre moyen de la forti-  
 fier, Cortez se contenta de répondre, qu'elle  
 avoit été jusqu'alors assez favorisée du Ciel, pour  
 en espérer constamment les mêmes secours ; mais  
 que si le courage & la confiance manquaient aux  
 soldats, comme on l'en assurait, il y aurait de la  
 folie à s'engager plus loin ; qu'il fallait prendre  
 ses mesures pour retourner à Cuba ; il avoua néan-  
 moins qu'il s'arrêterait à cette résolution pour sui-  
 vre leur conseil, & sur le témoignage qu'ils lui  
 rendaient de la disposition des soldats. Aussi-tôt il  
 fit publier dans le camp, qu'on se tint prêt à s'em-  
 barquer le lendemain pour Cuba, & l'ordre fut  
 donné aux Capitaines de remonter, avec leurs  
 Compagnies, sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient  
 commandés. Mais cette résolution ne fut pas plu-  
 tôt divulguée, que tous ceux qui étoient préve-  
 nus en faveur du Général, s'écrierent avec beau-  
 coup de chaleur, qu'il les avoit donc trompés  
 par de fausses promesses ; ils ajoutèrent que, s'il  
 étoit résolu de se retirer, il en étoit le maître,  
 avec ceux qu'il trouveroit disposés à le suivre ;  
 mais que, dans les espérances qui les attachoient au  
 Mexique, ils n'abandonneraient pas leur entre-

prise, &  
 succéder.  
 gnant d'a  
 seulement  
 sa tente  
 des solda  
 mée étai  
 sée jusqu'  
 de partir  
 Ils se plai  
 virer les E  
 tion, au f  
 monter. Il  
 à Grijalva  
 blissement  
 enfin ils l  
 leur avai  
 les entendr  
 qu'il avai  
 secta de se  
 se persuade  
 se plaignan  
 néanmoins  
 office, il pr  
 étoient cont  
 d'obliger se  
 avec d'aut  
 dans les se

prise, & qu'ils sauraient choisir un Chef pour lui succéder. Les Officiers, qui servaient Cortez, feignant d'approuver cette ouverture, demandèrent seulement qu'il en fût informé. Ils se rendirent à sa tente, accompagnés de la plus grande partie des soldats, pour lui représenter que toute l'armée était prête à se soulever & la feinte fut poussée jusqu'à lui reprocher d'avoir pris la résolution de partir, sans consulter ses principaux Officiers. Ils se plaignirent de la honte dont il voulait couvrir les Espagnols, en abandonnant son expédition, au seul bruit des obstacles qu'il avait à surmonter. Ils lui représentèrent ce qui était arrivé à Grijalva, pour avoir manqué de faire un établissement dans le pays qu'il avait découvert : enfin ils lui répétèrent fidèlement tout ce qu'il leur avait dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre ; il rejetta sa conduite sur l'opinion qu'il avait eue des dispositions de l'armée. Il affecta de se défendre, de balancer, d'avoir peine à se persuader ce qu'il désirait le plus ardemment, & se plaignant d'avoir été mal informé, sans nommer néanmoins ceux qui lui avaient rendu ce mauvais office, il protesta que les ordres qu'il avait donnés étaient contrefon goût, qu'il n'avait cédé qu'à l'envie d'obliger ses soldats ; qu'il demeurerait au Mexique avec d'autant plus de satisfaction, qu'il les voyait dans les sentimens qu'ils devaient au Roi leur

---



---

 Cortez.

Cortez,

Maitre & à l'honneur de leur Nation ; mais qu'ils devaient comprendre que, pour des entreprifes aussi glorieuses que les siennes, il ne voulait que des guerriers libres & dévoués à ses ordres ; que si quelqu'un souhaitait de retourner à Cuba, il pouvait partir sans obstacle, & que sur-le-champ il allait donner ordre qu'il y eût des vaisseaux prêts pour tous ceux qui ne seraient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joie, dont il fut surpris lui-même, & ceux qui avaient servi d'Interpretes aux mécontents, n'eurent pas la hardiesse de se déclarer. Ils lui firent des excuses, qu'il reçut avec la même dissimulation. On verra dans tout le cours de cette Histoire, que de tous les ennemis que Cortez eut à combattre, ce sont les Espagnols qui lui donnerent le plus de peine.

La fortune, qui semblait le conduire par la main, amena dans le même temps cinq Américains que Diaz del Castillo vit descendre d'une colline, vers un poste avancé qu'il gardait. Leur petit nombre & les signes de paix avec lesquels ils continuaient de s'approcher, ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions, il les conduisit au camp. On crut remarquer à leur air & à leurs habillemens, qu'ils étaient d'une Nation différente des Mexicains, quoiqu'ils eussent aussi les oreilles

&amp;

I  
& la lèvre  
d'or & d'a  
blait pas r  
ne l'entend  
moins, pa  
Cacique de  
qu'ils vena  
au Chef d  
ploits, dans  
répandus ju  
qui faisait  
dans ses en  
coup sur ce  
crainte appa  
attribuées à  
tez les requ  
me & d'affe  
incident pou  
arrêter leurs  
mêmes, pou  
ce, il apprit  
vers le Port  
côte, & son  
son camp. C  
un air de fier  
quoi leur Cac  
long-tems à l  
lirent, que le

Tome X

& la lèvre percées, pour soutenir de gros anneaux d'or & d'autres bijoux. Leur langage ne ressembloit pas non plus à celui des autres, & Marina ne l'entendit pas sans difficulté. On apprit néanmoins, par son organe, qu'ils étaient Sujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée, & qu'ils venaient faire des complimens, de sa part, au Chef de ces braves Etrangers, dont les exploits, dans la Province de Tabasco, s'étaient déjà répandus jusqu'à lui. C'était un Prince guerrier, qui faisait profession d'aimer la valeur jusques dans ses ennemis. Les Députés insisterent beaucoup sur cette qualité de leur Maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Outre l'effet que cet heureux incident pouvait produire sur les Mexicains pour arrêter leurs entreprises, & sur les Espagnols mêmes, pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la Province de Zampoala était vers le Port que Montéjo avait découvert sur la côte, & son dessein était toujours d'y transporter son camp. Cependant sa joie se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux Américains pourquoi leur Cacique, étant si voisin, avait différé si long-tems à lui faire cette députation? Ils répondirent, que les peuples de Zampoala ne commu-

Cortez.

Cortez.

niquaient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffraient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, surtout lorsque les Américains eurent ajouté, que Motézuma était un Prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, & qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'Empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces, qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale, étaient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques, qui lui payaient un tribut. Sa longueur du Levant au Couchant, était de plus de cinq cens lieues, & la largeur, du Midi au Nord, d'environ deux cens. Il avait pour bornes au Nord la mer Atlantique; dans ce long espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à l'Yucatan, le golfe d'Anian le bornait au Couchant. Le côté méridional occupait cette vaste contrée qui borde la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers l'Isthme du Darien; celui du Nord s'étendant jusqu'à Panuco, comprenait cette Province entiere; mais ses limites étaient resserrées en quelques endroits par des montagnes, qui servaient de retraite aux Chichimeques & aux Atomies, peuples farouches & barbares, auxquels on n'attribuait aucune forme de gouvernement, & qui

n'ayant  
chers,  
leur cha  
faient sa  
leurs fle  
situation  
ment à l  
seurs fo  
Mexique  
éviter la t  
au milieu  
Il n'y  
l'Empire c  
deur, apr  
la plupart  
assez faible  
tion à l'ex  
degrés plu  
cette partie  
Chef avait  
& le coura  
Ensuite ils  
choisi entre  
qu'ils ne co  
valeur; &  
plus brave,  
sance, n'ava  
occasions où

n'ayant pour habitation que les cavernes des rochers, ou quelques trous sous terre, vivaient de leur chasse & des fruits que leurs arbres produisaient sans culture : cependant ils se servaient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & la situation de leurs montagnes aidait si naturellement à leur défense, qu'ils avaient repoullé plusieurs fois toutes les forces des Empereurs du Mexique ; mais ils ne pensaient à vaincre que pour éviter la tyrannie, & pour conserver leur liberté au milieu des bêtes sauvages.

Il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'Empire du Mexique était parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'élever, comme la plupart des autres Etats, sur des fondemens assez faibles. Les Mexicains, portés par inclination à l'exercice des armes, avaient assujetti par degrés plusieurs autres peuples, qui habitaient cette partie du Nouveau Monde. Leur premier Chef avait été un simple Capitaine, dont l'adresse & le courage en avaient fait d'excellens soldats. Ensuite ils s'étaient donné un Roi, qu'ils avaient choisi entre les plus braves de leur Nation, parce qu'ils ne connaissaient pas d'autre vertu que la valeur ; & cet usage de donner la Couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avait été interrompu que dans quelques occasions où l'égalité du mérite avait fait donner

---

 Cortez.

Cortez.

la préférence au sang royal. Motézuma, suivant les peintures qui composaient leurs annales, était l'onzième de ces Rois. Quoique son père eut occupé le trône, il n'avait dû son élévation qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avaient été soutenues long-temps par l'artifice ; mais, lorsqu'il s'était vu couronné, il avait laissé paraître tous les vices qu'il avait su déguiser. Il avait porté l'orgueil jusqu'à congédier tous les Officiers de sa maison qui étaient d'une naissance commune, pour n'employer que la Noblesse jusques dans les emplois les plus vils ; affectation également choquante pour les Nobles, qui se trouvaient avilis par des fonctions indignes d'eux, & pour les familles populaires qui s'étaient vu fermer l'unique voie qu'elles avaient à la fortune. Il paraissait rarement à la vue de ses sujets, sans excepter ses Ministres mêmes & ses domestiques, auxquels il ne se communiquait qu'avec beaucoup de réserve ; « Faisant entrer ainsi, suivant l'expression de Solis, le chagrin de la solitude dans la composition de Sa Majesté. » Il avait inventé de nouvelles révérences & des cérémonies gênantes pour ceux qui approchaient de sa personne. Le respect lui paraissait une offense s'il n'était poussé jusqu'à l'adoration ; & , dans la seule vue de faire éclater son pouvoir, il exerçait quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connaissait pas d'autre

raison  
sité, de  
tête av  
sujets, j  
porter c  
violence  
parties d  
la haine.  
avait en  
celles de  
se souten  
se vantait  
pour se  
victimes à  
ans qu'il  
portrait qu  
l'équité pe  
plus de ra  
le récit de  
les en cro  
Motézuma  
effroyable  
nuits, com  
été suivie  
à trois tête  
jour, coura  
l'autre hori  
marqué sa t

raison que son caprice. Il avait créé, sans nécessité, de nouveaux impôts, qui se levaient par tête avec tant de rigueur, que les moindres sujets, jusqu'aux mendiants, étaient obligés d'apporter quelque chose aux pieds du trône. Ces violences avaient jetté la terreur dans toutes les parties de l'Empire, & cette terreur avait produit la haine. Plusieurs Provinces s'étaient révoltées. Il avait entrepris de les châtier lui-même ; mais celles de Méchoacan, de Tlascala & de Tépéaca se soutenaient encore dans la révolte. Motézuma se vantait de n'avoir différé à les soumettre, que pour se conserver des ennemis, & fournir des victimes à ses cruels sacrifices. Il y avait quatorze ans qu'il régnait suivant ces maximes. Tel est le portrait que tracent les Ecrivains Espagnols, dont l'équité peut être suspecte. On peut encore, avec plus de raison, soupçonner leurs lumières, dans le récit des prétendus prodiges, qui, s'il faut les en croire, commençaient à faire sentir à Motézuma des remords & des craintes. Une effroyable comète avait paru pendant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu. Elle avait été suivie d'une autre, en forme de serpent à trois têtes, qui se levant de l'Ouest en plein jour, courait avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horizon, où elle disparaissait, après avoir marqué sa trace par une infinité d'étincelles. Un

---

 Cortez.

Cortez,

grand lac , voisin de la Capitale , avait rompu ses digues , & s'était répandu avec une impétuosité dont on n'avait jamais vu d'exemple. Un temple s'était embrasé , sans qu'on eût pu découvrir la cause de cet incendie , ni trouver de moyen pour l'arrêter. Jusques - là , tout ce que l'on rapporte peut s'expliquer assez naturellement , le reste est merveilleux : mais on doit compter assez sur la raison des Lecteurs , pour offrir sans crainte à leur imagination ces fables qui se sont toujours mêlées au récit des grands événemens. On avait entendu dans l'air des voix plaintives , qui annonçaient la fin de la Monarchie ; & toutes les réponses des Idoles s'accordaient à répéter ce funeste pronostic. Quelques Pêcheurs prirent au bord du lac de Mexico , un oiseau d'une grandeur & d'une figure monstrueuse , qu'ils présentèrent à l'Empereur. Il avait sur la tête une lame luisante , où la réverbération du Soleil produisait une lumière triste & affreuse. Motézuna fixant ses yeux sur cette lame , y apperçut la représentation d'une nuit , avec des étoiles si brillantes ; qu'il se tourna aussi-tôt vers le Soleil , dans le doute s'il n'avait pas cessé tout-d'un-coup de luire. Il y vit des soldats inconnus & bien armés , qui venaient du côté de l'Orient , & qui faisaient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeler ses Prêtres & ses Devins , pour les consulter sur ce prodige. L'oiseau

demeura  
firent la  
tout-d'un-  
Peu de  
& deman  
l'audience  
en songe  
té , & qui  
une voix l  
& de la lui  
fait sans q  
voix lui av  
s'endort , p  
tête , & q  
monde , po  
Sur quoi le  
fort vive à l  
de vitesse.  
pour le pu  
leur extrac  
cuïsse , y a  
qui étaient  
brûlure réc  
Soit que de  
sent répand  
soit que la  
crédité des  
Cortez fut e

demeura immobile tandis que plusieurs d'entr'eux firent la même expérience, ensuite il s'échappa tout-d'un-coup de leurs mains.

Cortez.

Peu de jours après, un laboureur vint au Palais & demanda fort instamment d'être introduit à l'audience de l'Empereur. Il raconta qu'ayant vu en songe l'Empereur endormi dans un lieu écarté, & qui tenait à la main une pastille allumée, une voix lui avait ordonné de prendre la pastille & de la lui appliquer sur la cuisse, ce qu'il avait fait sans que l'Empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avait dit : c'est ainsi que ton Souverain s'endort, pendant que le tonnerre gronde sur sa tête, & qu'il lui vient des ennemis d'un autre monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Sur quoi le laboureur ayant fait une exhortation fort vive à Motézuma, prit la fuite avec beaucoup de vitesse. On pensait d'abord à le faire arrêter, pour le punir de son insolence ; mais une douleur extraordinaire que l'Empereur sentit à sa cuisse, y ayant fait regarder aussitôt, tous ceux qui étaient présents apperçurent la marque d'une brûlure récente, dont la vue effraya Motézuma. Soit que des Prêtres, ennemis de ce Prince, eussent répandu contre lui des prédictions sinistres, soit que la haine qu'il inspirait, eût aisément accredité des fables chez un peuple superstitieux, Cortez fut en profiter. Il jugea qu'il ne lui ferait

Cortez.

pas difficile de former un parti contre un tyran ; parmi des peuples révoltés contre ses injustices. Il envoya au Cacique de Zampoala des présens, & rechercha son amitié. Il crut ce moment favorable pour exécuter le dessein qu'il avait toujours eu de former une Colonie dans le lieu où il était campé ; il se hâta de le communiquer aux Officiers dont il connaissait l'attachement pour sa personne, & lorsqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvait en assurer le succès, il tint une assemblée générale, pour donner une forme au nouvel établissement. La conférence fut courte : ses partisans, qui composaient le plus grand nombre, seconderent toutes ses propositions par leurs suffrages. On nomma pour Alcades, ou Chefs du Conseil Souverain, Portocarréro & Montéjo, & pour Conseillers, d'Avila, Alvarado & Sandoval. D'Escalante fut créé Alguasil-Major, ou Lieutenant-Criminel, & l'Office de Procureur-Général fut confié à Chico. Tous ces Officiers, après avoir prêté le serment ordinaire à Dieu & au Roi, prirent possession de leurs charges, avec les formalités ordinaires en Espagne, & commencerent à les exercer en donnant à la nouvelle Colonie le nom de *Villa-ricca de la Vera-Cruz*, qu'elle a conservé dans un autre lieu. Ils la nommerent *Ville-riche*, parce qu'ils y avaient commencé à voir beaucoup d'or, & *Vraie-Croix*, parce qu'ils y

étaient de

Cortez a  
tions, com  
aucun droit  
& de Com  
rifier le nou  
ner au peu  
parce qu'il  
l'autorité ci  
pour supplé  
militaire. I  
Commission  
avait été ré  
était appuyé  
désaut ne l'  
les yeux sur  
Il le mettait  
qu'il devait  
obéir : de-là  
projet dont  
préparatifs.

Le lende  
assemblée, il  
d'y entrer. I  
Il leur fit un  
de prendre p  
dans un disc  
ces du désint

étaient descendus le jour du Vendredi - Saint.

Cortez.

Cortez affecta d'assister à leurs premières fonctions, comme un simple habitant, qui ne tirait aucun droit de sa qualité de Général de la flotte & de Commandant des armées. Il voulait autoriser le nouveau Tribunal par son respect, & donner au peuple l'exemple d'une juste soumission; parce qu'il croyait avoir également besoin & de l'autorité civile & de la dépendance des Sujets, pour suppléer à ce qui manquait à sa Jurisdiction militaire. Il ne commandait qu'en vertu de la Commission du Gouverneur de Cuba; mais elle avait été révoquée, & dans le fond, son pouvoir était appuyé sur des fondemens trop faibles. Ce défaut ne l'obligeait que trop souvent de fermer les yeux sur la résistance qu'il trouvait à ses ordres. Il le mettait dans le double embarras de penser à ce qu'il devait commander & aux moyens de se faire obéir: de-là son impatience pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étaient que les préparatifs.

Le lendemain, pendant que le Conseil était assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre place après le premier Conseiller. Là, dans un discours où l'art était revêtu des apparences du désintéressement & de la simplicité, il leur

**Cortez.** représenta que depuis les variations du Gouverneur de Cuba, dont il tenait la Commission, il ne se croyait plus un pouvoir assez absolu pour commander, & que les circonstances demandant une pleine autorité dans un Capitaine-général, il se désistait de toutes ses prétentions entre les mains du Conseil, auquel il appartenait d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander acte de son désistement; après quoi, jettant sur la table les provisions de Diégo Vélasquez & baissant le bâton de Général, qu'il remit au Chef de l'Assemblée, il se retira seul dans sa tente.

Le choix du Conseil ne fut pas différé longtemps. La plupart des Conseillers y étaient préparés, & les autres n'y pouvaient rien opposer. Toutes les voix s'accorderent à recevoir la démission de Cortez; mais à condition qu'il reprendrait aussi-tôt le Commandement au nom du Roi, & qu'on informerait le peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plutôt publiée, qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations. Ceux qui prirent le moins de part à la satisfaction publique, se virent forcés de dissimuler leur mécontentement. Ensuite le Conseil, accompagné de la plus grande partie des Soldats, qui représentaient le peuple, se rendit solennellement à la tente de Cortez, & lui déclara que la ville de

la Vera-Cruz avait élu & Général d'avec la compagnie d'habitans.

Il reçut le serment qu'il aurait à observer, & employa le nom du Roi, & donna ses ordres & de son monde à la voile sur les vaisseaux de Vélasquez,

Cette ferme résolution fut sur-tout de son dessein était de rester. Mais, pendant qu'il employait son sensiblement à la fin de son voyage. Aussi-tôt qu'il détacha ce détachement d'Alvarado, pour chercher à manquer de provisions en apportant sans rencontrer d'habitans avaient

la Vera-Cruz, au nom du Roi Catholique, & avait élu Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Général de l'armée Castillane, en plein Conseil, avec la connaissance & l'approbation de tous les habitans.

Cortez.

Il reçut les deux Charges, avec tout le respect qu'il aurait eu pour le Roi même, dont on employait le nom & l'autorité; &, dès ce moment, il donna ses ordres avec un caractère de grandeur & de confiance, qui déterminait tout le monde à la soumission. Il fit mettre aux fers, sur les vaisseaux, Ordaz, Escudero, & Jean Velasquez, trois Chefs de la faction opposée. Cette fermeté jeta la terreur dans l'esprit des autres, sur-tout lorsqu'il eut déclaré que son dessein était de faire le procès aux séditieux. Mais, pendant qu'il marquait une sévérité feinte, il employait toute son adresse pour les ramener insensiblement à la raison; & cette conduite lui en fit à la fin des amis fidèles.

Aussi-tôt qu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent hommes, sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnaître le pays, & pour chercher des vivres, qui commençaient à manquer depuis que les Américains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages, dont les habitans avaient laissé l'entrée libre, en se retirant



, de la vo-  
se contenta  
re ; & ce se-  
ortez donna  
ée. Les vais-  
ste de Quia-  
ouveau Port,  
e chemin de  
peu d'heures  
, où l'on fut  
s de Pêcheurs  
s que les che-  
procha d'une  
dans la suite  
oala. Les ha-  
ndonné leurs  
urs meubles ;  
ude à Cortez  
e. Ils n'avaient  
une partie de  
bois garnis de  
de la peau des  
rifiées, & qui  
rreur. Ce fut  
, pour la pre-  
xicains. Ils en  
enaient appa-  
ligion de ces

peuples. Leur matiere étoit une espèce de par-  
chemin, enduit de gomme ou de vernis, &  
plié de maniere à former un grand nombre de  
feuilles, qui composaient chaque Volume. Ils  
paraissaient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés  
de ces images & de ces chiffres, dont les Peintres  
de Teutilé avaient donné des exemples beaucoup  
plus réguliers. L'armée passa la nuit dans cette  
bourgade avec toutes les précautions qui pou-  
vaient assurer son repos. Le lendemain, elle reprit  
sa marche dans le même ordre & par le chemin  
le plus frayé, qui descendait vers l'Ouest, en  
s'écartant un peu de la mer. Cortez fut surpris de  
n'y trouver, pendant tout le jour, qu'une con-  
tinuelle solitude, dont le silence lui devint suspect.  
Mais, vers le soir, à l'entrée d'une belle prairie,  
on vit paraître douze Américains, chargés de  
rafraîchissemens, qui s'étant fait conduire au Gé-  
néral, lui offrirent ce présent de la part de leur  
Cacique, avec une invitation à se rendre dans le  
lieu de sa demeure, où il avait fait préparer des  
logemens & des vivres pour toute l'armée. On  
apprit d'eux qu'il restait un Soleil, c'est-à-dire,  
dans leur langage, une journée de chemin, jus-  
qu'à la Cour de Zampoala. Cortez renvoya six  
de ces Américains au Cacique, avec des remer-  
ciemens fort nobles, & garda les autres pour  
qui servir de guides. Une civilité si peu prévue

---

Cortez.

**Cortez.**

n'avait pas laissé de lui causer quelque défiance ; mais , le soir , il trouva tant d'empressement à le servir , dans les habitans d'une bourgade où ses guides lui conseillèrent de s'arrêter , qu'il ne douta plus de la bonne-foi du Cacique ; & cette opinion fut heureusement confirmée par les avances qu'il retira de son amitié.

Le jour suivant , en continuant de marcher vers Zampoala , il rencontra , presque à la vue de cette place , vingt Américains , qui étaient sortis pour le recevoir. Après l'avoir salué , avec beaucoup de cérémonies , ils lui firent un compliment civil au nom du Cacique , « que ses incommodes » dités n'avaient pas permis de se mettre à leur » tête , mais qui l'attendait , avec une extrême » impatience de connaître des Etrangers , dont » la valeur avait jetté tant d'éclat. » La ville était grande & bien peuplée , dans une agréable situation , entre deux ruisseaux qui arrosaient une campagne fertile. Ils venaient d'une montagne peu éloignée , revêtue d'arbres , & d'une pente aisée. Les édifices de la ville étaient de pierre , couverts & crépis d'une sorte de chaux blanche , polie & luisante , dont l'éclat formait un spectacle fort brillant. Un des Soldats , qui furent détachés , revint avec transport , en criant de toute sa force que les murailles étaient d'argent : tant l'espèce d'ivresse où les jettaient tant d'objets nouveaux

leur mon  
leur avari

Toutes  
trouverent  
espèce d'a  
& sans au  
de la mul  
de son Pa  
seur. Il s'a  
bras de qu  
il semblait  
était une r  
précieuses ,  
gravité de  
son corps.  
pour arrête  
pour se fair  
cours du C  
de son arri  
neur qu'il a  
inutile , il  
dans son qu  
avec lui de

Les loge  
sous les po  
assez grand  
placés sans  
ment tout c

leur montrait par - tout les métaux que cherchait leur avarice.

Cortez.

Toutes les rues & les places publiques se trouverent remplies de peuple , mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon , & sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le Cacique s'offrit à la porte de son Palais. Il était d'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha lentement , appuyé sur les bras de quelques Officiers, au secours desquels il semblait devoir tout son mouvement. Sa parure était une mante de coton , enrichie de pierres précieuses , comme ses oreilles & ses lèvres. La gravité de sa figure s'accordait avec le poids de son corps. Cortez eut besoin de toute la sienne pour arrêter les éclats de rire des Espagnols , & pour se faire cette violence à lui - même. Le discours du Cacique fut simple & précis. Il le félicita de son arrivée , il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir ; & , sans un mot inutile , il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier , où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs.

Les logemens qu'il avait fait préparer , étaient sous les portiques de plusieurs maisons, dans un assez grand espace , où tous les Espagnols furent placés sans embarras , & trouverent abondamment tout ce qui était nécessaire à leurs besoins.

Cortez.

Le jour suivant, la visite du Cacique fut annoncée par un présent, dont la valeur montait à deux mille marcs d'or. Il le suivit de près, sur une espèce de brancard, porté par ses principaux Officiers. Cortez, accompagné de tous les siens, alla fort loin au-devant de lui, & le conduisit dans son appartement, où il ne retint que ses Interpretes, pour donner à cette première conférence l'air important du secret. Après l'exorde ordinaire, sur la grandeur de son Roi, & sur les erreurs de l'idolâtrie, il ajouta fort habilement, qu'une des principales vues des soldats Espagnols, était de détruire l'injustice, de réprimer la violence, & d'embrasser le parti de la justice & de la raison. C'était ouvrir la carrière au Cacique, pour apprendre de lui-même, ce qu'on pouvait espérer de ses dispositions. En effet, le changement qui parut sur son visage, fit connaître au Général, qu'il l'avait touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs servirent de prélude à sa réponse. Enfin la douleur paraissant l'emporter, il confessa que tous les Caciques gémissaient dans un esclavage honteux, sous le poids de la tyrannie & des cruautés de Motézuma, sans avoir la force de secouer, ni même assez de lumieres pour en imaginer les moyens; que ce cruel maître se faisait adorer de ses vassaux, comme un des Dieux du pays, & qu'il voulait que ses injustices & ses

violences

D  
violences  
Ciel; que  
de deman  
tant de mil  
pereur du  
encore par  
gation aux  
faveur, &  
permettaien  
les petits se  
Ce langa  
& d'admira  
néanmoins c  
cique qu'il c  
parce que le  
mais, qu'éta  
Quiabizlan,  
opprimés, &  
son secours.  
Cacique pou  
à ses amis. S  
que les infu  
qu'elles tour  
prendrai de vo  
cette courte  
des ordres po  
part, quatre  
Tome X.

violences fussent révérees comme des arrêts du Ciel; que la raison néanmoins ne permettait pas de demander du secours à des étrangers pour tant de misérables, non-seulement parce que l'Empereur du Mexique était trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avait pas assez d'obligation aux Mexicains, pour se déclarer en leur faveur, & parce que les loix de l'honnêteté ne permettraient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avaient rendus.

Ce langage adroit causa beaucoup de surprise & d'admiration au Général Espagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu; il assura le Cacique qu'il craignait peu les forces de Motézuma, parce que les siennes étaient favorisées du Ciel; mais, qu'étant appelé par d'autres vues dans le Quiabizlan, il y attendrait ceux qui se croyaient opprimés, & qui auraient quelque confiance à son secours. Il ajouta que, dans l'intervalle, le Cacique pouvait communiquer cette proposition à ses amis. Soyez sûr, lui dit-il du même ton, que les insultes de Motézuma cesseront, ou qu'elles tourneront à sa honte, lorsque j'entreprendrai de vous protéger. Ils se séparèrent, après cette courte explication. Cortez donna aussitôt des ordres pour continuer sa marche. A son départ, quatre cens Américains se présentèrent pour

Cortez.

porter le bagage de l'armée, & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays, qui restait à traverser jusqu'à la Province de Quiabizlan, offrit un mélange de bois & de plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logerent le soir dans un village abandonné, pour ne se pas présenter la nuit aux portes de la Capitale. Le lendemain, ils découvrirent, dans l'éloignement, les édifices d'une assez grande ville, sur une hauteur environnée de rochers, qui semblaient lui servir de murailles : ils y monterent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des habitans, à qui la frayeur avait fait abandonner leurs maisons. Tandis qu'ils s'avançaient vers la place, ils virent sortir de quelques temples, qui en faisaient l'ornement, douze ou quinze Américains d'un air distingué, qui les prièrent civilement de ne pas s'offenser de la retraite du Cacique & de ses sujets, & qui offrirent de les rappeler sur-le-champ, si le Général étranger voulait s'engager à les traiter avec amitié; Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils desiraient, & ne fut pas peu surpris de voir presque aussitôt la ville repeuplée de tous ses habitans; le Cacique arriva le dernier : il amenait avec lui celui de Zampoala, pour lui servir de protecteur, & tous deux étaient portés

par que  
excuses  
de Mot  
à leurs p  
plus irrit  
est si fi  
vris pa  
honneur  
femmes  
lui prom  
Pendan  
situation c  
Américain  
s'étant lev  
sans prend  
leurs disce  
leur craint  
tier même  
du nombre  
vinces pou  
ment vêtue  
claves, doi  
d'eux des  
pour les v  
passerent d'  
soldats Esp  
champ, si l  
fut envoyée

par quelques-uns de leurs Officiers. Après quelques excuses fort adroites, ils tombèrent sur les violences de Morézuma, en joignant quelquefois des larmes à leurs plaintes. Le Zampoalan, qui paraissait le plus irrité, ajouta pour conclusion : « Ce monstre est si fier & si cruel, qu'après nous avoir appauvris par ses impôts, il déclare la guerre à notre honneur, en nous ravissant nos filles & nos femmes : » Cortez s'efforça de le consoler, & lui promit ouvertement d'aider à sa vengeance.

Pendant qu'il s'informait des forces & de la situation des deux Caciques, il vit entrer quelques Américains, qui leur parlèrent, & les Caciques s'étant levés aussi-tôt d'un air tremblant, sortirent sans prendre congé de lui, & sans avoir achevé leurs discours. On fut bientôt informé du sujet de leur crainte, lorsqu'on vit passer, dans le quartier même des Espagnols, six Officiers de Morézuma, du nombre de ceux qu'il envoyait dans les Provinces pour y lever les tributs : ils étaient richement vêtus, & suivis d'un grand nombre d'esclaves, dont quelques-uns soutenaient au-dessus d'eux des parasols de plumes. Cortez étant sorti pour les voir, à la tête de ses Capitaines, ils passèrent d'un air méprisant : cette fierté irrita les soldats Espagnols, qui l'auraient châtiée sur-le-champ, si le Général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations, avec une escorte

---



---

 Cortez.

On apprit, par cette voie, que les Officiers Mexicains avaient établi le Siège de leur Audience dans une maison de la ville, où ils avaient fait citer les Caciques, qu'ils leur avaient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur Maître, & que, pour l'expiation de ce crime, ils avaient demandé, avec le tribut ordinaire, vingt habitans, qui devaient être sacrifiés. Cortez indigné de cette audace, fit appeller aussi-tôt les Caciques, & recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit : il feignit d'avoir pénétré leurs pensées, par une supériorité de lumieres, & louant le ressentiment qu'il leur supposait, d'une violence qu'ils n'avaient pas méritée, il leur dit qu'il n'était plus temps de souffrir un abominable tribut de sang humain, qu'un ordre si cruel ne serait pas exécuté devant ses yeux, qu'il voulait au contraire que ces infâmes ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenait la défense de cette action sur lui-même. Les Caciques furent embarrassés : l'habitude de l'esclavage leur avait abattu le cœur & l'esprit ; cependant Cortez ayant répété sa déclaration, d'un air d'autorité auquel ils n'osèrent résister, les Officiers de Motézuma furent élevés à la vue de tout le monde, & on applaudit à cette exécution ; cependant il en fit mettre deux en liberté pendant la nuit, & les renvoya à

Motézuma  
mais avec  
trémité.

La dou  
qu'ils avai  
bientôt ré  
sieurs autre  
Zampoala &  
jouissaient  
cible, qui  
pensées, &  
de l'Empire  
implorer un  
oppression. E  
trente à Qui  
tagnes qu'on  
ples, qui se  
sieurs bourga  
& les coutur  
autres Provinc  
extrêmement  
propre à tous  
seulement les  
Cortez ; mais,  
fermens, ils y  
à la Couronne  
confédération,  
Le récit fait vo

Motézuma , qu'il était bien aise d'intimider , ~~mais avec~~ Cortez. mais avec qui il ne voulait rompre qu'à l'extrémité.

La douceur affectée des Castillans , & le zèle qu'ils avaient fait éclater pour leurs alliés , s'étant bientôt répandus dans les cantons voisins , plusieurs autres Caciques , informés par ceux de Zamopala & de Quiabizlan , du bonheur dont ils jouissaient sous la protection d'une Nation invincible , qui pénétrait jusqu'à leurs plus secrètes pensées , & qui semblait défier toutes les forces de l'Empire du Mexique , s'assemblerent pour implorer un secours si puissant , contre la même oppression. En peu de jours , on en vit plus de trente à Quiabizlan , la plupart sortis des montagnes qu'on découvre de cette ville. Leurs peuples , qui se nommaient *Totonagues* , avaient plusieurs bourgades fort peuplées , dont le langage & les coutumes ressembloient peu à celles des autres Provinces de l'Empire ; c'était une Nation extrêmement robuste , endurcie à la fatigue , & propre à tous les exercices de la guerre. Non-seulement les Caciques offrirent leurs troupes à Cortez ; mais , s'étant engagés à la fidélité par des sermens , ils y joignirent un hommage formel à la Couronne d'Espagne. Après cette espèce de confédération , ils se retirèrent dans leurs Etats. Ce récit fait voir que les victoires des Espagnols ,

Cortez,

dans cette contrée , commencerent par des menées politiques que favorisaient les circonstances , & , qu'indépendamment de l'avantage prodigieux de leurs armes , ils furent diviser leurs ennemis avant de les vaincre , & employèrent une partie du Nouveau-Monde à conquérir l'autre. C'est alors que Cortez , ne voyant plus d'obstacle à redouter , prit la résolution de donner une forme régulière & constante à la Colonie de Vera-Cruz , qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine , entre la mer & Quiabizlan , à une demi-lieue de cette place. La fertilité du terroir , l'abondance des eaux , & la beauté des arbres , semblerent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte : les Officiers se partagerent , pour régler le travail , & pour y contribuer par leur exemple ; le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés , & parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains : on bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornemens , qu'à la commodité.

Dans cet intervalle , les deux Officiers de Motézuma étaient retournés à la Cour , & n'avaient pas manqué , dans le récit de leur disgrâce , de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au Général des Etrangers. Cette nouvelle

parut ap  
 vait per  
 dable, p  
 tifans. C  
 oublier  
 il prit le  
 de rente  
 nouveaux  
 de l'Emp  
 des Espa  
 Vera-Cru  
 Princes ,  
 quatre an  
 C. m. n.  
 edante.  
 service qu  
 l'Empire ,  
 Caciques  
 fa considé  
 nes instanc  
 niere à fai  
 leur comm  
 Cortez  
 excusa ses  
 & répétant  
 aux premie  
 l'honneur  
 accordé , il

parut appaiser la fureur de Motézuma , qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable , pour exterminer les rebelles & leurs partisans. Cependant la colere ne pouvant lui faire oublier ses alarmes & les menaces de ses Dieux , il prit le parti d'en revenir à la négociation , & de tenter , par une nouvelle ambassade & de nouveaux présens , d'engager Cortez à s'éloigner de l'Empire. Ses Ambassadeurs arriverent au camp des Espagnols , lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Cruz : ils amenaient avec eux deux jeunes Princes , neveux de l'Empereur , accompagnés de quatre anciens Caciques , qui leur servaient de médiateurs : leur présent était d'une richessesurabondante. Après avoir remercié le Général du service qu'il avait rendu aux deux Officiers de l'Empire , & l'avoir assuré que la punition des Caciques rebelles n'avait été suspendue qu'à sa considération , ils renouvelerent les anciennes instances , pour l'engager à partir de manière à faire voir que c'était le principal objet de leur commission.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs ; excusa ses alliés & ce qu'il avait fait pour eux , & répétant la même réponse qu'il avait déjà faite aux premiers députés , il ajouta qu'aussi-tôt que l'honneur de voir le grand Motémuzza lui serait accordé , il lui ferait connaître les motifs & l'im-

---



---

 Cortez.

Cortez.

portance de son ambassade ; mais qu'aucun obstacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter , parce que les guerriers de sa Nation , loin de connaître la crainte , sentaient croître leur courage à la vue du danger , & s'accoutumaient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprises.

Après ce discours , prononcé d'un air majestueux & tranquille , il fit donner , avec profusion , aux Ambassadeurs Mexicains , toutes les bagatelles qui venaient de Castille , & sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage , il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la Cour. Cette indifférence altière , les démarches de l'orgueilleux Motézuma , qui sollicitait son amitié par des présens , redoublèrent la vénération des peuples pour les Espagnols , aux dépens de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors pour leur Souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable que le Général rendit aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan , les fit passer de l'admiration à l'attachement. Il humilia , par la terreur de ses armes , les habitans de Zinpazingo , contrée voisine dont ils lui avaient fait beaucoup de plaintes , & les força de jurer des conditions qu'ils observerent fidèlement. A la vérité , les Caciques l'avaient trompé , en lui représentant

leurs en-  
chaînent  
Cortez  
bliger se  
du Mex  
qu'il eu  
il se fit  
Capitaine  
constance  
cette fav

Le ch  
dans leur  
lité , en  
puissance  
plus gran  
s'étaient  
temples ,  
hommes  
ques Esp  
de cette H  
le Généra  
Il fit pre  
troupes ,  
Cacique &  
marche a  
des sacrifi  
fit pousser  
peuple au

leurs ennemis comme des Mexicains , qui cher-  
 chaient à nuire aux Castillans , & le motif de  
 Cortez , dans cette guerre , fut bien moins d'o-  
 bliger ses hôtes , que de faire prendre à la Cour  
 du Mexique une idée de sa valeur ; mais , lors-  
 qu'il eut découvert l'artifice des deux Caciques ,  
 il se fit demander grace pour eux par tous ses  
 Capitaines , & l'ayant accordée , avec des cir-  
 constances qui releverent sa bonté , il acheva , par  
 cette faveur , de les lier à ses intérêts.

Cortez.

Le changement qu'il eut occasion d'introduire  
 dans leur culte , servit encore à assurer leur fidé-  
 lité , en leur donnant une plus haute idée de sa  
 puissance. Un jour , qui était celui d'une de leurs  
 plus grandes fêtes , tous les Américains du canton  
 s'étaient assemblés dans le plus célèbre de leurs  
 temples , pour y faire le sacrifice de plusieurs  
 hommes par le ministère de leurs Prêtres. Quel-  
 ques Espagnols , que le hasard rendit témoins  
 de cette horrible scene , se hâterent d'en informer  
 le Général. Sa colere s'alluma jusqu'au transport.  
 Il fit prendre aussi-tôt les armes à toutes ses  
 troupes , & commençant par se faire amener le  
 Cacique & les principaux Officiers , il se mit en  
 marche avec eux vers le temple. Les Ministres  
 des sacrifices parurent à la porte. La crainte leur  
 fit pousser d'effroyables cris , pour appeller le  
 peuple au secours de leurs Dieux. On vit paraî-

Cortez.

tre sur-le-champ quelques troupes d'hommes armés , que la défiance des Prêtres avait fait aposter , & dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à causer de l'inquiétude au Général. Il fit crier par Marina , qu'à la première fleche qui serait tirée , il ferait égorger le Cacique , & qu'il permettrait à ses soldats de châtier cette insolence par le fer & par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés. Le Cacique même leur ordonna , d'une voix tremblante , de quitter les armes & de se retirer , & ils obéirent.

Cortez , demeuré avec le Cacique & ceux de sa suite , se fit amener les Sacrificateurs. Il les rassura sur leur sort ; mais il déclara qu'il avait résolu de ruiner toutes leurs idoles , & que s'ils voulaient employer leurs propres mains à cette exécution , il leur promettait son amitié. Alors il voulut leur persuader de monter les degrés du temple , pour abattre tout ce qu'ils avaient adoré. Mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes , & s'étant jettés tous à terre , ils protestèrent qu'ils souffriraient mille fois la mort , avant que de porter la main sur les Dieux. Cortez , sans insister sur une proposition qu'il désespéra de leur faire goûter , n'en ordonna pas moins à ses soldats de mettre les idoles en pièces. A l'instant on vit sauter du haut des degrés le principal de ces monstres , & les autres à sa suite ,

avec les  
exécrabl  
débris ,  
d'un air  
vengean  
tranquill  
Cozume  
pouvoir  
adoratio  
Espagno  
périeure  
de leurs  
rendit si  
nouvel a  
nettoyer  
ardeur q  
dispersée  
lavées ;  
qui en fa  
vêtit d'u  
d'une bl  
mun dan  
Cortez y  
dès le j  
nisme.

Les E  
dans la  
retireren

d'hommes  
 avait fait  
 nta bientôt  
 néral. Il fit  
 fleche qui  
 que, & qu'il  
 te insolence  
 e arrêta les  
 r ordonn.  
 es armes &

& ceux de  
 eurs. Il les  
 a qu'il avait  
 & que s'ils  
 ains à cette  
 tié. Alors il  
 degrés du  
 aient adoré.  
 cris & des  
 ils protesta-  
 mort, avant  
 x. Cortez,  
 il désespéra  
 pas moins à  
 ces. A l'inf-  
 és le prin-  
 à sa suite,

avec les autels mêmes & tous les instrumens d'un  
 exécration culte. Les Américains ne virent pas ces  
 débris, sans frémir de frayeur. Ils se regardaient  
 d'un air interdit, comme s'ils eussent attendu la  
 vengeance du Ciel. Mais, lorsqu'ils le virent  
 tranquille, ils jugerent, comme les Insulaires de  
 Cozumel, que les Divinités qui n'avaient pas le  
 pouvoir de se venger, ne méritaient pas leurs  
 adorations. S'ils avaient regardé jusqu'alors les  
 Espagnols comme des hommes d'une espèce su-  
 périeure, ils commencèrent à les croire au-dessus  
 de leurs Dieux mêmes, & cette persuasion les  
 rendit si dociles, que Cortez ayant profité de son  
 nouvel ascendant, pour leur donner ordre de  
 nettoyer le temple, ils s'y employerent avec une  
 ardeur qui leur fit jeter au feu toutes les pièces  
 dispersées de leurs idoles. Les murailles furent  
 lavées; on en effaça les taches du sang humain,  
 qui en faisaient le principal ornement. On les re-  
 vêtit d'une couche de *gez*, espèce de vernis  
 d'une blancheur brillante, dont l'usage était com-  
 mun dans toutes les maisons du Mexique, &  
 Cortez y fit élever un autel, où l'on célébra,  
 dès le jour suivant, les Mysteres du Christia-  
 nisme.

Les Espagnols quitterent Zampoala, qui reçut  
 dans la suite le nom de Nouvelle-Séville, & se  
 retirerent dans Vera - Cruz. En y arrivant, ils

---



---

 Cortez.

---



---

**Cortez.**

virent paraître dans la rade un petit vaisseau ; qui venait d'y mouiller. Il était parti de Cuba , sous le commandement du Capitaine Salcedo ; & , quoiqu'il n'amènât que dix soldats & deux chevaux , ce secours parut considérable dans les circonstances. On ne trouve , dans aucun Historien , le motif qui amenait Salcedo ; mais l'utilité dont il fut pour Cortez , en lui apprenant que le Gouverneur de Cuba continuait de le menacer , & que la qualité d'Adelantade , dont il avait été nouvellement revêtu , lui donnait plus que jamais le pouvoir de lui nuire , fait juger qu'il n'était venu que pour s'attacher à sa fortune. La Colonie fut alarmée de cette information , & sentit de quelle importance il était , pour la sûreté du nouvel établissement , de rendre compte au Roi de toutes ses opérations. Les principaux Officiers , dans une lettre qu'ils se hâtèrent d'écrire au Roi d'Espagne , lui firent une exposition fidelle des Provinces qui lui étaient déjà soumises , & de l'espoir qu'ils avaient d'étendre son autorité dans une si belle & si riche partie du Nouveau Monde. Ils lui représentaient l'injustice & les violences du Gouverneur de Cuba , les obligations que l'Espagne avait à la conduite de Cortez autant qu'à sa valeur , le parti qu'ils avaient pris , au nom de Sa Majesté , de le rétablir dans une dignité qu'il était seul capable de remplir , & que sa

modestie  
pliaient l  
aucune d  
quez. Le  
à-peu-près  
remettant  
une noble  
que sur l'es  
du Mexique  
le dessein d  
par ses Suj  
On choisit  
Porto-Carr  
aussi de l'or  
qu'on avait  
Tous les Off  
volontairem  
de richesses  
à faire le V  
comme les  
acquerrait à l  
seau de la  
commander.  
avec l'ordre  
canal de Bab  
où Vélasque

Pendant le  
la fortune d

modestie lui avait fait abandonner ; enfin ils suppliaient le Roi de confirmer leur élection , sans aucune dépendance de Don Diégo de Vélasquez. Le Général écrivit de son côté , & rendait à-peu-près le même compte de sa situation : mais remettant au Roi la disposition de son sort , avec une noble indifférence , il ne s'expliquait fortement que sur l'espérance qu'il avait de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de l'Espagne , & sur le dessein de combattre la puissance de Motézuma par ses Sujets mêmes , révoltés contre sa tyrannie. On choisit , pour envoyer ces dépêches à la Cour , Porto-Carréro & Montéjo , qui furent chargés aussi de l'or , & des bijoux , rares ou précieux , qu'on avait reçus de Motézuma & des Caciques. Tous les Officiers , & les Soldats mêmes , cédèrent volontairement la part qu'ils avaient à cet amas de richesses ; & quelques Américains s'offrirent à faire le Voyage , pour être présentés au Roi , comme les prémices des nouveaux Sujets qu'on acquérait à l'Espagne. On équipa le meilleur vaisseau de la flotte. Alaminos fut nommé pour le commander. Il mit à la voile , le 16 de Juillet , avec l'ordre précis de prendre sa route par le canal de Bahama , sans toucher à l'Isle de Cuba , où Vélasquez était trop redoutable.

Pendant les préparatifs de cet embarquement , la fortune du Général lui ménageait une autre

---

Cortez.

**Cortez.**

occasion de faire éclater son adresse & sa fermeté. Quelques soldats, avec un petit nombre de matelots, fatigués peut-être de leurs courses ou tentés par les récompenses qu'ils espéraient de Vélasquez, formerent le dessein de prendre la fuite sur un vaisseau, pour lui porter avis des Lettres que la Colonie écrivait au Roi, & de tout ce qu'elle avait fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs complices, qui servit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la sûreté de la Colonie. Il en condamna deux des plus coupables au dernier supplice : mais la hardiesse de ces mutins lui laissa beaucoup d'inquiétude ; c'était le reste d'un feu qu'il croyait avoir éteint. Il considérait qu'étant résolu de marcher vers le Mexique, il pouvait se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Motézuma, & qu'une entreprise de cette nature, ne pouvait être tentée par des troupes mécontentes ou d'une fidélité suspecte. Il pensait à subsister encore quelques jours dans un canton qui lui était affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance pour donner de l'occupation à ses soldats, & à jeter, plus loin dans les terres, de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celles de Vera-Cruz. Mais tous ces projets demandoient

beaucoup  
Général &  
sultant qu  
se défaire  
en pièces  
lié, & l  
ou de mo  
tage d'aug  
mes, qui t  
matelots. S  
ce dessein,  
léré, en dis  
navires s'éta  
avaient fait  
cés de coule  
ordre pressan  
les voiles, le  
ferremens, d  
On ne vit d'  
l'effet d'une  
que les vaisse  
ordre, dont  
fidelle partie  
l'exception de  
pour la pêche.  
& l'exécution  
grandes action  
Quoique la

beaucoup d'union & de correspondance entre le Général & l'armée. Dans cette agitation, ne consultant que son courage, il prit la résolution de se défaire de sa flotte, en mettant ses vaisseaux en pièces, pour forcer tous les gens à la fidélité, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui, sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent hommes, qui faisaient les fonctions de pilotes & de matelots. Ses confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le seconderent avec beaucoup d'habileté, en disposant les matelots à publier que les navires s'étaient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avaient fait dans le Port, & qu'ils étaient menacés de couler à fond. Ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du Général pour faire mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens, dont il pouvait tirer quelque utilité. On ne vit d'abord, dans cette précaution, que l'effet d'une prudence ordinaire; mais, aussi-tôt que les vaisseaux eurent été déchargés, un autre ordre, dont l'explication fut confiée à la plus fidelle partie de l'armée, les fit tous échouer, à l'exception des chaloupes, qui furent réservées pour la pêche. On compte, avec raison, la conduite & l'exécution d'un dessein si hardi, entre les plus grandes actions de Cortez.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger

~~\_\_\_\_\_~~  
Cortez.

Cortez.

quelques soldats , les mécontentemens furent étouffés par la joie & les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du voyage de Mexico , & Cortez assembla toutes les troupes , pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses & ses exhortations. L'armée se trouva composée de cinq cens hommes de pied , de quinze cavaliers & de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon , cinquante hommes & deux chevaux , sous la conduite d'Escalante , dont Cortez estimait beaucoup la prudence & la valeur. Les Caciques alliés reçurent ordre de respecter ce Gouverneur , de lui fournir des vivres & d'employer un grand nombre de leurs Sujets aux fortifications de la ville , moins par défiance du côté des habitans , que sur les soupçons de quelque insulte de la part du Gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta de leurs offres que deux cens *Tamènes* , nom d'une sorte d'artisans qui servent au transport du bagage , & quatre cens hommes de guerre , entre lesquels on en comptait cinquante de la principale Noblesse du pays : c'étaient autant d'otages pour la garnison de Vera-Cruz , & pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au Cacique de Zampoala , dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussi-tôt ses ordres pour la marche

D  
 les Espagno  
 Américains  
 mandement  
 les plus bra  
 On partit  
*Tehucla* , fu  
 successiveme  
 son des peup  
 rent trouver  
 mais au-delà  
 on mit à  
 que des f  
 es, où l'arti  
 us. Le froid  
 elles. Les f  
 ns autre cou  
 essés par la  
 rigues qui le  
 et de la mon  
 quantité de  
 ng-temps la  
 me Province  
 fort peuplée  
 et offrirent b  
 r faire oublie  
 t que le Cac  
 le du même  
 e, l'informa  
 les  
 Tome X.

Les Espagnols compoferent l'avant-garde, & les Américains fuivirent à peu de diftance, fous le commandement de Manégi, Teuchie & Tamelli, trois des plus braves Caciques de la Montagne.

On partit le 16 d'Août, *Julapa*, *Socothima* & *Techucla*, furent les premiers lieux qui s'offrirent fucceffivement. La beauté du chemin & la difpofition des peuples, qui étaient du nombre des Alliés, firent trouver peu de difficultés dans cette route. Mais au-delà de ces bourgs, pendant trois jours on mit à traverser les montagnes, on ne trouva que des fentiers étroits & bordés de précipices, où l'artillerie ne put paffer qu'à force de bras. Le froid y était cuifant & les pluies continuelles. Les foldats, obligés de paffer les nuits fans autre couverture que leurs armes & fous le poids de la pluie, furent affez maltraités par la faim, y firent le premier effai des Caciques qui les attendaient. En arrivant au fommet de la montagne, ils y trouverent un Temple d'une quantité de bois, qui ne leur cacherent pas long-temps la vue de la plaine : c'était l'entrée d'une Province, nommée *Zocothla*, fort grande & fort peuplée, dont les premières habitations leur offrirent bientôt affez de commodités pour faire oublier leurs travaux. Cortez, apprenant que le Cacique faifait fa demeure dans une ville du même nom, peu éloignée de la montagne, l'informa de fon arrivée & de fes defleins.

Cortez.

par deux Américains qui lui furent envoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une Ville magnifique, qui s'étendait dans une grande vallée, & dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco*.

Le Cacique vint au-devant des étrangers avec un nombreux cortège; mais, au-travers de ses politesses, on crut distinguer que cette démarche était forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mélange de douceur & de majesté, & s'imaginant que les marques de chagrin qu'il découvrait sur son visage, pouvaient venir de ses ressentimens contre Motézuma, il crut lui donner occasion de s'expliquer, en lui demandant s'il était Sujet de l'Empereur du Mexique. L'Américain répondit brusquement: « Est-il quelqu'un sur la terre, qui ne soit esclave ou vassal de Motézuma? » Un ton si fier révolta Cortez, jusqu'à lui faire répliquer, avec un sourire dédaigneux; « Qu'on connaissait fort peu le monde à Zocothla; puisque les Espagnols étaient sujets d'un Empereur si puissant, qu'il comptait entre ses vassaux, plusieurs Princes plus grands que Motézuma. » Le Cacique prit un ton plus grave; « Motézuma, dit-il, était le plus grand Prince que les Américains connussent dans les terres qu'ils habitaient; personne ne pouvait

» tenir  
 » qui lu  
 » une V  
 » l'eau,  
 » n'entra  
 » coupée  
 » ouvertu  
 » eaux. »  
 l'Empereur  
 malheur  
 sion, dont  
 ses sacrifice  
 » de ses en  
 » immolés t  
 Cortez r  
 venait d'en  
 de ne pas  
 il répondit,  
 ne seroit pa  
 lui offrir l'an  
 que lui; qu  
 ques, & qu  
 pour donne  
 Ambassade;  
 tézuma & to  
 desirait la p  
 moindre de  
 une armée d

» tenir dans sa mémoire le nombre des Provinces  
 » qui lui étaient soumises. Il tenait sa Cour dans  
 » une Ville inaccessible, fondée au milieu de  
 » l'eau, entourée de lacs, & dans laquelle on  
 » n'entrait que par des chaussées ou des digues,  
 » coupées d'une suite de ponts-levis, dont les  
 » ouvertures servaient à la communication des  
 » eaux. » Il exagéra les immenses richesses de  
 l'Empereur, la force de ses armes, & sur-tout le  
 malheur de ceux qui lui refusaient leur soumission,  
 dont le sort était de servir de victimes dans  
 ses sacrifices. « Tous les ans, plus de vingt mille  
 » de ses ennemis ou de ses sujets rebelles, étaient  
 » immolés sur les autels de ses Dieux. »

Cortez n'entreprit point de rabaisser ce qu'il  
 venait d'entendre ; mais feignant, au contraire,  
 de ne pas ignorer les grandeurs de Motézuma,  
 il répondit, que s'il l'avait cru moins puissant, il  
 ne seroit pas venu de l'extrémité du monde pour  
 lui offrir l'amitié d'un Monarque encore plus grand  
 que lui ; qu'il venait avec des intentions pacifi-  
 ques, & que s'il était armé, c'était uniquement  
 pour donner plus de poids & d'autorité à son  
 Ambassade ; mais qu'il voulait bien informer Mo-  
 tézuma & tous les Caciques de son Empire, qu'il  
 desirait la paix sans craindre la guerre ; que le  
 moindre de ses soldats était capable de défaire  
 une armée de Mexicains ; qu'il ne tirait jamais

Cortez.

l'épée s'il n'était attaqué; mais qu'aussi-tôt qu'il l'avait tirée, il mettait à feu & à sang tout ce qui se présentait devant lui; que la nature produisait des montres en sa faveur, & que le Ciel lui prêtait ses foudres, parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible, dont il soutenait la cause, il en voulait particulièrement aux fausses Divinités qu'on adorait au Mexique, & à ces mêmes sacrifices de sang humain, dont Moté-zuma prétendait tirer sa gloire. Ensuite ne pensant pas moins à rassurer les gens contre de vaines frayeurs, qu'à réprimer l'orgueil du Cacique: « Mes amis, leur dit-il, en se levant fièrement » & se tournant vers eux, voilà ce que nous » cherchons, de grands périls & de grandes richesses. »

Sa conduite eut tant de succès, que, pendant cinq jours qu'il passa dans Zocothla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du Cacique. Cependant il rejetta le conseil de ce Seigneur, qui lui proposait de prendre sa route par la Province de Cholula, sous prétexte que les habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteraient pas d'obstacles à son passage. Il aimait mieux s'en rapporter aux Zampolans, ses alliés, qui le presserent de prendre par la Province de Tlascala, où les peuples étaient, à la vérité, plus guerriers & plus féro-

ces, m  
poalans  
cette ré  
dont les  
thla. Sa  
miers j  
avait trav  
& bientôt  
il était en  
coureurs  
former en  
s'arrêta po  
informatio  
Tlascala  
peuplée, à  
lieux de d  
de toutes  
de cette g  
nommée de  
gades occu  
une ancien  
vaient dans  
se mettre à c  
leurs plaines  
ils avaient é  
guerre civile  
la soumission  
Royauté, po

ces, mais unis par d'anciens traités avec les Zam-  
 poalans & les Totonagues. Après s'être arrêté à  
 cette résolution, il prit le chemin de Tlascala,  
 dont les frontieres touchaient à celles de Zoco-  
 thla. Sa marche fut tranquille pendant les pre-  
 miers jours ; mais, en sortant du pays qu'il  
 avait traversé, il entendit quelque bruit de guerre,  
 & bientôt il apprit que la nouvelle Province où  
 il était entré, avait pris les armes, sans que les  
 coureurs dont il se faisait précéder, pussent l'in-  
 former encore de la cause de ce mouvement. Il  
 s'arrêta pour se donner le temps de prendre des  
 informations.

Tlascala était alors une Province extrêmement  
 peuplée, à laquelle on donnait environ cinquante  
 lieues de circuit. Son terrain est inégal, & s'élève  
 de toutes parts en collines, qui semblent naître  
 de cette grande chaîne de montagnes, qu'on a  
 nommée depuis la *Grande-Cordeliere*. Les bour-  
 gades occupaient le haut de ces collines, par  
 une ancienne politique des habitans, qui trou-  
 vaient dans cette situation le double avantage de  
 se mettre à couvert de leurs ennemis, & de laisser  
 leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine,  
 ils avaient été gouvernés par des Rois ; mais une  
 guerre civile leur ayant fait perdre le goût de  
 la soumission, ils avaient secoué le joug de la  
 Royauté, pour former une espèce de République,

Cortez.

dans laquelle ils se maintenaient depuis plusieurs siècles. Les arts bourgades étoient partagées en cantons, dont chacun nommait quelques Députés, qui alloient résider dans la Capitale, nommée *Tlascala*, comme la Province, & ces Députés formaient le Corps d'un Sénat, dont toute la Nation reconnoissoit l'autorité. Cet exemple du Gouvernement Aristocratique, est assez remarquable dans un monde encore à demi-sauvage. Les Tlascalans s'étant toujours défendus contre la puissance des Empereurs du Mexique, se trouvaient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de *Motézuza* avaient augmenté le nombre de leurs Alliés, & que depuis peu ils s'étaient ligués pour leur sûreté commune avec les *Otomies*, peuples fort barbares, mais d'une grande réputation à la guerre, où la férocité leur tenait lieu de valeur.

Cortez, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une République si puissante, & ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du Sénat. Il chargea de cette commission quatre de ses Zampoalans les plus distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire, jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devoient faire au Sénat, & qu'ils apprirent par cœur. Ils partirent avec toutes les marques de leur di-

gnité. C'é  
frange tr  
large, qu  
les plume  
grande co  
du motif  
mes de l  
guerre, &  
caractères  
bassadeurs  
ne pouvai  
perdre le c  
les ils don  
revenaient  
publique.

Les quat  
& furent c  
au logemen  
vant, ils fu  
ils se mire  
attendre la  
ancien des  
de leur am  
& celui qu  
prouença l  
mémoire :  
publique  
de Zampo

gnité. C'étaient une mante de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds, une fleche fort large, qu'ils devaient porter dans la main droite, les plumes en haut, & sur le bras gauche une grande coquille en forme de bouclier. On jugeait du motif de l'ambassade par la couleur des plumes de la fleche : les rouges annonçaient la guerre, & les blanches marquaient la paix. Ces caractères faisaient connaître & respecter les Ambassadeurs Zampoalans dans leur route; mais ils ne pouvaient s'écarter des grands chemins, sans perdre le droit de franchise : Loix sacrées auxquelles ils donnaient, dans leur langue, des noms qui revenaient à celui de droit des gens & de foi publique.

Les quatre Zampoalans se rendirent à Tlascala; & furent conduits civilement dans un lieu destiné au logement des Ambassadeurs. Dès le jour suivant, ils furent introduits dans la salle du Conseil, ils se mirent à genoux, les yeux baissés, pour attendre la permission de parler. Alors le plus ancien des Sénateurs leur ayant demandé le sujet de leur ambassade, ils s'affirent sur leurs jambes; & celui que Cortez avait choisi pour l'Orateur prononça le discours dont on avait chargé sa mémoire : il mérite d'être rapporté. « Noble République, braves & puissans peuples, le Cacique de Zampoala & les Caciques de la Montagne,

---

Cortez.

Cortez.

» vos amis & vos alliés, vous saluent. Après vous  
 » avoir souhaité une récolte abondante & la mort  
 » de vos ennemis, ils vous font savoir qu'ils ont  
 » vu arriver dans leur pays, du côté de l'Orient,  
 » des hommes extraordinaires, qui semblent être  
 » des Dieux, qui ont passé la mer sur de grands  
 » palais, & qui portent dans leurs mains le ton-  
 » nerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est  
 » réservé l'usage. Ils se disent les Ministres d'un  
 » Dieu supérieur aux nôtres, qui ne peut souffrir  
 » la tyrannie ni les sacrifices du sang des hommes;  
 » leur Capitaine est Au bassadeur d'un Prince très-  
 » puissant, qui étant poussé par le devoir de sa  
 » Religion, veut remédier aux abus qui regnent  
 » parmi nous, & aux violences de Motézuma,  
 » Cet homme, après nous avoir délivrés de l'op-  
 » pression qui nous accablait, se trouve obligé  
 » de suivre le chemin de Mexico par les terres  
 » de votre Etat, & souhaite de savoir en quoi  
 » ce Tyran vous a offensés pour prendre la défense  
 » de votre droit comme du sien, & la mettre entre  
 » les motifs de son voyage. La connaissance que  
 » nous avons de ses intentions, & l'expérience  
 » que nous avons faite de sa bonté, nous ont porté  
 » à le prévenir pour vous exhorter, de la part  
 » de nos Caciques, à recevoir ces Etrangers comme  
 » les bienfaiteurs & les amis de vos Alliés, & nous  
 » vous déclarons, de la part de leur Capitaine,

» qu'  
 » ne  
 » terr  
 » avan  
 » la j  
 » la c  
 » rech  
 » men  
 » gueb  
 » les c  
 Les  
 Ensuit  
 blée,  
 position  
 elle est  
 de que  
 de cert  
 rerent.  
 fort lon  
 de tout  
 de la p  
 gers par  
 demand  
 pour eu  
 le Génér  
 jeune-ho  
 senta si  
 Religion

t. Après vous  
 te & la mort  
 voir qu'ils ont  
 é de l'Orient,  
 semblerent être  
 fur de grands  
 mains le ton-  
 le Ciel s'est  
 Ministres d'un  
 e peut souffrir  
 des hommes;  
 un Prince très-  
 e devoir de sa  
 us qui regnent  
 de Motézuma,  
 délivrés de l'op-  
 trouve obligé  
 par les terres  
 avoir en quoi  
 ndre la défense  
 la mettre entre  
 nnaissance que  
 & l'expérience  
 nous ont porté  
 r, de la part  
 angers comme  
 Alliés, & nous  
 ur Capitaine,

« qu'il vient avec un esprit de paix, & qu'il  
 » ne demande que la liberté du passage sur vos  
 » terres. Soyez persuadés qu'il ne desire que votre  
 » avantage, que ses armes sont les instrumens de  
 » la justice & de la raison; qu'elles soutiennent  
 » la cause du Ciel; que ceux qui les portent  
 » recherchent la paix & la douceur, naturelle-  
 » ment & par inclination, & n'emploient la ri-  
 » gueur que contre ceux qui les atraquent ou qui  
 » les offensent par leurs crimes. »

---

 Cortez.

Les délibérations durèrent quelques momens. Ensuite un Sénateur répondit, au nom de l'assemblée, qu'elle recevait avec reconnaissance la proposition des Zampoalans & des Toronagues, dont elle estimait l'alliance; mais qu'elle avait besoin de quelques jours pour délibérer sur une affaire de cette importance. Les Ambassadeurs se retirèrent. On ferma les portes de la salle. Dans un fort long conseil, Magiscatzin, vieillard respecté de toute la Nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix, par cette seule raison, que les Etrangers paroissaient envoyés du Ciel, & que, ne demandant que la liberté du passage, ils avaient pour eux la raison & la volonté des Dieux. Mais le Général des Armées, nommé *Xicotencal*, jeune-homme plein de courage & de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avait pour la Religion & pour l'Etat, à recevoir des inconnus

Cortez.

dont on ignoit les intentions, qu'il excita tout le monde à la guerre. Cependant un troisieme Sénateur, nommé *Témilotécal*, ouvrit une opinion plus modérée, qui semblait concilier les deux autres, ou du moins qui favorisait le parti de la guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la paix. C'était de faire partir sur-le-champ Xicotencal, avec les troupes qui étaient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces inconnus qu'on faisait passer pour des Dieux. S'ils étaient battus dans leur premiere rencontre, leur ruine faisait évanouir toutes les craintes, & la Nation demeurait glorieuse & tranquille. Si la victoire se déclarait pour eux, on aurait une voie toujours ouverte pour traiter, en rejetant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindrait de n'avoir pu réprimer l'empêtement. Cette proposition ayant réuni tous les suffrages, on trouva le moyen d'amuser les Ambassadeurs par des sacrifices & des fêtes, sous prétexte de consulter les idoles, & Xicotencal se mit secrètement en campagne avec toutes les troupes qu'il put rassembler.

Cortez, qui vit passer huit jours sans recevoir aucune information de ses Députés, commençait à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillèrent de continuer sa marche, & de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une Nation dont ils commençaient

D E  
eux-mêmes à  
guerre, il était  
de s'y préparer  
même, avant  
forces. Il lev  
précautions qu  
suspect. Sa m  
lieues, entre  
vallée fort ag  
tout-d'un-cou  
qui, prenant  
entièrement l  
admira la for  
une espèce de  
viron trente p  
minait en par  
de l'Europe.  
étroite, entre  
l'un sur l'autr  
cette espèce d  
leur Province  
fait élever po  
formée en Ré  
un bonheur q  
à lui disputer  
eût manqué p  
leur nombre il  
pour employé

eux-mêmes à se défier. S'il ne pouvait éviter la guerre, il était résolu d'ôter à ses ennemis le temps de s'y préparer, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il leva aussi-tôt son camp avec toutes les précautions que la prudence exigeait dans un pays suspect. Sa marche fut libre, pendant quelques lieues, entre deux montagnes, séparées par une vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout-d'un-coup arrêté par une muraille fort haute, qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermait entièrement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, était de pierre de taille liée avec une espèce de ciment. Son épaisseur était d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminait en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe. L'entrée en était oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlans que cette espèce de rempart faisait la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avait fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'était formée en République. Cortez regarda comme un bonheur que ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage, soit que le temps leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre ils eussent résolu de tenir la campagne pour employer librement toutes leurs troupes. Les

---

 Cortez.

Cortez.

Espagnols passèrent sans obstacle ; & , s'étant arrêtés pour rétablir leurs bataillons , ils s'avancèrent en bon ordre dans un terrain plus étendu , où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Américains. Cortez détacha quelques cavaliers pour les inviter à s'approcher par des cris & des signes de paix. Dans le même instant , on aperçut une seconde troupe , qui s'étant jointe à l'autre , tint ferme avec une apparence assez guerrière. Les cavaliers , n'en ayant pas moins continué de s'avancer , se virent aussi-tôt couverts d'une nuée de fleches qui leur blessèrent deux hommes & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes , qui s'étaient embusqués à peu de distance , se découvrit alors , & vint au secours des premiers. L'infanterie Espagnole arrivait de l'autre côté. Elle se mit en bataille pour soutenir le front des ennemis , qui venaient à la charge avec une extrême ardeur. Mais , au premier bruit de l'artillerie , qui en fit tomber un grand nombre , ils tournèrent le dos ; & les Espagnols , profitant de leur désordre , les pressèrent avec tant de vigueur , qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille , & quelques blessés qui demeurèrent prisonniers. Cortez , arrêté par la fin du jour , fit passer la nuit à ses soldats dans quelques maisons voisines , où ils trouverent de vivres & des rafraîchissemens.

D  
Après la  
deux des A  
de quelques  
des excuses  
mies avaien  
vivement c  
ne connaît  
Sénat se ré  
perte d'un g  
été tués da  
des Sénateu  
avait pu cau  
quant pas a  
de la Répu  
fini leur con  
Cortez ne  
Il r encontra  
dans la crai  
avaient la f  
terre ; ils e  
Tlascalans ,  
des ambassad  
les sacrifier  
trouvé le m  
ils s'étaient  
entendu dir  
tous les Espa  
de leur pren

Après la retraite des Américains, on vit arriver deux des Ambassadeurs Zampoalans, accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Otomies avaient eue de les attaquer. Ils s'emportèrent vivement contre cette Nation ; &, l'accusant de ne connaître aucun frein, ils ajoutèrent que le Sénat se réjouissait qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ses Chefs, qui avaient été tués dans le combat. Ils offrirent, au nom des Sénateurs, de payer en or le dommage qu'elle avait pu causer aux Espagnols ; mais, ne s'expliquant pas avec plus de clarté sur les dispositions de la République, ils se retirèrent après avoir fini leur compliment.

                      
Cortez.

Cortez ne balançoit point à continuer sa marche. Il rencontra ses deux autres Ambassadeurs, qui, dans la crainte qui leur restait encore, à peine avaient la force de respirer. Ils se jetterent à terre ; ils embrasserent ses pieds. Les perfides Tlascalans, lui dirent-ils, violant le droit sacré des ambassades, les avaient chargés de chaînes pour les sacrifier au Dieu de la victoire ; mais, ayant trouvé le moyen de se détacher mutuellement, ils s'étaient échappés pendant la nuit. Ils avaient entendu dire que leur dessein était de sacrifier tous les Espagnols. Il paraît que le mauvais succès de leur première attaque ne les avait pas abattus,

---

Cortez.

& c'est une preuve que ces peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laissa plus de doute à Cortez, que la République de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il proposait pour motif à ses soldats; il les exhortait à combattre pour leur vie, & les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraissait inévitable. Elle leur répondit, d'un air inspiré, que le Dieu des Chrétiens avait une particulière affection pour les Castillans, & qu'il les sauverait de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les soldats de Cortez & sur leurs Alliés. Ils se crurent tous sous la protection déclarée du Ciel; &, s'étant dégagés du détroit dont on leur avait disputé le passage, ils arrivèrent dans la plaine, où s'engagea bientôt une action générale, qui doit être regardée comme la plus importante des victoires de Cortez, puisqu'elle servit à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

On découvrit, d'une hauteur qui dominait sur la plaine, une multitude que plusieurs Ecrivains ont fait monter à quarante mille hommes. Ces troupes étaient composées de diverses Nations,

I  
 distingués  
 de leurs p  
 le premier  
 le comman  
 auxiliaires  
 Comme le  
 pour les ch  
 peine à se r  
 en bas une  
 écarter que  
 entrepris d  
 que les cav  
 rain plus co  
 terie eut m  
 bientôt asse  
 batterie. Le  
 de s'avancer  
 battirent en  
 Cortez fit fa  
 les charger.  
 espèce de fu  
 pour faire av  
 le moyen de  
 temps à le r  
 hauteur, qu  
 avait espéré  
 de l'armée  
 s'étendant d

distinguées par les couleurs de leurs enseignes & de leurs plumes. La Noblesse de Tlascala tenait le premier rang autour de Xicotencal, qui avait le commandement-général, & tous les Caciques auxiliaires étaient à la tête de leurs propres troupes. Comme le terrain était inégal & rude, sur-tout pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à se mettre en bataille. Il fallut faire du haut en bas une décharge de toute l'artillerie, pour écarter quelques bataillons, qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente. Mais aussi-tôt que les cavaliers Espagnols eurent trouvé le terrain plus commode, & qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie. Le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet. Ils ne combattirent encore que par des cris & des menaces. Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger. Mais ils se retirèrent alors par une espèce de fuite, qui n'était en effet qu'une ruse pour faire avancer les Espagnols, & pour trouver le moyen de les envelopper. On ne fut pas longtemps à le reconnaître. A peine eût-on quitté la hauteur, qu'on laissait à dos, par laquelle on avait espéré de demeurer couvert, qu'une partie de l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, & s'étendant des deux côtés, enferma Cortez &

Cortez.

Cortez.

tous les gens dans un grand cercle. L'autre partie, s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença aussitôt à se resserrer. Le péril parut si pressant, que Cortez songeant à se défendre, avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa troupe. L'air déjà troublé par d'effroyables cris fut alors obscurci par une nuée de fleches, de dards & de pierres. Mais les Américains, remarquant que ces armes faisaient peu d'effets, se disposèrent à faire usage de leurs épées & de leurs massues. Cortez attendait ce moment pour faire jouer l'artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuses ne causerent pas moins de désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur était de dérober la connaissance du nombre de leurs morts & de leurs blessés, ce soin, qui ne cessait pas de les occuper, contribua beaucoup à les jeter dans la confusion. Cortez n'avait pensé jusqu'alors qu'à courir, avec ses cavaliers, aux endroits où le péril était pressant pour rompre, à coups de ~~masses~~, & dissiper ceux qui s'approchaient le plus. Mais, reconnaissant leur trouble, il résolut de saisir ce moment pour les charger, dans l'espérance de s'ouvrir un passage & de prendre quelque poste où toutes les troupes pussent combattre de front. Il communiqua son dessein à ses Officiers. Les cavaliers furent placés

sur

fur les aile  
Pierre à ha  
contre les  
reusement  
chevaux, q  
furnaturels  
s'ouvrirent  
affreuse con  
heurtaient e  
sur les autre  
n'en voulai  
ranima leur  
ruine des Es  
de Moron, q  
peu docile,  
plusieurs Offi  
& qui le vire  
querent de c  
les rênes de  
cerent le che  
mort au milie  
la tête, & l'éle  
terent les plus  
tres qui ne r  
armes. Moron  
quelques mom  
par d'autres ca  
queurs. Cepen  
Tome X.

sur les ailes ; & , tout-d'un-coup , invoquant saint Pierre à haute voix , le bataillon Espagnol s'avança contre les Tlascalans. Ils soutinrent assez vigoureusement le premier effort ; mais la furie des chevaux , qu'ils prenaient toujours pour des êtres furnaturels , leur causa tant de frayeur , qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation. Dans le temps qu'ils se heurtaient entr'eux , & que , se renversant les uns sur les autres , ils se faisaient plus de mal qu'ils n'en voulaient éviter , il arriva un incident qui ranima leur courage , & qui faillit d'entraîner la ruine des Espagnols. Un cavalier , nommé *Pierre de Moron* , qui montait un cheval très-léger , mais peu docile , s'engagea si loin dans la mêlée , que plusieurs Officiers Tlascalans , qui s'étaient alliés , & qui le virent séparé de ses compagnons , l'attaquèrent de concert. Les uns saisirent sa lance & les rênes de la bride , tandis que les autres percèrent le cheval de tant de coups , qu'il tomba mort au milieu d'eux. Aussi-tôt ils lui couperent la tête , & l'élevant au bout d'une lance , ils exhortèrent les plus timides à redouter moins des monstres qui ne résistaient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures , & demeura quelques momens prisonnier ; mais il fut secouru par d'autres cavaliers , qui l'enlevèrent à ses vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans ,

Cortez.

encouragée par la mort du monstre, reprit ses rangs & parut se disposer au combat. Mais, lorsque les Espagnols se croyaient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent surpris de voir succéder tout-d'un-coup un profond silence aux cris des ennemis, & de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales & de leurs cors. C'était la retraite qu'ils sonnaient à leur maniere. Un mouvement qu'ils firent aussi-rôt vers Tlascala ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignerent insensiblement jusqu'à ce qu'une colline les déroba tout-à-fait aux yeux des Espagnols. L'armée avait perdu ses principaux Chefs, & Xicotencal, voyant la plupart de ses bataillons sans Commandans, avait craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand corps. Cependant il n'en prit pas moins un air de triomphe; & la tête du cheval, qu'il portait lui-même, & qu'il envoya bientôt au Sénat, lui tint lieu de tous les avantages de la victoire.

Ils étaient demeurés à Cortez, puisqu'il se trouvait maître du champ de bataille, après avoir repoullé tant d'ennemis. Mais il se voyait forcé d'accorder quelque repos à ses troupes, qui étaient accablées de fatigue. D'ailleurs, informé par les prisonniers que l'animosité des Tlascalans venait de l'opinion qu'ils avaient conçue de son voyage

à la ca  
qu'il alla  
lequel i  
encore  
tions, &  
deux rai  
bourg,  
une haut  
habitans  
assez de  
Un lieu  
pas diffic  
les Zamp  
voyaient  
ardeur inf  
ral Espagn  
se mit à  
des troupe  
pour aller  
ennemis,  
ques priso  
cal était c  
y assembla  
l'obligea d  
fut pas san  
faire conna  
point la gue  
sauce de le

à la capitale du Mexique, où ils s'imaginaient qu'il allait rechercher l'amitié de Motézuma, pour lequel ils avaient une haine mortelle, il se flattait encore de pouvoir les détromper sur ses intentions, & de leur inspirer du goût pour la paix. Ces deux raisons le déterminèrent à se saisir d'un petit bourg, qu'on découvrait à peu de distance, sur une hauteur qui commandait toute la plaine. Les habitans, s'étant retirés à son approche, laisserent assez de vivres pour renouveler ses provisions. Un lieu naturellement capable de défense ne fut pas difficile à fortifier par quelques ouvrages; & les Zampoalans, irrités du mépris avec lequel ils voyaient traiter leur alliance, apporterent une ardeur infatigable au travail. Aussi tôt que le Général Espagnol se crut en sûreté dans ce poste, il se mit à la tête de deux cens hommes, moitié des troupes Zampoalanes & moitié des siennes, pour aller lui-même observer la disposition des ennemis, aux environs de Tlascala. il y fit quelques prisonniers, qui lui apprirent que Xicotencal était campé assez proche de la Ville, & qu'il y assemblait une nouvelle armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à son quartier, mais ce ne fut pas sans avoir brûlé quelques villages, pour faire connaître à ses ennemis qu'il ne craignait point la guerre; & revenant néanmoins à l'espérance de leur donner une meilleure idée de ses

Cortez.

Cortez.

intentions, il rendit la liberté à deux de ses prisonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencal : « Qu'il était affligé de la mort d'un si grand nombre de braves Tlascalans, qui avaient péri dans le dernier combat ; mais que ce malheur ne devait être attribué qu'à ceux qui l'attiraient à leur patrie en recevant, à main armée, des Etrangers qui venaient leur demander la paix ; qu'il la demandait encore malgré les outrages qu'il avait reçus, & qu'il promettait de les oublier : mais que s'il ne recevait cette grâce à l'heure même, il jurait de détruire la Ville de Tlascala, pour en faire un exemple, dont tous les peuples voisins seraient effrayés. » Après la perte que les Tlascalans avaient réellement essuyée, cette déclaration aurait pu faire quelque impression sur le Sénat, si toutes les voies n'eussent été fermées pour la faire passer dans la Ville ; mais elle était adressée à Xicotencal, qui en fut irrité jusqu'à couvrir de blessures ceux qui avaient eu l'audace de s'en charger, & les renvoyant dans cet état à Cortez, il lui fit dire : « Qu'il n'avait pas voulu leur donner la mort afin que les Espagnols apprissent d'eux qu'elles étaient ses dernières résolutions ; que, le lendemain, au lever du Soleil, ils le verraient en campagne avec une armée innombrable ; que son dessein était de les prendre tous en vie, & de les porter sur

» les au  
 » fice d  
 En suite  
 fit port.  
 d'inde &  
 de ses I  
 ginassent  
 la faim o  
 mangé, l  
 festin, fū  
 lerie, ac  
 dut pas d  
 fita de Pa  
 tous les é  
 du terrain  
 bataillons  
 qu'il avait  
 pointe du  
 dée d'enne  
 de diligenc  
 l'espace d'u  
 de cinquar  
 effort de la  
 découvrir  
 qui n'avait p  
 bars, & que  
 seigne que

es pri-  
 encal :  
 ombre  
 dans le  
 devait  
 à leur  
 rangers  
 qu'il la  
 il avait  
 er : mais  
 e même,  
 la, pour  
 ples voi-  
 que les  
 te décla-  
 n sur le  
 fermées  
 elle était  
 é jusqu'à  
 l'audace  
 cet état à  
 pas voulu  
 Espagnols  
 dernieres  
 lever du  
 avec une  
 était de  
 orter sur

## DES VOYAGES. 357

« les autels de ses Dieux pour leur faire un sacri-  
 » fice du sang & des cœurs de leurs ennemis. »  
 Ensuite, joignant la raillerie à cette réponse, il  
 fit porter au camp Espagnol trois cens poulets  
 d'inde & d'autres provisions, afin que les ennemis  
 de ses Dieux, faisait-il dire à Cortez, ne s'ima-  
 ginassent point qu'il aimait mieux les prendre par  
 la faim que par les armes, & qu'après avoir bien  
 mangé, leur chair, dont il voulait faire un grand  
 festin, fût d'un goût plus savoureux. Cette rail-  
 lerie, accompagnée d'un présent de vivres, ne  
 dut pas déplaire aux Espagnols ; & Cortez pro-  
 fita de l'avis qu'il avait reçu pour se disposer à  
 tous les événemens. Il prit avantage de la nature  
 du terrain pour former plusieurs batteries, & ses  
 bataillons furent distribués suivant l'expérience  
 qu'il avait de la méthode des Tlascalans. A la  
 pointe du jour, on vit en effet la campagne inon-  
 dée d'ennemis, qui devaient avoir fait beaucoup  
 de diligence pour s'être approchés du camp dans  
 l'espace d'une nuit. Cette armée montait à plus  
 de cinquante mille hommes. C'était le dernier  
 effort de la République & de tous ses Alliés. On  
 découvrait au centre une aigle d'or fort élevée,  
 qui n'avait point encore paru dans les autres com-  
 bats, & que les Tlascalans ne portaient pour en-  
 seigne que dans les plus pressantes occasions. Ils

Cortez.

Cortez. semblaient courir plutôt que marcher. Cortez ;  
 les voyant à la portée du canon, fit faire une  
 décharge générale, qui ralentit beaucoup cette  
 ardeur. Cependant, après avoir paru quel-  
 que temps arrêtés par la crainte, ils reprirent  
 courage pour s'avancer jusqu'à la portée des  
 frondes & des arcs. Mais ils furent arrêtés une  
 seconde fois par de nouvelles décharges de l'ar-  
 tillerie & des arquebuses, dont chaque coup fai-  
 fait de larges ouvertures dans leurs rangs. Le  
 combat dura long-temps sous cette forme, avec  
 peu de dommage pour les Espagnols, qui voyaient  
 tomber à leurs pieds les fleches & les pierres,  
 tandis que leurs boulets & leurs balles portaient  
 le désordre & la mort dans tous les bataillons  
 ennemis. Cependant un gros de soldats, comme  
 transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pied  
 des batteries, & commençait à causer de l'inquié-  
 tude à Cortez ; lorsque la confusion se répandant  
 plus que jamais dans le corps de leur armée, on  
 y remarqua divers mouvemens opposés les uns  
 aux autres, qui aboutirent à une retraite sans  
 désordre, pour ceux qui composaient l'arrière-  
 garde, & qui se tournerent bientôt en fuite pour  
 ceux qui combattaient dans les postes avancés.  
 Alors Cortez les fit charger avec l'épée & la lance,  
 mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop

dans la crainte de quelque ruse, qui pouvait les exposer au danger d'être enveloppés.

Cortez

Cette étrange révolution passa d'abord, aux yeux des Espagnols, pour un miracle du Ciel en faveur des armes Chrétiennes : mais on fut bientôt que Xicotencal, jeune-homme fort emporté, avait outragé un des Caciques auxiliaires, parce qu'il avait dit léré d'obéir à ses ordres, & que le Cacique s'était ressenti de ses injures, jusqu'à lui proposer un combat singulier. Tous les Alliés de la République s'étaient soulevés à cette occasion ; ils avaient résolu brusquement de quitter une armée, où l'on marquait si peu de reconnaissance pour leur zèle & leur valeur. Ce dessein s'était exécuté avec une précipitation qui avait jeté le désordre dans les autres troupes, & Xicotencal ; troublé par un incident si funeste, avait pris le parti d'abandonner la victoire & le champ de bataille aux Espagnols.

Malgré tant de marques d'un bonheur privilégié, le péril dont ils se voyaient délivrés, mais qui pouvait se renouveler à tout moment, les jeta dans une vive inquiétude, qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'employer son éloquence & son adresse pour les apaiser. Il ordonna une Assemblée générale, sous prétexte de délibérer en commun

Cortez. Il avait recommandé à ses confidens de placer, sans affectation, les plus mutins près de sa personne, autant pour s'assurer d'en être entendu, que pour se les concilier par cette apparence de distinction & de faveur. Le discours qu'il leur tint fut à peine achevé, qu'un factieux des plus emportés, éleva la voix & dit à ses partisans : « Mes amis, le Général » nous consulte ; mais, en nous demandant le parti » qui nous reste à prendre, il nous l'enseigne. Je crois, » comme lui, qu'il est impossible de nous retirer » sans nous perdre. » Tous les autres entrèrent dans le même sentiment, & reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

D'un autre côté, la nouvelle dérouté des Tlascalans avait jetté tant de consternation dans la Ville, que le peuple y demandait la paix à grands cris. Les plus timides proposaient de se retirer dans les montagnes avec leurs familles ; mais la plupart, persuadés que les Espagnols étaient des Dieux, voulaient qu'on se hâtât de les apaiser par des adorations. Le Sénat s'étant assemblé, pour chercher quelque remède aux malheurs publics, conclut que les merveilleux exploits des étrangers, devaient être l'effet de quelque enchantement, & cette idée le fit recourir aux Magiciens du pays pour détruire un charme par un autre. Ces imposteurs furent appelés ; ils déclarèrent qu'ayant

déjà fait ob-  
clarté po-  
avaient  
enfants d-  
influence  
leur plus  
de leur I-  
muniquai-  
ture, qu'  
mortels ;  
Soleil déc-  
alors & le  
d'où les M-  
quer peno-  
leil les re-  
grands élo-  
victoire co-  
fussent op-  
fut donné  
gnol après  
que la vig-  
faut. Il ava-  
dans l'éloi-  
rondes ; les  
la nuit, &  
avant celle  
les sentinel

le danger.  
 placer, sans  
 personne, au-  
 ue pour se  
 distinction &  
 fut à peine  
 es, éleva la  
 le Général  
 ant le parti  
 ne. Je crois,  
 nous retirer  
 s'entrent  
 t l'injustice

des Tlaf-  
 ans la Ville,  
 grands cris,  
 retirer dans  
 is la plu-  
 des Dieux,  
 er par des  
 pour cher-  
 blics, con-  
 étrangers,  
 ntement,  
 s du pays  
 Ces im-  
 qu'ayant

Déjà raisonné sur les circonstances, ce qui paraît fait obscur aux Sénateurs, était d'une extrême clarté pour eux, que, par la force de leur art, ils avaient découvert que les Espagnols étaient des enfans du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des régions orientales; que leur plus grand enchantement était la présence de leur Pere, dont la puillante ardeur leur communiquait une force supérieure à celle de la Nature, qui les faisait approcher de celle des Immortels; mais que l'influence cessant, lorsque le Soleil déclinait vers le Couchant, ils s'affaiblissaient alors & se flétrissaient comme l'herbe des prairies; d'où les Magiciens inféraient qu'il fallait les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rendit invincibles. Le Senat donna de grands éloges à cette découverte & se flatta d'une victoire certaine. Quoique les combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la Nation, l'ordre fut donné à Xicotencal d'attaquer le camp Espagnol après le coucher du Soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'était jamais en défaut. Il avait des postes avancés & des sentinelles dans l'éloignement: il faisait faire exactement les rondes; les chevaux étaient sellés pendant route la nuit, & les soldats dormaient armés. Le soir, avant celle qu'on avait marquée pour l'attaque, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui

---

Cortez.

Cortez.

s'avançaient à petits pas vers le camp , dans une silence qui ne leur était pas ordinaire. Cortez en fut averti ; quoiqu'il ignorât encore leur dessein, non-seulement il donna ses ordres pour la défense , mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les postes. La confiance de Xicotencal augmenta , lorsqu'à peu de distance du camp , il se crut assuré , par ces apparences de langueur , que les Espagnols se resentaient de l'absence de leur Pere. Il s'approcha jusqu'au pied des remparts , où il forma trois attaques , qui furent exécutées avec beaucoup de hardiesse & de diligence : mais les premiers qui entreprirent de monter , furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendaient pas ; & ceux qui les suivaient prirent l'épouvante , en voyant tomber les plus avancés , dont les corps roulaient jusqu'à eux. Xicotencal reconnut l'impôsture des Magiciens : cependant sa colere & son courage , le fit retourner à l'assaut ; ses gens donnerent des témoignages extraordinaires de valeur ; ils s'aidaient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart , où ils recevaient , sans étonnement , de mortelles blessures , qui continuaient de les faire tomber , sans que les autres pussent rebutés de ce spectacle. Le combat dura long-temps dans cette situation , où les Espagnols n'avaient que la peine d'a-

D E

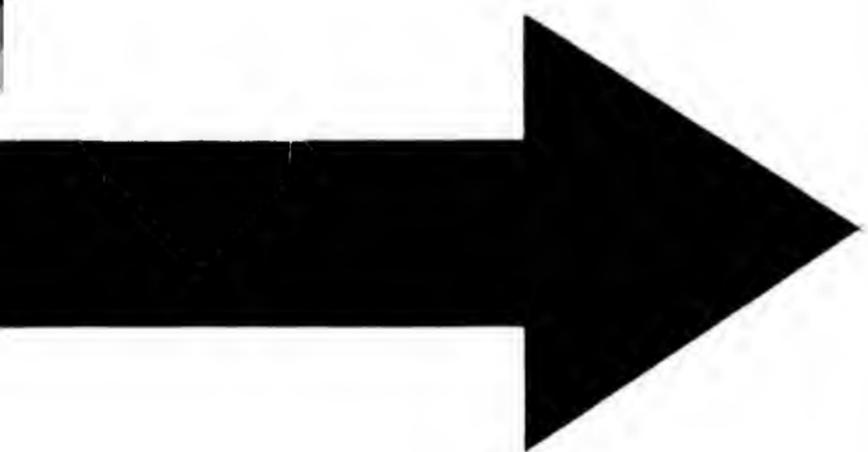
longer le bras.  
Enfin Xicotencal prit le parti de se retirer en partant avec une partie de ses cavaliers , qui trait de leurs campagnes , pour l'événement de ce bataille. Les Espagnols s'attendaient en fuite , & le nombre des vaincus laissés , contre les Espagnols furent que deux gardèrent conforoyable quant à qui était tombé.  
Leur joie de victoire qui leur augmenta beaucoup , quelle amis. Cortez ne qu'il devait se nature , ne fut succès de ses de Tlascalala, c

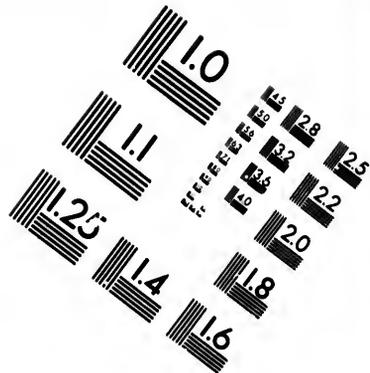
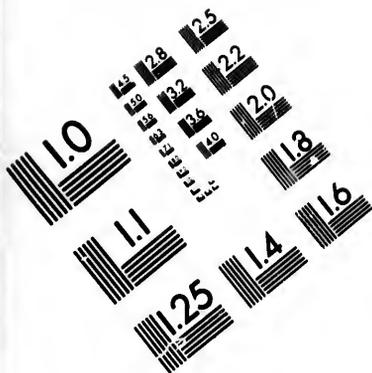
longer le bras pour les tuer à coup de lances. Enfin Xicotencal, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savait que la méthode des ennemis était de se retirer en pelotons & sans ordre, sortit alors avec une partie de son infanterie, & que les cavaliers, qui avaient garni de carreaux le poitrail de leurs chevaux, descendirent dans la campagne, pour augmenter la terreur par la nouveauté de ce bruit. Une charge à laquelle les Tlascalans s'attendaient si peu, acheva de les mettre en fuite, & le jour ne revint que pour montrer le nombre des morts & des blessés qu'ils avaient laissés, contre leur usage, au pied du rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, & n'eurent que deux ou trois soldats blessés, ce qu'ils regarderent comme un miracle, à la vue de l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui était tombée dans l'enceinte de leur Quartier.

Leur joie n'eut d'abord pour objet, qu'une victoire qui leur avait si peu coûté; mais elle augmenta beaucoup, en apprenant des prisonniers, quelle avait été l'espérance de leurs ennemis. Cortez ne douta point que la réputation qu'il devait se promettre d'un événement de cette nature, ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les Sénateurs de Tlascala, croyant reconnaître, dans ces invin-

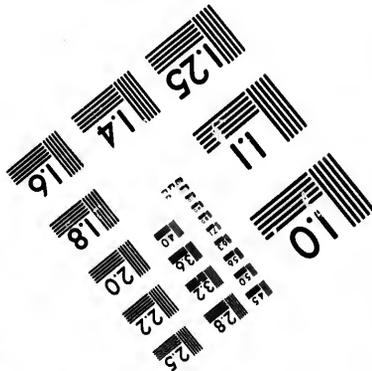
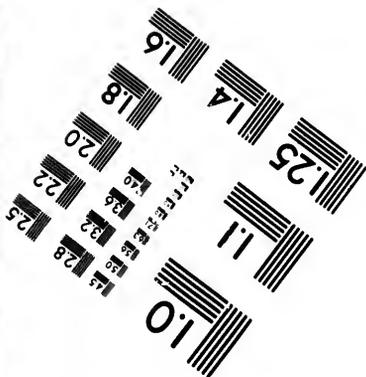
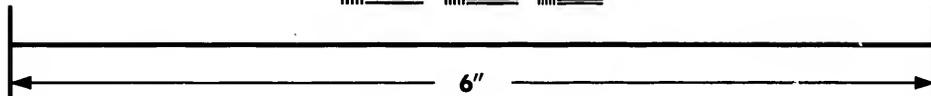
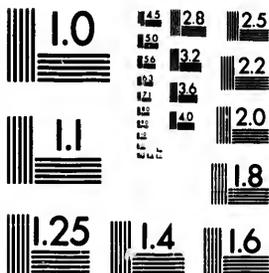
Cortez







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
11  
15 28  
18 32 25  
19 22  
20  
18  
16

11  
10  
15 28  
18 32 25

Cortez.

cibles Etrangers , les hommes célestes qui étaient annoncés par leurs prophéties , craignirent de s'attirer les derniers malheurs , en rejetant plus long - temps leur amitié. Ils commencerent par sacrifier à leurs Dieux une partie des Magiciens qui les avaient trompés , comme des victimes de propitiation , pour appaiser le courroux du Ciel. Ensuite pensant à nommer des Ambassadeurs , qui devaient être chargés de négocier la paix , ils envoyèrent d'avance un ordre exprès à Xicotencal , de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Américain , loin d'approuver la délibération de ses Maîtres , répondit à leur Envoyé , que son armée était le véritable Sénat , & qu'il aurait soin de soutenir la gloire de sa Nation , puisqu'elle était abandonnée par les Peres de la Patrie. Quoiqu'il fût défabusé de la folle opinion qu'il avait conçue du raisonnement des Magiciens , il n'avait point encore perdu l'espérance de forcer , pendant la nuit , les Etrangers dans leurs murs. Il attribuait sa dernière disgrâce , à l'imprudence qu'il avait eue de les attaquer , sans avoir fait reconnaître la disposition de leur camp ; & , dans cette idée , il résolut d'y envoyer quelques espions , avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les habitans des villages voisins , attirés par les présens des Espagnols , ne faisaient nulle difficulté d'y porter des vivres. Il choisit quarante Soldats ,

D  
qu'il fit dég  
la volaille d  
server les e  
quer la Pla  
travestis , e  
quelques h  
marqua le  
observaient  
fut averti ;  
des tourmen  
la-dessus un  
espérances. C  
berré celui d  
nieures aux c  
voyer la plus  
lui déclarer  
naient aussi  
force des arm  
& qu'ils avai  
gens , afin qu  
perdues pour  
épandre la t  
utiliser divers  
royait. Ce sp  
aux troupes q  
qu'elles parur  
devaient à le  
ême de voi

qu'il fit déguiser en payfans, avec des fruits, de la volaille & du maïs. Il leur recommanda d'observer les endroits par lesquels on pouvait attaquer la Place avec plus de facilité. Les espions travestis, entrèrent dans le camp, y passerent quelques heures; ce fut un Zampoalan qui remarqua le premier la curiosité avec laquelle ils observaient la hauteur du mur. Cortez, qui en fut averti, se hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns: il forma dessus un dessein qui lui réussit au-delà de ses espérances. Ce fut celui de feindre qu'il avait pétré celui de Xicotencal, par des lumieres supérieures aux connaissances humaines, & de lui renvoyer la plus grande partie de ses espions, pour lui déclarer de sa part, que les Espagnols craignaient aussi peu la ruse & la trahison, que la force des armes; qu'ils l'attendaient sans crainte, & qu'ils avaient laissé la vie à la plupart de ses gens, afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui; mais en même-temps, pour répandre la terreur dans l'armée ennemie, il fit mutiler diversement les malheureux qu'il renvoyait. Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur aux troupes qui marchaient déjà pour l'attaque, qu'elles parurent balancer sur l'obéissance qu'elles devaient à leur Chef. Xicotencal, frappé lui-même de voir son projet éventé, se figura que

---

Cortez.

ALE  
 qui étaient  
 gnirent de  
 ettant plus  
 cerent par  
 Magiciens  
 ictimes de  
 x du Ciel.  
 adeurs, qui  
 aix, ils en-  
 Kicotencal,  
 és. Ce fier  
 ération de  
 , que son  
 aurait soin  
 puisqu'elle  
 atrie. Quoi-  
 qu'il avait  
 s, il n'avait  
 rcer, pen-  
 s murs. Il  
 prudence  
 avoir fait  
 ; & dans  
 elques es-  
 es les par-  
 rés par les  
 e difficulté  
 e Soldats,

Cortez.

les Etrangers n'avaient pu connaitre ses espions & pénétrer jusqu'au fond de leurs pensées, sans avoir quelque chose de divin. Il était dans cette agitation, lorsque deux Ministres, envoyés par le Sénat, qui avait été choqué de l'insolence de sa réponse, vinrent lui ôter le commandement & ses troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, ne tarderent point à se dissiper. Il rentra néanmoins dans Tlascala, sous la protection de ses parens & de ses amis, qui le présentèrent aux Sénateurs, avec lesquels ils firent la paix.

Les Espagnols avaient passé la nuit sous les armes, & dans une vive inquiétude. Le jour suivant ne fut pas plus tranquille; & quoiqu'ils apprissent, de ceux qui leur apportaient des vivres, que l'armée des Tlascalans était rompue, leur incertitude dura jusqu'au leudemain. Mais les Sentinelles découvrirent, au point du jour, une troupe d'Américains qui s'avançaient vers le camp & Cortez donna ordre qu'ils leur laissât la liberté d'approcher. C'était l'ambassade du Sénat, composée de quatre vénérables personnages, dont l'habit & les plumes blanches annonçaient ouvertement la paix. Ils étaient environnés de leur cortège, après lequel marchaient quantité de Tamènes, chargés de toute sorte de provisions. Ils s'arrêtaient par intervalles, avec de profonde

inclinations  
& baissant la  
ensuite à l  
ils rendire  
encensem  
sur le bord  
leur langue  
ils se présen  
envoyés pa  
cala, pour  
point l'entre  
reil de gra  
jugea nécess  
de la craint  
vérences &  
sujet de leu  
excuses frivo  
des Otomies  
pu réprimer  
dans leur V  
traiter comm  
dissimulant l  
affecta de le  
tions. Il leur  
écouter, lors  
le penchant  
après une gu  
sous les droit

Inclinations de corps vers le camp des Espagnols ; & baissant les mains jusqu'à terre , ils les portaient ensuite à leurs lèvres. A quelques pas de murs , ils rendirent leurs derniers hommages par des encensemens qu'ils firent au Fort. Marina parut sur le bord du rempart , & leur demanda , dans leur langue , de quelle part & dans quelles vues ils se présentaient. Ils répondirent qu'ils étaient envoyés par le Sénat & la République de Tlaxcala , pour traiter de la paix. On ne leur refusa point l'entrée ; mais Cortez les reçut avec un appareil de grandeur & un air de sévérité , qu'il jugea nécessaires pour leur inspirer du respect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leur encensement , ils exposèrent le sujet de leur députation , qui se réduisit à des excuses frivoles , tirées de l'emportement brutal des Otomies , que toute l'autorité du Sénat n'avait pu réprimer , & à l'offre de recevoir les Espagnols dans leur Ville , où ils promettaient de les traiter comme les frères de leurs Dieux. Cortez , dissimulant la joie qu'il ressentait de ce langage , affecta de les laisser dans le doute de ses intentions. Il leur fit valoir la bonté qu'il avait de les écouter , lorsqu'ils avaient mérité sa colère , & le penchant qu'il conservait encore pour la paix ; après une guerre injuste qui lui donnait sur eux tous les droits de la victoire. Cependant il pro-

---

Cortez.

Cortez.

mit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y était forcé par de nouvelles offenses, & de laisser le temps à la République de réparer le passé par une prompte satisfaction. Il avait deux vues, dans cette réponse; l'une de s'assurer, en effet, de la bonne-foi des Tlascalans; & l'autre, de prendre quelques jours pour rétablir sa santé. A peine les Ambassadeurs étaient sortis du Fort, qu'on y vit arriver cinq Mexicains, qui se firent annoncer au nom de l'Empereur Motézuma. Ils avaient pris des chemins détournés pour entrer sur les terres des Tlascalans; & c'était à force de précautions qu'ils les avaient traversées sans obstacle. Motézuma, informé par la diligence de ses courriers, de tout ce qui se passait à Tlascala, sentit redoubler ses alarmes, en voyant une Nation belliqueuse, qui avait résisté tant de fois à toutes ses forces, vaincue dans plusieurs batailles par un petit nombre d'étrangers. Il commençait à craindre qu'après avoir soumis ces rebelles, Cortez ne formât de plus grandes entreprises, & n'employât leurs armes à la conquête de l'Empire. Il paraît étonnant qu'avec de si justes soupçons, il n'assemblât point une armée pour sa défense. Mais on observe, dans toute sa conduite, qu'il se fiait beaucoup aux artifices de la politique, & que son espérance était encore de rompre l'union qui pouvait se former entre les

Espagnols

Espagnols  
qu'il envo  
texte de l  
armes, &  
ment, leur  
se flattait d  
haine, par  
mauvaise fo  
ordre de fa  
étranger, p  
de se rendre  
des appare  
mettaient pa  
liberté. Leur  
connaître la  
voyaient por  
d'obstacles a  
de s'informer  
Cortez les  
de civilité, q  
mençait à lui  
une extrême  
qui montaient  
d'or. Mais il  
sa réponse, pa  
part, ils vissen  
dans, lui dema  
ne demande

Tome X.

Espagnols & les Tlascalans. C'était dans cette vue qu'il envoyoit une ambassade à Cortez, sous prétexte de le féliciter de l'heureux succès de ses armes, & de l'exhorter à traiter, sans ménagement, leurs ennemis communs, pour lesquels il se flattait de lui inspirer de la défiance & de la haine, par les plus odieuses peintures de leur mauvaise foi. D'ailleurs ses Ambassadeurs avoient ordre de faire de nouvelles instances au Général étranger, pour lui faire abandonner le dessein de se rendre à sa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raisons qui ne permettaient pas à leur Maître de lui accorder cette liberté. Leurs instructions portoient aussi de reconnaître la situation des Tlascalans; & s'ils les voyoient portés à la paix, de faire naître assez d'obstacles au Traité, pour se donner le temps de s'informer du succès de leur négociation.

Cortez les reçut avec d'autant plus de joie & de civilité, que le silence de ce Monarque commençait à lui causer de l'inquiétude. Il marqua une extrême reconnaissance pour leurs présents, qui montoient à la valeur de deux mille marcs d'or. Mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il voulait qu'avant leur départ, ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandoient la paix; & de leur côté, ils ne demanderent point d'être dépêchés, parce

---

Cortez.

Cortez.

que ce délai semblait favorable à leur commission. Cependant ils ne furent pas long-temps sans la faire pénétrer, par des questions indiscrettes, qui firent connaître toutes les frayeurs de Motézuma, & de quelle importance, il était pour le déterminer, de conclure avec les Tlascalans.

La République, qui voulait persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions, envoya ordre à toutes les bourgades voisines du camp d'y porter des vivres sans paiement & sans échange. L'abondance y regna aussi-tôt, & les paysans du canton poussèrent la fidélité jusqu'à refuser les moindres récompenses. Deux jours après on découvrit, sur le chemin de la Ville, un gros d'Américains, qui s'approchaient avec toutes les marques de la paix. Cortez ordonna que le Fort leur fût ouvert, sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner, pour les recevoir, des cinq Ambassadeurs Mexicains, après leur avoir fait entendre avec noblesse qu'il ne voulait rien avoir de réservé pour ses Amis. Le Chef des Tlascalans était Xicotencal même, qui avait brigué cette commission, pour achever de se rétablir dans l'esprit des Sénateurs, ou peut-être, suivant la conjecture de Solis, parce qu'ayant reconnu la nécessité de la paix, son ambition lui faisait désirer que la République n'en eût l'obligation qu'

lui. Il  
des plus  
parure. S  
assez dég  
vêtu d'un  
plumes,  
son visage  
une physiq  
quelques  
vitation c  
ferme, il  
» coupable  
» taient c  
» les Espa  
» zuma, c  
» qu'étant  
» entre les  
» haitait de  
» don de l  
» se présen  
» recevoir,  
» l'accorder  
» trois fois  
» du Peuple  
» norer leur  
» verait des  
» jamais les  
» ouvrir les

lui. Il avait pour cortège cinquante Seigneurs des plus distingués, tous dans une magnifique parure. Sa taille était au-dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite & robuste. Il était vêtu d'une robe blanche, orné de quantité de plumes, & de quelques pierreries. Les traits de son visage, quoique sans proportion, formaient une physionomie majestueuse & guerrière. Après quelques révérences, il s'assit, sans attendre l'invitation de Cortez; &, le regardant d'un œil ferme, il lui dit: « Qu'il se reconnaissait seul » coupable de toutes les hostilités qui s'é- » taient commises; qu'il s'était imaginé que » les Espagnols étaient dans les intérêts de Moté- » zuma, dont il avait le nom en horreur; mais » qu'étant mieux informé, il venait se rendre » entre les mains de ses vainqueurs, & qu'il sou- » haitait de mériter par cette soumission, le par- » don de la République, au nom de laquelle il » se présentait pour demander la paix & pour la » recevoir, aux conditions qu'il leur plairait de » l'accorder; qu'il la demandait une, deux & » trois fois, au nom du Sénat, de la Noblesse & » du Peuple, & qu'il suppliait le Général d'ho- » norer leur Ville de sa présence; qu'il y trou- » verait des logemens pour toute son armée; que » jamais les Tlascalans n'avaient été forcés d'en » ouvrir les portes; qu'ils menaient dans ces

Cortez.

Cortez.

« montagnés une vie pauvre & laborieuse, uni-  
 quement jaloux de leur liberté ; mais que l'ex-  
 périence leur ayant fait connaître la valeur des  
 Espagnols, ils ne voulaient pas tenter plus long-  
 temps la fortune, & qu'ils leur demandaient  
 seulement en grace d'épargner leurs Dieux,  
 leurs enfans & leurs femmes. »

Cortez, porté naturellement à estimer la grandeur d'ame, fut touché de la noblesse de ce discours, & de l'air libre & guerrier de Xicotencal, & il lui rémoigna d'abord tout le cas qu'il faisait de lui. Ensuite, reprenant un air sévère, il lui fit des reproches fort vifs de l'obstination avec laquelle il avait entrepris de résister à ses armes ; il exagéra la grandeur du crime, pour faire valoir le mérite du pardon ; & , promettant enfin la paix, sans aucune réserve, il ajouta que, lorsqu'il jugerait à-propos d'aller à Tlascala, il en donnerait avis aux Sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencal, qui le regarda comme un reste de défiance, ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlascalans à l'épreuve. Il se hâta de répondre que, lui, qui était le Général, & la principale noblesse de la Nation, dont il était accompagné, s'offraient à demeurer prisonniers entre les mains des Espagnols, pendant tout le temps qu'il voudrait passer dans la Ville. Cortez, quoique fort satisfait de cette offre, affecta de la

rejetter  
 au Génér  
 besoin d'  
 n'en avai  
 des Tlasc  
 armées, c  
 parole, &  
 dépêché c  
 avait envo  
 fit jeter  
 son effet  
 Xicotencal  
 où la paix  
 fances fort  
 rerent dans  
 railleries. su  
 qui le prop  
 la facilité de  
 jusqu'à dire  
 pas mieux c  
 fide, qui se  
 armes, que  
 tromper par  
 dre avec tou  
 répondu qu'il  
 la violence,  
 & que la paix  
 il ne pouvait

rejetter par une générosité supérieure. Il fit dire au Général, que les Espagnols n'avaient pas plus besoin d'Orages, pour entrer dans la ville, qu'ils n'en avaient eu pour se maintenir dans le pays des Tlascalans, au milieu de leurs nombreuses armées, qu'on pouvait s'assurer de la paix sur sa parole, & qu'il irait à la Ville aussitôt qu'il aurait dépêché des Ambassadeurs que Motézuma lui avait envoyés. Ce discours, que son habileté lui fit jetter comme sans dessein, eut également son effet sur les Ministres des deux Nations. Xicorencal se hâta de retourner à Tlascalan, où la paix fut aussi-tôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexicains, qui demeurèrent dans le camp, firent d'abord quelques railleries sur le traité & sur le caractère de ceux qui le proposaient. Ensuite, feignant d'admirer la facilité des Espagnols, ils poussèrent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignaient de ne pas mieux connaître les Tlascalans, Nation perfide, qui se maintenait moins par la force des armes, que par la ruse, & qui ne pensait qu'à le tromper par de fausses apparences, pour le perdre avec tous ses soldats. Mais, lorsqu'il leur eut répondu qu'il ne craignait pas plus la trahison que la violence, que sa parole était une loi sacrée, & que la paix d'ailleurs étant l'objet de ses armes, il ne pouvait la refuser à ceux qui la deman-

Cortez.

---

 Cortez.

daient, ils tomberent dans une profonde rêverie, dont ils ne sortirent que pour le supplier de différer de six jours son entrée dans Tlalcala. Cortez paraissant surpris de cette demande, ils lui avouerent que, dans la supposition de la paix, ils avaient ordre d'en donner avis à l'Empereur avant qu'elle fût conclue, & d'attendre ses ordres, pour s'expliquer davantage. L'habile Espagnol leur accorda volontiers cette grace, non-seulement parce qu'il voulait conserver des égards pour Motézuma, mais parce qu'il demeura persuadé qu'elle pourrait servir à lever les difficultés que ce Prince faisoit de se laisser voir.

Les Députés revinrent, le sixieme jour, accompagnés de six autres Seigneurs de la Cour Impériale, qui apportoient de nouveaux présens à Cortez. Ils lui dirent que l'Empereur du Mexique desiroit, avec passion, d'obtenir l'alliance & l'amitié du grand Monarque des Espagnols, dont la Majesté paroissait avec tant d'éclat dans la valeur de ses sujets, & que ce dessein le portoit à partager avec lui ses immenses richesses; qu'il s'engageoit à lui payer un tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le fils du Soleil, ou du-moins comme le Seigneur des heureuses régions où les Mexicains voyoient naître la lumiere; mais que ce traité devoit être précédé de deux conditions; la premiere, que les Espagnols ne formassent au-

D  
cune allia  
puisqu'il n  
bligations  
parti pour  
vassent de  
d'aller à M  
Religion,  
de se laisse  
considérer l  
de ces entr  
gager; que  
de la trahis  
qu'à leur in  
ver l'occasio  
riches prése  
les Mexicai  
de leurs loix  
l'autorité de  
rêter leurs  
les Espagno  
du danger,  
tice, de ce  
Correz se  
Il comprit p  
gardait avec  
sages lui ava  
qu'en feigna  
une Religion

cune alliance avec la République de Tlascala ,  
 puisqu'il n'était pas raisonnable, qu'ayant tant d'ob-  
 ligations à la générosité de l'Empereur, ils prissent  
 parti pour ses ennemis ; la seconde , qu'ils ache-  
 vassent de se persuader que le dessein qu'ils avaient  
 d'aller à Mexico , était contraire aux loix de la  
 Religion , qui ne permettraient pas au Souverain  
 de se laisser voir à des Etrangers ; qu'ils devaient  
 considérer les périls, dans lesquels l'une ou l'autre  
 de ces entreprises ne manquerait pas de les en-  
 gager ; que les Tlascalans , nourris dans l'habitude  
 de la trahison & du brigandage , ne cherchaient  
 qu'à leur inspirer une fausse confiance , pour trou-  
 ver l'occasion de se venger , & pour se saisir des  
 riches présens qu'il avait faits à Cortez : & que  
 les Mexicains étaient si jaloux de l'observation  
 de leurs loix , & d'ailleurs si farouches , que toute  
 l'autorité de l'Empereur ne serait pas capable d'ar-  
 rêter leurs emportemens ; que par conséquent  
 les Espagnols , après avoir été tant de fois avertis  
 du danger , ne pourraient se plaindre , avec jus-  
 tice , de ce qu'ils auraient à souffrir.

Cortez se trouva fort loin de ses espérances.  
 Il comprit plus que jamais que Motézuma le re-  
 gardait avec toute l'horreur que ses funestes pré-  
 sages lui avaient inspirée pour les Etrangers , &  
 qu'en feignant d'obéir à ses Dieux, il se faisait  
 une Religion de sa crainte. Cependant il dissi-

Cortez. mula son chagrin, pour répondre froidement aux nouveaux Ambassadeurs, qu'après les fatigues de leur voyage, il voulait leur laisser prendre un peu de repos, & qu'il ne tarderait point à les congédier. Son dessein était de les rendre témoins de son traité avec les Tlascalans, & de suspendre ses dernières explications, pour ôter à Motézuma le temps d'assembler une armée. On était bien informé qu'il n'avait point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Cependant les délais affectés de Cortez causaient beaucoup d'inquiétude au Sénat Tlascalan, qui croyait ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des Ambassadeurs Mexicains. Les Sénateurs prirent la résolution de se rendre au camp des Espagnols, pour les convaincre de leur affection & de ne pas retourner dans leur ville sans avoir déconcerté toutes les négociations de Motézuma. Ils partirent avec une nombreuse suite, & des ornemens dont la couleur annonçait la paix. Chacun était porté dans une sorte de litière, sur les épaules des Ministres inférieurs. Magiscatzin, qui avait toujours opiné en faveur des Etrangers, était à la tête, avec le Pere de Xicotencal, vénérable vieillard, que son grand âge avait privé de l'usage des yeux, sans avoir affaibli son esprit, qui faisait encore respecter son sentiment dans les délibérations. Ils s'arrê-

terent à c  
le vieil a  
placer pro  
miliarité  
la main  
du corps  
sa figure,  
ses yeux,  
Cortez fit  
nateurs, &  
hommage  
ses Chefs.  
porte, il p  
de l'ame,  
traits subli  
Ecrivains,  
avec mépr  
justes. A  
hommes,  
pèce. Ils r  
gularité me  
pas eux-r  
pour des fo  
Ils donnaie  
étonnemen  
ces spectac  
mal de leu

erent à quelque pas du logement de Cortez; & le vieil aveugle, étant entré le premier, se fit placer proche de lui, & l'embrassa avec une familiarité noble & décente. Ensuite il lui passa la main sur le visage & sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à connaître sa figure, par le sens du toucher, au défaut de ses yeux, qui ne pouvaient lui rendre cet office. Cortez fit asseoir, autour de lui, tous les Sénateurs, & reçut, dans cette situation, un nouvel hommage de la République par la bouche de ses Chefs. Si leur Discours fut tel qu'on le rapporte, il prouve que la véritable éloquence, celle de l'ame, est de tous les pays. Il y a même des traits sublimes. Solis plus équitable que les autres Ecrivains, est bien loin de regarder les Mexicains avec mépris. Ses réflexions à ce sujet sont fort justes. A la vérité, dit-il, ils admiraient des hommes, qui leur paraisaient d'une autre espèce. Ils regardaient leur barbe comme une singularité merveilleuse, parce qu'ils n'en avaient pas eux-mêmes. Ils prenaient les armes à feu pour des foudres, & les chevaux pour des monstres. Ils donnaient de l'or pour du verre. Mais leur étonnement ne venait que de la nouveauté de ces spectacles, & ne doit pas faire juger plus mal de leur raison. L'admiration ne suppose que

---

 Cortez.

Cortez.

l'ignorance & non pas l'imbécillité. Voici le Discours du Vieillard.

« Généreux Capitaine, soit que tu sois, ou  
 » non de la race des immortels, tu as mainte-  
 » nant dans ton pouvoir le Sénat de Tlascala,  
 » qui vient te rendre ce dernier témoignage de  
 » son obéissance. Nous ne venons point excuser  
 » les fautes de notre Nation, mais seulement  
 » nous en charger, avec l'espérance d'appaïser  
 » ta colere par notre sincérité. C'est nous qui  
 » avons résolu de te faire la guerre; mais c'est  
 » nous aussi qui avons conclu à te demander la  
 » paix. Nous n'ignorons point que Motézuma  
 » s'efforce de te détourner de notre alliance.  
 » Ecoute-le comme notre ennemi, si tu ne le  
 » consideres pas comme un tyran tel qu'il doit  
 » déjà te le paraitre, puisqu'il te recherche dans  
 » le dessein de te persuader une injustice. Nous  
 » ne demandons pas que tu nous assistes contre  
 » lui; nos seules forces nous suffisent contre tout  
 » ce qui ne sera pas toi; mais nous verrons  
 » avec chagrin que tu prennes confiance à ses  
 » promesses; parce que nous connaissons ses ar-  
 » tifices. Au moment que je te parle, il s'offre  
 » à moi, malgré mon aveuglement, certaines  
 » lumieres qui me découvrent de loin le péril  
 » où tu t'engages. Tu nous as offert la paix, si

D  
 » Motézuma  
 » Pourquoi  
 » quoi ne v  
 » ta présenc  
 » amitié &  
 » res mains  
 » deux par  
 » agréable.  
 » entre la  
 » Esclaves. »

Cortez ne  
 portaient un  
 spect. Après  
 Sénateurs, il  
 des hommes  
 le transport  
 on vit arrive  
 mènes, qui  
 de porter le  
 Cortez fit di  
 les bataillon  
 Tlascala, av  
 observait dan  
 leur partie  
 due à l'exac  
 relâcha jam  
 verte d'une  
 cains. Leur

« Motézuma ne te retient. Pourquoi te retient-il ?  
 « Pourquoi te refuses-tu à nos prières ? Pour-  
 « quoi ne veux-tu pas honorer notre Ville de  
 « ta présence ? Nous venons résolus d'obtenir ton  
 « amitié & ta confiance, ou de mettre entre  
 « tes mains notre liberté. Choisis, de ces  
 « deux partis, celui qui te fera le plus  
 « agréable. Il n'y a point de milieu pour nous,  
 « entre la nécessité d'être tes Amis ou tes  
 « Esclaves. »

Cortez.

Cortez ne put résister à des soumissions, qui  
 portaient un caractère de bonne-foi si peu sus-  
 pect. Après avoir fait une réponse favorable aux  
 Sénateurs, il exigea seulement qu'ils lui envoyassent  
 des hommes pour la conduite de l'artillerie &  
 le transport du bagage. Dès le jour suivant,  
 on vit arriver à la porte du Fort cinq cens Ta-  
 mènes, qui se disputèrent entr'eux l'honneur  
 de porter les plus pesans fardeaux. Aussi-tôt  
 Cortez fit disposer tout pour la marche. On forma  
 les bataillons, & l'armée prit le chemin de  
 Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle  
 observait dans les plus grands dangers. La meil-  
 leure partie des prospérités de Cortez, était  
 due à l'exactitude de la discipline, dont il ne se  
 relâcha jamais. La campagne se trouva cou-  
 verte d'une multitude innombrable d'Améri-  
 cains. Leur cris & leurs applaudissemens diffé-

Cortez.

raient peu des menaces qu'ils employaient dans les combats ; mais les Espagnols avaient été prévenus sur ces rémoignages de joie , qui étaient en usage dans les plus grandes fêtes du pays. Le Sénat vint au-devant d'eux , escorté de toute la Noblesse. A l'entrée de la Ville , les acclamations redoublèrent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares qui se mêlerent à la voix du peuple. Les femmes jetaient des fleurs sur leurs Hôtes ; & les Sacrificateurs , revêtus des habits de leur Ministère , les attendaient au passage , avec des brasiers de copal , dont ils dirigeaient vers eux la fumée. Il faut avouer que cinq cens Espagnols , dont l'alliance est disputée entre deux Etats puissans , & que leurs ennemis reçoivent l'encens à la main , jouaient peut-être le plus grand rôle dont jamais des hommes puissent se glorifier. Cependant à tout prendre , quel avantage avaient-ils sur les Tlascalans , qui-avaient montré , en les combattant , une bravoure au moins égale à la leur ? des chevaux & de la poudre à canon.

Toute l'armée fut logée commodément dans un spacieux édifice , où l'on entrait par trois grands portiques. Cortez avait amené les Ambassadeurs Mexicains , malgré leur résistance. Il leur fit donner un appartement près du sien , pour les mettre à couvert sous sa protection. Tlascalala était alors une Ville fort peuplée , bâtie sur quatre

D  
éminences ,  
& qui avait  
avec des ru  
murs fort é  
place. Ces  
autant de Ca  
dateurs , ma  
Sénat , où il  
recevaient le  
le bien publi  
médiocre ,  
Pierre & de  
corridors au  
étaient étroit  
rentes forme  
ture paraissa  
La Province  
cinquante lie  
de l'Est à l'O  
au Sud , n'off  
mais fertile  
Il était borné  
l'Empire du  
où ses limit  
Cordeliere ,  
fibles , lui do  
mies , les To  
Il s'y trouva

éminences, qui s'étendaient de l'Est au Couchant, & qui avaient l'apparence de quatre Citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs fort épais, qui formaient l'enceinte de la place. Ces quatre parties étaient gouvernées par autant de Caciques, descendus des premiers Fondateurs, mais soumis néanmoins à l'assemblée du Sénat, où ils avaient droit d'assister, & dont ils recevaient les ordres pour tout ce qui concernait le bien public. Les maisons étaient d'une hauteur médiocre, & d'un seul étage. Elles étaient de pierre & de brique, avec des terrasses & des corridors au lieu de toit. La plupart des rues étaient étroites & tortueuses, suivant les différentes formes des montagnes. Enfin l'architecture paraissait aussi bizarre que la situation.

Cortez.

La Province-entiere, dans une circonférence de cinquante lieues, qui en avait dix de longueur, de l'Est à l'Ouest, sur quatre de largeur du Nord au Sud, n'offrait qu'un pays inégal & montueux, mais fertile néanmoins & soigneusement cultivé. Il était borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire du Mexique, à l'exception du Nord, où ses limites étaient resserrées par la grande Cordeliere, dont les montagnes, presque inaccessible, lui donnoient communication avec les Oromies, les Totonagues & d'autres Nations barbares. Il s'y trouvait quantité de Bourgs & de Villages

Cortez.

fort peuplés. Le pays abondait en maïs, d'où la Province tirait le nom de *Tlascalala*, qui signifie *Terre de Pain*. On n'admirait pas moins l'excellence & la variété de ses fruits, & l'abondance de ses animaux sauvages & domestiques. Elle produisait aussi quantité de cochenille, qui est encore une de ses plus grandes richesses, & dont Solis assure que ces peuples ne connaissaient pas l'usage avant l'arrivée des Espagnols. Mais ces avantages de la Nature étaient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des montagnes exposait la Province à de furieuses tempêtes, à des ouragans terribles, & souvent aux inondations d'une rivière, nommée *Zahual*, dont les eaux s'élevaient jusqu'au sommet des collines. On leur attribue la propriété de causer la galle à ceux qui en boivent, & qui s'y baignent. Le défaut de sel était une autre disgrâce pour les *Tlascalans*, non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains, mais dans leurs idées d'indépendance, ils aimaient mieux se priver de ce secours que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis. Une politique de cette nature, & d'autres remarques, qui firent connaître à Cortez le caractère extraordinaire de cette Nation, ne lui causèrent pas moins d'inquietude que de surprise. Il dissimula ses soupçons, mais il faisait faire une garde exacte autour de

son logem  
escorté d'u  
à feu. Il ne  
troupes no  
cautions. L  
fiance, &  
qu'il conna  
qu'ils devai  
mais que l  
l'Europe, d  
la guerre a  
l'habitude d  
que les arm  
une marque  
sion. Les Sé  
son, & Xic  
tant de gon  
entreprit d'i  
troupes de la  
fait cesser le  
sentit ce qu  
si prudente  
se les attac  
entrer tous  
succès de c  
espérances. C  
par les civi  
toutes les V

son logement ; & jamais il n'en sortait sans être escorté d'une partie de ses gens, avec leurs armes à feu. Il ne leur permettait d'aller à la Ville qu'en troupes nombreuses, toujours avec les mêmes précautions. Les habitans s'affligèrent de cette défiance, & le Sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connaissait la bonne foi des Tlascalans, & qu'ils devaient avoir la même opinion de la sienne ; mais que l'exactitude des gardes était un usage de l'Europe, où les soldats faisaient les exercices de la guerre au milieu de la paix, pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission ; & que les armes, qu'ils portaient sans cesse, étaient une marque honorable qui distinguait leur profession. Les Sénateurs parurent satisfaits de cette raison, & Xicotencal, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode Espagnole, qu'il entreprit d'introduire les mêmes usages parmi les troupes de la République. Cet éclaircissement ayant fait cesser les alarmes des Tlascalans, Cortez, qui sentit ce qu'il avait à se promettre d'une Nation si prudente & si guerrière, n'épargna rien pour se les attacher par l'estime & l'affection. Il fit entrer tous ses soldats dans les mêmes vues, & le succès de cette conduite répondit bientôt à ses espérances. Chaque jour lui en donnait des preuves par les civilités & les présens qu'il recevait de toutes les Villes & des autres Places de la Répu-

---

 Cortez.

---

Cortez.

blique. Le Sénat ne parut point mécontent que la plus belle salle du logement des Espagnols eût été destinée à servir d'Eglise. Ils y éleverent un autel où les saints mysteres étaient célébrés à la vue des principaux de la République, qui observaient respectueusement les cérémonies. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez s'il était mortel? « Vos actions, lui dit-il, paraissent surnaturelles; elles ont ce caractère de grandeur & de bonté que nous attribuons à nos Dieux: mais nous ne comprenons pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendiez hommage à une Divinité supérieure. L'appareil est d'un sacrifice: cependant nous ne voyons pas de victimes ni d'offrandes. » Cortez avoua que lui & ses soldats étaient des hommes mortels; mais il ajouta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avaient beaucoup plus d'esprit & de force que les autres hommes; &, prenant occasion de cette ouverture pour sonder les dispositions des Tlascalans, par celles du Sénateur, il lui dit adroitement que non-seulement les Espagnols reconnaissaient un Supérieur au ciel, mais qu'ils faisaient gloire aussi d'être les sujets du plus grand Prince de la terre, à qui les peuples de Tlascala obéissaient maintenant, puisqu'étant les freres des Espagnols, ils étaient obligés de reconnaître le même Souverain. Le Sénateur, & ceux qui l'accompagnaient, ne mar-

querent

D  
 querent poi  
 de l'Espagn  
 les violence  
 peu disposés  
 dirent que l  
 & peut-être  
 pays devait  
 avait besoin  
 autre contre  
 sons, d'un a  
 de même po  
 était imposs  
 suffire à tant  
 chargé un de  
 ces erreurs,  
 plaisir; ma  
 prièrent le G  
 ment, de ne  
 répandît hors  
 Dieux en éta  
 tempêtes pou  
 Cortez, dans  
 déjà de faire  
 au succès que  
 Zampoala. Ma  
 Ville où il se r  
 peuplée, & la  
 lence d'ailleurs

Tome X,

querent point d'éloignement pour devenir vassaux de l'Espagne, à condition d'être protégés contre les violences de Motézuma ; mais ils parurent peu disposés à renoncer à leurs erreurs. Ils répondirent que le Dieu des Espagnols était très-grand, & peut-être au-dessus des leurs, mais que chaque pays devait avoir les siens ; que leur République avait besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageaient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, & de même pour les autres nécessités, parce qu'il était impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus, Cortez ayant chargé un de ses deux Aumôniers de combattre ces erreurs, ils l'écoutèrent avec assez de complaisance ; mais, lorsqu'il eut cessé de parler, ils prièrent le Général, avec beaucoup d'empressement, de ne pas permettre que cet entretien se répandît hors de son quartier, parce que si leurs Dieux en étaient informés, ils appelleraient les tempêtes pour ruiner entièrement la Province. Cortez, dans le transport de son zèle, méditait déjà de faire briser les idoles. Il semblait se fier au succès que la même entreprise avait eu dans Zampoala. Mais l'Aumônier lui représenta que la Ville où il se trouvait était incomparablement plus peuplée, & la Nation plus guerrière ; que la violence d'ailleurs ne s'accordait pas avec les maximes

---



---

Cortez.

Cortez,

de l'Évangile, & qu'avant que d'introduire le véritable culte, il fallait penser à le rendre aimable par des instructions & des exemples. Cependant les représentations du Général convinquirent le Sénat que les sacrifices du sang humain étaient contraires aux loix de la Nature. Cortez eut le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables captifs, qui étaient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes. Les prisons, ou plutôt les cages où ils étaient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les Prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs murmures. Si jamais les Espagnols n'avaient commis d'autre violence, ils auraient été les vrais Héros de l'humanité.

Après avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations, Cortez se crut obligé de congédier les Ambassadeurs Mexicains, qui n'avaient retenus que pour les rendre témoins de son triomphe. Sa réponse avait été différée jusqu'alors. Il leur fit déclarer, en sa présence, par la bouche de Marina, qu'ils pouvaient rapporter à l'Empereur ce qui s'était passé devant leurs yeux : c'est-à-dire, l'empressement des Tlascalans de demander la paix, qu'ils avaient méritée par leurs soumissions, & la bonne foi continuelle avec laquelle elle était observée ; que ces peuples étaient maintenant dans sa dépendance, & qu'avec

le pouvoir  
faire ren  
c'était un  
ques autr  
l'obligeai  
liciter de  
mériter e  
Ambassade  
& partire  
sous l'esc  
conduisire  
départ fut  
bre de D  
Province.

à l'Espagn  
en fit dte  
Roi Charle

Il arriva  
qui surprit  
d'épouvante  
Cortez fit t  
De l'éminet  
on découv  
sommet d'u  
dessus de to  
coup des to  
l'air avec be

le pouvoir qu'il avait sur eux, il espérait les faire rentrer sous l'obéissance de l'Empire; que c'était un des motifs de son Voyage, entre quelques autres d'une plus haute importance, qui l'obligeaient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près la bonté de Motézuma, pour mériter ensuite son alliance & ses faveurs. Les Ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, & partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'Empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de Députés des principales Places de la Province. Ils venaient rendre leurs soumissions à l'Espagne, entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des actes formels au nom du Roi Charles.

Il arriva, dans le même temps, un accident qui surprit les Espagnols, & qui causa beaucoup d'épouvante aux Américains; mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la Ville de Tlascalala est située, on découvre, à la distance de huit lieues, le sommet d'une montagne qui s'élève beaucoup au-dessus de toutes les autres. Il en sortit tout-d'un-coup des tourbillons de fumée, qui montaient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans céder à l'im-

Cortez.

pétuosité des vents , jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force, ils se divisassent pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendre & de vapeurs qu'elles avaient entraînée. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flamme, ou de globes de feu, qui se séparaient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Les Américains n'avaient pas marqué de crainte à la vue de la fumée. Ce spectacle n'était pas nouveau pour eux. Mais les flammes répandirent une horrible frayeur dans la Nation. Elle se crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux Sénateurs parurent persuadés que c'étaient les ames des méchants, qui sortaient pour châtier les habitans de la terre ; & cette opinion, qui renfermait du moins quelque idée de l'immortalité de l'ame, fut une occasion, pour Cortez, de leur inspirer les espérances & les craintes qui convenaient à ses grandes vues. Pendant que toute la Nation était consternée, Diégo d'Ordas demanda la permission d'aller reconnaître de plus près ce volcan. Une proposition si hardie fit trembler les Américains. Ils s'efforcèrent de lui faire perdre un dessein dont ils lui représenterent tous les dangers. Jamais les plus braves Tlascalans n'avaient osé s'approcher du sommet de la montagne. On y entendait quelquefois des mugissemens

effroyables.  
mer d'Ord  
de Cortez  
connaître à  
point d'ob  
des Espagne  
D'Ordas  
pagnie, &  
rent pas de  
tagne, après  
d'avoir été  
mort. La pr  
charmant, re  
de, qui forn  
ne trouve au  
de cendre, q  
raître aussi b  
s'étant arrêtés  
monter coura  
ils eurent be  
des pieds, ju  
approchant d  
terre trembla  
ses : bientôt il  
leur avait ann  
tement d'un to  
tore plus hor

effroyables. Mais les difficultés ne faisant qu'animer d'Ordaz, il obtint facilement la permission de Cortez, qui s'applaudit de pouvoir faire connaître à ses nouveaux Alliés, qu'il n'y avait point d'obstacles infurmontables pour la valeur des Espagnols.

---

Cortez.

D'Ordaz partit avec deux Soldats de sa Compagnie, & quelques Américains, qui ne refusèrent pas de le conduire jusqu'au pied de la montagne, après lui avoir déclaré qu'ils s'affligeaient d'avoir été choisis pour être les témoins de sa mort. La premiere partie de la côte est un pays charmant, revêtu des plus beaux arbres du monde, qui forment un délicieux ombrage; mais on ne trouve au-delà qu'un terrain stérile & couvert de cendre, que l'opposition de la fumée faisait paraître aussi blanche que la neige. Les Américains s'étant arrêtés dans ce lieu, d'Ordaz continua de monter courageusement avec ses deux Espagnols; ils eurent besoin de s'aider autant des mains que des pieds, jusqu'au sommet de la montagne. En approchant de l'ouverture, ils sentirent que la terre tremblait sous eux par de violentes secousses: bientôt ils entendirent les mugissemens qu'on leur avait annoncés, & qui furent suivis immédiatement d'un tourbillon, accompagné d'un bruit encore plus horrible, & de flammes enveloppées

Cortez.

de cendre & d'une affreuse fumée. Quoique le tourbillon fût sorti si rapidement, qu'il n'avait pu échauffer l'air, il s'étendit en parvenant à sa hauteur, & répandit, sur les trois aventuriers, une pluie de cendre, si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque temps la respiration : cependant lorsque le trouble ne fut cessé & que la fumée fut devenue moins épaisse, d'Ordaz animant ses compagnons, acheva de monter jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matière liquide & fort brillante ; la circonférence de cette horrible bouche, qui occupait presque tout le sommet de la montagne, n'avait pas moins d'un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces observations, & sa hardiesse fit l'étonnement de tous les Américains. Elle n'avait passé d'abord, aux yeux de Cortez, que pour une curiosité bizarre & téméraire ; mais il en reçut dans la suite un fruit plus considérable, que l'admiration des Tlascalans. Quelque temps après, manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son expédition, il se ressouvint de ces bouillons de matière liquide & enflammée que d'Ordaz avait observés

D  
au fond c  
assez d'ex  
toute l'arm  
Les Espa  
qui furent  
ne reçuren  
fidélité d-s  
quel jour  
ques diffic  
Son inclin  
lula, grand  
cinq lieues  
République  
bonne intel  
les vieilles t  
qui causait  
était celle,  
faient valoir  
autre route  
comme une  
fournisse à l'  
plus dévoué  
tes les Provi  
daient con  
tenfermait,  
quatre cens  
qu'il était d

au fond du Volcan, & ses gens en tirent  
assez d'excellent soufre pour la munition de  
toute l'armée.

Cortez,

Les Espagnols passerent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes, pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité d-s habitans. Enfin, Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir. Son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande Ville fort peuplée, qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, & Capitale d'une autre République, avec laquelle Motézuma vivait en si bonne intelligence, qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier. Mais cette raison, qui causait le penchant du Général Espagnol, était celle, au contraire, que les Tlascalans faisaient valoir, pour lui conseiller de prendre une autre route. Ils lui représentaient les Cholulans, comme une Nation perfide & rusée, servilement soumise à l'Empereur, qui n'avait pas de Sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutaient que toutes les Provinces voisines de cette Ville la regardaient comme une terre sacrée, parce qu'elle renfermait, dans l'enceinte de ses murs, plus de quatre cens Temples, & des Divinités si bizarres, qu'il était dangereux de s'approcher, sans leur

Cortez.

approbation, des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution, de nouveaux Ambassadeurs arriverent, avec des présens, de la part de Moté-zuma. Leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais, paraissant supposer qu'il y était déterminé, ils lui témoignèrent que l'Empereur ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula, lui avait fait préparer un logement dans cette Ville. Les Sénateurs Tlascalans ne douterent plus alors qu'on y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons: cependant, comme il croyait important de les déguiser aux Mexicains, il conclut avec son Conseil, qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient, sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement; & qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des traitres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait, au contraire, aller droit à Cholula pour y découvrir leurs desseins, & pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtement de leur perfidie. Les Tlascalans qu'il fit entrer dans ses vues, lui offrirent le secours de leurs troupes, & plusieurs Ecrivains les font monter à

cent mille  
n'avait pas  
&, pour  
avait à leur  
hommes.

aient. Pour  
 bassadeurs  
 de Moté-  
 plus de dé-  
 ne ; mais,  
 iné , ils lui  
 jugé qu'il  
 avait fait  
 . Les Sénat-  
 ors qu'on y  
 ez , surpris  
 vu , ne put  
 cependant,  
 guiser aux  
 l , qu'il ne  
 offraient ,  
 ils n'avaient  
 u'en la sup-  
 plus gran-  
 i des trait-  
 ucoup , il  
 olula pour  
 onner une  
 châtiment  
 fit entrer  
 leurs trou-  
 monter à

cent mille hommes ; mais il leur déclara qu'il  
 n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse ; Cortez.  
 & , pour marquer néanmoins la confiance qu'il  
 avait à leur amitié , il accepta un corps de six mille  
 hommes.





## CHAPITRE II.

*Départ de Cortez pour la Capitale du Mexique. Son séjour à la Cour de Motézuma.*

**C**ORTÉZ, LA MARCHÉ fut paisible pendant quatre lieues; jusqu'à la vue de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée, sur le bord d'une agréable rivière, pour ne pas entrer la nuit dans une Ville si peuplée. A peine eût il donné cet ordre, qu'on vit arriver des Ambassadeurs Cholulans, qui lui apportaient diverses sortes de provisions. Leur compliment se réduisit à excuser leurs Caciques de ne lui avoir pas rendu plutôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvaient entrer dans Tlascala, dont les habitans étoient leurs anciens ennemis. Ils lui offrirent un logement qu'on lui avait préparé dans leur Ville, avec des témoignages exagérés de la joie que leurs citoyens allaient ressentir en recevant des hôtes si célèbres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant, il continua sa marche. On ne vit sortir personne de la Ville, pour le recevoir, & cette remarque commençant

D  
à réveiller  
gens de se  
de distanc  
Caciques &  
grand nom  
ta pour les  
d'abord des  
pendant, co  
tions, on fi  
grand chan  
dre un brui  
entr'eux qu  
doublerent  
de leur dem  
répondirent  
calanes, ils  
étranger, q  
ne nis au mil  
ou de les r  
faire demeu  
obstacle à la  
causa quelq  
une appare  
lui-même; c  
qu'on trou  
Capitaines,  
de faire cam  
pour se don

À réveiller les soupçons , il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre : mais, à peu de distance des murs, on vit paraître enfin les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'habitans défarmés. Cortez s'arrêta pour les laisser venir jusqu'à lui. Ils donnerent d'abord des marques assez naturelles de joie; cependant, comme on observait leurs noindres actions, on fut surpris de voir tout-d'un-coup un grand changement sur leurs visages, & d'entendre un bruit désagréable, 'qui semblait marquer entr'eux quelque altercation. Les Espagnols redoublèrent leurs précautions, & Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent, qu'ayant apperçu des troupes Tlafcalanes, ils étaient obligés de déclarer au Général étranger, qu'ils ne pouvaient recevoir leurs ennemis au milieu de leurs murs, & qu'ils le priaient, ou de les renvoyer dans leur Ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils désiraient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvait une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même; cependant il fit espérer aux Caciques qu'on trouverait le moyen de les satisfaire. Ses Capitaines, qu'il assembla aussi-tôt, furent d'avis de faire camper les Tlafcalans hors de la Ville, pour se donner le temps de pénétrer les desseins

Cortez.

Cortez.

des Caciques. On leur fit cette proposition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avait espéré. Les Chefs firent assurer Cortez, qu'ils n'étaient venus que pour recevoir ses ordres, & qu'ils allaient sur-le-champ établir leur Quartier hors de Cholula; mais qu'ils voulaient demeurer à la vue des murs, pour voler au secours de leurs Amis, puisque les Espagnols voulaient risquer leur vie en la commettant à des traîtres. Ce parti fut approuvé des Caciques.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances qui lui donnerent l'apparence d'un triomphe. La Ville parut si belle aux Espagnols, qu'ils la comparèrent à Valladolid: elle était située dans une plaine ouverte; on y comptait environ vingt mille habitans, sans y comprendre ceux des Fauxbourgs, qui étaient en plus grand nombre. Elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers, qui s'y rendaient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur Religion. Les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes, & d'une architecture plus régulière que celle de Tlascala. On distinguait les Temples par la multitude de leurs tours. Le logement qu'on avait préparé pour les Espagnols, était composé de plusieurs grandes maisons qui se touchaient, & où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans: d'un autre côté, les troupes Tlascalanes

D  
 avaient pris  
 bon poste,  
 avec des co  
 vant la mét  
 l'exemple d  
 miers jours  
 quillité: on  
 l'empresseme  
 vivres venai  
 démentir l'ic  
 lans; cepend  
 cher long-te  
 provisions di  
 tes & les ca  
 d'un-coup. D  
 Ambassadeurs  
 secretes avec  
 aisé d'observe  
 qui venait ap  
 avaient au su  
 que Cortez a  
 véricité, elle se  
 ces coups du  
 souvent favor  
 Américaine d  
 micité fort ét  
 l'écart: elle  
 elle était rédi

LE  
 on, à la  
 qu'on ne  
 Cortez,  
 ir ses or-  
 ablier leur  
 voulaient  
 u secours  
 laient ris-  
 aîtres. Ce  
 accompa-  
 erent l'ap-  
 i belle aux  
 dolid : elle  
 n y comp-  
 s y com-  
 ent en plus  
 s cesse par  
 de toutes  
 igion. Les  
 plus gran-  
 que celle  
 es par la  
 u'on avait  
 sé de plu-  
 t, & où  
 les Zam-  
 ascalanes

avaient pris, à cinq cens pas de la Ville, un fort bon poste, qu'elles fermerent de quelques fossés, avec des corps-de-garde & des sentinelles, suivant la méthode dont elles étaient redevables à l'exemple de leurs nouveaux Alliés. Les premiers jours se passerent avec beaucoup de tranquillité : on ne vit, dans les Caciques, que de l'empressement à faire leur cour au Général. Les vivres venaient en abondance, & tout semblait démentir l'idée qu'on s'était formée des Choluans; cependant ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-temps leurs desseins. L'abondance des provisions diminua par degrés; ensuite les visites & les caresses des Caciques cessèrent tout-d'un-coup. Dans l'intervalle, on remarqua que les Ambassadeurs Mexicains avaient des conférences secrètes avec les Chefs de la Nation; il fut même aisé d'observer sur leur visage un air de mépris, qui venait apparemment de la confiance qu'ils avaient au succès de leurs complots; mais tandis que Cortez apportait tous ses soins à pénétrer la vérité, elle se découvrit d'elle-même, par un de ces coups du hasard, dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette expédition. Une vieille Américaine d'un rang distingué, qui avait lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart : elle plaignit le misérable esclavage où elle était réduite; & la pressant de quitter d'o-

---



---

 Cortez,

Cortez.

dieux étrangers, elle lui offrit un asyle secret dans sa maison. Marina, toujours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence parmi des gens qu'elle haïssait. Elle accepta l'offre de l'asyle; elle prit des mesures pour sa fuite: enfin l'Américaine la crut engagée si loin, qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement, & lui conseillant de hâter sa résolution, elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'était pas éloigné; que l'Empereur avait envoyé vingt mille hommes, qui s'étaient approchés de la Ville qu'on avait distribué des armes aux habitans amassé des pierres sur les terrasses des maisons & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avait planté des pieux fort aigus qu'on avait couvert de terre sur des appuis légers & fragiles, pour y faire tomber les chevaux que Motézuma voulait exterminer tous les Espagnols; mais qu'il avait ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avait de les voir, & pour en faire un sacrifice à ses Dieux; enfin que, pour animer les habitans de Cholula, par une faveur extraordinaire, il avait fait présent d'un tambour d'or à la Ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avait entendu, & loua la prudence avec laquelle on avait conduit une si grande entreprise. Elle ne demanda qu'un moment pour emporter ce qu'elle avait

plus préc  
Cortez, q  
malheure  
confession

Deux S  
pour entr  
même - te  
présentant  
ils l'assure  
passer quar  
Cholulans  
qui sembla  
naire. On  
de la Ville  
de l'autre f  
Peuples,  
Quelques  
dans la Vil  
chées, qu  
pour ce tra  
fire; cepen  
porter la co  
fit amener,  
cipaux Sacri  
sans avoir f  
étonnemen  
cher leur pe  
qui leur fit

plus précieux ; mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussi-tôt l'Américaine, & cette malheureuse, effrayée ou convaincue, acheva sa confession dans les tourmens.

Cortez.

Deux Soldats Tlascalans , qui s'étaient déguisés pour entrer dans la Ville , arriverent presque en même-temps au Quartier des Espagnols , & se présentant à Cortez de la part de leurs Chefs , ils l'assurèrent que ; de leur camp , on avait vu passer quantité de femmes & de meubles , que les Cholulans envoyaient dans les Villes voisines, ce qui semblait marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que , dans un Temple de la Ville , on avait sacrifié dix enfans de l'un & de l'autre sexe ; cérémonie commune à tous ces Peuples , lorsqu'ils se préparaient à la guerre. Quelques Zampoalans , qui s'étaient promenés dans la Ville , avaient découvert plusieurs tranchées , quoiqu'on eût pris le temps de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paraissaient suffire ; cependant , comme il était important de porter la conviction au dernier degré , Cortez se fit amener , sous divers prétextes , trois des principaux Sacrificateurs. Il les interrogea séparément , sans avoir fait éclater le moindre soupçon. Dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie , avec un détail du complot , qui leur fit juger que le Général Espagnol était

Cortez.

un Dieu, & qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'osèrent défavouer la moindre circonstance, & se reconnaissant coupables, ils rejetterent leur crime sur Motézuma, qui avait dressé le plan de la conspiration; & qui les y avait engagé par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre: enfin, ayant assemblé ses Capitaines, il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

Il fit déclarer sur-le-champ aux Caciques de la Ville, que son dessein était de partir le jour suivant: non-seulement il leur ôta, par cet avis, le temps de faire de plus grands apprêts, mais les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures, il leur causait un trouble dont il espérait tirer quelque avantage: en même-temps il leur fit demander des vivres pour la subsistance de ses troupes pendant la marche, des Tamènes pour le transport de son bagage, & deux mille hommes de guerre pour l'accompagner, à l'exemple des Tlascalans & des Zamcoalans. Les Caciques firent quelques difficultés sur les vivres & les Tamènes. Ils accorderent volontiers l'escorte militaire, mais par des raisons fort opposées à celles qui la faisaient demander. Cortez avait en vue de diviser leurs forces, & d'avoir sous ses yeux une partie des traîtres qu'il voulait punir; au-lieu que le dessein des Caciques était d'introduire

de faire des e  
pour les arm

Avant la  
ordre de pa  
procher des  
s'ils ne pens  
mée, mais P  
miere déchar  
joindre aux  
aussi leurs in  
peller les An  
de leur appre  
pas qu'il ne fu  
avait découve  
violait égaleme  
sacré de la paix  
devaient aux i  
vait cette conn  
tation, mais à  
urés; que, po  
coupables d'une  
qu'ils avaient o  
de l'Emper  
te pouvant être  
était cette rai  
er rigoureusen  
ur Maître. Il  
présentant celu

Tome X.

de faire des ennemis couverts parmi les Espagnols, ~~pour les armer~~ pour les armer contr'eux dans l'occasion. Cortez

Avant la fin du jour, les Tlascalans reçurent ordre de passer la nuit sous les armes & de s'approcher des murs le lendemain au matin, comme s'ils ne pensaient qu'à suivre la marche de l'armée, mais prêts, lorsqu'ils entendraient la première décharge, à pénétrer dans la Ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions; ensuite le Général fit appeler les Ambassadeurs Mexicains, & feignant de leur apprendre un secret, dont il ne doutait pas qu'il ne fussent bien instruits, il leur dit qu'il avait découvert une horrible conjuration, qui violait également les loix de l'hospitalité, le nœud sacré de la paix, & le respect que les Cholulans devaient aux intentions de l'Empereur; qu'il devait cette connaissance, non-seulement à sa pénétration, mais à l'aveu même des principaux Conjurés; que, pour se justifier, ils s'étaient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avaient osé dire, qu'ils agissaient par l'ordre de l'Empereur; mais qu'un si grand Prince ne pouvant être soupçonné d'un projet si noir, c'était cette raison même qui le portait à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisaient à leur Maître. Il ajouta que des Ambassadeurs, représentant celui qui les avait envoyés, il avait

Cortez.

voulu leur communiquer son dessein , pour leur en faire connaître la justice , & pour les mettre en état de rendre témoignage à l'Empereur , que les Espagnols étaient moins offensés de l'injure qui regardait leur Nation , que de voir d'indignes Sujets autoriser une trahison du nom de leur Souverain.

Les Mexicains , saisissant l'ouverture qui leur était présentée , feignirent assez adroitement d'ignorer la conjuration , tandis que Cortez , ravi de les voir donner dans le piège , s'applaudissait de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Motézuma , & de faire tourner contre lui ses propres ruses. Il se persuada plus que jamais qu'un ennemi qui n'osait l'attaquer ouvertement , ne prendrait pas le parti le plus vigoureux ; & se fiant à ses mesures , il fit garder étroitement les Ambassadeurs. Cependant on vit arriver les Tamènes à la pointe du jour , mais en petit nombre avec fort peu de vivres. Ils furent suivis des gens de guerre qui ne vinrent qu'à la file , & pour cacher mieux qu'ils étaient en plus grand nombre qu'on ne l'avait demandé. On apprit , dans la suite , qu'ils avaient ordre de charger les Espagnols au signal dont ils étaient convenus. Cortez les fit poster séparément en divers endroits de son Quartier où ils étaient gardés à vue , sous prétexte qu'il était sa méthode , lorsqu'il avait un ordre de

marche avec qu  
appeller  
résolution  
chercher  
clarer à  
raître ,  
qu'ils alla  
avantageu  
parlé de c  
à grands c  
fit tomber  
lans qui ét  
qu'étant sc  
extraordina  
taillés en p  
fureur des  
leurs lances  
extraordina  
Aussi - tôt  
domestiques  
& l'Infanter  
pale rue , ap  
ment. Quelqu  
cher à la tête  
cri des Caciq  
pendant l'act  
introduit dan

marche à former. Pour lui , montant à cheval , avec quelques-uns de ses plus braves gens , il fit appeler les Caciques , pour les informer enfin de sa résolution. Quelques-uns se présentèrent , & d'autres chercherent des excuses. Marina fut chargée de déclarer à ceux qui avaient eu la hardiesse de paraître , que leur trahison était découverte , & qu'ils allaient apprendre qu'il leur aurait été plus avantageux de conserver la paix. A peine eut-elle parlé de châtement , qu'ils se retirent en donnant à grands cris le signal du combat ; mais Cortez fit tomber aussi-tôt son infanterie sur les Cholulans qui étaient divisés dans son Quartier. Quoiqu'étant sous les armes , ils firent des efforts extraordinaires pour se réunir , la plupart furent taillés en pièces ; & ceux qui se déroberent à la fureur des Espagnols , ne durent leur salut qu'à leurs lances , dont ils se servaient avec une adresse extraordinaire pour sauter par-dessus les murs.

Aussi-tôt qu'on se fut défait de ces ennemis domestiques , on donna le signal aux Tlascalans , & l'Infanterie Espagnole s'avança par la principale rue , après avoir laissé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête , pour découvrir les tranchées. Le cri des Caciques avait déjà produit son effet , & pendant l'action du quartier , les habitans avaient introduit dans la ville le reste des troupes Me-

---

Cortez.

**Cortez.**

xicaines. Elles s'étaient rassemblées dans une grande place , bordée de plusieurs temples. Une partie avait occupé les portiques & les Forts , tandis que le reste , divisé en plusieurs bataillons , se disposait à faire face aux Espagnols. Le combat allait commencer avec les premiers rangs de Cortez , lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'arrière-garde ennemie. Cette attaque imprévue , les jeta dans une consternation , dont ils ne purent se relever. Les Espagnols trouverent si peu de résistance , qu'après avoir tué un grand nombre de ces misérables , dont la plupart semblaient avoir perdu l'usage de leurs mains , & se présentaient aux coups , ils forcerent les autres à se réfugier dans les temples. Cortez s'approchant en bon ordre du plus grand de ces édifices , fit crier à haute voix , qu'il accordait la vie à tous ceux qui descendraient pour se rendre. Mais cet avis ayant été répété inutilement , il fit mettre le feu aux tours du temple , & quantité d'habitans furent consumés par les flammes. Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obitination des autres , & les Historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul , qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. Cependant il paraît que tous les autres temples & les maisons mêmes , où le reste de ces malheureux se tenaient renfermés , furent attaqués aussi par le feu. La guerre , dit Solis ,

ressa f  
rent d  
Ville ,  
excès.  
coûta p  
Cortez  
Espagno  
dans la  
rendre  
les fit a  
teurs qu  
avait déc  
deurs M  
de la néc  
châtier a  
crime , il  
pérances.  
tisfaite ,  
pardon ge  
d'appareil  
tarnage ,  
ironie.  
Le jour  
à la tête  
blique de  
pagnols ,  
de la consp  
Mais , après

ressa faute d'ennemis , & les Tlascalans profiterent des circonstances , pour se répandre dans la Ville , où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoute que cette horrible journée ne coûta pas un seul homme aux Espagnols.

Cortez.

Cortez retourna dans son quartier , avec les Espagnols & les Zampoalans. Il en marqua un dans la Ville aux Tlascalans , après quoi , il fit rendre la liberté à tous les prisonniers. Mais il les fit amener sous ses yeux , avec les Sacrificateurs qu'il avait fait arrêter , l'Américaine qui avait découvert la conspiration , & les Ambassadeurs Mexicains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les habitans l'avaient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagéra leur crime , il rassura les esprits par de meilleures espérances. Enfin , protestant que sa justice était satisfaite , & sa colere apaisée , il accorda un pardon général , qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Il faut convenir qu'après cet horrible carnage , le mot de pardon était une cruelle ironie.

Le jour suivant , on vit arriver Xicotencal , à la tête de vingt mille hommes , que la République de Tlascala envoyait au secours des Espagnols , sur le premier avis qu'elle avait reçu de la conspiration. Cortez les remercia vivement. Mais , après leur avoir appris que leur secours ne

Cortez.

lui était plus nécessaire pour la réduction de Cholula, il leur fit comprendre que son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique, il ne voulait pas réveiller la jalousie de Motézuma, ni l'obliger de prendre les armes, en introduisant dans ses Provinces une si grande armée. Les Tlascalans ne firent pas difficulté de se retirer, & lui promirent seulement de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ, il entreprit d'établir une amitié sincère entre eux & les Cholulans. Cette proposition trouva d'abord beaucoup de difficultés ; mais elles furent levées en peu de jours, & l'alliance fut jurée entre les deux peuples, avec toutes les cérémonies qui pouvaient la rendre constante. La politique de Cortez ouvrait, par ce traité, un chemin libre aux Tlascalans, pour lui conduire toutes sortes de secours, & lui assurait un passage pour sa retraite, si le succès de son Voyage ne répondait pas à ses espérances.

Il avait marqué le jour de son départ, lorsqu'une partie des Zampoalans, qui servaient sous ses ordres, lui demanderent la liberté de se retirer, soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motézuma, ou qu'ils appréhendaient seulement de s'éloigner trop de leur patrie. Il consentit, sans peine, à leur demande, & témoignant même beaucoup de recon-

naissance  
 sion pour  
 de Véra-  
 cordé à se  
 Motézuma  
 narque, in  
 voulait di  
 nistres pou  
 grace à C  
 exagérer  
 maître, tra  
 qui n'avai  
 exécuté ses  
 pagnée d'u  
 beaucoup  
 casion de  
 tifice, pou  
 moins dan  
 tomber da  
 dressée.

On partit  
 l'armée pass  
 la juridictio  
 peu affectio  
 trouver les  
 dans des P  
 vant, il con  
 rude, sur d

naissance pour leurs services, il prit cette occasion pour informer d'Escalante & les Espagnols de Véra-Cruz, du succès que le Ciel avait accordé à ses armes. De nouveaux Ambassadeurs de Motézuma, arrivèrent dans le même-temps. Ce Monarque, informé de tout ce qui s'était passé à Cholula, voulait dissiper les défiances des Espagnols. Ses Ministres poussèrent la dissimulation, jusqu'à rendre grâce à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagérèrent la colere & le ressentiment de leur maître, traitant de perfide un malheureux peuple, qui n'avait mérité cette qualité, que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue était accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étalé avec beaucoup d'ostentation. Mais on eut bientôt occasion de reconnoître que c'était un nouvel artifice, pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche, & pour les faire tomber dans une embuscade qui était déjà dressée.

On partit enfin après la réduction de Cholula, l'armée passa la première nuit dans un village de la juridiction de Guagoxinjo, petite République peu affectionnée à Motézuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes qu'il avait entendues dans des Provinces plus éloignées. Le jour suivant, il continua sa marche par un chemin fort rude, sur des montagnes d'une hauteur égale à

---



---

 Cortez.

Cortez.

celle du volcan. Un Cacique de Guagoxinjé l'avait averti qu'il était menacé de quelque danger à la descente des montagnes, & que, depuis plusieurs jours, on y avait vu les Mexicains boucher, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de Chalco, tandis que d'autres avaient applani l'entrée d'une route voisine. On parvint, avec beaucoup de fatigue, au sommet de la montagne, parce qu'il tombait de la neige, avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins à peu de distance l'un de l'autre, & Cortez n'eut pas de peine à les reconnaître, aux marques que le Cacique lui avait données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement aux Ambassadeurs Mexicains, qui marchaient près de lui, dans quelle vue on avait fait des changemens aux deux chemins? Ils répondirent que, pour la commodité de la marche, ils avaient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, qui était le plus difficile. Cortez reprit avec la même tranquillité: Vous connaissez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent: ce chemin que vous avez embarrassé, est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile. Dans le choix de deux partis, les Espagnols se déterminent toujours pour le moins aisé. Alors, sans s'arrêter, il ordonna aux Alliés de prendre les devants, & de débar-

raffer le  
couveraien  
laisa les  
choix, qu  
tion. Il ét  
une embu  
croyant de  
Espagnols  
avaient pr  
comme s'i  
victorieuse  
plaine.

Cepend  
succès de  
lutions, sa  
réduisait à  
le sang sur  
qui n'augm  
Prêtres se  
qu'il eut ap  
Province de  
gême n'ava  
bla tous les  
la confiance  
donna ord  
pour les me  
la force de  
L'armée

rasser le chemin, en écartant les obstacles qui le couvraient, & s'y étant engagé sans crainte, il laissa les Ambassadeurs dans l'admiration de son choix, qu'ils attribuerent à une espèce de divination. Il était vrai que les Mexicains avaient dressé une embuscade au pied de la montagne; mais se croyant découverts, lorsqu'ils virent prendre aux Espagnols un chemin différent de celui qu'ils avaient préparé, ils ne penserent qu'à s'éloigner, comme s'ils eussent été poursuivis par une armée victorieuse. Cortez descendit librement dans la plaine.

Pendant Motézuma, désespéré du mauvais succès de ses artifices, demeurait dans ses irrésolutions, sans oser faire usage de ses forces. Il se réduisait à consulter ses Dieux, en faisant ruisseler le sang sur leurs autels. Mais il ne trouvait rien qui n'augmentât son trouble. Les réponses de ses Prêtres se contredisaient sans cesse. Enfin, lorsqu'il eut appris que les Espagnols étaient dans la Province de Chalco, & que son dernier stratagème n'avait tourné qu'à sa confusion, il assembla tous les Magiciens & ses Devins; &, dans la confiance qu'il avait à leur Art, il leur donna ordre d'aller au-devant des Espagnols, pour les mettre en fuite, ou les endormir par la force de leurs charmes.

L'armée Espagnole ne continuait pas moins sa

Cortez.

Cortez.

marche. Elle arriva le jour suivant dans un village de la Province de Chalco , à deux lieues du pied des montagnes. Le Cacique , en présentant des vivres à Cortez , lui fit des plaintes ameres de la tyrannie de Motézuma. On fit quatre lieues , le jour suivant , au travers d'un pays fort agréable ; pour aller passer la nuit dans le bourg d'*Amameca* , situé sur le bord du grand lac de Mexico. Il se fit dans ce lieu un si grand concours de Mexicains , la plupart armés , que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie & des arquebuses. Il donna ordre que les chevaux fussent présentés à cette multitude de curieux , & maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi , tandis que ses plus fidèles Interpretes affectaient de répandre que ce bruit & ces terribles animaux annonçaient quelque chose de sinistre. Tous les Mexicains effrayés s'éloignerent aussi-tôt du camp , sans qu'on pût juger quel dessein les avait amenés. Mais il resta quelque soupçon au Général qu'ils étaient venus pour l'attaquer.

\* Cependant , lorsqu'il était prêt à se remettre en marche , quelques Seigneurs Mexicains vinrent lui donner avis que *Cacumatzin* , neveu de *Motézuma* & Prince de *Tezeuco* , s'approchait , avec une suite nombreuse , pour le visiter au nom de

Empereur  
porté sur l  
une espèce  
était une  
C'était un  
ans , & d'  
descendu ,  
ferent de  
quel il de  
porre de se  
il avait soi  
civilités , l  
ressentait c  
revenant a  
de recevoir  
Empire ,  
grande cer  
raient pas  
le sein de l  
mêmes de c  
Cortez rép  
de la grand  
raisons qui  
reur du M  
pays , il aff  
la fatigue  
munes , n'a  
mens pour

dans un vil-  
 deux lieues  
 ue, en pré-  
 des plaintes  
 On fit quatre  
 un pays fort  
 ans le bourg  
 grand lac  
 un si grand  
 armés, que  
 tude. Cortez  
 illerie & des  
 les chevaux  
 de curieux,  
 leur inspirer  
 idèles Inter-  
 ce bruit &  
 quelque chose  
 rayés s'éloi-  
 u'on pût ju-  
 Mais il resta  
 étaient venus

se remettre  
 cains vinrent  
 veu de Mo-  
 ochait, avec  
 au nom de

l'Empereur. En effet, ce Prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Mexicains, dans une espèce de chaise, dont le principal ornement était une multitude de plumes fort bien assorties. C'était un jeune-homme d'environ vingt-cinq ans, & d'une figure agréable. Aussi-tôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empres- sèrent de nettoyer devant lui le terrain sur lequel il devait marcher. Cortez le reçut, à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il avait soin de s'entourer. Après les premières civilités, le Prince témoigna la satisfaction qu'il ressentait de voir un homme si célèbre; mais, revenant aux difficultés qui ne permettaient pas de recevoir les Espagnols dans la Capitale de l'Empire, il feignit que la disette avait été fort grande cette année, & que les habitans ne seraient pas volontiers une armée étrangère dans le sein de leur Ville, lorsqu'ils manqueraient eux-mêmes de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avait dit plusieurs fois de la grandeur de son Maître, & des importantes raisons qui lui faisaient desirer de voir l'Empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du pays, il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue, & supérieurs aux infirmités communes, n'avaient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leur forces. Le Prince Mexi-

Cortez.

Cortez.

cain , n'ayant rien à répliquer , accepta quelques présens que Cortez lui fit offrir , & prit le parti d'accompagner l'armée jusqu'à *Tezeuco*.

Cette Ville était alors une des plus grandes de l'Empire. Elle le disputait à la Capitale même, sur laquelle on lui donnait d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac , dans une belle situation , à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cortez passa sur la chaussée , sans s'arrêter à *Tezeuco* , pour se rendre le soir à *Istacpalapa* , d'où il se proposait de faire , le jour suivant , son entrée dans Mexico. La chaussée , qui avait dans ce lieu environ vingt pieds de largeur , était composée de pierres liées avec de la chaux , & bordées , par intervalles , de quelques ouvrages. On avait , des deux côtés , la vue d'une grande partie du lac , sur lequel on découvrait plusieurs autres chaussées qui se croisaient diversément , & quantité de bourgades embellies de tours , d'arbres & de jardins , qui paraissaient nager dans l'eau , & comme hors de leur élément. Les Espagnols arrivèrent , entre *Tezeuco* & *Istacpalapa* , dans un bourg d'environ deux mille maisons , nommé *Quittayaca* , auquel ils donnerent alors le nom de *Vénézuëla* , ou petite Venise , parce qu'il était réellement bâti dans l'eau. Le Cacique , étant venu au-devant d'eux , les pressa si vivement de passer la nuit dans son

D

Domaine , & moignages d'aurait. Il trououte son anesse semblaitui fournirent'était pas trles motifs d'les chagrins ,oug insuppoomme un ryreprise , il luaurait pu atteCortez appriétait plus largrien à redoutaient ; que l'pendante paisible & neque certe inextrême abait paraissaitpar les réponveilles qu'onle Cacique l'ête à le re souffrir desmporemens

LE  
 quelques  
 & prit le  
 euco.  
 grandes de  
 le même  
 l'avantage  
 ent sur les  
 tuation, à  
 onduisait à  
 ns s'arrêter  
 Itacpalapa  
 uivant, son  
 avait dans  
 , était com-  
 ux, & bor-  
 vrages. On  
 grande par-  
 t plusieurs  
 sement, &  
 es, d'arbres  
 ns l'eau, &  
 nols arrive-  
 ns un bourg  
 Quittavaca,  
 Ténézuéla,  
 ement bâti  
 vant d'eux,  
 t dans son

Domaine, que Cortez augurant bien de ces ré-  
 moignages d'affection, lui accorda ce qu'il de-  
 frait. Il trouva des logemens commodes pour  
 toute son armée; & les habitans, dont la poli-  
 tesse semblait annoncer le voisinage de la Cour,  
 lui fournirent de provisions en abondance. Il ne  
 s'était pas trompé dans l'opinion qu'il avait eue  
 des motifs du Cacique: ce Seigneur lui confia  
 ses chagrins, & l'envie qu'il avait de secouer un  
 joug insupportable. Il lui peignit l'Empereur  
 comme un tyran; &, pour l'animer dans son en-  
 treprise, il lui donna toutes les instructions qu'il  
 aurait pu attendre du plus fidèle ami de l'Espagne.  
 Cortez apprit de lui que le reste de la chaussée  
 était plus large & mieux entretenu; qu'il n'avait  
 rien à redouter dans tous les bourgs qui la bor-  
 daient; que la ville même d'Itacpalapa, quoique  
 dépendante d'un parent de l'Empereur, était  
 paisible & ne s'opposerait point à son passage;  
 que certe indifférence des Mexicains venait de  
 l'extrême abattement de Motézuma, dont l'es-  
 prit paraissait troublé par les prodiges du Ciel,  
 par les réponses de ses Oracles, & par les mer-  
 veilles qu'on lui racontait des Etrangers. Enfin  
 le Cacique l'assura qu'il trouverait la Capitale  
 prête à le recevoir; & l'Empereur plus disposé  
 à souffrir des humiliations, qu'à se livrer aux  
 emportemens de sa fierté. Ces lumieres venaient

Cortez.

Cortez.

d'autant plus à propos, qu'une partie de l'armée avait commencé à s'effrayer de tant de grands objets, qui devaient faire prendre une magnifique idée de la grandeur & de la force de l'Empire.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes ses troupes en ordre de bataille, suivant la largeur de la chaussée, qui ne pouvait contenir que huit cents cavaliers de front. L'armée était alors composée de quatre cents cinquante Espagnols, sans y compter les Officiers, & de six mille Américains Zamopalans & Tlascalans. Elle marcha sans obstacle jusqu'aux portes d'Istacpalapa. Cette Ville se faisait distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses tours, & par la hauteur de ses édifices, dont une partie était bâtie dans l'eau, & l'autre sur les bords de la chaussée. On y comptait environ six mille maisons. Le Cacique, accompagné de plusieurs autres Princes, vint recevoir le Général étranger, & chacun se fit connaître par son nom & sa dignité. Les présens, qui furent reçus à l'entrée de la ville, monterent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le Palais même du Cacique, & les Américains de l'armée dans les portiques & les cours. Cortez eût un appartement de plusieurs salles fort ornées, dont le plat-fond était de cèdre & les tapisseries de coton, avec des figures & des compartimens de plusieurs couleurs. Il

admira de  
douce, de  
par des car  
dans plus  
du Cacique  
voyait qu  
de larges  
de fort be  
offraient un  
rantes & d  
d'eau douc  
de quatre  
bords étraie  
de pierre,  
descendre  
rissait toute  
viere. Cet  
digne de l  
prise d'un s  
menta l'opi  
la grandeur  
Il ne re  
jusqu'à la  
son entrée  
l'armée fut  
passa tranqu  
la marche d  
la ville de M

admira dans la Ville quantité de fontaines d'eau douce, dont l'eau venait des montagnes voisines, par des canaux, qui servaient ensuite à la répandre dans plusieurs jardins fort bien cultivés. Celui du Cacique était d'une beauté singulière. On y voyait quantité d'arbres fruitiers qui formaient de larges allées, & des parterres, divisés par de fort beaux treillages en plusieurs formes, qui offraient une variété admirable d'herbes odoriférantes & de fleurs. Le centre était un étang carré, d'eau douce & fort pure, qui n'avait pas moins de quatre cens pas sur chaque face, & dont les bords étaient revêtus d'un mélange de brique & de pierre, avec des degrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin. On y nourrissait toutes sortes de poissons & d'oiseaux de rivière. Cet ouvrage, que les Espagnols jugerent digne de l'Europe, & qui n'était que l'entreprise d'un sujet de l'Empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avaient des richesses & de la grandeur du Souverain.

Il ne restait que deux lieues de chaussée, jusqu'à la Capitale. Cortez, résolu d'y faire son entrée le lendemain, donna ordre que l'armée fut prête à la pointe du jour. La nuit se passa tranquillement & le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laissant à côté la ville de Magiscatzingo, fondée aussi dans l'eau,

Cortez,

& celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée; outre quantité de grosses bourgades qu'on découvrait sur le lac. Enfin l'on eut la vue de la grande ville de Mexico, qui se faisait reconnaître pour la Capitale de l'Empire, à la hauteur & à la magnificence de ses bâtimens. Un corps de plus de quatre mille hommes, qui paraissait composé de la Noblesse & des Officiers de la Ville, vint ici au-devant du Général; &, quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence, que chacun faisait en passant à la file devant la tête de l'armée, cette cérémonie l'arrêta longtemps.

Mexico était défendu de ce côté-là, par un boulevard de pierre, qui le couvrait dans toute la largeur de la chaussée, & dont la porte donnait sur un autre bout de chaussée, terminée par un pont-levis, après lequel on trouvait une seconde fortification, qui faisait proprement l'entrée de la Ville. Aussi-tôt que la Noblesse Mexicaine eut passé le pont, elle se rangea des deux côtés pour laisser l'entrée libre, & les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les maisons étaient bâties sur le même modèle, avec des terrasses & des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'habitans. Il ne s'en présentait pas un dans la rue: mais Cortez fut averti qu'on la tenait dégagée par

l'ordre

l'ordre ex  
le recevoir  
Cour, po  
tion sans e  
En effe  
tie du co  
deux cens  
en habit u  
même figu  
deux à de  
En arrivant  
rent le long  
loignement  
plus richem  
tézuma était  
dans une lit  
au-travers de  
des principa  
autour de lu  
m dais de p  
qu'elles form  
quelques figu  
Magistrats le  
berge d'or, c  
vertir que l  
pour le peuple  
es, se proste  
eux dans ce  
Tome X.

l'ordre exprès de l'Empereur, qui voulait venir le recevoir lui-même à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

En effet, on découvrit bientôt la première partie du cortège de ce Monarque, composée de deux cens Officiers de la Maison Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchaient deux à deux les pieds nus & les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'armée, ils se rangèrent le long des murs, pour laisser voir, dans l'éloignement, une autre troupe plus nombreuse & plus richement vêtue, au-milieu de laquelle Montezuma était élevé sur les épaules de ses favoris, dans une litière d'or bruni, dont l'éclat perçait au-travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs de l'Empire marchaient autour de lui, & soutenaient au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes, tissées avec tant d'art, qu'elles formaient une espèce de toile mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magistrats le précédaient, armés chacun d'une verge d'or, qu'ils levaient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchait. A ce signal, tout le peuple, dont les maisons étaient couvertes, se prosternait & baissait le visage; lever les yeux dans cette occasion, était un crime qu'on

Cortez,

Cortez.

ne distinguait pas du sacrilège. Cortez descendit de cheval à quelque distance de Morézuma, & ce Prince mit en même-tems pied à terre. Quelques Officiers étendirent aussi-tôt des tapis dans l'intervalle.

L'Empereur s'avança lentement avec beaucoup de gravité, les deux mains appuyées sur les bras des Princes d'Iztacpalapa & de Tezeuco, ses neveux; il fit ainsi quelques pas vers Cortez. Son âge paraissait d'environ quarante ans; il avait la taille de hauteur moyenne, mais plus dégagée que robuste, le nez aquilin, & le teint moins basané que le commun des Américains; ses cheveux descendaient jusqu'au-dessous des oreilles; ses yeux étaient fort vifs, & toute sa personne avait un air de majesté, dans lequel on remarquait néanmoins quelque chose de composé. Sa parure était un manteau de coton très-fin, attaché simplement sur ses épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînait jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles & les pierres précieuses dont il était couvert, semblaient plutôt un fardeau qu'un ornement. Sa couronne était une espèce de mitre d'or, qui se terminait en pointe par devant, & dont l'autre partie moins pointue se recourbait vers le derrière de la tête. Il portait des souliers d'or massifs; plusieurs courroies

qui étaient  
métal, &  
qu'au mil  
l'ancienne

Cortez  
mais à plu  
vérence, c  
baissant la  
mun de sa  
vres. Cette  
tiquer aux  
plus étonnan  
les Dieux d  
naissait l'org  
jointe à la d  
recevoir le G  
ples; une imp  
Cortez, que  
pereurs avec  
suaderent qu  
fierté, n'av  
puissantes rai  
ultice & la  
une chaîne d  
mais d'un très  
diamans & d  
toujours été c  
audience; ma

qui étaient serrées par des boucles de même métal, & qui remontaient, en se croisant, jusqu'au milieu de la jambe, représentaient assez-bien l'ancienne chaussure des Romains.

Cortez.

Cortez s'avança, de son côté, d'un air noble, mais à plus grands pas, & fit une profonde révérence, que le Monarque du Mexique rendit en baissant la main jusqu'à terre, suivant l'usage commun de sa Nation, & la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité, qu'on n'avait jamais vu pratiquer aux Empereurs Mexicains, parut encore plus étonnante dans Motézuma, qui saluait à peine les Dieux d'un signe de tête, & dont on connaissait l'orgueil. Une déférence de cette nature, jointe à la démarche qu'il faisait, en sortant pour recevoir le Général étranger, fit sur l'esprit des peuples une impression d'autant plus avantageuse à Cortez, que révéraient tous les decrets de leurs Empereurs avec une soumission aveugle, ils se persuadèrent que Motézuma, dont ils connaissaient la fierté, n'avait pu s'abaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devaient respecter la justice & la force. Cortez portait sur ses armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un très-grand éclat, qui représentaient des diamans & des émeraudes, & son dessein avait toujours été d'en faire le présent de sa première audience; mais, se trouvant si proche de l'Empe-

Cortez.

reur, il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux Princes, qui soutenaient ce Monarque, s'efforcèrent en vain de l'arrêter, en lui faisant connaître que cette politesse était trop libre; Motézuma blâma lui-même leur scrupule, & parut si satisfait du présent, qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il voulut s'acquitter sur-le-champ, par une action éclatante, & prenant le tems que tous les Officiers employaient à lui faire la révérence, pour se faire apporter un collier, qui passait pour la plus riche pièce de son trésor, il le mit aussi de ses propres mains au cou de Cortez: c'était un grand nombre de coquilles fines, & fort précieuses dans cette partie du Nouveau Monde, à chacune desquelles pendaient de chaque côté quatre écrevilles d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexicains. Les complimens furent courts dans cette première entrevue. Motézuma donna ordre à l'un des deux Princes ses neveux d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui était destiné; &, continuant de s'appuyer sur le bras de l'autre, il remonta dans sa litière pour se retirer avec la même pompe. Tous les Historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la Capitale du Mexique, au huitième jour de Novembre 1519.

Ils font une brillante description du logement

qu'on avoit  
édifices  
fait bâtir.  
lais Impé-  
par la for-  
flanqués,  
Toute l'ar-  
le premier  
lui-même  
Corps-de-  
erie. Quel-  
étaient ten-  
pale étoff-  
rent, sur  
catelle du  
& d'une se-  
industrie des  
que d'une n-  
qui en faisa-  
onnés fort p-  
en forme de  
connaissait p-  
rupté, les P-  
plus délicats.  
Le soir du  
même cortég-  
nels, & fit  
dans la pren-

mettre au  
ent ce Mo-  
, en lui fai-  
trop libre;  
nule, & pa-  
garda quel-  
t s'acquitter  
te, & pre-  
mployaient à  
apporter un  
he pièce de  
opres mains  
l nombre de  
ns cette par-  
e desquelles  
revisses d'or  
u comble l'é-  
limens furent  
e. Motézuma  
s ses neveux  
ment qui lui  
'appuyer sur  
s sa litiere  
pe. Tous le  
pagnols dans  
eme jour de  
du logemen

qu'on avait préparé pour Cortez, c'était un des  
édifices qu'Axayaca, pere de l'Empereur, avait  
fait bâtir. Il égalait en grandeur le premier des Pa-  
lais Impériaux. On l'aurait pris pour une Forteresse,  
par la force & l'épaisseur de ses murs, qui étaient  
flanqués, par intervalles, de tours & de parapets.  
Toute l'armée trouva facilement à s'y loger; &  
le premier soin du Général fut d'en reconnaître  
lui-même toutes les parties, pour y placer des  
Corps-de-Gardes, & pour y poster son artil-  
lerie. Quelques salles, destinées aux Officiers,  
étaient tendues de tapisseries de coton; princi-  
pale étoffe du pays, mais d'un prix fort diffé-  
rent, sur la variété des couleurs & la déli-  
catesse du travail. Les chaises étaient de bois;  
& d'une seule pièce, variées néanmoins par l'in-  
dustrie des ouvriers. Les lits n'étaient composés  
que d'une natte étendue, & d'une autre roulée,  
qui en faisait le chevet; mais ils étaient envi-  
ronnés fort proprement de courtines, suspendues  
en forme de pavillon. Dans un pays où l'on ne  
connaissait point encore les recherches de la vo-  
lupté, les Princes mêmes n'avaient point de lits  
plus délicats.

Le soir du même jour, Motézuma, suivi du  
même cortège, se rendit au Quartier des Espa-  
gnols, & fit avertir Cortez, qui alla le recevoir  
dans la première cour, d'où il le conduisit

---

 Cortez.

---

Cortez.

jusqu'à son appartement. L'Empereur s'y assit d'un air familier, & fit approcher un siège pour Cortez. Ses Officiers se rangerent le long des murs, & ceux de Cortez se mirent dans la même situation. Marina fut appelée pour servir d'Interprete, & Cortez se disposait à s'expliquer le premier; mais l'Empereur témoigna qu'il voulait parler avant lui. Son Discours, s'il fût tel que les Historiens le rapportent, n'est ni sans art, ni sans noblesse. Mais de pareils monumens, toujours embellis à plaisir par ceux qui les recueillent long-temps après, doivent paraître un peu suspects. L'on n'en peut gueres admettre avec quelque confiance que les idées principales. Motézuma pria Cortez de ne point s'en rapporter à la renommée qui avait à-la-fois exagéré les richesses de son Empire & noirci son Gouvernement. Il avait lui-même, disait-il, rejeté les récits fabuleux qu'on lui avait faits de la puissance & de la méchanceté des Espagnols, & comme il ne croyait pas à leur Divinité, il ne croyait pas non plus à tout le mal qu'on disait d'eux. Il ajouta, soit crédulité, soit adresse à déguiser la honte de ses soumissions, qu'il savait bien que le grand Monarque, qui avait envoyé Cortez, descendait de Quézalcoal, ancien Fondateur de l'Empire du Mexique; que, suivant une Tradition reçue, ce Quézalcoal était sorti de son

pays pour  
vers l'Ori  
descendants  
mœurs du

La répo  
l'alliance o  
ment du  
articles, l'  
tout; mais  
Dieux, il e  
se leva pour  
avec beauco  
liance & d'  
grand Princ  
qu'il croyai  
que celui de  
représentait  
exhorta Cor  
il pouvait se  
fait apporter  
cepter, & d  
ciers Espagn  
retira.

Le jour  
dience dans  
tant de facilité  
devaient l'accomplir  
C'étaient les

pays pour aller conquérir de nouvelles terres vers l'Orient; mais qu'il avait promis que ses descendans reviendraient réformer les loix & les mœurs du Mexique.

---

Cortez,

La réponse de Cortez roula sur deux objets; l'alliance offerte par Charles-Quint, & l'établissement du Christianisme. Sur le premier de ces articles, l'Empereur parut disposé à consentir à tout; mais lorsqu'il entendit parler mal de ses Dieux, il eut peine à se contenir jusqu'à la fin. Il se leva pour déclarer, d'un air ému, qu'il recevait avec beaucoup de reconnaissance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisait de la part d'un grand Prince, descendant de Quézalcoal, mais qu'il croyait que tous les Dieux étaient bons, & que celui des Espagnols pouvait être tel qu'on le représentait, sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un palais, dont il pouvait se regarder comme le maître; & s'étant fait apporter de riches présens, qu'il le pria d'accepter, & dont il distribua quelques-uns aux Officiers Espagnols qui assistaient à l'audience, il se retira.

Le jour suivant, Cortez lui fit demander audience dans le palais Impérial, & l'obtint avec tant de facilité, que les Seigneurs Mexicains, qui devaient l'accompagner, arrivèrent avec la réponse. C'étaient les Maîtres des Cérémonies de l'Empire,

Cortez.

Le Général se fit suivre de quatre Capitaines; Alvarado, Sandoval, Vélasquez de Léon, & d'Ordaz, avec six de ses plus braves soldats, entre lesquels était Bernard Diaz, qui commençait à recueillir tout ce qui se passait sous ses yeux pour en composer son histoire. Les rues se trouverent remplies d'une multitude infinie de peuple, à qui l'on entendait souvent répéter, entre leurs acclamations, le nom de *Teules*, qui signifie, dans leur langue, Dieux, ou gens descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Motézuma, & furent frappés de sa magnificence. On y entrait par trente portes, qui répondaient au même nombre de rues; & la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse, dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe, noir, rouge & blanc. On remarquait, sur la principale porte, un grand écusson chargé des armes de Motézuma. C'était une sorte de griffon, dont la moitié du corps représentait un aigle, & l'autre un lion. Il avait les ailes étendues, comme prêt à voler, & de ses griffes il tenait un tigre, qui semblait se débattre avec fureur. En approchant de la porte, les Officiers Mexicains, qui accompagnaient le Général, s'avancèrent près de lui, & formerent une double ligne, de manière à ne passer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de jaspe, ils arriverent

à l'appart  
mira la g  
étaient co  
& fort va  
murs étai  
brillante p  
des figure  
mélange d  
n.èrans,  
relief. Les  
ni des che  
grands pla  
avec leque  
tuellement  
rial offrait  
rangs, qui  
premiers M  
de l'anti-ch  
de civilités  
pour se rev  
manteaux &  
ils avaient p  
la Cour M  
senter deva  
on ne prop  
même chang  
Ils furent  
Motézuma

à l'appartement de l'Empereur, dont Cortez admirait la grandeur & les ornemens. Les planchers étaient couverts de nattes d'un travail fort délicat & fort varié. Les tentures de coton, dont les murs étaient revêtus, formaient une tapisserie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs & la beauté des figures. Les lambris étaient composés d'un mélange de cyprès, de cèdre & d'autres bois odorans, avec des feuillages & des festons en relief. Les Mexicains, sans avoir l'usage des clous, ni des chevilles, ne laissaient pas de faire de très-grands plafonds, qui devaient leur solidité à l'art avec lequel toutes les pièces se soutenaient mutuellement. Chaque salon de l'appartement Impérial offrait un grand nombre d'Officiers, de divers rangs, qui exerçaient différentes fonctions. Les premiers Ministres attendaient Cortez à la porte de l'anti-chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités; après quoi, ils prirent un moment, pour se revêtir d'habits simples, au lieu de riches manteaux & de sandales dorées avec lesquelles ils avaient paru d'abord. Mais, quoique l'usage de la Cour Mexicaine ne permit point de se présenter devant l'Empereur avec un habit brillant, on ne proposa point aux Espagnols de faire le même changement à leur parure.

Ils furent introduits avec un grand silence. Motésuma était debout, & revêtu de toutes les

---



---

Cortez.

Cortez. marques de la dignité suprême. Il fit quelques pas pour aller au-devant du Général, & lui mit les mains sur les épaules lorsqu'il se fut baissé pour le saluer. Ensuite, ayant jetté un regard doux & caressant sur les Espagnols du cortège, il s'assit; & l'on donna, par son ordre, des sièges à Cortez & à tous les gens. L'audience fut longue, & prit la forme d'une simple conversation. Motézuma fit diverses questions sur l'histoire, les productions & les usages des pays orientaux. Les explications qu'il demanda, sur plusieurs difficultés, firent connaître qu'il ne se livrait pas légèrement à des témoignages étrangers. Enfin, revenant à la considération que les Mexicains devaient aux descendants de leur premier Roi, il s'applaudit particulièrement de voir accomplir, sous son règne, une prophétie qui s'étoit conservée depuis tant de siècles. Cortez fit tourner adroitement le discours sur la Religion; mais, se bornant à vanter la morale du Christianisme, qui venait naturellement à la suite des éclaircissémens qu'il avait donnés sur les loix de sa Nation, il en prit occasion de se récrier avec beaucoup de force contre les sacrifices du sang humain, & contre le barbare usage de manger la chair des victimes. Ses représentations durent être fort vives, puisqu'à la fin de cette première audience, Motézuma bannit de sa table les plats de chair humaine. Cependant il

n'osa la  
 de se ren  
 qu'il n'y  
 aurels de  
 condamn  
 entendre  
 de son p  
 mis. Il f  
 prendre  
 moins pa  
 Dans l  
 tez eut f  
 ne put jar  
 lequel il  
 étaient bo  
 tiens l'éta  
 les premie  
 gnols la g  
 il voulut,  
 montrer a  
 pria néant  
 trée, tand  
 les Sacrific  
 leurs Dieu  
 pas. La r  
 admis, po  
 fant, deux  
 sôtirent p

n'osa la défendre absolument à ses sujets, & loin de se rendre sur l'article des sacrifices, il soutint qu'il n'y avait pas de cruauté à tuer aux pieds des autels des prisonniers de guerre, qui étaient déjà condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire entendre, ( disent les Historiens ) que sous le nom de son prochain on dût compter jusqu'à ses ennemis. Il faut avouer que s'il ne le lui fit pas comprendre par ses discours, il dut y réussir encore moins par ses exemples.

---

Cortez.

Dans les conversations que l'Aumônier de Cortez eut souvent avec ce Prince, on observa qu'il ne put jamais lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermait toujours, que ses Dieux étaient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'était dans les lieux où il était adoré. Dès les premiers jours, après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un autre sentiment de vanité, leur montrer aussi le plus grand de ses temples. Il les pria néanmoins de s'arrêter peu de temps à l'entrée, tandis qu'il alla consulter un moment, avec les Sacrificateurs, s'il pouvait faire paraître devant leurs Dieux des Etrangers qui ne les adoraient pas. La réponse ayant été qu'ils pouvaient être admis, pourvu qu'ils n'y commissent rien d'offensant, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs s'offrirent pour l'apporter à Cortez avec la prière

**Cortez.**

qu'on lui faisait. Aussi-tôt toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même temps ; & Motézuma prit soin lui-même d'expliquer aux Espagnols ce qu'il y avait de plus saint & de plus mystérieux. Il leur montra les lieux destinés au service du temple, l'usage des vases & des instrumens sacrés. Il leur apprit le nom de chaque idole, & le culte particulier qu'on lui rendait. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas aperçu ; mais il se tourna vers eux d'un air imposant pour arrêter leur indiscretion par ses regards. Cortez ne laissa point de lui dire, avec la confiance d'un Missionnaire, que s'il voulait permettre un moment que la Croix des Chrétiens fût plantée au milieu du temple, il reconnaîtrait bientôt que toutes ces fausses divinités n'en soutiendraient pas la présence. Les Sactificateurs parurent irrités d'une proposition si hardie ; & Morézuma même, embarrassé de sa réponse, lui dit, après avoir paru balancer entre son ressentiment & le desir de se contraindre, que les Espagnols pouvaient accorder, au lieu où ils étaient, l'attention qu'ils devaient du moins à sa personne. Il sortit aussi-tôt ; &, s'arrêtant sous le portique, il leur dit, avec moins d'émotion, qu'ils étaient libres de retourner à leur quartier, tandis qu'il allait demeurer dans le temple, pour demander pardon à ses Dieux de l'excès de sa

patience  
se déter  
à demar  
rables po  
n'empêc  
liberté d  
quartier.

Les p  
arrivée s  
discipline q  
dant à l'i  
sa Religio  
observait  
cains croi  
l'Empereu  
tions. Ce  
dans lesqu  
ce qui ven  
bornes à l  
son exemp  
leurs hôtes  
chaient de  
genoux de  
le quartier  
un temple  
ses fatigues  
provisions  
en Mexica

patience. Après une aventure si délicate, Cortez se détermina, suivant le conseil de ses Aumôniers, à demander au Ciel des conjonctures plus favorables pour traiter l'affaire de la Religion; ce qui n'empêcha point qu'il n'obtint de Motézuma la liberté de changer en Eglise une des salles de son quartier.

Cortez.

Les premiers jours qui suivirent celui de son arrivée s'étaient passés en réjouissances; & la discipline qu'il faisait garder par ses troupes répondant à l'idée qu'il avait donnée des principes de la Religion & des motifs de son ambassade, il observait avec joie, que la vénération des Mexicains croissait pour le nom Espagnol, & que l'Empereur même pourrait revenir de ses prétentions. Ce Prince lui rendait de fréquentes visites, dans lesquelles il ne se lassait point d'admirer tout ce qui venait d'Espagne. Il ne mettait point de bornes à ses présens. Les Nobles s'efforçaient, à son exemple, de s'attirer l'estime & l'amitié de leurs hôtes par des soins & des services qui approchaient de la soumission; & le peuple pliait les genoux devant le moindre soldat Espagnol. Enfin le quartier des Etrangers était respecté comme un temple, & l'armée s'y était déjà rétablie de ses fatigues, dans l'abondance de toutes sortes de provisions; lorsque deux Zampoalans, déguisés en Mexicains, arrivèrent dans la Ville par des

**Cortez.** chemins détournés, & rendirent au Général une lettre du Conseil de Vera-Cruz, qui troubla cette agréable situation.

D'Escalante, Commandant de la nouvelle Colonie, n'avait pensé qu'à fortifier la Place, & à se conserver les Amis que Cortez lui avait laissés. Sa tranquillité ne reçut aucune atteinte des peuples du pays ; mais il fut informé qu'un Général de Morézuma était entré dans la Province avec une armée considérable, pour châtier quelques Alliés des Espagnols, qui s'étaient dispensés de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avaient à la protection de leurs nouveaux Amis. Ce Capitaine Mexicain, nommé Qualpopoca, qui commandait toutes les troupes répandues sur les frontieres de Zampoala, les avait assemblées, dans la seule vue de soutenir les Commissaires Impériaux qui venaient recueillir le tribut ; mais, sous ce prétexte, elles s'étaient emportées aux plus horribles violences. Les Totonagues de la Montagne, dont elles détruisaient les habitations, porterent leurs plaintes à la Colonie Espagnole. D'Escalante tenta les voies de la négociation. Il dépêcha au Général Mexicain deux Zampoalans, qui demeuraient dans Vera-Cruz, pour le prier, en qualité d'Ami, de suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la Cour, parce qu'étant informé depuis peu que

l'Empereur  
paigne d'y  
tante ent  
persuader  
intentions  
Qualpopo  
ne put di  
un corps  
lences des  
quarante E  
popoca vi  
Le comba  
terent une  
coûta la pe  
leurs plus l  
jours après  
nommé d'A  
force extra  
bleffé, à q  
fut enlevé  
titude qu'i  
morts ; cir  
ces peuples  
tirer un gr  
Le Conf  
de tous ces  
victoire mêm  
ter, & lui c

l'Empereur avait permis aux Ambassadeurs d'Espagne d'y passer, pour établir une alliance constante entre les deux Couronnes, il ne pouvait se persuader que ce Prince eût en même temps des intentions contraires à la paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse, & le Conseil Espagnol ne put dissimuler cet outrage. D'Escalante forma un corps de Montagnards, qui fuyaient les violences des Mexicains. Il se mit à leur tête, avec quarante Espagnols & deux pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat fut engagé, & les Espagnols remportèrent une victoire éclatante; mais elle leur coûta la perte de leur Commandant & de sept de leurs plus braves soldats, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Un d'entr'eux, nommé d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, ayant été mortellement blessé, à quelque distance de ses compagnons, fut enlevé par les vaincus avec la même promptitude qu'ils mettaient à retirer leurs propres morts; circonstance particulière aux mœurs de ces peuples, & dont Cortez, dans la suite, fut tirer un grand avantage.

Le Conseil de Vera-Cruz lui rendait compte de tous ces événemens, en reconnaissant que la victoire même laissait des suites fâcheuses à redouter, & lui demandait, avec ses ordres, un suc-

---



---

Cortez.

Cortez,

cesseur pour d'Escalante. Un contre-temps si cruel & si peu attendu, le jeta dans une affliction, qu'il ne put déguiser à ses Officiers. Il les assembla tous; &, n'osant se fier aux premières délibérations, il les pria de prendre quelque temps, comme il leur avoua qu'il en avait besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret, dans la crainte que le Soldat ne prît trop vivement l'alarme; & ses Aumôniers reçurent ordre d'implorer le secours du Ciel par leurs plus ardentés prières. Ensuite, s'étant retiré dans son appartement, il y passa seul le reste du jour & une grande partie de la nuit. On rapporte qu'en s'y promenant, avec beaucoup d'agitation, le hasard lui fit découvrir un endroit, nouvellement maçonné, où l'Empereur avait fait cacher tous les trésors de son Pere; &, qu'étant rempli de soins plus importants, il se contenta de le remarquer, sans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit, il se fit amener secrètement les Américains les plus habiles & les plus affectionnés qu'il eut à sa suite, pour leur demander s'ils n'avaient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'esprit des Mexicains, & s'ils jugeaient que l'estime de cette Nation se soutint pour les Espagnols. Ils répondirent que le

peuple

peuple ne  
qui se fai  
paraissait  
les voyait  
Nobles ét  
& qu'ils r  
aisé de voir  
avait enten  
terrompus.  
prétation f  
lité de rom  
trois des m  
la Ville, c  
apporté à  
que ce Prin  
& la fierté  
à celle d'A  
fut cachée s  
frappé de c  
une preuve  
par son app  
treprise de  
A la poi  
Capitaines,  
Soldats, au  
avait fait d  
une nouvel  
& de tous l

Tome

peuple ne pensait qu'à se réjouir, dans les Fêtes qui se faisaient en faveur des Estrangers, & qu'il paraissait les révérer de bonne-foi, parce qu'il les voyait honorés de l'Empereur; mais que les Nobles étaient devenus rêveurs & mystérieux, & qu'ils tenaient des conférences, dont il était aisé de voir que la cause était déguisée; & qu'on avait entendu, de quelques-uns, des discours interrompus, qui pouvaient recevoir une interprétation sinistre, particulièrement sur la facilité de rompre les ponts des chaussées. Deux ou trois des mêmes Américains avaient appris, dans la Ville, que peu de jours auparavant on avait apporté à Motézuma la tête d'un Espagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la grosseur & la fierté des traits, (détails qui convenaient à celle d'Arguello,) avait recommandé qu'elle fût cachée soigneusement. Cortez fut d'autant plus frappé de ce dernier récit, qu'il y crut trouver une preuve certaine que Motézuma était entré, par son approbation ou par ses ordres, dans l'entreprise de son Général.

A la pointe du jour, il fit appeler tous ses Capitaines, avec quelques-uns des principaux Soldats, auxquels leur mérite ou leur expérience avait fait donner entrée au Conseil. Il leur fit une nouvelle exposition du sujet de l'Assemblée, & de tous les avis qu'il avait reçus. On proposa

Cortez.

diverses ouvertures. Les uns voulaient qu'on demandât un passeport à Motézuma, pour aller au secours de la Colonie. D'autres, à qui cette voie parut dangereuse, témoignèrent plus d'inclination à sortir secrètement de la Ville, avec toutes les richesses qu'on y avait amassées. Le plus grand nombre fut d'avis de demeurer, sans faire connaître qu'on eût appris ce qui s'était passé à Véra-Cruz, & d'attendre l'occasion de se retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propositions, mais ce fut pour les rejeter, après en avoir fait sentir le danger. Il insista sur cette tête d'Arguello, qui ne devait laisser aucun doute que Motézuma ne fût informé de la conduite de son Général, & sur le silence de ce Prince, dont on devait conclure, avec la même certitude, qu'il fallait se défier de ses intentions. Là-dessus, il établit la nécessité de tenter quelque chose de grand, qui fût capable de faire une profonde impression sur l'esprit des Mexicains, & de leur inspirer autant de respect que de crainte. Enfin il proposa, comme le seul parti dans lequel il vit de la sûreté, ou comme le seul du moins dont on put espérer une composition qui convînt à la dignité du nom Espagnol, de se saisir de la personne de l'Empereur, & de le retenir dans le Quartier, en donnant pour prétexte la mort d'Arguello, dont il avait eu con-

naissance,  
avait violé  
déré les d  
en trouva  
résolution;  
tages qu'il  
une peintu  
l'Assemblée  
L'Histoir  
dace de cer  
lement per  
sa réputation  
sans tenter  
pas causer  
l'heure à laq  
l'Empereur.  
prit les arm  
fussent sellés.  
sans bruit &  
occuper, pa  
principales r  
rendit, acco  
Vélasquez de  
une escorte  
pas surpris d  
parce qu'ils a  
comme un c  
reçut sans dé

naissance, & la perfidie avec laquelle son Général avait violé la paix. Il ajouta qu'après avoir considéré les difficultés d'une entreprise si hardie, il en trouvait beaucoup moins que dans toute autre résolution; &, s'attachant à représenter les avantages qu'il croyait attachés au succès, il en fit une peinture si plausible, qu'elle entraîna toute l'Assemblée dans son opinion.

L'Histoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez se voyait également perdu, soit par une retraite qui lui ôtait sa réputation, soit en se maintenant dans son poste, sans tenter quelque action extraordinaire. Pour ne pas causer d'alarme aux Mexicains, il choisit l'heure à laquelle il rendait sa visite ordinaire à l'Empereur. Il donna ordre que toute l'armée prît les armes, dans le quartier, que les chevaux fussent sellés, & que tous ces mouvemens se fissent sans bruit & sans affectation. Ensuite, ayant fait occuper, par quelques brigades, l'entrée des principales rues qui conduisaient au Palais, il s'y rendit, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Vélasquez de Léon, de Lugo & d'Avila, avec une escorte de trente soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avaient pris l'habitude de les porter comme un ornement militaire. Motézuma les reçut sans défiance, & les Officiers se retirèrent

---

Cortez.

Cortez.

dans un autre appartement , suivant l'usage qu'il  
 avait lui-même établi. Les Interpretes s'étant ap-  
 prochés , Cortez prit un air chagrin , & commença  
 son discours par des plaintes. Il peignit vivement  
 l'insolence de Qualpopoca , qui avait attaqué les  
 Espagnols de Véra-Cruz , au mépris de la paix ,  
 & de la protection de l'Empereur , sur laquelle  
 ils devaient se reposer. Il traita comme le plus  
 noir & le plus infâme de tous les crimes , le mas-  
 sacre d'un de ses soldats , qui avait été tué de  
 sang froid par les Mexicains , pour venger appa-  
 remment la honte de leur défaite , & s'échauffant  
 par degrés , il donna des noms encore plus odieux  
 à Qualpopoca & à ses Capitaines , pour avoir osé  
 publier qu'ils avaient commis cet attentat par  
 l'ordre de l'Empereur. Mais il ajouta que , loin  
 d'avoir prêté l'oreille à cette indigne supposition ,  
 il l'avait regardée comme un autre crime , qui  
 blessait l'honneur de Sa Majesté. Motézuma parut  
 interdit , & changeant de couleur , il se hâta de  
 protester que ces ordres n'étaient pas venus de  
 lui. Cortez répondit qu'il en était convaincu ;  
 mais que les soldats Espagnols ne se le persuade-  
 raient pas si facilement , & que les sujets de  
 l'Empire ne cesseraient pas d'en croire le récit  
 du Général , si cette calomnie n'était effacée par  
 un désaveu public ; que , dans cette vue , il venait  
 proposer à Sa Majesté de se rendre sans bruit ,

& comm-  
 tier des  
 avec ses  
 paierait  
 Monarque  
 soupçon  
 honneur ,  
 qu'il lui d  
 Prince de  
 Espagnols  
 & qu'ils  
 s'assurer d  
 vices avec  
 Cortez  
 étrange pr  
 de colere  
 quelques r  
 ployer la  
 de réussir  
 de lui rep  
 donné aux  
 il leur avai  
 & que ses  
 passer quel  
 imputation  
 fier Monar  
 pas même  
 mande , il

& comme de son propre mouvement , au quartier des Espagnols , pour y passer quelque temps avec ses Amis ; qu'une si généreuse confiance n'apaiserait pas seulement le chagrin du puissant Monarque qui les avait envoyés à sa Cour , & le soupçon des soldats , mais qu'elle tournerait à son honneur , en effaçant une tache qui le ternissait ; qu'il lui donnait sa parole , au nom du plus grand Prince de la terre , qu'il serait traité entre les Espagnols , avec tout le respect qui lui était dû , & qu'ils n'avaient pas d'autre dessein , que de s'assurer de sa volonté , pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance & de vénération.

Cortez se tut , & Morézuma , frappé d'une si étrange proposition , demeura comme immobile de colere & de surprise. Ce silence ayant duré quelques momens , Cortez , qui ne voulait employer la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse & la douceur , continua de lui représenter que le logement qu'il avait donné aux Espagnols , était un de ses Palais , où il leur avait fait souvent l'honneur de les visiter , & que ses sujets ne s'étonneraient pas de l'y voir passer quelques jours , sur-tout pour se laver d'une imputation qui faisait tort à sa gloire. Enfin le fier Monarque perdit patience , & ne dissimulant pas même qu'il pénétrait le motif de cette demande , il répondit d'un air assez brusque , qu'un

---

Cortez.

**Cortez.**

Empereur du Mexique n'était pas fait pour la prison, & que, quand il serait capable de s'abaisser jusqu'à ce point, ses sujets ne manqueraient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara que s'il cédait de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avaient pour lui, il s'embarassait fort peu de la résistance de ses sujets, contre lesquels il pourrait employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'il voulait entretenir avec lui, en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-temps. Cortez se flattait toujours de l'emporter, par un mélange de respect & de hauteur. Motézuma, qui commençait à découvrir le péril où il était, se jeta sur diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez. Il voulait donner ses deux fils en Otages. Il répétait avec une vive agitation, qu'on ne devait pas craindre qu'il prit la fuite; & qu'il allât se cacher dans les montagnes. Cortez refusait toutes les offres, l'Empereur ne se rendait point. Cependant il s'était passé trois heures, & les Officiers Espagnols commençaient à s'alarmer d'un si long délai. Vélasquez de Léon dit hautement, dans son impatience, que les discours étaient inutiles, & qu'il fallait s'en saisir, ou le poignarder. Motézuma voulut savoir de

Marina  
Cet hab  
barrasle  
de crair  
Espagne  
s'il réfi  
lution,  
dinaire  
elle n'av  
sentait f  
elle lui  
égards d  
à résiste  
discours  
ment, p  
qu'il éta  
c'était la  
qu'ils p  
pagnols  
Il appel  
leur ord  
ceux qu  
dit que  
certées  
passer q  
Ses Mi  
ordre d  
Il ajout

fait pour la  
de s'abaisser  
neraient pas  
nant un ton  
it de bonne  
de perdre le  
l'embarassait  
s, contre les  
valeur de ses  
it entretenit  
tion. Cette  
e se flattait  
nge de res-  
ui commen-  
it, se jetta  
faire arrêter  
ur les livrer  
donner ses  
ne vive agi-  
qu'il prit la  
montagnes.  
pereur ne se  
passé trois  
mmençient  
ez de Léon  
e, que les  
it s'en faire,  
savoit de

Marina ce qu'on disoit avec tant d'emportement. Cet habile Interprete saisit l'occasion, pour l'embarasser par de nouvelles alarmes; &, feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols, elle lui répondit qu'il étoit en danger, s'il résistait à des gens dont il connoissoit la résolution, & qui étoient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vue que ses intérêts; que s'il consentoit sur-le-champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement, pour déclarer à Cortez qu'il se fiait à lui, qu'il étoit prêt à passer dans son quartier, & que c'étoit la volonté des Dieux du Mexique, puisqu'ils permettoient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes les difficultés. Il appella aussitôt ses Officiers domestiques, pour leur ordonner de préparer sa litte. Il nomma ceux qui devoient l'accompagner, après leur avoir dit que, par des raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le Palais de son Pere. Ses Ministres, qu'il fit appeler aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au peuple. Il ajouta qu'il l'avoit formée volontairement, &

---

Cortez.

Citez.

pour le bien de l'Empire. D'un autre côté ; chargeant un Capitaine de ses Gardes , d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les Chefs de l'armée , il lui remit , pour la sûreté de sa commission , un sceau qu'il portait attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres , il pria Marina de les expliquer aux Espagnols dans la crainte de leur donner de l'ombrage , & de l'exposer à quelque violence.

Il sortit de son Palais , avec une suite assez nombreuse. Les Espagnols étaient autour de sa litière , & le gardaient , sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la Ville que les Etrangers enlevaient l'Empereur , on vit aussi-tôt les rues pleines d'un peuple , qui poussait de grands cris , avec l'apparence d'un soulèvement général. Les uns se jetaient à terre , d'autres témoignaient leur affliction par leurs larmes. L'Empereur prit un air gai & tranquille , qui apaisa ce tumulte , sur-tout lorsqu'ayant fait signe de la main , il eut déclaré que , loin d'être prisonnier , il allait passer librement quelques jours avec les Etrangers , pour se divertir avec eux. En arrivant au quartier des Espagnols , il fit écarter la foule , qui n'avait pas cessé de le suivre ; avec ordre à ses Ministres , de défendre les assemblées tumultueuses , sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux soldats Espagnols , qui

vinrent le  
de respect  
occuper. C  
gardes à t  
Quartier. C  
aucune pré  
demeurere  
pèreur , q  
Seigneurs  
cour , avec  
ter la conf  
nombre ,  
gédiés. Dè  
visite au M  
dience , ave  
jours observ  
maison de  
eût été libr  
aussi conten  
été témoins  
sa main qu  
dans cette v  
nistres le  
dissiper tou  
du moins l  
des Mexica  
persuader q  
conduite de

vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il voulait occuper. On mit, à la vérité, des corps-de-gardes à toutes les avenues; on doubla ceux du Quartier. On plaça des sentinelles dans les rues; aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurèrent ouvertes pour les Officiers de l'Empereur, que l'on connaissait tous, & pour les Seigneurs Mexicains, qui venaient lui faire leur cour, avec cette réserve que, sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettait qu'un certain nombre, à mesure que les autres étaient congédiés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au Monarque, après lui avoir fait demander audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avait toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre; & ce Prince affecta de paraître aussi content, que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens, qu'il se fit apporter dans cette vue, & loin de découvrir à ses Ministres le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexicains. Entre ceux qui ne pouvaient se persuader qu'il fût libre, les uns, condamnant la conduite de Qualpopoca, louerent celle de leur

Cortez.

Cortez.

Souverain , & donnaient le nom de grandeur d'ame à l'effort qu'il avait fait d'engager sa liberté , pour faire connaître son innocence. D'autres étaient persuadés que leurs Dieux , avec lesquels ils lui supposaient une communication familière , lui avaient inspiré ce qu'il y avait de plus convenable à sa gloire. Les plus sages respectaient sa résolution , sans se donner la liberté de l'examiner , d'autant plus qu'il exerçait les fonctions impériales avec la même régularité. Il donnait ses audiences , & tenait son Conseil aux mêmes heures. Les affaires de l'Etat n'étaient pas plus négligées ; & ce qui surprenait les Espagnols mêmes , chaque jour semblait augmenter pour eux sa confiance.

On apportait du Palais Impérial tout ce qui devait être servi sur sa table. Le nombre des plats était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait jamais été , & ceux auxquels il n'avait pas touché , étaient aussi-tôt distribués aux soldats Espagnols. Il connaissait tous les Officiers par leurs noms , & l'on remarqua qu'il avait même étudié la différence de leur génie & de leurs inclinations. La familiarité dans laquelle il vivait avec eux , leur fit croire à la fin , qu'il avait oublié ses ressentimens , ou que les témoignages continuels qu'il recevait de leur respect & de leur affection , l'avaient persuadé qu'ils n'avaient en vue que sa

gloire &  
Cortez au  
avec de p  
Motézum  
pagnols ,  
Officiers  
rement , &  
s'en apper  
de compte  
chaque fo  
que , soit q  
que la dis  
soit qu'il se  
il parvint

On lui a  
promener f  
es de plai  
d'une garde  
Tlascalans ,  
Cependant  
été dépêché  
mena char  
principaux  
sistance , à la  
qu'ils fussent  
qu'il souha  
cacher qu'il  
lui furent ar

de grandeur  
gager sa li-  
cence. D'au-  
lieux, avec  
communication  
il y avait de  
sages res-  
ter la liberté  
exercer les  
régularité. Il  
Conseil aux  
n'étaient pas  
es Espagnols  
menter pour

tout ce qui  
nombre des  
il ne l'avait  
pas touché,  
es Espagnols.  
leurs noms,  
ndié la diffé-  
inations. La  
ec eux, leur  
é ses ressen-  
tinuels qu'il  
r affection,  
vue que sa

gloire & la justice. Il passait les soirs à jouer avec Cortez au Totoloque, espèce de jeu de quilles, avec de petites boules & de petites quilles d'or. Motézuma distribuait son gain aux soldats Espagnols, & Cortez donnait le sien aux petits Officiers Mexicains. Alvarado marquait ordinairement, & favorisait son Général. L'Empereur, qui s'en aperçut fort bien, le raillait agréablement de compter mal, & ne laissait pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Solis assure que, soit qu'il fût naturellement doux & libéral, & que la disgrâce l'eût ramené à son caractère naturel, soit qu'il se fît violence pour plaire aux Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un frere.

On lui accordait quelquefois la liberté d'aller se promener sur le lac, & se réjouir même dans les maisons de plaisance; mais il était toujours accompagné d'une garde Espagnole, & d'un grand nombre de Tlascalans, qui le ramenaient le soir dans sa prison.

Cependant le Capitaine des Gardes, qui avait été dépêché dans la Province des Totonagues, vint avec des hommes armés, & des soldats chargés de chaînes, Qualpopoca & les principaux Officiers. Ils s'étaient rendus sans résistance, à la vue du sceau impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Motézuma, parce qu'il souhaitait que ce Prince les obligeât de déclarer ce qu'ils eussent agi par ses ordres. Ensuite ils furent amenés, & l'Officier qui les conduisait,

Cortez.

Cortez.

lui dit, de la part de l'Empereur, qu'il pouvait tirer d'eux la vérité, & les punir avec toute la rigueur qui convenait à leur crime. Ils confessèrent d'abord qu'ils avaient rompu la paix par une guerre injuste, & qu'ils étaient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur Maître; mais, lorsqu'on leur eût déclaré qu'ils allaient être punis rigoureusement, ils s'accorderent tous à rejeter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement, & les coupables reçurent leur sentence, qui les condamnait à être brûlés vifs devant le Palais Impérial.

On délibéra aussi-tôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer; & dans la crainte que Motézuma ne s'aigrît, & ne voulût soutenir des malheureux, dont tout le crime était réellement d'avoir exécuté ses ordres, Cortez forma un dessein, qui surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions. Mais l'Empereur ayant déjà consenti à se laisser mener en prison, Cortez put en conclure que celui qui pouvait tout souffrir, invitait à tout ofer. Il se fit apporter des fers, tels qu'on les mettait aux Espagnols qui avaient mérité cette punition; il se rendit à l'appartement de l'Empereur, suivi d'un soldat, qui les portait à découvert, de Marina pour lui servir

d'Interprete, c  
taines; il ne f  
& des autres  
ordinairement  
voix, d'un ton  
néral & les au  
à mourir, aprè  
l'en avaient cha  
ne l'avaient con  
indices si viol  
par quelque m  
vérité les Souv  
peines de la ju  
vaient reconnaî  
avait droit sur l  
devaient quelq  
d'un air ferme  
& s'étant retiré  
pondre, il donn  
cune communica  
Un traitemen  
Motézuma dans  
que la force lui  
& pour se plain  
état, comme un  
Quelques-uns de  
sens, accompagn  
sans avoir la har

d'Interprete, & d'un petit nombre de ses Capitaines; il ne se dispensa d'aucune des révérences & des autres marques de respect, qu'il rendait ordinairement à ce Monarque; ensuite élevant la voix, d'un ton fier, il lui déclara que son Général & les autres coupables, étaient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime; qu'ils l'en avaient chargé lui-même, en soutenant qu'ils ne l'avaient commis que par son ordre; que des indices si violens l'obligeaient de se laver, par quelque mortification personnelle; qu'à la vérité les Souverains n'étaient pas soumis aux peines de la justice commune, mais qu'ils devaient reconnaître une justice supérieure, qui avait droit sur leurs Couronnes, & à laquelle ils devaient quelque satisfaction. Alors il commanda, d'un air ferme & absolu, qu'on lui mît les fers, & s'étant retiré, sans lui laisser le tems de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses Ministres.

Un traitement si honteux jetta le malheureux Motézuma dans une si profonde consternation, que la force lui manqua également pour résister & pour se plaindre. Il fut long-tems dans cet état, comme un homme absolument hors de soi. Quelques-uns de ses domestiques qui étaient présents, accompagnaient sa douleur de leurs larmes, sans avoir la hardiesse de parler. Ils se jetaient à

---

Cortez.

Cortez.

ses pieds , pour soutenir le poids de ses chaînes. Ils faisaient passer , entre sa chair & le fer , quelques morceaux d'une étoffe déliée , dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de cette espèce d'égarément , il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience ; mais ces mouvemens s'apaisèrent bientôt , & son malheur lui parut une disposition du Ciel , dont il attendit la fin avec assez de constance. D'un autre côté , les Espagnols pressaient l'exécution des coupables. Ils avaient reçu avis , quelques jours auparavant , que , dans une des Maisons Impériales , nommée *Tlaco Chalco* , il y avait un amas de lances , d'épées , de boucliers , d'arcs & de fleches , qu'ils craignirent de voir quelques jours employés contr'eux. Ils en avaient parlé à Motézuina , & ce Prince leur avait répondu naturellement , que c'était un ancien magasin d'armes , tel que ses prédécesseurs l'avaient toujours eu pour la défense de l'Empire. L'occasion leur parut favorable , pour se délivrer d'un sujet d'alarme. Ils employèrent toutes ces armes à composer le bûcher dans lequel Qualpopoca & ses complices furent brûlés. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la Ville , sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il semblait , dit un Historien , qu'il fût tombé sur les Mexicains un étourdissement , qui

tenait tou  
 reur & d  
 de voir es  
 Etrangers,  
 en questio  
 la soumissi  
 Après l'  
 l'apparteme  
 gai & care  
 des traîtres  
 la réputation  
 cité du cou  
 faire à la  
 quelques ho  
 Quelques re  
 pour les lui  
 guerres vrais  
 pareilles circ  
 jure. Ce Mo  
 apparent de s  
 qu'il ne cessa  
 exprimer sa j  
 sure , le Gén  
 cette politique  
 osité , donna  
 toutes les ga  
 déteution aya  
 dans son Pala

tenait tout-à-la-fois de l'admiration , de la terreur & du respect. Leur surprise était extrême , de voir exercer une juridiction absolue par des Etrangers , & ils n'avaient pas la hardiessé de mettre en question un pouvoir qu'ils voyaient établi par la soumission de leur Souverain.

Cortez.

Après l'exécution , il se hâta de retourner à l'appartement de Motézuma , qu'il salua d'un air gai & caressant. Il lui dit qu'on venait de punir des traîtres , qui avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain , & l'ayant félicité du courage qu'il avait eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel , par le sacrifice de quelques heures de liberté ; il lui fit ôter ses fers. Quelques relations assurent qu'il se mit à genoux pour les lui ôter de ses propres mains ; ce qui n'est gueres vraisemblable : cet excès de respect , dans de pareilles circonstances , serait devenu un excès d'insulte. Ce Monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur , avec des transports si vifs , qu'il ne cessait pas d'embrasser Cortez , & de lui exprimer sa joie. Tandis qu'il s'y livrait sans mesure , le Général Espagnol , par un autre trait de cette politique qu'il savait transformer en générosité , donna ordre en sa présence , qu'on levât toutes les gardes , & lui dit que la cause de sa détention ayant cessé , il était libre de se retirer dans son Palais. Mais il savait que cette offre ne

Cortez. ferait point acceptée. On avait entendu dire à Motézuma , que , jusqu'au départ des Espagnols , il n'était pas de sa dignité de se séparer d'eux , parce qu'il perdrait l'estime de ses sujets , s'ils pouvaient s'imaginer qu'il tint sa liberté d'une main étrangere. C'était Marina , qui lui avait inspiré ce sentiment , par l'ordre même de Cortez , qui n'avait pas cessé d'employer l'adresse , pour le retenir dans sa prison. Cependant quoique ce motif conservât sur lui toute sa force , il eut honte de l'avouer , & prenant un autre prétexte dont il crut se faire un mérite dans l'esprit des Espagnols , il répondit que leur propre intérêt ne lui permettait pas de les quitter , parce que sa Noblesse & son Peuple le presseraient de prendre les armes contre eux.

Dans cet intervalle , Cortez n'oublia aucune des précautions , qui pouvaient établir sa propre sûreté. Ayant \* nommé Sandoval , pour succéder à d'Escalante , dans le Gouvernement de Vera-Cruz , il se fit apporter les mâts , les voiles , la ferrure , & tous les agrêts des navires qu'il avait fait couler à fond. Il ne pouvait oublier ce que les Tlascalans avaient entendu , sur la facilité de rompre les chaudières & les ponts , & son dessein était de faire construire deux brigantins dans Mexico , pour se rendre maître des passages du lac. Il fit agréer cette entreprise à Motézuma ,

sous

sous le p  
la marine  
bois , &  
en peu d  
nouveau  
On s'en f  
chasses , q  
server tou  
il s'inform  
l'Empire ,  
matiere - si  
ment , que  
l'Empereur  
espèce de  
situation de  
Provinces d  
& Cortez ,  
importante  
voyer quel  
faitement le  
acceptée. M  
riches étaien  
côté du Sud  
dans celle  
ne dépendait  
où son nom  
ceux qui fe  
il lui nomm

Tome X.

sous le prétexte de lui donner quelque idée de la marine de l'Europe. Ce Prince lui fournit du bois, & les charpentiers Espagnols acheverent, en peu de temps, un ouvrage qui devint un nouveau sujet d'admiration pour les Mexicains. On s'en servit pour faire des promenades & des chasses, qui donnerent occasion à Cortez d'observer toutes les parties du lac. En même-temps, il s'informait de la grandeur & des limites de l'Empire, & les questions qu'il faisait sur une matiere si délicate, étaient amenées si habilement, que loin d'en concevoir aucun soupçon, l'Empereur lui fit dessiner, par ses Peintres, une espèce de carte, qui représentait l'étendue & la situation de ses Etats. Dans ces explications, les Provinces d'où l'on tirait l'or, furent nommées, & Cortez, qui tendait par mille détours à cette importante connaissance, offrit aussi-tôt d'y envoyer quelques Espagnols, qui entendaient parfaitement le travail des mines. Sa proposition fut acceptée. Motézuma lui apprit alors, que les plus riches étaient dans la Province de Zacatuta, du côté du Sud, à douze journées de Mexico, & dans celle de Chivantla, située au Nord, qui ne dépendait pas à la vérité de son Empire, mais où son nom était assez respecté, pour garantir ceux qui feraient ce voyage sous sa protection. Il lui nomma aussi le pays des Zapotecas, en lui

Cortez.

Cortez.

promettant des guides, qui connoissaient tous ces lieux. Cortez choisit Umbria & Pizarre, pour une commission qui fut briguée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques soldats de leur Nation, & une bonne escorte d'Américains. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cens marcs d'or, & rendit témoignage que les mines du Sud étoient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du Nord.

C'est pendant leur voyage qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les Historiens originaux, comme le plus glorieux exploit de Cortez, & sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes. Elle regarde la Religion, dont on prétend que le zèle transporta Cortez jusqu'à le faire entrer, à force ouverte, dans le principal temple de Mexico, pour y faire célébrer la Messe au milieu des idoles. Ceux qui croient ce récit injurieux pour sa prudence, & qui le traitent de fiction, conviennent du moins que son emportement contre l'idolâtrie alarma les Sacrificateurs. Cacumatzin, Prince de Tezeuco, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols. Il y joignit celui de rendre la liberté à Motézuma, & de soutenir tout-à-la-fois l'honneur de ses Dieux & de son Souverain. Quoique ces motifs ne fussent pas

être qu'il  
faisait a  
de force  
cause un  
tendaient  
haine co  
rête d'un  
Cortez r  
la révolte  
pénétra l  
dans l'illu  
sa liberté  
leurs inté  
courtes po  
conservait  
sans, & la  
secret, les  
matzin fut  
conduit au  
demanda d  
de son do  
son frere.  
Cependant  
cette révol  
le danger d  
sa situation  
un long séj  
lui tomber

Être qu'un voile pour couvrir l'ambition qui le faisait aspirer au trône, il les fit valoir avec tant de force & d'adresse, qu'ayant engagé dans sa cause un grand nombre de Seigneurs, qui n'attendaient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les Etrangers, il se vit bientôt à la tête d'un parti formidable. A cette nouvelle, Cortez résolut d'employer les armes pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais l'Empereur, qui pénétra l'intention réelle de son neveu, & qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entraînaient sur sa liberté, ne mettait plus de différence entre leurs intérêts & les siens, trouva des voies plus courtes pour arrêter les rebelles. L'ascendant qu'il conservait encore sur quelques-uns des plus puissans, & les récompenses qu'il leur fit offrir en secret, les disposerent à trahir leur Chef. Cucumatzin fut arrêté par ses propres complices, & conduit au quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fût bornée à la perte de son domaine, qui fut transporté à Cucuzca, son frere.

Cependant, lorsque le calme eut succédé à cette révolution, l'Empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il était sorti. En réfléchissant sur la situation, il lui parut que les Espagnols faisaient un long séjour dans la Capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre

Cortez.

d'Étrangers en voulussent à la Couronne, il s'apercevait de la diminution de son autorité parmi ses propres sujets, & la guerre qu'il venait d'éteindre pouvait se rallumer. Il sentait la nécessité d'engager Cortez à presser son départ; mais la fierté lui donnait de la répugnance pour une ouverture qui renfermait l'aveu de ses craintes: d'ailleurs l'impression du premier avis de Marina durait encore, & l'alarmait pour la sûreté de sa personne. Ces incertitudes produisirent une résolution que les Historiens trouvent étrange, & qui prouve seulement que, pour lui, le premier des intérêts était d'éloigner les Espagnols. Il prit le parti de marquer une extrême impatience de se lier avec leur Prince, & non-seulement de les charger de richesses, qu'il les presserait de lui porter en son nom, mais de lui rendre, entre leurs mains, un hommage solennel, en qualité de successeur de Quézaicoal & de premier propriétaire de l'Empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, était, en effet, ce qu'il y avait de plus propre à flatter leur avarice & leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait de se voir offrir ce qu'il n'aurait osé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice; mais quelles que pussent être ses vues, sur lesquelles il ne s'était encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages

qu'o  
son  
quer  
d'Esp  
bler  
mens  
Diaz  
rence  
pour  
positio  
renait  
ses Inc  
Motézi  
des M  
des pro  
mier E  
laissée  
taux. E  
contesta  
ces régi  
coal, p  
si arden  
devait r  
ditaire,  
cendu.  
au lieu  
aurait ob  
fession

qu'on lui présentait, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettait à s'expliquer, après l'arrivée des ordres qu'il attendait d'Espagne. Motézuma ne différa point à faire assembler les Caciques. Ils se rendirent dans l'appartement qu'il occupait au quartier des Espagnols. Diaz assure qu'il eut avec eux une longue conférence, à laquelle Cortez ne fut point appelé, pour les disposer apparemment à goûter ses propositions. Mais, dans une autre assemblée, où il tenait la première place après l'Empereur, avec ses Interpretes & quelques-uns de ses Capitaines, Motézuma fit une courte exposition de l'origine des Mexicains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux exploits de Quézalcoal, leur premier Empereur, & de la prophétie qu'il leur avait laissée en partant pour la conquête des pays Orientaux. Ensuite ayant établi, comme un principe incontestable, que le Roi d'Espagne, Souverain de ces régions, était le légitime successeur de Quézalcoal, promis tant de fois par les Oracles, & désiré si ardemment de toute la Nation, il conclut qu'on devait reconnaître dans ce Prince un droit héréditaire, qui appartenait au sang dont il était descendu. Il ajouta que, s'il était venu en personne, au lieu d'envoyer ses Ambassadeurs, la justice aurait obligé les Mexicains de le mettre en possession de l'Empire; & que lui-même, qu'ils

Cortez.

Cortez.

reconnaissaient pour leur Souverain, il aurait remis sa couronne à ses pieds, pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main ; mais que la même raison l'obligeait de lui en faire hommage dans la personne de ceux qui le représentaient, & de joindre à cette déclaration la plus riche partie de ses trésors ; & qu'il souhaitait que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour se faire un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier Maître.

La résolution de Motézuima paraîtrait incroyable, après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance, & plus encore, après les premières idées qu'on a données de son caractère, si l'on ne pouvait pas présumer raisonnablement que, promettant tout pour se délivrer de ses tyrans, il se proposait, après leur départ, de prendre des mesures pour s'affranchir de leur joug. Quoi qu'il en soit, on peut croire qu'au milieu de tant d'humiliations, l'orgueil d'un despote souffrait une mortelle violence. En prononçant le terme d'hommage, il s'arrêta quelques momens, & ne put retenir ses larmes. Cortez voyant que la douleur du Souverain faisait impression sur les Caciques, se hâta de les rassurer, en leur déclarant que l'intention du Roi, son maître, n'était pas d'introduire une nouvelle forme de gouvernement dans l'Empire,

& qu'il  
droits e  
reste il  
par tant  
de long  
Mais il  
venait de  
convenir  
autre ex  
même av  
dire, au  
hommes,  
Empire,  
pas même

Cette f  
cipal titre  
du Mexique  
malités qu  
d'acte nat  
fit remettre  
prêts. C'é  
sement trav  
& de poiss  
cieuses, sur  
les Mexica  
leur des én  
diamans ; d  
& des tapis

& qu'il ne demandait que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses descendans ; mais qu'au reste il était si éloigné du Mexique, & partagé par tant d'autres soins, qu'on ne verrait peut être de long-temps l'effet des anciennes prédictions. Mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venait de se faire en faveur des Espagnols. Il faut convenir qu'on n'a point vu dans l'histoire un autre exemple d'un Aventurier, qui, sans être même avoué par son Souverain, jette, pour ainsi dire, au milieu d'un grand Empire avec cinq cens hommes, se voit offrir, par le Maître de cet Empire, un hommage & un tribut qu'il n'avait pas même demandé.

Cette fameuse cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Espagne, pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvaient lui faire mériter le nom d'acte national. Peu de jours après, Motézuma fit remettre à Cortez les riches présens qu'il tenait prêts. C'étaient quantité d'ouvrages d'or, curieusement travaillés, des figures d'animaux, d'oiseaux & de poissons du même métal ; des pierres précieuses, sur-tout un grand nombre de celles que les Mexicains nommaient chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qui leur tenaient lieu de diamans ; de fines étoffes de coton ; des tableaux, & des tapisseries tissues des plus belles plumes.

Cortez.

du monde ; enfin tout l'or qui se trouvait en masse dans la fonderie Impériale. Les Caciques ayant apporté leur contribution de toutes les Provinces, cet amas de richesses monta bientôt, en or seulement, à plus de six cens mille marcs, que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du Roi d'Espagne. Il se crut en droit de prendre aussi les sommes pour lesquelles il se trouvait engagé dans l'Isle de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à Vera-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts, il était difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes, entre des gens dont l'avarice était égale, & qui ne se rendaient point justice sur l'inégalité du mérite & des droits ; mais Cortez, avec un désintéressement digne de sa grandeur d'ame, fournit de son propre fond ce qui manquait à la satisfaction de ceux qui se croyaient maltraités.

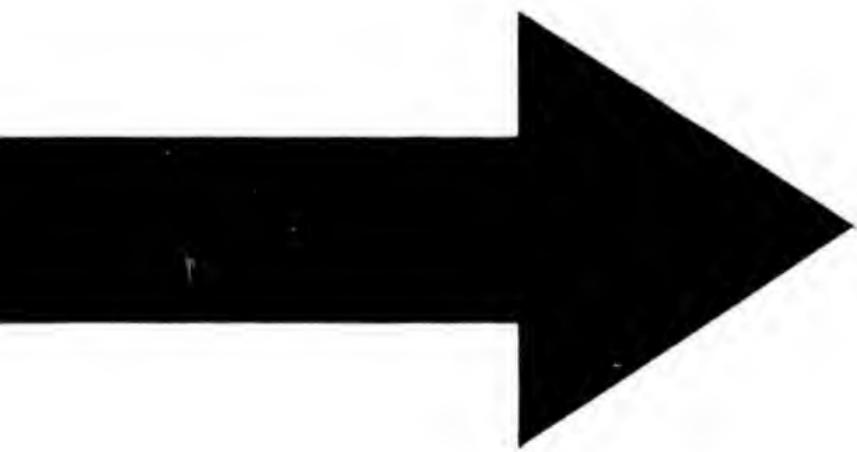
Motézuma n'eut pas plutôt rempli ses engagements, qu'il fit appeller le Général Espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre était un soldat de Cortez, que ce Prince avait pris en affection, parce qu'il parlait déjà facilement la langue Mexicaine, & qui avait remarqué, pendant la nuit précédente, que plusieurs Seigneurs & quelques Prêtres

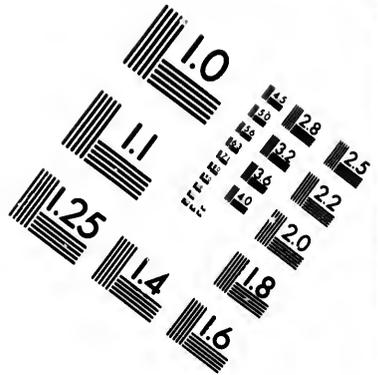
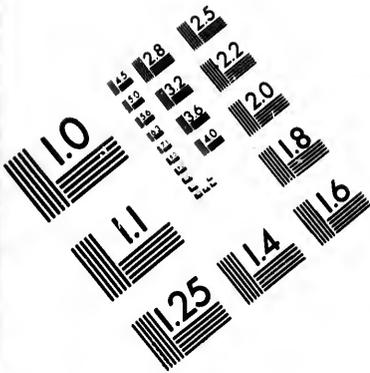
Y'étaient in  
Impérial. C  
à la suite d  
mystere, s  
braves sol  
visage de l  
avait jamai  
terent lors  
conduire d  
Prince l'ay  
déclara qu'  
lui restait r  
ses dépêche  
son séjour a  
se persuade  
vrit pas des  
cation, qui  
pagnée d'un  
Cortez, qu  
Capitaines d  
& de les te  
dant, ayant  
un visage pl  
reur, qu'il  
patrie, & q  
préparatifs ;  
perdu ses va

s'étaient introduits secrètement dans l'appartement Impérial. Cortez, alarmé d'un message qui venait à la suite d'une conférence dont on lui avait fait mystère, se fit accompagner de douze de ses plus braves soldats. Il fut surpris de trouver, sur le visage de l'Empereur, un air de sévérité qu'il n'y avait jamais vu pour lui. Ses soupçons augmentèrent lorsqu'il se vit prendre par la main & conduire dans une chambre intérieure, le Prince l'ayant prié gravement de l'écouter, lui déclara qu'il était temps de partir, puisqu'il ne lui restait rien à demander, après avoir reçu toutes ses dépêches; que les motifs ou les prétextes de son séjour ayant cessé, les Mexicains ne pourraient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrirait pas des vues dangereuses. Cette courte explication, qui paraissait préméditée, & même accompagnée d'un air de menace, alarma si vivement Cortez, qu'il ordonna secrètement à un de ses Capitaines de faire prendre les armes aux soldats, & de les tenir prêts à défendre leur vie. Cependant, ayant rappelé toute sa modération, il prit un visage plus tranquille pour répondre à l'Empereur, qu'il pensait lui-même à retourner dans sa patrie, & qu'il avait déjà fait une partie de ses préparatifs; mais qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu ses vaisseaux, & qu'il demandait du temps

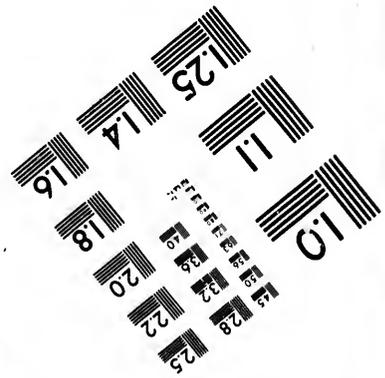
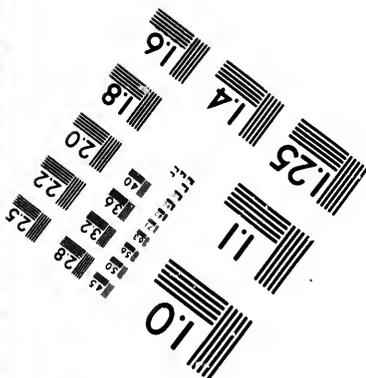
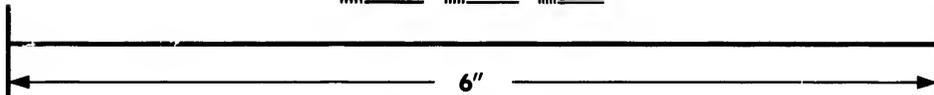
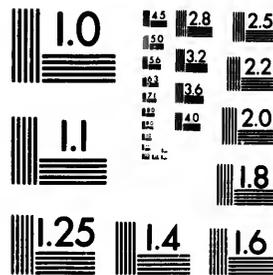
Cortez.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



Cortez. & de l'assistance pour construire une nouvelle flotte.

On prétend que l'Empereur avait déjà cinquante mille hommes armés, & qu'il était déterminé à employer la force. Mais, comme il ne voulait rompre qu'à l'extrémité, sa joie fut si vive de voir le Général disposé à le satisfaire, que l'ayant embrassé avec transport, il lui protesta que son intention n'était point de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir ce qui était nécessaire à leur voyage, & qu'il allait donner des ordres pour la construction des vaisseaux. Il ajouta dans cette effusion de cœur, avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs, qu'il lui suffisait, pour obéir à ses Dieux & pour appaiser les plaintes de ses sujets, d'avoir déclaré qu'il faisait attention à leurs demandes. Ce langage fit juger combien la Religion entrait dans sa politique. Cortez, informé en effet que les Sacrificateurs avaient demandé son départ au nom des idoles, avec d'horribles menaces, prit le parti d'appaiser l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission. Les ordres furent donnés pour rassembler des ouvriers sur la côte, & le départ des Espagnols fut publié. Motézuma nomma les Bourgs qui devaient contribuer au travail, & les lieux où les bois devaient être coupés; Cortez fit partir aussi ses charpentiers

avec ce q  
ne s'entre  
il paraissai  
ment. Ma  
conduite  
trerepms.  
forcé de s  
tenir, à q  
& d'y fai  
de braver  
lait gagne  
réjo, qu'i  
espérait d  
ou du moi  
autoriser f  
par la vio  
dans la C  
s'arrêter à  
fications d  
de ses All  
allez long  
nouvelles  
Pendant  
Morézuma  
avait vu p  
étrangers;  
flotte, par  
aux Mexic

e nouvelles

déjà cin-  
 était déter-  
 e il ne vou-  
 fut si vive  
 faire, que  
 protesta que  
 er le départ  
 était néces-  
 donner des  
 ux. Il ajouta  
 imprudence  
 ffisait, pour  
 plaintes de  
 attention à  
 combien la  
 ez, informé  
 nt demandé  
 d'horribles  
 e par toutes  
 mission. Les  
 des ouvriers  
 s fut publié.  
 vaient con-  
 ois devaient  
 charpentiers

avec ce qui lui restait de cordages & de fer. Il ne s'entretint, en public, que de l'ouvrage auquel il paraissait donner tous ses soins dans l'éloignement. Mais il avait chargé ceux qui en avaient la conduite de faire naître des obstacles & des contretemps. En un mot son but, sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses Officiers, était de se maintenir, à quelque prix que ce fût, dans cette Cour, & d'y faire un établissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il voulait gagner du temps, jusqu'au retour de Montéjo, qu'il avait envoyé en Espagne, & qu'il espérait de voir revenir, avec un puissant secours, ou du moins avec des ordres de l'Empereur pour autoriser son entreprise; & s'il se trouvait réduit par la violence à quitter le poste qu'il occupait dans la Capitale, il se promettait du moins de s'arrêter à Vera-Cruz, où se couvrant des fortifications de cette Place, & s'appuyant du secours de ses Alliés, il se croyait capable de faire tête assez long-temps aux Mexicains pour attendre des nouvelles d'Espagne.

Pendant qu'il rapportait tout à ce grand projet, Morézuma fut averti, par ses Couriers, qu'on avait vu paraître, sur la côte, dix-huit navires étrangers; & la description qu'il reçut de cette flotte, par les portraits qui tenaient lieu d'écriture aux Mexicains, ne lui laissant aucun doute qu'elle

---

Cortez,

Cortez.

ne fût Espagnole, il fit appeller aussi-tôt le Général pour lui déclarer, en lui montrant ses peintures, que les préparatifs qu'on faisait pour son départ, devenaient inutiles, lorsqu'il pouvait s'embarquer sur des vaisseaux de sa Nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement. Quoiqu'il ne comprit rien aux caractères qui leur servaient d'explication, il crut reconnaître l'habitation Espagnole, & la fabrique des vaisseaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un transport de joie, proportionné à la faveur qu'il recevait du ciel, en voyant arriver une flotte si puissante, qu'il ne pouvait prendre que pour le secours qu'il attendait sous les ordres de Montéjo. Mais, dissimulant sa satisfaction, il se contenta de répondre, qu'il ne tarderait point à partir, si ces vaisseaux retournaient bientôt en Espagne; & sans être plus surpris que l'Empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connaissait l'extrême diligence de ses Couriers, il ajouta que les Espagnols, qu'il avait laissés à Zampoala, ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nouvelles, on apprendrait d'eux, avec plus de certitude, la route de cette flotte, & l'on verrait s'il était nécessaire de continuer les préparatifs. Montézuma parut goûter cette réponse, & reprit toute sa confiance pour les Espagnols.

Il était vrai qu'une flotte s'était approchée des

côtes du Mexique  
 que ce fût  
 La liaison  
 le Voyage  
 avait envo  
 Véra-Cruz  
 avec l'ord  
 canal de B  
 Leur navi  
 exposés au  
 dont aucun  
 ne habita  
 voir à la h  
 poser à son  
 y prendr  
 tant fort  
 Diégo de V  
 peu import  
 Général. Ce  
 son vaisseau  
 mais encore  
 confiée. Vé  
 veillé, n'a  
 sions sur to  
 es événeme  
 quel que nav  
 compte de s  
 ceux qui g

LE Général Cortez, à la tête de ses troupes du Mexique; mais il s'en fallait de beaucoup que ce fût un bonheur ni un secours pour Cortez. La liaison des événemens oblige de reprendre ici le Voyage de Montéjo & de Porto-Carréro, qu'il avait envoyés en Espagne. Ils étaient partis de Vera-Cruz, le 16 de Juillet de l'année précédente, avec l'ordre précis de prendre leur route par le canal de Bahama, sans toucher à l'Isle de Cuba. Leur navigation fut heureuse; mais ils s'étaient exposés au dernier danger, par une imprudence dont aucun Historien ne les excuse. Montéjo avait une habitation dans l'Isle de Cuba: il ne put se tenir à la hauteur du Cap Saint-Antoine, sans proposer à son Collègue d'y relâcher, sous prétexte d'y prendre quelques rafraîchissemens. Ce lieu étant fort éloigné de la ville de San-Yago, où Diego de Vélasquez faisait sa résidence, il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du Général. Cependant c'était risquer non-seulement son vaisseau, & le riche présent qu'il avait à bord, mais encore toute la négociation qui lui avait été confiée. Vélasquez, que la jalousie tenait fort éveillé, n'avait pas manqué de répandre des espions sur toute la côte, pour être averti de tous les événemens. Il craignait que Cortez n'envoyât quelque navire à Saint-Domingue, pour y rendre compte de sa découverte, & demander du secours à ceux qui gouvernaient cette Isle. Ses espions lui

Cortez.

Cortez.

ayant appris l'arrivée de Montéjo, il dépêcha deux vaisseaux bien armés, avec ordre de se saisir de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt que Montéjo eût besoin de toute l'habileté du Pilote Alaminos, pour échapper d'un péril qui lui au hasard la conquête de la nouvelle Espagne.

Le reste de la navigation fut heureux jusqu'à Séville, où il arriva dans le cours du mois d'Octobre de la même année. Mais il y trouva les conjonctures peu favorables à ses prétentions. Diégo de Vélasquez avait encore, dans cette Ville les mêmes Envoyés qui avaient obtenu pour lui l'Office d'Adelantade, & qui attendaient un embarquement pour retourner à Cuba. Surpris de voir paraître un vaisseau de Cortez, ils employèrent tout le crédit qu'une longue négociation leur avait fait acquérir auprès des Ministres, pour faire valoir leurs plaintes à la *Contratacion*, non qu'on avait déjà donné au Tribunal des Indes *Benoit Martin*, Aumônier de Vélasquez, représenta vivement que le navire, & sa charge, appartenaient au Gouverneur de Cuba, son Maître comme le premier fruit d'une conquête qui lui était attribuée par ses commissions; que Fernand Cortez, étant entré furtivement, & sans autorité dans les Provinces de la Terre-Ferme, avec un flotté équipée aux frais de Vélasquez, Montéjo & Porto-Carréro, qui avaient l'audace de se présenter e  
 rement  
 leur vais  
 titres sur  
 Vélasque  
 que les r  
 tées. On  
 néanmoins  
 appeller à  
 Ce Prin  
 Capitaine  
 chemin de  
 veille du  
 Corogne,  
 convoqués  
 affaire de  
 dans l'agit  
 de la mar  
 prendre co  
 la tenue d  
 elle, pour  
 trait appelle  
 de l'attend  
 cette Princ  
 le temps à  
 Outre la sa  
 tieuses nou  
 de joie que

il dépêcha  
de se saisir  
et si prompt  
habileté du  
véril qui ni  
Espagne.  
eux jusqu'  
u mois d'Oc  
y trouva le  
prétentions  
s cette Ville  
enu pour lu  
aient un em  
a. Surpris d  
ez, ils em  
ne négociatio  
inistres, pou  
atacion, nou  
al des Indes  
squez, repr  
à charge, ap  
, son Maître  
quête qui lu  
que Fernan  
sans autorité  
me, avec un  
ez, Monté  
ace de se pr

lenter en son nom, méritaient d'être punis sévé-  
rement, ou du moins qu'on devait se saisir de  
leur vaisseau jusqu'à ce qu'ils eussent produit les  
titres sur lesquels ils fondaient leur commission.  
Vélasquez s'était fait tant d'Amis par ses présens,  
que les représentations de ses agens furent écou-  
tées. On saisit le navire & ses effets, en laissant  
néanmoins, aux Envoyés de Cortez, la liberté d'en  
appeller à l'Empereur.

Cortez

Ce Prince étant alors à Barcelone, les deux  
Capitaines & le Pilote se hâtèrent de prendre le  
chemin de cette Ville; mais ils y arrivèrent la  
veille du départ de la Cour, qui se rendait à la  
Corogne, où les Etats de Castille avaient été  
convoqués. Ils jugerent, avec prudence, qu'une  
affaire de si grand poids ne devait pas être traitée  
dans l'agitation d'un voyage, & s'étant informés  
de la marche de l'Empereur, qui devait aller  
prendre congé de la Reine Jeanne sa mere, après  
la tenue des Etats, & passer quelque temps avec  
elle, pour se rendre ensuite en Allemagne, où il  
était appelé par les cris de l'Empire, ils résolurent  
de l'attendre à Tordefillas, séjour ordinaire de  
cette Princesse. Dans l'intervalle, ils employèrent  
le temps à visiter Martin Cortez, pere de Fernand.  
Outre la satisfaction de le consoler par de glo-  
rieuses nouvelles, qui devaient lui causer autant  
de joie que d'admiration, ils avaient conçu que

**Cortez.** s'ils pouvaient l'engager à se rendre à la Cour avec eux, la présence de ce vénérable Vieillard donnerait beaucoup de force aux demandes de son Fils. En effet, l'ayant déterminé à les accompagner, ils ne trouverent que de la faveur dans leur première audience. Un heureux incident servit encore à lever les difficultés. Les Officiers de la Contratacion n'ayant osé comprendre, dans leur faisie, le présent qui était destiné à l'Empereur, il arriva précisément à Tordefillas, dans le temps que les Envoyés de Cortez avaient choisi pour s'y présenter. Cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaisir, que toutes les merveilles, qu'ils avaient à raconter, étaient soutenues par des témoignages présents. Ces bijoux d'or aussi précieux par l'industrie de leur travail que par leur matière, ces curieux ouvrages de plume & de coton, ces Captifs Américains, qui applaudissaient eux-mêmes aux grandes actions de leurs Conquérans, passerent pour autant de preuves qui donnaient de l'autorité à des relations incroyables.

Aussi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avait eue pour les premières découvertes des Colombes. L'Empereur, après avoir fait rendre à Dieu des graces solennelles, pour la gloire qui était réservée à son regne, eut diverses conférences avec les deux Capitaines & le Pilote; & vraisemblablement il aurait décidé en leur

leur fave  
plus pres  
hâter son  
voyée au  
été nomm  
de favori  
mais de  
les préte  
Conseil de  
dors Evê  
long-temps  
moins pré  
claré pour  
ouverteme  
on crime  
euses pou  
que la con  
alquez, &  
injustice; n  
il prétendi  
aux intenti  
mençé par  
bienfaiteur  
trées éloig  
désordres  
testa de t  
sentait à son

leur faveur, s'il ne lui était survenu des affaires plus pressantes, qui le mirent dans la nécessité de hâter son départ. La Requête de Cortez fut renvoyée au Cardinal Adrien, & au Conseil qui avait été nommé pour l'assister, avec ordre, à la vérité, de favoriser la conquête de la Nouvelle-Espagne; mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Vélasquez. Le Président du Conseil des Indes était toujours ce même Fonseca, alors Evêque de Burgos, qui, après avoir été si long-temps l'ennemi des Colomb, ne s'était pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le Gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'Expédition du Mexique, comme un crime dont les conséquences étaient dangereuses pour l'Espagne. Non-seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenait à Vélasquez, & qu'elle ne pouvait lui être ôtée sans injustice; mais, insistant sur le caractère de Cortez, il prétendit qu'on ne pouvait prendre de confiance aux intentions d'un Avânturier, qui avait commencé par une révolte scandaleuse contre son bienfaiteur & son maître, & que, dans des contrées éloignées, on ne devait attendre que des défords d'une si mauvaise source. Il prophétisa de tous les malheurs que l'avenir présentait à son imagination. Enfin ses remontrances

Cortez.

ébranlerent le Cardinal & les Ministres de Conseil, jusqu'à leur faire prendre le parti de remettre la décision au retour de l'Empereur. L'unique grace qu'ils accorderent, pendant ce délai, à Martin Cortez & aux Envoyés fut une médiocre provision sur les effets saisis pour fournir à leur subsistance en Espagne. Ainsi, il était de la destinée de tous ceux qui découvrirent le Nouveau Monde d'être traversés par leur Gouvernement & leurs Concitoyens, & de voir punir leurs succès comme on aurait dû punir leurs crimes.

D'un autre côté, l'Aumônier de Vélasquez ayant saisi la première occasion pour informer son Maître de l'arrivée du vaisseau de Cortez & de l'accueil que ses Envoyés avaient reçu à la Cour, cette nouvelle, jointe au titre d'exploit de découverte dont le Gouverneur de Cuba voyait honoré, réveilla si vivement sa colère & ses prétentions, qu'il résolut d'équiper une puissante flotte, pour ruiner Cortez & tous ses partisans. L'intérêt qu'il y fit prendre à tous ses vassaux, en partageant d'avance avec eux les trésors qu'il devait tirer des régions conquises, le rendit capable d'assembler, en peu de temps, huit cens hommes d'Infanterie Espagnole, quatre vingt cavaliers, & six ou douze pièces d'

illerie  
vives  
pour  
Narvaè  
& for  
opinion  
donna  
lui-mê  
velle-  
particul

Les  
dience  
truits d  
dant sur  
de faire  
heurs-q  
concurr  
querelle  
Justice.  
qui fut  
Cuba co  
de sept  
Ses rem  
sur le C  
par sa n  
connaître  
il produ

illerie , avec une abondante provision de ~~vivres~~ Cortez.  
 vivres , d'armes & de munitions. Il nomma ,  
 pour commander cette armée , Pamphile de  
 Narvaçz , né à Valladolid , homme de mérite  
 & fort considéré , mais trop attaché à ses  
 opinions , qu'il soutenait avec dureté. Il lui  
 donna la qualité de son Lieutenant ; en prenant  
 lui-même celle de Gouverneur de la Nou-  
 velle-Espagne , & l'ordre secret de s'attacher  
 particulièrement à se saisir de Cortez.

Les Hiéronimites , qui présidaient encore à l'Au-  
 dience Royale de Saint-Domingue , furent in-  
 truits de ces préparatifs , & leur autorité s'étend-  
 ant sur toutes les autres Isles , ils se crurent obligés  
 de faire représenter à Diégo de Vélasquez , les mal-  
 heurs qui pouvaient résulter d'une si dangereuse  
 concurrence , & de l'exhorter à soumettre ses  
 querelles & ses prétentions aux Tribunaux de la  
 Justice. Le Licencié Luc Vélasquez d'Aillon ,  
 qui fut chargé de cet ordre , trouva la flotte de  
 Cuba composée d'onze navires de haut bord &  
 de sept brigantins , & prête à mettre à la voile.  
 Ses remontrances n'ayant fait aucune impression  
 sur le Gouverneur , qui se croyait trop relevé  
 par sa nouvelle qualité d'Adelantade , pour re-  
 connaître des Supérieurs dans son Gouvernement ,  
 il produisit ses ordres ; mais ils n'eurent pas plus

---



---

 Cortez.

de pouvoir, & cet esprit violent se précipita ainſi dans la même défobéiffance, dont il faisoit un crime à Cortez. D'Aillon le voyant obſtiné dans ſon entrepriſe, témoigna quelque deſir de voir un pays auſſi renommé que le Mexique, & demanda la permiſſion de faire ce voyage, par un ſimple motif de curioſité. On doute ſi ſa réſolution venoit de lui, ou de ſes inſtructions; mais elle fut approuvée de toute l'armée, qui la crut capable d'arrêter les ſuites d'une rupture éclatante entre les deux partis, & Vélaſquez même, ne ſ'y oppoſa point, quoique ſon ſeul motif fût d'empêcher qu'on n'appriſt trop tôt à Saint-Domingue le refus qu'il avoit fait d'obéir. André Duero, ſon Secrétaire, le même qui avoit contribué anciennement à la fortune de Cortez, ſ'embarqua ſur la même flotte, dans le deſſein apparemment de faire auſſi l'office de Médiateur.

La flotte mit à la voile, & eut un vent favorable. C'étoit elle dont les couriers Mexicains avoient déjà porté la deſcription à Motézuma, & que Cortez, dans la flatteuſe opinion qu'il avoit de ſa fortune, prenoit pour un ſecours que Montéjo lui amenoit d'Eſpagne. Elle jeta l'ancre dans le port d'Ulua, & Narvaéz mit quelques ſoldats à terre, pour prendre langue, & recon-

naître le  
qui s'éta  
nerent  
cacher c  
Colonie  
dépens d  
avec San  
d'entrer  
de Vélaſ  
ſon armé  
cette nég  
vait, nor  
d'eſprit,  
à ſa pro  
ſuivre, av  
témoins.  
Sandov  
être aver  
fut inform  
pas diffic  
Guevara  
ayant exp  
il ajouta  
l'ouvrage  
Cuba, &  
qui ne po  
été entrep

ipita ainſi  
 faiſait un  
 ſtinié dans  
 r de voir  
 e , & de-  
 e , par un  
 ſi ſa réſo-  
 ions; mais  
 qui la crut  
 pture écla-  
 ez même ,  
 motif fût  
 Saint-Do-  
 éir. André  
 avait con-  
 e Cortez ,  
 dans le  
 fice de Mé-

vent favo-  
 Mexicains  
 tézuma , &  
 qu'il avait  
 ecours que  
 etta l'ancre  
 t quelques  
 & recon-

maître le pays. Ils rencontrèrent deux Eſpagnols qui s'étaient écartés de Véra-Cruz , & qu'ils amenèrent à bord. Ces deux hommes n'ayant pu cacher ce qui ſe faiſait au Mexique & dans la Colonie, Narvaez, qu'ils flatterent peut-être aux dépens de Cortez, ſe promit de traiter facilement avec Sandoval, Gouverneur de Véra-Cruz, & d'entrer dans la Ville, ſoit pour la garder au nom de Vélaſquez, ſoit pour la raſer, en joignant à ſon armée les ſoldats de la garniſon. Il commit cette négociation à un Eccléſiaſtique qui le ſuivait, nommé Jean Ruitz de *Guevara*, homme d'eſprit, mais plus emporté qu'il ne convenait à ſa profeſſion. Un Notaire eut ordre de le ſuivre, avec trois ſoldats, qui devaient ſervir de témoins.

Sandoval, qui avait doublé les ſentinelles, pour être averti de tous les mouvemens de la flotte fut informé de l'approche des Envoyés, & ne fit pas difficulté de leur faire ouvrir les portes. *Guevara* lui remit ſa lettre de créance, & lui ayant expoſé les forces que Narvaéz conduiſait, il ajouta qu'elles venaient tirer ſatisfaction de l'outrage que Cortez avait fait au Gouverneur de Cuba, & ſe mettre en poſſeſſion d'une conquête qui ne pouvait appartenir qu'à lui, après avoir été entrepriſe à ſes frais, & par ſes ordres;

Cortez.

Sandoval répondit avec une émotion qu'il eut peine à cacher , que Cortez & ses compagnons étaient fidèles sujets du Roi , & que , dans l'état où ils avaient mis la conquête du Mexique , ils devaient espérer , pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne , que Narvaëz s'unirait à eux pour terminer une si belle entreprise ; mais que , s'il tentait quelque violence contre Cortez , il pouvait compter qu'ils perdraient tous la vie pour la défense de leur Chef , & pour la conservation de ses droits. Guevara , ne suivant que l'impétuosité de son humeur , s'emporta jusqu'aux injures. Il donna le nom de traître à Cortez , & ceux qui le reconnaissaient pour Chef , ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcèrent envain de l'appaiser , en lui représentant ce qu'exigeait la bienséance de son caractère , & lui faire comprendre du moins à quoi il avait obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives ; mais voyant que , sans changer de style , il ordonnait à son Notaire de signifier les ordres dont il était chargé , pour faire connaître à tous les Espagnols qu'ils étaient obligés , sous peine de la vie , d'obéir à Narvaëz , il jura qu'il ferait pendre sur-le-champ , celui qui aurait la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même ; & , dans le mouvement de cette première chaleur , il fit

arrêter le  
 sil les re  
 ils pourr  
 il prit le  
 Des Ind  
 mirent da  
 andas , &  
 de quelq  
 de Solis.  
 courrier ,  
 la condu  
 s'étant a  
 se fortifi  
 & par to  
 prudence.  
 Penda  
 à Cortez  
 lui donne  
 n'avait en  
 par le co  
 Narvaëz  
 sa commi  
 poala , a  
 Il ne  
 d'aller co  
 gales , do  
 partie à

arrêter les Envoyés. Ensuite, faisant réflexion que  
 s'il les renvoyait à Narvaëz, après cet outrage,  
 ils pourraient lui communiquer leur ressentiment,  
 il prit le parti de les faire transporter à Mexico.  
 Des Indiens, qui furent appellés aussi-tôt, les  
 mirent dans une espèce de litiere, qu'ils nomment  
*andas*, & les porterent sur leurs épaules, escortés  
 de quelques soldats, sous la conduite de Pierre  
 de Solis. Sandoval informa le Général, par un  
 coutier, de l'arrivée de ses ennemis, & de  
 la conduite qu'il avait tenue. Après quoi,  
 s'étant assuré de la fidélité de ses soldats, il  
 se fortifia par le secours des Américains alliés;  
 & par toutes les ressources du courage & de la  
 prudence.

Cortez.

Pendant que la fortune préparait ces obstacles  
 à Cortez, divers avis, qu'il reçut par intervalles,  
 lui donnerent des lumieres certaines sur ce qui  
 n'avait encore excité que ses soupçons. Il apprit  
 par le courier de Sandoval, non-seulement que  
 Narvaëz avait débarqué ses troupes, & déclaré  
 sa commission, mais qu'il s'avançait droit à Zam-  
 poala, avec son armée.

Il ne pouvait entreprendre, sans témérité,  
 d'aller combattre Narvaëz avec des forces iné-  
 gales, dont il était même obligé de laisser une  
 partie à Mexico, pour maintenir le Quartier;

---



---

 Cortez.

pour garder les trésors qu'il avait acquis, & pour conserver cette espèce de garde, que Motézuma souffrait encore. La prudence ne lui défendait pas moins d'attendre l'ennemi dans Mexico, au hasard de remuer l'humeur séditieuse des habitans, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentait point d'éloignement pour traiter avec Narvaéz, & pour joindre leurs intérêts & leurs forces ; mais ce parti, qui lui semblait le plus raisonnable, était aussi le plus difficile. Il connaissait la rudesse & la fierté de cet Officier. Enfin la nécessité de s'expliquer avec Motézuma, & de donner une couleur honorable à ses démarches, quelque parti qu'il pût embrasser, était un autre sujet d'embarras, & d'autant plus pressant, que ce Prince, alarmé lui-même des nouvelles qu'il recevait de jour en jour, attendait de lui des éclaircissemens, & paraissait étonné de son silence. Il commença par le délivrer de cette inquiétude, en lui disant, avec une feinte assurance, que les Espagnols de la flotte étaient des sujets de son Roi, & de nouveaux Ambassadeurs, qui venaient sans doute appuyer ses premières propositions ; qu'ils formaient une espèce d'armée, suivant l'usage de leur Nation, mais qu'il les disposerait à retourner en Espagne, puisqu'ils n'avaient rien à désirer

de Sa  
 qu'il é  
 dresse  
 animen  
 était se  
 d'éleva  
 l'honne  
 intérêts  
 ne pen  
 qu'il cr  
 un seco  
 tes, &  
 pouvaie  
 compag  
 avec ses  
 faire ob  
 guerre;  
 plus d'e  
 une cau  
 des coe  
 entrer,  
 dans la  
 modera  
 si raiso  
 couvrir  
 ne l'em  
 tions, q

uis, & pour  
e Motézuma  
ui défendait  
Mexico, au  
e des habi-  
'armer pour  
nt d'éloigne-  
pour joindre  
e parti, qui  
aussi le plus  
la fierté de  
s'expliquer  
couleur ho-  
arti qu'il pût  
mbarras, &  
ce, alarmé  
t de jour en  
mens, & pa-  
mença par le  
disant, avec  
gnols de la  
& de nou-  
sans doute  
qu'ils for-  
l'usage de  
à retour-  
en à desirer

de Sa Majesté, après ce qu'il en avait obtenu, & qu'il était même résolu de partir avec eux. L'adresse ne lui parut pas moins nécessaire, pour animer ses propres soldats. Il leur dit que Narvaëz était son ancien Ami, & qu'il lui connaissait assez d'élevation d'esprit & de sagesse, pour préférer l'honneur de l'Espagne, & le service du Roi, aux intérêts d'un particulier; qu'à la vérité, Vélasquez ne pensait qu'à la vengeance: mais que les troupes qu'il croyait envoyer contre eux, étaient plutôt un secours qui les aiderait à pousser leurs conquêtes, & qu'au-lieu d'y trouver des ennemis, ils pouvaient se promettre de les voir bientôt leurs compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ses Capitaines; & s'étant contenté de leur faire observer que Narvaëz entendait peu la guerre; que la plupart de ses soldats n'avaient pas plus d'expérience, & que tant de faiblesse, & une cause injuste, devait donner peu d'alarme à des cœurs éprouvés; il ne laissa pas de les faire entrer, par des raisons de prudence & d'honneur, dans la résolution de tenter la voie d'un accommodement, en offrant, à Narvaëz, des conditions si raisonnables, qu'il ne put les refuser sans se couvrir de tout le blâme d'une rupture; ce qui ne l'empêcha point de prendre diverses précautions, qui répondaient à son activité. Il avertit ses

---

---

Cortez.

Cortez.

Amis de Tlascala de tenir prêt un corps de six mille guerriers. Les Espagnols, qu'il avait employés à la découverte des mines, dans la Province de Chinantla, reçurent ordre de disposer les Caciques de cette Province, à lui envoyer deux mille hommes. Ces peuples étaient belliqueux, & fort ennemis des Mexicains. Ils avaient témoigné beaucoup d'affection pour les Espagnols. Cortez les crut propres à fortifier les troupes; &, se souvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, qu'il fit armer d'excellent cuivre, au défaut de fer, & qui furent distribuées à ses soldats. Ce soin regardait particulièrement la cavalerie de Narvaëz, qui faisait sa principale crainte.

Les prisonniers de Sandoval, étant arrivés au bord du lac, & Solis l'ayant informé qu'il attendait ses ordres, il se hâta d'aller au-devant d'eux; mais ce fut pour leur ôter leurs fers, & pour les embrasser avec beaucoup de bonté, en assurant Guévara qu'il punirait Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa personne & son caractère. Il le conduisit au Quartier, après avoir recommandé, à ses gens, de le recevoir avec beaucoup de gaieté & de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Motézuma l'honorait, & de la vénération que les Princes Mexicains avaient pour lui.

Parmi to  
affectatio  
vaëz, pa  
s'en pron  
telligenc  
& ses c  
après, é  
bienfaits  
Guéva  
où le Ca  
Alliés, c  
dait les  
fection.  
veaux h  
d'abord  
de sa m  
Guévara  
lence de  
reux qu'  
raconter  
force sur  
de divis  
des prop  
déplut  
quemen  
à Mexi  
séduit,

LE

corps de six  
avait em-  
ans la Pro-  
de disposer  
voyer deux  
belliqueux,  
ient témoi-

Espagnols.  
roupes; &  
le bois de  
s, qu'il fit  
fer, & qui  
n regardait  
arvaëz, qui

arrivés au  
qu'il atten-  
yant d'eux;  
& pour les  
en assurant  
ir manqué  
ctere. Il le  
ommandé,  
aucoup de  
émoin des  
le la vénér.  
t pour lui.

DES VOYAGES. 479

Parmi toutes ces caresses, il lui répétait, sans affectation, qu'il se félicitait de l'arrivée de Narvaëz, parce qu'ayant toujours été de ses Amis, il s'en promettait tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin, l'ayant comblé de présens, lui & ses compagnons, ils partirent quatre jours après, également touchés de ses raisons & de ses bienfaits.

Cortez

Guévara trouva Narvaëz établi dans Zampoala; où le Cacique l'avait reçu comme l'Ami de ses Alliés, qui venait à leur secours, & dont il attendait les mêmes témoignages de confiance & d'affection. Mais il reconnut bientôt, dans ces nouveaux hôtes, un air de fierté, qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de sa maison tout ce que Cortez y avait laissé. Guévara, aussi rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexico, que de l'accueil doux & généreux qu'il y avait reçu, vint, dans le même temps, raconter ses aventures; &, s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaëz, qu'après l'avoir brusquement interrompu, & lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avaient séduit, il le chassa de sa présence avec in-

Cortez.

dignité. Dans son rellentiment, Guévara chercha, d'un autre côté, à se faire entendre, & releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez. Les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vue de ses présens & l'inclination générale était pour la paix. Ainsi, les Espagnols & les Américains commencerent également à juger fort mal de la dureté de Narvaëz.

Barthélemi d'Olmédo, premier Aumônier de Cortez, dont l'éloquence & la sagesse donnaient beaucoup d'autorité à son caractère, suivit de près Guévara. Il était chargé de proposer tous les moyens qui pouvaient conduire à l'union, avec des lettres particulieres pour Luc Vélasquez d'Aillon, & pour André Duero, auxquelles Cortez avait joint des présens qui devaient être distribués suivant l'occasion. Ce Député ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaëz. On répondit à ses offres de paix & d'amitié, qu'il ne convenait point à la dignité du Gouverneur de Cuba de traiter avec des sujets rebelles, dont le châtiement était le premier objet de son armée; que Cortez, & tous ceux qui lui demeuraient attachés, allaient être déclarés traîtres, & que la flotte avait apporté assez de forces pour lui enlever ses conquêtes. Olmédo repartit, avec autant de force

que de  
Vélasque  
prise; q  
étaient de  
habileté  
qui étaie  
par un P  
pouvait m  
Narvaëz avai  
affaire de  
délibératio  
Narvaëz le te  
Après c  
nécessaire  
il vit ouv  
rent pas  
ouvertures  
Narvaëz & le  
Narvaëz avec  
Narvaëz déjà  
de Cortez  
de ses pro  
& des mer  
Narvaëz y était op  
colere, il  
Zampoala.  
soutenir q

que de modération, que les Amis de Diégo de Vélasquez devaient penser deux fois à leur entreprise ; qu'il n'était pas aussi facile qu'ils le supposaient de vaincre un Général de la valeur & de l'habileté de Cortez, adoré de tous ses soldats, qui étaient prêts à mourir pour lui, & soutenu par un Prince aussi puissant que Motézuma, qui pouvait mettre autant d'armées sur pied, que Narvaëz avait d'hommes dans sa flotte ; enfin qu'une affaire de cette importance demandait une mûre délibération, & qu'il laissait aux amis de Vélasquez le temps de penser à leur réponse.

Cortez.

Après cette espèce de bravade, qu'il avait cru nécessaire pour diminuer la confiance de Narvaëz, il vit ouvertement d'Aillon & Duéro, qui ne firent pas difficulté d'approuver son zèle & ses ouvertures de paix. Il continua de voir les Officiers & les soldats de sa connaissance ; & ménageant avec adresse ses discours & ses présens, il avait déjà commencé à former un parti, en faveur de Cortez ou de la paix, lorsque Narvaëz, averti de ses progrès, les interrompit par des injures & des menaces. Il l'aurait fait arrêter, si Duéro ne s'y était opposé par ses représentations, & dans sa colère, il lui ordonna de sortir sur-le-champ de Zamapoala. D'Aillon prit part à ce démêlé pour soutenir qu'on ne pouvait renvoyer un Ministre

Cortez.

de paix sans avoir délibéré sur la réponse qu'on devait faire à Cortez. Plusieurs Officiers appuyerent cette proposition. Mais Narvaëz, transporté d'impatience & de mépris, ne répondit que par un ordre de publier, à l'heure même, la guerre à feu & à sang contre Fernand Cortez, & de le déclarer traître à l'Espagne. Il promit une récompense à celui qui le prendrait vif, ou qui apporterait sa tête, & sur-le-champ il donna des ordres pour la marche de l'armée. D'Aillon ne put supporter cet excès d'emportement ; &, s'armant de l'autorité d'un premier Juge de l'Audience royale, il fit signer à Narvaëz défense, sous peine de la vie, de sortir de Zampoala, ou d'employer les armes sans le consentement unanime de tous les Officiers de l'armée. Il y joignit des protestations solennelles. Mais cette barrière fut trop faible. L'ardent Général, oubliant qu'il manquait de respect pour le Roi dans la personne de son Ministre, le fit arrêter honteusement & conduire à Cuba sur un vaisseau de la flotte. Olmédo, épouvanté de cette violence ; reprit le chemin de Mexico sans avoir demandé d'autre réponse ; & les troupes même de Vélasquez se refroidirent pour une cause qu'ils voyaient soutenir avec tant d'orgueil & d'indécence.

Le retour d'Olmédo, avec de si fâcheuses no

velles,  
faire p  
les avi  
par de  
Motéz  
premie  
parla c  
nouvea  
contre  
eussent  
mais de  
comman  
mies ;  
l'un des  
de l'ob  
Général  
sion qu'i  
rappella  
que ceu  
position  
trompés  
avis lui-  
commun  
que cet  
moins un  
cieux pr  
neur mal

réponse qu'o  
 ers appuyete  
 anspporté d'in  
 t que par u  
 a guerre à fe  
 de le déclar  
 récompense  
 qui apportera  
 les ordres po  
 ut supporter c  
 t de l'autori  
 yale, il fit fig  
 e la vie, de fo  
 es armes sans  
 es Officiers  
 ons sollemnell  
 L'ardent Gén  
 e&t pour le R  
 , le fit arrê  
 sur un vaisse  
 de cette vi  
 cico sans av  
 rroupes mè  
 our une ca  
 at d'orgueil  
 fâcheuses no

velles, causa assez de chagrin à Cortez pour en  
 faire paraître quelques traces sur son visage, &  
 les avis, qui venaient continuellement à la Cour  
 par des couriers Mexicains, éclairerent bientôt  
 Motézuma sur la division des Espagnols. Dans le  
 premier entretien qu'il eut avec Cortez, il lui  
 parla ouvertement des mauvais desseins que le  
 nouveau Capiraine de sa Nation faisait éclater  
 contre lui. Il ajouta qu'il n'était pas surpris qu'ils  
 eussent ensemble quelques différends particuliers,  
 mais de ce qu'étant sujets du même Prince, ils  
 commandaient deux armées qui paraissaient enne-  
 mies ; & qu'il fallait nécessairement qu'au moins  
 l'un des deux Commandans fût hors des bornes  
 de l'obéissance qu'il devait à son Souverain. Le  
 Général d'autant plus embarrassé de cette conclu-  
 sion qu'il ne croyait pas l'Empereur si bien instruit,  
 rappella toute sa présence d'esprit pour lui répondre  
 que ceux qui l'avaient averti de la mauvaise dis-  
 position du nouveau Capitaine, ne s'étaient pas  
 trompés sur ce point, & que venant d'en recevoir  
 avis lui-même par Olinédo, il s'était proposé de  
 communiquer cette nouvelle à Sa Majesté ; mais  
 que cet Officier, qui se nommait Narvaëz, était  
 moins un rébelle qu'un homme abusé par de spé-  
 cieux prétextes ; qu'étant envoyé par un Gouver-  
 neur mal informé, qui résidait dans une Province

---

 Cortez.

Cortez.

fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui ne pouvait avoir appris les derniers ordres de leur Souverain, il s'était vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade lui appartenaient; prétention imaginaire, qui serait bientôt dissipée, lorsqu'il aurait fait signifier lui-même à cet inutile Ambassadeur les pouvoirs en vertu desquels il devait commander à tous les Espagnols qui aborderaient sur la Côte du Mexique; que, pour remédier promptement à cette erreur, il avait résolu de se rendre à Zampoala, avec une partie de ses troupes, dans la seule vue de renvoyer celles qui s'y étaient arrêtées, & de leur déclarer qu'elles devaient du respect aux peuples de l'Empire, depuis qu'ils étaient sous la protection de l'Espagne; & qu'il voulait exécuter promptement ce dessein, par le juste empressement qu'il avait d'empêcher qu'elles n'approchassent de la Cour, parce qu'étant moins disciplinées que les Espagnoles, il craignait que leur voisinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Cette réponse était d'autant plus adroite, qu'elle intéressait la Cour Mexicaine à la résolution qu'il avait déjà formée d'aller au-devant de Narvaëz. Aussi l'Empereur, qui n'ignorait pas

pas les vi  
emportés  
lui repré  
à s'expos  
une armé  
qui respe  
de dange  
forcé de  
illigence  
ensa qu  
était en  
ion, du  
l'Olmédo  
pter des  
our ne p  
ndre à Sa  
ec la gar  
ndre dan  
ndre sans  
resse à la  
En quitta  
ngs Espag  
do, pour  
ix Mexicai  
ourage & l  
culieremen  
pèce de li  
pas

pas les violences auxquelles ses ennemis s'étaient  
 emportés, ni la supériorité de leurs forces,  
 lui représenta-t-il qu'il y avait de la témérité  
 à s'exposer avec si peu de troupes. Il lui offrit  
 une armée pour soutenir la sienne, & des Chefs  
 qui respecteraient ses ordres. Mais Cortez sentit  
 le danger d'un secours, dont il pouvait être  
 forcé de dépendre; &, s'étant excusé sur la  
 diligence qui était nécessaire à ses vues, il ne  
 pensa qu'aux préparatifs de son départ. Il se  
 hâta encore, sinon d'engager Narvaëz à l'u-  
 son, du moins de faire servir les intelligences  
 qu'Olmédo lui avait ménagées, à le forcer d'ac-  
 cepter des conditions raisonnables. Cependant,  
 pour ne pas donner trop au hasard, il envoya  
 Sandoval de venir au-devant de lui  
 avec la garnison de Vera-Cruz, ou de l'at-  
 tendre dans quelque poste où ils pussent se  
 réunir sans obstacle, & d'abandonner la For-  
 tesse à la garde des Alliés.  
 En quittant son Quartier, il y laissa quatre-  
 cents Espagnols, sous le commandement d'Alva-  
 rado, pour lequel il avait remarqué de l'affection  
 chez les Mexicains, & dont il connaissait d'ailleurs le  
 courage & la conduite. Il lui recommanda par-  
 ticulièrement de conserver à l'Empereur cette  
 pièce de liberté qui l'empêchait de sentir les

Cortez.

Cortez.

dégoûts de sa prison, & d'apporter néanmoins toute son adresse à lui ôter les moyens d'entretenir des pratiques secrètes avec les Prêtres & les Caciques. Il remit à sa charge le trésor du Roi & celui des particuliers. Les soldats, qui demeureraient sous ses ordres, promirent, non-seulement de lui obéir comme à Cortez même, mais encore de rendre à Motézuma plus de respect & de soumission que jamais, & de vivre dans une parfaite union avec tous les Mexicains. La principale difficulté semblait consister à s'assurer des dispositions de l'Empereur, dont le moindre changement pouvait renverser les plus sages précautions. Cortez, par des ressources de génie qui augmentaient dans ses plus grands embarras, parvint à lui persuader qu'il n'avait pas d'autre intention que de le servir, & qu'il reviendrait bientôt prendre congé de lui, pour retourner en Espagne avec ses présens, & l'assurance de son amitié, qui paraîtrait d'un prix inestimable au grand Prince dont il avait accepté l'alliance. Il le toucha par ses respects & par son langage jusqu'à lui faire engager sa parole de ne pas abandonner les Espagnols, qui se fiaient à sa protection, & de veiller à leur sûreté, en continuant son séjour dans leur Quartier. Si cette promesse était sincère, comme on eut lieu de

er néanmoins croire ensuite, il fallait que ce Motézuma, que  
 ayens d'entre son peint si fier, eût dans le caractère cette ef-  
 Prêtres & la pièce de bonté qui va jusqu'à la faiblesse, ou que  
 trésor du Roi Cortez eût sur lui un ascendant qui tient du  
 , qui demer prodige.

---

 Cortez.

non-seuleme  
 me, mais en  
 de respect  
 ivre dans un  
 rains. La prin  
 à s'assurer de  
 et le moind  
 plus sages pr  
 ces-de génie  
 ands embarr  
 ait pas d'aut  
 u'il reviendr  
 pour retourne  
 l'assurance  
 x inestimab  
 cepté l'allian  
 r son langag  
 ole de ne p  
 aient à sa pr  
 e-é, en con  
 r. Si cette pr  
 eur lieu de

*Fin du dixième Volume.*

---

# TABLE DES CHAPITRES

*Contenus dans ce Volume.*

**LIVRE PREMIER.** *Premieres Découvertes & premiers Etablissements des Espagnols dans le Nouveau Monde ,* Page

**CHAPITRE PREMIER.** *Christophe Colomb ,* Ibid

**CHAP. II.** *Nouvelles découvertes & nouveaux crimes. Vasco Nugnez las Casas ,* 16

**LIVRE II.** *Mexique ;* 24

**CHAPITRE PREMIER.** *Hernandez Cordoue. Découverte de l'Yucatan. Ferdinand Cortez. Découverte du Mexique. Conquête de Tlascala ,* Ibid

TABLE DES CHAPITRES. 485

CHAPITRE II. *Départ de Cortez  
pour la Capitale du Mexique. Son  
séjour à la Cour de Motézuma ;*

394

E  
TRES

Volume.

Premieres Dé  
Etablissmen

e Nouveau

Page

. Christoph

Ibid

Couvertes

o Nugnez

16

24

Hernandez d

Yucatan. Fe

du Mexique

Ibid

Fin de la Table des Chapitres

**ERR**

**P** AGE

Page 6

Page 8

Page 8

Page 1

Page 6

les H

Page 1

Page 1

Page 24

Page 24

Page 28

Page 37

Page 35

Page 40

Page 40

retirer

Page 404

renferm

Page 413

Page 413

Page 425

préven

Page 439

habile

Page 451

Page 475

comblé

**Tome**

## ERRATA DU DIXIEME VOLUME.

- P**AGE 51 , ligne 4, persuadés; *lisez*, persuadé.  
 Page 65, ligne dernière, vaislaux; *lisez*, vaisseaux.  
 Page 80, ligne 15, D. Diége; *lisez*, D. Diéguc.  
 Page 89, ligne 5, qu'on ne cessa de ménager; *effacez* ne.  
 Page 107, ligne première, Delfin; *lisez*, Delfin.  
 Page 68, ligne 22; dont on a déjà vanté; *lisez*, dont les Historiens ont vanté.  
 Page 110, ligne 20, mais le sort; *effacez* mais.  
 Page 133, ligne 2, aucuns cas; *lisez* aucun.  
 Page 187, ligne 5, beaucoup de peines; *lisez* de peine.  
 Page 244, ligne 3, en ses termes; *lisez*, en ces termes.  
 Page 250, ligne 3, avaient fait; *lisez*, avaient faits.  
 Page 281, ligne 10, d'Avila; *lisez*, Don d'Avila.  
 Page 371, ligne 5, orné; *lisez*, ornée.  
 Page 350, ligne 5, preuves; *lisez*, preuves.  
 Page 400, ligne première, & qui pénétrait; *effacez* &.  
 Page 405, ligne 10, qu'ils se retirent; *lisez*, qu'ils se retirèrent.  
 Page 404, ligne 27, se tenaient renfermés; *lisez*, se tenait renfermé.  
 Page 413, ligne 6, de provisions; *lisez*, des provisions.  
 Page 415, ligne 2, dont l'eau venait; *lisez*, qui venait.  
 Page 429, ligne 15, de ses prétentions; *lisez*, de ses préventions.  
 Page 439, ligne 2, cet habile Intreprete; *lisez*, cette habile Interprete.  
 Page 451, ligne 21, l'entraînaient; *lisez*, l'entretenaient.  
 Page 475, ligne 5, enfin l'ayant comblé; *lisez*, enfin comblés.

